
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036897 1

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

VII.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n°. 80.

T. 7. P. 304



Fleuve de la Mine du Cuivre.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

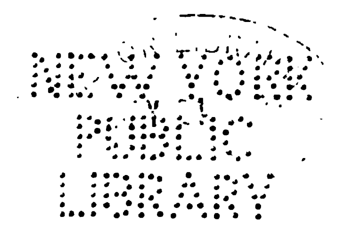
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1823.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE II.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

VOYAGE

DE HOOKER EN ISLANDE, 1809.

La lecture des *Lettres sur l'Islande*, par Troïl, évêque suédois, qui en 1772 visita cette île avec sir Joseph Banks et d'autres savans, avait inspiré à M. Hooker le plus vif désir de visiter cette contrée singulière; mais le peu de communications qui existait entre l'Angleterre et ce coin du monde, enfin les hostilités qui éclatèrent en 1807, entre la Grande-Bretagne et le Danemark, s'opposaient à l'exécution de ce dessein. Enfin, en 1809, une occasion inattendue se présenta. M. Hooker fut averti, par M. Banks, qu'un navire marchand

allait faire voile pour l'Islande, il s'y embarqua le 2 juin.

« Le 14 vers minuit, dit M. Hooker, nous aperçûmes à l'horizon la terre, ou plutôt la neige, car à mesure que nous avancions, nous ne découvrions que des montagnes d'une dimension prodigieuse, totalement couvertes de neige; des nuages noirs, qui étaient en arrière, les faisaient parfaitement distinguer, quoique nous en fussions éloignés de cinquante milles. La chaîne la plus haute offrait des précipices immenses, dont les contours anguleux et saillans jetèrent une ombre épaisse sur la surface blanche, lorsque le soleil à son lever vint les frapper, ce qui rompit l'uniformité de la perspective. Cette chaîne était le Klosva-Yækul, situé dans la partie sud de l'Islande. Le mot yœkul désigne les chaînes neigeuses. Au nord on voyait une longue étendue de terrain presque uni, qui comparativement était peu élevé, mais partout revêtu également de neige et interrompu en quelques endroits par des hauteurs raboteuses dont les flancs étaient très-scabreux. »

On continua à voir la terre, puis on eut connaissance des Vestmanna-Eyer, ou îles Vestmann, groupe stérile dont l'aspect est affreux. Les vents contraires retardèrent ensuite la marche du navire, et ce ne fut que le 21 que l'on apercut Rei-

kiavik, capitale actuelle de l'île. Peu à peu les maisons se déployèrent à la vue, elles sont en bois, la plupart sont des magasins; leur façade est tournée du côté de la mer. On distinguait l'église qui est en pierre et couverte en tuiles; elle a un clocher ou plutôt une petite tour carrée en bois. De chaque côté de ces bâtimens, de méchantes cabanes, à peine élevées au-dessus de terre, étaient éparses au milieu des rochers.

« Quand nous nous fûmes approchés de la plage, entièrement formée de lave noire décomposée, et dans quelques endroits presque aussi fine que du sable, les Islandais poussèrent en mer une espèce de jetée mobile, faite en planches de sapin, pour que la mer ne nous mouillât pas. En même temps, dit M. Hooker, une centaine d'entre eux, la plupart des femmes, poussèrent des cris de joie en nous voyant. C'était la saison de faire sécher le poisson, tous ces gens s'en occupaient.

« J'étais pressé de me promener, je fus bientôt hors de la ville, après avoir traversé un petit ruisseau sur un pont grossièrement fait en planches. Je poursuivis ma course au milieu des rochers, pour chercher des plantes; à l'exception de quelques espaces où il y avait un peu de verdure, tout le rivage ne présentait que des débris de rochers épars; leur surface était unie; seulement en un

petit nombre d'endroits, ils formaient des monticules peu escarpés; plus près de la mer, quelques-uns de ces débris étaient revêtus d'un peu de terre et d'herbe; il y avait beaucoup de lichens et de plantes alpines; on se serait cru sur une haute montagne de l'Europe moyenne.

« La journée du 22 fut extrêmement froide et humide, et le brouillard dans la matinée très-épais. Dès qu'il fut dissipé, je parcourus la ville. Elle consiste en une soixantaine de maisons disposées sur deux rangées à peu près d'égale longueur. Celles des négocians sont en bois, de même que les magasins; on ne les en distingue que parce qu'elles ont des fenêtres vitrées, et une ou deux cheminées en bois. Elles sont construites en Norvège, d'où on les apporte démontées. C'est dans les magasins que l'on vend en détail le drap, la faïence, les ustensiles d'étain et de fer, le sucre, le café, le tabac en poudre et à fumer, la farine de seigle, les souliers, le rhum, en un mot toutes les marchandises de première nécessité, en échange desquelles l'île fournit à l'exportation de la laine, du suif, du poisson, de l'huile de poisson, de l'huile de phoque, des peaux de renards et de cygnes, de l'édredon, des bas et des mitaines de laine, et quelquefois du mouton sec. La rue parallèle à celle-ci est tellement encombrée de rochers,

que s'il y avait dans ce pays quelque chose qui ressemblât à une charrette, certainement elle ne pourrait pas y parcourir plus d'une trentaine de pieds; c'est là que se trouve la demeure de M. Geir Videlin, évêque d'Islande et homme docte. Sa maison ne diffère des autres qu'en ce qu'elle est un peu plus grande, et qu'elle a un plus grand nombre de fenêtres. Celle du landfoged, ou sénéchal, qui est contiguë, est la plus considérable du lieu; un peu plus loin, on voit une espèce de taverne où les Danois ont coutume de jouer aux cartes, au-delà on ne rencontre que des cabanes couvertes en mottes de terre. J'observai plusieurs plantes curieuses sur le toît et sur les parois de la plus grande. Ce fut là que je logeai pendant mon premier voyage à Reikiavik.

« Plusieurs maisons de la ville, et plus rarement quelques-unes de la campagne, sont contiguës à de petits jardins clos de murs en terre, et généralement très-bien soignés et très-propres; on tâche d'y cultiver des chous, notamment des rutabagas, des raves et des turneps, ainsi que des pommes-de-terre et des carottes; jamais ces plantes n'y arrivent à leur maturité complète. On avait semé du chanvre et du lin au moment de notre arrivée; malgré la culture la plus attentive, le chanvre au bout d'un mois n'était parvenu

qu'à un pied de hauteur, et le lin n'excédait pas huit pouces; chacun de ces deux végétaux, bien loin de paraître disposé à fleurir prochainement, avait cessé de croître; les gelées blanches les faisaient dépérir. Cependant le jardin où l'on élevait ces plantes était un des mieux abrités, et le terrain était des plus fertiles de l'île.

« Je dois observer que cette année était extrêmement humide, et par conséquent peu favorable à la végétation; quand l'été est plus favorable, sans doute les plantes qui ne sont pas très-délicates, doivent avec des soins, dans les enclos bien à couvert, récompenser les peines des cultivateur.

« Hors de la ville on rencontre un petit nombre de maisons islandaises éparses; la plupart de celles de Reikiavik sont de construction norvégienne, et habitées principalement par des Danois, de sorte que l'on ne peut pas dire que l'on a vu ici une ville islandaise; mais il n'en existe pas réellement dans toute l'île; car les habitans dépendant entièrement du produit des terres; et ayant besoin d'un espace considérable de terrain pour nourrir quelques moutons à demi affamés, des réunions telles que celles qui formeraient une ville, ou même un village, seraient extrêmement préjudiciables au pays et inutiles. Des marchands habitent divers points de la côte; la plupart des

Islandais apportent ici les productions de leur pays; quelques-uns viennent des parties les plus éloignées au nord et à l'est. Le fer est ce qu'ils recherchent le plus pour leurs faux, leurs bêches et les fers de leurs chevaux. Ceux qui demeurent dans l'intérieur, et qui n'ont pas la facilité d'aller sur la côte maritime dans la saison de la pêche, remportent, en échange de leur suif et de leurs peaux, les têtes sèches des morues, et ceux de ces poissons qui, ayant été gâtés par la pluie, ne conviennent pas pour l'exportation. C'est ce qui forme la base de leur nourriture; ils les mangent crus, en y ajoutant du beurre; cette substance, après qu'on en a bien exprimé toute la sérosité, est mise dans des caisses, et se garde ainsi pendant des années. Leur boisson est de l'eau ou du lait aigre, ou du petit lait, et très-rarement du lait frais de vache ou de brebis; on peut aussi placer le *skiur*, ou le lait caillé, parmi les choses dont ils ont coutume de se nourrir. Ils le préfèrent lorsqu'il a acquis un goût aigre et même rance; quand il est frais, ou seulement un peu acide, on le mange avec plaisir, mêlé avec de la crême et du sucre.

« Le pays autour de Reikiavik et à une trentaine de milles de distance, est stérile et presque uni. Un lac immense d'eau douce s'étend jusque derrière la ville; dans cette partie seulement il

n'est pas ceint de fondrières dont les rochers percent la surface. On n'aperçoit nulle part un arbre ou un arbrisseau. Toutes les tentatives pour élever dans les lieux les plus abrités de ce canton des pins et d'autres arbres robustes, et pour cultiver l'orge, ont échoué. Ce lac se dégorge dans la mer par un petit ruisseau qui coule le long de la ville, sur une longueur de quelques centaines de mètres. Vers l'extrémité orientale du lac, on voit d'assez beaux herbages et une quantité prodigieuse de morceaux de rochers épars dans le plus grand désordre. Quelques-uns ont une vingtaine de pieds de hauteur et autant delargeur. Il n'y a pourtant dans le voisinage aucune montagne de laquelle ils aient pu rouler jusque là; aucune cavité de laquelle ils aient pu être vomis par un tremblement de terre. Il ne paraît pas non plus que dans cet endroit, ils aient subi l'opération du feu, quoiqu'il y ait tout près des roches qui ont évidemment été dans un état de fusion. Sur différens points du rivage près de la ville, on observe beaucoup de colonnes de basalte debout, contiguës les unes aux autres, quelques-unes ont deux à trois pieds de diamètre.

« J'allai le 27 rendre ma visite à l'évêque. Il a une bibliothèque plus belle que je ne me serais attendu à la trouver en Islande; elle est composée de près de six cents volumes; on y remarque

plusieurs éditions hollandaises d'auteurs classiques, un bel exemplaire du *Flora danica*, non colorié; enfin une bible islandaise, imprimée dans l'île en 1584; le titre est très-bien gravé en bois. Ce fut l'ouvrage de l'évêque Guthrandr qui n'avait d'autre outil qu'un canif. L'évêque actuel a aussi un très-beau manuscrit islandais, c'est une défense de la religion chrétienne, écrite en 1525. Depuis un petit nombre d'années, les évêques ne résident plus à Skalholt; on a trouvé qu'il était plus commode de placer le siége épiscopal dans le lieu le plus fréquenté et le plus commerçant, de sorte que les prêtres ont ainsi l'occasion de faire leurs affaires en même temps avec leur évêque et avec les marchands. Ils demeurent chez le premier quand ils viennent à Reikiavik; ce qui est cause qu'il a beaucoup de peine à vivre avec son revenu de 1500 rixdallers. Il est, ainsi que sa femme, né en Islande. Sa bibliothèque est presque constamment remplie de curieux; c'est le principal point de réunion des personnes qui aiment l'étude, et à peu près le seul endroit qui offre une collection de bons livres. L'évêque est un grand et bel homme, qui a les cheveux très-blancs, quoiqu'il ne soit pas âgé de plus de quarante-cinq ans.

« Nous fîmes une excursion avec le capitaine et d'autres personnes à Akaroe, petite île située dans la baie et à peu de distance de Reikiavik. Le

vent était fort, et nous fûmes bien secoués dans notre petit canot islandais, par-dessus lequel les vagues venaient constamment briser. Ces canots conduits par deux hommes, sont très-hauts et également aigus à l'avant et à l'arrière, de sorte qu'on les fait aller indifféremment du côté que l'on veut, sans virer de bord; néanmoins les plus grands ont un gouvernail; leurs côtés sont plats, et en se joignant forment un angle aigu; ce qui fait que leur coupe représente la figure d'un V; ils sont en même temps si profonds, qu'il leur faut beaucoup d'eau pour les tenir à flot; dans le cas contraire, ils tombent sur le côté; ce qui exige une sorte d'adresse pour y entrer et pour en sortir. Toutefois ce sont des embarcations très-sûres, et elles chavirent très-rarement.

« Le but de notre course était d'examiner les nids des eiders. Ils sont grossièrement faits du duvet de ces oiseaux qui les placent généralement au milieu de vieilles plantes marines que les tempêtes ont amoncelées sur le rivage; quelquefois ils sont sur le roc nu. Les eiders ne se dérangèrent pas en nous voyant; nous eûmes beaucoup de peine à leur faire quitter leurs nids, quelques-uns même se laissèrent manier sans bouger. Chacun couvait deux ou quatre œufs, ce dernier nombre est celui qu'ils pondent; mais les Islandais leur

en enlèvent la moitié pour les manger ; ils les préfèrent quand les petits sont déjà formés. Ces œufs sont d'une couleur olive pâle, et un peu plus gros que ceux des canards ; on les regarde ici comme un mets délicat ; en Angleterre on en ferait moins de cas que d'un œuf de poule.

« Dans une partie de l'île où un terreau léger abonde, les macareux s'y creusent des trous profonds de quatre pieds, qui ressemblent à des terriers de lapins ; ils y pondent un œuf gros comme celui d'un vanneau. Les Islandais se servent de la chair des macareux pour appât, et sont persuadés que les morues la préfèrent à toute autre.

« Sur tous les rochers que la mer haute recouvre, croît en grande quantité le sod, ou *fucus palmatus* de Linné. Cette espèce de goëmon est la meilleure de toutes celles dont on se nourrit dans les pays du nord. Le long de la côte d'Ecosse, et notamment dans le Caithness, on le croque tout cru à l'instant où on le cueille sur les rochers ; en Islande, au contraire, on le lave dans l'eau fraîche, puis on le met sécher à terre ou sur des rochers, alors il en transsude une matière pulvérulente et blanchâtre qui couvre toute la plante, et qui a un goût de douceur très-agréable au palais. On le met dans des barils pour le préserver du contact de l'air ; on le mange ensuite tantôt cru avec du poisson et du beurre, tantôt cuit dans

du lait à consistance de gelée ; c'est de cette manière que les gens riches en font usage ; et ils le mêlent avec un peu de farine de seigle. Les autres goëmons que l'on mange sont le *fucus digitatus* et le *fucus esculentus*.

« En parcourant les monticules les plus élevés des environs de Reikiavik, qui sont, de même que le reste du territoire, généralement nus, et composés de petits fragmens de rochers, je trouvai dans le p. tit nombre d'endroits où il y a de la verdure, l'airelle uligineuse, la dryade octopétalée dont les Islandais cueillent la feuille pour en faire du thé, et plusieurs autres plantes des terrains humides des hautes montagnes de l'Europe tempérée ; de petits saules étaient les seuls végétaux qui atteignaient à une hauteur de six pouces.

« Quoique je fusse encore très-éloigné d'une source chaude, vers laquelle j'avais précédemment voulu diriger mes pas, j'en voyais distinctement la vapeur. J'en étais encore à un mille, lorsque la belle verdure de l'herbe qui se trouvait dans le rayon de l'influence de la chaleur, me frappa. Ce qui me surprit le plus dans cette source, mais ce qui est commun dans toutes celles de l'île, c'est qu'elle jaillit du milieu d'une rivière dont l'eau est froide ; elle sort de plusieurs petites cavités formées dans une incrustation siliceuse blan-

châtre qui couvrait une partie du lit de la rivière, et qui d'un côté s'étendait jusque sur une de ses rives. Je trempai dans l'eau mon thermomètre de poche qui n'était gradué que jusqu'à 120°(39°8′R.), le mercure monta aussitôt jusqu'au haut du tube. Je vis dans l'eau chaude plusieurs petites anguilles longues de cinq pouces, qui étaient mortes; elles avaient sans doute été entraînées par la rapidité du courant vers ce point qui doit former une barrière insurmontable aux migrations des poissons et des autres animaux aquatiques. En revenant, j'aperçus beaucoup de bécasses dans les lieux marécageux, et au milieu des rochers, un isatis, ou renard bleu, qui changeait sa robe blanche de l'hiver contre celle de l'été qui est grisâtre. Ces animaux, extrêmement nombreux, mangent les lagopèdes et leurs œufs, ainsi que des agneaux. Leur poil touffu est trop court pour que leur fourrure serve à faire des palatines et des manchons tels qu'on les porte aujourd'hui; cependant celle des renards complétement gris est très-belle. Elles se vendent un schilling et demi la pièce (1 fr. 80 cent.) à Reikiavik. On pourrait croire que ces renards ne sont pas indigènes à cette île, car, suivant une tradition des habitans, un roi de Norvège voulant les punir de leur peu d'affection pour leur mère-patrie, envoya chez eux quelques-uns de ces animaux qui se multiplièrent avec une

rapidité incroyable, et firent le plus grand tort aux troupeaux : la petite quantité de rats et de souris qui s'y trouvent y a été apportée par les navires. Les ours blancs y arrivent accidentellement sur des blocs de glaces flottantes qui viennent du Groenland. On se dépêche de tuer ces étrangers formidables, de crainte qu'ils ne s'établissent à demeure. Leur peau appartient au roi de Danemark.

« Quelquefois la pluie me contrariait pour mes courses, mais comme l'on n'avait pas d'obscurité, même à minuit, je pouvais aussi bien les reprendre alors que dans le milieu du jour. On n'est pas incommodé ici par la lumière désagréable que donnent les rayons horizontaux du soleil réfléchis par le sol, et que Linné a si bien décrite dans son *Flora lapponica*; car dans cette partie de l'Islande, le soleil n'est jamais entièrement au-dessus de l'horizon à minuit; quand même il en eût été ainsi, il n'eût pas pu, cette année, produire cet effet, car je ne me rappelle pas que, durant les plus longs jours, le ciel ait été parfaitement dégagé de nuages dans le nord. Quand il n'est pas totalement couvert, il fait ici dans cette saison aussi clair à minuit qu'en Angleterre à midi quand le temps est sombre.

« Le 27 juin fut le jour choisi pour rendre visite à M. Olav Stephensen, ancien grand-bailli

de l'île. Actuellement il demeure à Vidœe, jolie petite île éloignée de quatre milles de la capitale. Etant débarqué avec mes compagnons à une centaine de pas de la maison, M. Stephensen vint au-devant de nous; quoiqu'il fût âgé de soixante-dix-huit ans, il était encore plein de feu et de vivacité. Dès que nous fûmes entrés dans sa chambre à coucher qui lui sert de salon, je lui remis une lettre de recommandation de sir Joseph Banks, qui lui envoyait un présent de livres et de gravures. Le nom de cet homme respectable lui causa une émotion visible, et pendant qu'on lui traduisait la lettre, il en interrompait souvent la lecture pour citer les bienfaits de cet homme généreux envers l'Islande. Il nous adressa sur son compte beaucoup de questions du ton le plus affectueux, et s'informa surtout de son âge et de sa santé. Il nous raconta ensuite diverses particularités du séjour de sir Joseph Banks en Islande, d'une manière qui nous convainquit de son excellente mémoire, puisque les faits dont il parlait s'étaient passés depuis trente-sept ans, ce qui en même temps prouvait sa gratitude pour le bienfaiteur de sa patrie. Il rappela que depuis le commencement de la guerre actuelle entre la Grande-Bretagne et le Danemark, plusieurs Islandais ayant été faits prisonniers et menés en Angleterre, avaient été, grâces à la générosité de sir

Joseph Banks, rendus à la liberté et pourvus d'argent jusqu'à leur retour dans leur patrie.

« La petite île où demeure M. Stephensen n'a guères plus de deux milles de circonférence ; elle est très-fertile. On y élève facilement des moutons, des vaches et des chevaux ; il y a de la tourbe et de l'eau excellente ; une grande quantité d'eiders y font leurs nids ; dans ce moment ils couvaient leurs petits. La plupart des creux entre les rochers sont occupés par les nids de ces oiseaux. Ils sont si nombreux que nous étions obligés de marcher avec la plus grande précaution pour ne pas les écraser sous nos pieds. Indépendamment de cet endroit, M. Stephensen a fait tailler sur le flanc d'une colline en pente douce, deux rangées de trous dans chacun desquels il y a aussi un nid ; il prend le plus grand soin de ces eiders, qui par leur duvet et leurs œufs, lui produisent un revenu considérable, l'édredon se vendant trois rixdallers (14 fr.) la livre. On le ramasse dans les nids que l'oiseau en garnit pour tenir chaudement ses petits ; il l'arrache de son estomac que la nature prévoyante en couvre dans cette saison. Quand on enlève l'édredon, l'oiseau le remplace et recommence ainsi jusqu'à trois fois ; le mâle en fournit lorsque la femelle n'en a pas assez. A cette époque de l'année, les chats et les chiens sont bannis de

l'île, afin que rien ne trouble ces oiseaux. Une certaine année un renard ayant passé sur la glace, répandit une grande alarme dans ce petit territoire; on ne vint à bout de le prendre qu'en y en apportant un autre qui fut attaché, avec une corde, près de la tanière du premier; celui-ci sortit alors et vint à portée de fusil du chasseur.

« Cette île a été concédée par le roi de Danemark à M. Stephensen, comme une récompense de ses services pendant cinquante ans qu'il a exercé ses fonctions. Le produit en est évalué à 100 rixdallers (480 fr.) par an. On a continué de plus à M. Stephensen son traitement de 1500 rixdallers. Indépendamment de son mérite comme fonctionnaire public, il en a aussi comme savant, et les divers mémoires sur l'histoire de sa patrie qu'il a envoyés à Copenhague, lui ont valu des marques de distinction de plusieurs sociétés savantes de Danemark, de Norvège et de plusieurs autres contrées. J'ai vu rarement, même dans les lieux les plus distingués par la culture des sciences, autant de diplômes et de médailles honorifiques, que chez ce citoyen d'un coin reculé d'un des pays les plus éloignés.

« M. Stephensen nous retint à dîner; le repas était splendide; on servit de la soupe au sagou, au raisin sec et au vin de Bordeaux; ces ingré-

diens étaient cuits à consistance de gelée ; on apporta ensuite deux grands saumons bouillis, une terrine remplie d'œufs durs de grande hirondelle de mer, un mouton rôti et un grand plat de crêpes, du biscuit de Norvège et du pain de seigle ; on ne but que du vin de Bordeaux. Après le café, il fallut vider une grande jatte de punch, elle fut suivie d'une seconde, nous ne pûmes éviter de lui faire honneur jusqu'au bout, qu'en ordonnant à nos gens de tenir le canot prêt pour nous en aller. Ce festin fut terminé par trois tasses de thé.

« Nous avions été servis à table par deux femmes si bien mises, que je jugeai que ce n'étaient pas des domestiques ordinaires; j'appris ensuite que ma conjecture était juste, et que les dames de la maison remplacent les domestiques quand il y a des étrangers ; celles que nous avions vues étaient la veuve d'un ecclésiastique et sa fille, auxquelles M. Stephensen tient lieu de père. Pendant le dîner un très-beau mouton fut amené dans la salle, pour nous le faire admirer; il avait des cornes, était entièrement blanc, et sa laine très-grossière et presque droite, était mêlée de poil plus fin ; il fut envoyé à notre canot ; notre généreux hôte nous en faisait présent.

« Le 30 juin, le temps m'ayant permis d'entreprendre une excursion, j'allai voir le grand

courant de *Hraun*, ou de lave, qui est à peu près à six milles au sud de Reikiavik. La partie que je vis d'abord est à deux milles du Havnfiord, où son cours a été arrêté par la mer, après avoir parcouru vingt-cinq milles depuis le cratère qui est supposé lui avoir donné naissance. A une certaine distance, cette masse de lave présentait l'aspect le plus extraordinaire, étant aussi raboteuse et inégale que celle d'une mer très-agitée; ses limites étaient marquées très-distinctement par la couleur moins foncée du rocher naturel ou par la végétation dont il est couvert, car la lave est presque noire, et de loin on croirait qu'elle est aussi nue que si le cratère venait de la vomir. M. Stephensen qui avait été spectateur d'une éruption du Skaptar Iœkul, m'avait dit que la surface des torrens de lave qu'il avait vus couler était unie tant qu'elle restait bouillante et liquide, et qu'en se refroidissant elle s'était fendue et brisée en morceaux innombrables, dont quelques-uns, d'une dimension prodigieuse, ayant été soulevés par la force expansive de l'air inférieur, étaient restés sur le bord de la crevasse qu'ils remplissaient auparavant. La même cause a rempli la masse que j'observais d'un nombre infini de fragmens de rochers, dont quelques-uns ont jusqu'à trente pieds de haut et les formes les plus bizarres; ils sont confusément épars sur une

étendue de vingt-cinq milles de longueur et de dix milles de largeur, cette lave ressemble beaucoup à de la houille carbonisée. Les grosses masses sont généralement dénuées de toute végétation; sur les points où les petits morceaux forment une surface passablement unie, on trouve quelques plantes.

« Je traversai le lendemain le Hraun pour atteindre le Helgafell, chaîne de montagnes dont je n'estimais la distance de Reikiavik, qu'à une quinzaine de milles. On ne peut s'imaginer une route plus fatigante, car les plantes qui couvraient une grande partie de la lave, cachaient les trous et les pointes des rochers, de sorte que je tombais souvent. Après m'être donné bien de la peine, je fus obligé de rebrousser chemin sans parvenir au but de ma course.

« Le Lax-Elv qui tombe dans la baie de Reikiavik, a reçu ce nom qui signifie rivière des saumons, de la grande quantité de ces poissons qui la fréquentent; on a fait, à quelque distance de l'embouchure, un barrage en pierres, auquel on a laissé trois ouvertures où l'on place des paniers où les saumons se prennent en descendant. Dans une nuit on en attrapa vingt de cette manière; ils étaient si communs dans une lagune un peu au-dessous de la digue, qu'en très-peu de temps, un de nos bateliers en harponna six; il en saisit

d'autres avec la main en se penchant hors du bateau. La baie était remplie d'eiders qui nageaient avec leurs petits, de cygnes, de harles, de guillemots et de phoques, qui jouaient à moins d'une portée de fusil de notre canot.

« Etant allé me promener à cheval à la source d'eau chaude, j'y trouvai une tente dressée sur le bord du ruisseau, elle était remplie de femmes et de filles qui s'y étaient mises à couvert du mauvais temps. Elles y étaient venues de la ville pour laver leur linge, on y arrive pour cette opération de plusieurs milles à la ronde; le linge est apporté à dos de cheval. Ces femmes faisaient cuire dans la source, pour leur dîner, de chétives pommes-de-terre, qui n'étaient pas plus grosses qu'une noix ; elles m'en offrirent. J'avais pris avec moi des œufs d'eider pour essayer la chaleur de l'eau ; ils furent dix minutes à cuire dans la partie où le thermomètre s'éleva à 200°.

« Les Geysers sont un objet trop curieux pour ne pas exciter le désir de les observer. Je me mis en route le 8 juillet avec trois chevaux chargés de mon bagage ; un quatrième était destiné à les relayer. Ils étaient attachés les uns derrière les autres par une corde de crin dont un bout tenait à la queue du premier, l'autre à la mâchoire inférieure du second, et ainsi successivement des autres. Mon guide était en avant, ayant à la main

une corde qui prenait le premier cheval à la bouche, de sorte que tous suivaient exactement la même route; ces animaux sont tellement accoutumés à cette manière de voyager, que même lorsqu'on ne les lie pas ensemble, ils se suivent ainsi, au grand déplaisir du cavalier qui voudrait aller plus vite ou s'écarter de la ligne droite. Jacob, un de nos matelots, allemand de naissance, qui savait assez de danois pour me servir d'interprète auprès des Islandais, montait un sixième cheval, j'en avais un septième.

« Jusqu'à une certaine distance de Reikiavik, on suit une espèce de route battue qui est bien meilleure que je ne l'aurais supposé. Nous n'étions pas encore arrivés à la porte de la première maison que nous rencontrâmes, que les habitans en sortirent pour nous offrir du lait et du petit lait, dans de grandes gamelles qui tiennent une pinte et demie et ont un couvercle. Les Islandais s'en servent pour porter leur beurre quand ils vont en voyage. Ces bonnes gens examinaient avec beaucoup d'attention un pistolet que Jacob avait suspendu à sa ceinture; ils étaient impatiens d'en connaître l'usage; il n'était pas aisé de le leur expliquer.

« Nous avions jusqu'à présent marché droit à l'est, nous avons ensuite tourné presqu'au nord. Il pleuvait et le temps était si couvert, que je ne

pus rien voir de la nature du pays avant d'arriver au pied du Skula-Fiœll. Ses trois sommets coniques qui se voient distinctement de Reikiavik, s'élèvent beaucoup au-dessus de toutes les montagnes voisines ; à sa base s'ouvre une crevasse étroite et profonde qui semble avoir été produite par une violente commotion de la nature ; elle se prolonge à une certaine distance le long de la route ; le flanc de la montagne qui s'élève au-dessus, est composé de colonnes perpendiculaires de basalte qui n'ont que huit à dix pouces de diamètre.

« Tout le pays que je traversai ensuite est une lande stérile, dont la surface est parsemée de grands quartiers de rochers, ou un marais dans lequel nos chevaux enfonçaient fréquemment jusqu'à la sangle. J'y rencontrai une femme conduisant sur son cheval un tronc d'arbre qui venait d'être tiré de terre à peu de distance ; il avait près de six pieds de long, et près d'un pied de diamètre, c'était tout ce que l'animal pouvait faire que de le porter. Entre dix et onze heures du soir nous sommes arrivés à Heiderbag ; je m'y arrêtai chez M. Egelosen, prêtre auquel j'étais chargé de remettre une lettre de recommandation de la part de M. Stephensen. Il était déjà couché ; il se leva, et m'aida à dresser ma tente et à débarrasser mes chevaux de leur charge. La

pluie avait mouillé mes habits et la plupart des objets de mon bagage, de sorte que je passai une très-mauvaise nuit sur la terre humide. »

« Le lendemain de bon matin, M. Egelosen m'invita à déjeûner chez lui, ce que j'acceptai avec plaisir; toutefois je portai avec moi mon thé, mon café et d'autres provisions, car j'étais sûr de ne trouver dans la maison de mon hôte que du lait, du beurre, du lait caillé et du poisson. Il nous reçut dans la pièce qui lui servait de magasin pour le poisson, le suif, la laine, le lait, etc.; comme c'est ordinairement la meilleure d'une maison islandaise, c'est celle dans laquelle on fait entrer les étrangers. Les murs étaient formés de couches alternatives de terre et de pierres, sans mortier pour les réunir ni pour couvrir leur surface; la terre nue servait de plancher. Notre hôte n'avait qu'une seule chaise, une seconde n'aurait pas pu trouver place dans cette chambre encombrée de coffres et de vieux habits. L'honnête ecclésiastique m'offrit de bon cœur le peu de provisions qu'il y avait dans sa maison; j'eus beaucoup de peine à l'empêcher de tuer un agneau pour me régaler. Il avait été secrétaire du grand bailli qui lui avait fait obtenir le vicariat de Thingevalla, car il n'y a pas d'église à Heiderbag; ce bénéfice est un acheminement à un meilleur; son revenu est extrêmement modique, le fixe et

le casuel ne se montant pas à plus de soixante rixdallers (300 fr.) par an ; mais il a de plus une maison, et un peu de terre, ce qui le met en état de nourrir cinq vaches et vingt-huit moutons. Il donne aussi à loyer trois chétives cabanes bâties sur sa terre. La principale occupation des femmes de sa famille, est, indépendamment de tricoter, de faire du beurre, du lait caillé et du petit lait. Si l'hiver est rigoureux, M. Egelosen est obligé de tuer quelques-unes de ses vaches et de ses brebis, parce qu'il n'a pas assez de foin pour les nourrir ; ce n'est que dans des cas semblables que l'on se permet de manger de la viande. Après le déjeûner, M. Egelosen alla visiter ses filets tendus pour la première fois dans le lac voisin. Il y trouva une truite qui fut cuite à l'instant; elle était exquise.

« A midi M. Egelosen fut obligé de partir pour Reikiavik, où il devait prêcher devant l'évêque ; mais il nous assura que, tout annonçant la continuation de la pluie qui tombait à torrens, nous serions retenus chez lui, et qu'il ferait son possible pour y être de retour le lendemain, afin de nous accompagner à Thingevalla. Je ne m'attendais pas à le voir revenir au temps qu'il avait fixé, car il emportait sur le cheval qu'il montait deux grandes caisses contenant du suif, de la laine et des bas de laine, qu'il allait échanger contre du fer et d'autres marchandises.

« La pluie ne cessa un moment le 10 que pour recommencer plus fort. Le temps fut plus beau le 11, et je pus considérer le pays qui m'entourait. Le premier objet qui attira mon attention fut l'immense lac de Thingevalla; il se développait à mes yeux comme par enchantement; car, quoiqu'il fût presque à mes pieds, je n'en avais aperçu que le bord; on dit qu'il a quinze milles de long sur cinq à douze de large. A peu près au milieu s'élèvent deux rochers noirs isolés, d'une dimension et d'une hauteur considérables; des milliers de goelands y viennent pondre leurs œufs. Au nord et au sud du lac on découvrait dans le lointain des montagnes raboteuses qui étaient presque entièrement couvertes de neige.

« Tandis que je contemplais ce tableau d'une magnificence sauvage, M. Egelosen vint me trouver, il était arrivé la veille au soir; il m'accompagna dans ma promenade autour du lac; les bords étaient partout fort bas, l'eau me parut très-peu profonde jusqu'à une grande distance des rives; il n'en est pas ainsi au milieu, car en quelques endroits on n'a pas pu atteindre le fond. Il est formé, dans les points où on l'aperçoit, de petits fragmens de rochers noirs : çà et là on rencontre sur la rive des masses de rochers considérables de figure très-pittoresque.

« A quatre heures nous sommes partis avec

M. Egelosen pour Thingevalla, nous étions accompagnés du fils du pasteur de ce lieu. Quoique nous n'en fussions éloignés que de six milles, le chemin était si mauvais, et nous nous arrêtions si souvent pour regarder autour de nous, que nous n'y sommes arrivés qu'à huit heures. Nous avions presque toujours marché le long du rivage du lac, entièrement composé de petits fragmens de laves qui souvent sont aussi fins que du sable, et fatiguent beaucoup les chevaux; partout où les ruisseaux nombreux qui se jettent dans le lac avaient déposé une petite quantité de terre végétale, de petites plantes contrastaient par leur verdure, ou par leurs fleurs, avec la noirceur du sol.

« Nous avons passé une rivière assez large au-dessous d'une cascade assez considérable; et bientôt nous sommes arrivés à l'extrémité nord-est du lac; notre guide nous a dit que nous approchions du défilé d'Almaneggiaa, dont on m'avait parlé comme d'une des plus grandes curiosités de l'île. Le sol était fendu en un grand nombre de crevasses, dont quelques-unes étaient si profondes, que l'obscurité empêchait d'en voir le fond qui dans d'autres était caché par la glace et la neige. Tout-à-coup nous sommes arrivés sur les bords d'un précipice affreux; nous avions au-dessous de nous l'Almanεggiaa qui s'étendait presque à perte de vue, à peu près en ligne droite de l'est à l'ouest;

c'était là notre chemin. Une ouverture moins vaste s'en détache vers le sud-est; de gros blocs de rochers y sont tombés et la remplissent : les Islandais en ont profité, comme de degrés pour entrer dans le grand ravin. Mais il fallut ôter la charge, et même la selle de nos chevaux, qui furent portées à dos d'hommes; ces animaux passèrent entre les rocs qui forment la descente. Il est difficile de concevoir un chemin plus raboteux; à mesure que nous descendions, les parois perpendiculaires du défilé devenaient proportionnellement plus hautes; enfin, après avoir tourné autour d'énormes masses de rocs, nous sommes entrés dans la grande ravine. Le fond était couvert d'herbe; elle a fourni une pâture suffisante à nos chevaux; ce qui nous a déterminés à camper dans ce lieu remarquable, pour y passer la nuit.

« A droite de ma tente s'élevait, à une centaine de pieds de hauteur, un mur perpendiculaire, noir, crevassé; quelques plantes, et même des bouleaux chétifs, prenaient racine sur les bords de ces ouvertures; à une distance de soixante pieds à gauche, s'élançait un autre mur plus crevassé, de moitié moins haut que le premier, et plus couvert de végétation, probablement parce qu'il est moins exposé aux rayons du soleil. A peu près à trois cents pieds en face de nous, une petite courbure dans le ravin semblait nous fer-

mer le passage ; derrière nous, il se prolongeait au sud, à côté de l'ouverture par laquelle nous avions pénétré, mais il était presqu'entièrement obstrué par les quartiers de rochers tombés des précipices supérieurs.

« Comme le prêtre de Thingevalla demeurait à moins d'un mille de ce lieu, nous sommes partis pour l'aller voir : laissant donc notre bagage sous la garde de nos guides, nous avons marché au nord dans le ravin jusqu'à une petite ouverture à l'est ; là nous avons aperçu au-dessous de nous une plaine immense entrecoupée de fentes qui se croisaient les unes les autres dans diverses directions, mais la plupart du nord au sud. L'Oxeraa coulait sous nos pieds ; sur la rive opposée s'élevait l'église et le presbytère de Thingevalla. La verdure qui couvrait ces bâtimens, la fertilité extraordinaire du petit terrain qui les entourait, enfin les nombreux troupeaux de bestiaux formaient un constraste agréable avec le reste du pays qui, suivant l'expression des deux voyageurs islandais, Olafsen et Paulsen, est horriblement bouleversé par le feu souterrain.

« Ayant traversé l'Oxeraa, nous sommes arrivés au presbytère par une route qu'un petit mur en pierre bordait de chaque côté. Une paire de belles ramures de rennes attachée sur la muraille d'un des bâtimens fixa mon attention. Ce n'est qu'en

1770, que treize de ces animaux furent envoyés de Norvège en Islande; il en mourut dix pendant la traversée. Les trois qui restèrent s'y sont multipliés si rapidement que l'on en compte aujourd'hui près de 5,000 dans l'île. Les Islandais n'ont pas essayé de les rendre domestiques, et n'ont pas les moyens suffisans pour acheter des balles et de la poudre nécessaires pour aller à la chasse de ces quadrupèdes. Ils vivent dans les parties les plus sauvages et les moins fréquentées des montagnes; on les aperçoit rarement, et on ne les tire qu'avec beaucoup de difficulté. Il est réellement extraordinaire que dans un pays si misérable et si mal pourvu de moyens de subsistance, les habitans laissent errer inutile le seul quadrupède qui trouve parmi leurs rochers une nourriture abondante, et qui dévore ainsi à pure perte pour eux une plante de laquelle ils pourraient eux-mêmes se sustenter; d'ailleurs elle est aussi un objet important d'exportation.

« Le pasteur de Thingevalla était devant sa maison et fumait sa pipe, sa femme et ses domestiques s'étaient rassemblés autour de lui pour nous regarder. Il nous offrit obligeamment tout ce que nous pouvions désirer de ses provisions. Sa maison était plus grande que ne le sont communément celles de l'île. Ordinairement un entourage peu élevé en pierres ou en mottes de terre, ren-

ferme une portion considérable de terrain, au milieu duquel un groupe de cabanes forme une maison. Les murs construits comme ceux que j'ai décrits plus haut, sont très-épais, notamment à la base, et inclinent un peu intérieurement; leur hauteur est de huit pieds ; le toit en pente, fait en gazon et appuyé sur des chevrons de bouleau, élève le bâtiment de six pieds de plus. Une entrée unique mène à un corridor étroit, humide et obscur qui à droite et à gauche communique aux différentes chambres ou plutôt cabanes. Une ou deux servent de chambres à coucher, dans lesquelles deux lits ou un plus grand nombre, élevés de quatre pieds au-dessus du sol, sont placés le long du mur, la tête de l'un touchant les pieds de l'autre. Ils sont en planches et ressemblent aux cabanes à bord des navires, excepté qu'ils sont plus larges. On ne sait ce que c'est que des rideaux. La couche est en duvet, ou bien c'est simplement un tas d'algue sur lequel on étend quelques pièces de *Vadmal*, étoffe de laine fabriquée dans le pays. Une chambre est consacrée au travail, une autre est le salon, une troisième est la cuisine ; on y fait du feu avec de la tourbe ou des branches de bouleau. Quelquefois la même entrée mène à la laiterie. La salle au poisson, dans laquelle on enferme aussi la laine, les habits, le suif, les selles et les instrumens d'agriculture, est

beaucoup plus grande que les autres pièces, elle a une entrée séparée. La façade de ces maisons est formée de planches placées verticalement. Dans l'intérieur, les murs et le plancher sont généralement nus. De petites ouvertures dans les murs ou dans le toit tiennent lieu de fenêtres; elles sont communément couvertes avec un morceau d'un intestin de mouton qui ne laisse pénétrer qu'une faible lumière; la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans le toit; quelquefois elle y est dirigée par une barrique vide qui tient lieu de tuyau, l'air ne pénètre que par la porte.

« J'allai avec le fils du pasteur me promener dans les environs de la maison; les crevasses y sont si nombreuses, que l'on ne faisait pas dix pas sans en rencontrer une qui barrait le passage. Le fond de quelques-unes, au lieu de neige et de glace, contient de l'eau dont en certains endroits on n'a pas pu trouver le fond; et en même temps si limpide qu'en y jetant une pierre, on y suit de l'œil sa descente pendant très-long-temps; on y voyait beaucoup de petites truites qui proviennent de celles du lac de Thingevalla, avec lequel ces ravines communiquent probablement par des cavernes souterraines, qui sont de même très-nombreuses. Un peu de gazon couvre les espaces intermédiaires qui séparent ces fentes; mais les lichens et les mousses occupent la plus grande

partie de cette surface ; je découvris des plantes à jolies fleurs dans quelques-unes de ces cavités. Le bétail vient souvent paître dans ce canton, et tous les ans il périt plusieurs animaux qui tombent dans les trous. M. Egelosen avait failli à perdre la vie, en glissant un soir dans une crevasse à moitié remplie de neige ; il y resta jusqu'au lendemain matin ; heureusement on était sorti pour le chercher, et on le rencontra.

« En retournant à la maison, je vis les femmes traire les brebis ; on les enferme à cet effet dans un petit enclos, et on fait passer les agneaux dans un autre, afin que les mères restent tranquilles pendant l'opération. Plusieurs de ces brebis donnèrent une bonne pinte d'excellent lait ; celui que l'on obtient la seconde fois est bien meilleur encore ; car lorsque l'on a fini de traire tout le troupeau, on a l'habitude de recommencer. On trait les vaches au milieu du champ ; on prend seulement la précaution de leur attacher les jambes par derrière.

« J'allai ensuite visiter l'église située sur une petite éminence à peu de distance du presbytère ; c'est un parallélogramme, dont les murs épais, qui inclinent un peu en dedans, sont composés des mêmes matériaux que les maisons. La hauteur depuis le sol jusqu'au sommet du toit en gazon, recouvert d'une herbe épaisse, n'était pas de plus

de dix-huit pieds ; l'entrée seule était formée par des planches de sapin brutes, avec une petite porte. Au lieu de bancs, je vis de chaque côté de grands coffres de bois qui servent de siéges, et en même temps contiennent les habits de beaucoup de paroissiens ; comme il n'y a pas de serrure à la porte, ils peuvent venir les prendre quand ils en ont besoin, les murs étaient nus, la terre n'était cachée que par des morceaux de rochers de forme irrégulière, qui avaient été placés là avec intention, ou bien s'y trouvaient à l'époque de la construction de l'église. Quelques planches posées en travers sur des poutres à hauteur d'homme, portaient de vieilles bibles, des coffres et le cercueil du pasteur fait par lui-même. Son âge avancé annonce que vraisemblablement il ne tardera pas à l'occuper. Il n'y avait pas d'autre plafond. L'église n'avait pas plus de trente pieds de long ; une espèce de balustrade contre laquelle la chaire était adossée, séparait la sixième partie de cet espace, et contenait un autel grossier sur lequel il y avait deux chandeliers en cuivre ; au-dessus deux petites fenêtres vitrées, les seules de ce temple, servaient, ainsi que la porte, à y laisser pénétrer le jour. Deux grandes cloches étaient suspendues à la droite de l'église, à la hauteur des solives. Les Islandais ôtèrent leur chapeau en entrant.

« J'étais retourné coucher dans ma tente à Almanegiaa. Le 12 je venais de déjeûner, lorsque M. Egelosen et le fils du pasteur de Thingevalla, arrivèrent et me proposèrent de m'accompagner jusqu'à une certaine distance. Je poursuivis donc ma route au-sud, au milieu de fentes, de crevasses et de monticules de laves innombrables qui rendaient la marche des chevaux difficile et dangereuse; car un seul faux pas ou une pierre qui aurait roulé, aurait infailliblement précipité la monture et le cavalier au fond de l'abîme. Le passage entre plusieurs de ces ouvertures était à peine assez large pour un seul cheval, et en même temps si plein de trous, qu'il fallait des animaux accoutumés à ce voyage pour oser l'entreprendre. La partie la plus pénible fut la traversée des trois longues ravines qui croisent toute la surface de la plaine; elles étaient partout d'une profondeur considérable, excepté dans les endroits où nous les avons passées, et où des blocs de lave qui en remplissaient la moitié, formaient une espèce de chaussée grossière; à l'entrée d'un de ces ravins, il fallut de nouveau ôter les charges de nos chevaux pour les transporter à dos d'homme. Nous mîmes une heure et demie à franchir un espace qui n'avait guère plus de sept cents pieds de longueur; on perdit une partie de ce temps à retirer le cheval de M. Egelosen qui était tombé dans un

trou au milieu des rochers; une partie de la peau de sa jambe était enlevée. Le pauvre animal continua sa route en boitant; son maître ne témoigna pas la moindre inquiétude d'un accident qui pouvait le priver de ce cheval qu'il était hors d'état de remplacer; il se contenta de dire: « Que faire? ce passage est si mauvais! » Je ne sais s'il faut attribuer à une résignation parfaite à la volonté de Dieu, effet d'une piété réelle, ou à l'influence du climat, ainsi qu'à la pauvreté et à la gêne qui est le lot des Islandais durant toute leur vie, leur insensibilité aux calamités qu'ils éprouvent ou qui arrivent à ce qui les entoure. Je déplorais le sort du grand nombre de personnes qui, suivant le récit de M. Egelosen, perdent la vie dans les crevasses que l'on rencontre ici à chaque pas; il m'interrompit en s'écriant: « La volonté de Dieu est que ce soit ainsi. »

« En arrivant de l'autre côté du ravin, nous avons trouvé le chemin un peu meilleur; mais comme nos amis de Heiderbag et de Thingevalla ne connaissaient pas bien cette partie du pays, ils pensèrent qu'il convenait de prendre des informations chez un paysan dont la maison n'était pas très-éloignée de la route, ajoutant que nous pourrions nous y procurer quelque médicament pour le cheval blessé, et en même temps trouver un guide familiarisé avec les objets curieux du canton.

« Nouveau contre-temps, il n'y avait dans la cabane qu'une vieille femme; toutefois elle nous reçut bien, elle nous donna du lait; on frotta la jambe du cheval avec du lait aigre; ensuite elle nous offrit de nous servir de guide, quoiqu'elle n'eût ni bas ni souliers, et sautant avec beaucoup d'agilité sur un de nos chevaux, elle se mit en tête de notre petite caravane. Elle nous indiqua l'entrée de plusieurs cavernes, entre autres d'une nommée Under-Grundur, qui s'étend, dit-on, à une distance considérable sous terre. Étant descendus de cheval, nous avons pénétré dans ce souterrain aussi avant que la prudence l'a permis, car nous n'avions pas de flambeau. L'ouverture avait une douzaine de pieds de hauteur, et à peu près deux fois autant de largeur; la caverne s'élargissait et devenait plus haute à mesure qu'on s'y avançait. La neige non fondue et mêlée avec de la glace, s'était amoncelée jusqu'à une certaine distance. Au-delà, d'énormes blocs de rochers noirs couvraient le fond, d'autres absolument semblables étaient suspendus à la voûte, et semblaient à chaque instant menacer de tomber; nous avons gravi par-dessus les tas de débris jusqu'au lieu où nous étions sur le point de perdre de vue la lumière de l'ouverture. L'obscurité nous a empêchés de pénétrer plus loin: la fraîcheur et l'humidité dues à l'eau qui découle constamment

de la voûte, nous ont fait revenir au grand air avec plaisir. Nous nous sommes bornés à jeter un coup-d'œil dans trois autres cavernes qui ne nous ont offert rien de particulier. Notre guide nous a quittés en nous indiquant la route que nous devions suivre presque constamment au milieu de fragmens de laves.

« Bientôt M. Egelosen nous dit que nous approchions du cratère d'un volcan. Nous sommes arrivés à une éminence en pente douce, dont le sommet était terminé par une masse de rochers plus solides que celles qui l'entouraient; elle est presque de forme conique, et composée entièrement de matières rejetées par le volcan. Il ne sortait ni fumée ni odeur sulfureuse du cratère qui avait sept pieds de largeur, et était en forme d'entonnoir, puis s'élargissant, formait un trou qui ne devait pas descendre verticalement, car en y jetant une pierre, on l'entendait rebondir contre des parties saillantes. L'herbe qui croissait en grosses touffes dans le cratère, indiquait que depuis long-temps il n'y avait pas eu d'éruption; les torrens de lave qui partent du flanc de ce monticule, s'étendent au loin.

« M. Égelosen et M. Thorlavsen, fils du pasteur de Thingevalla, me firent ici leurs adieux. Ayant ensuite cotoyé les flancs d'une haute montagne, j'en aperçus d'autres moins hautes et à sommets

déchirés, et j'arrivai dans une petite vallée fertile, fermée de tous côtés par des éminences de couleur noire. Tout, dans les environs, annonçait d'immenses bouleversemens causés par les feux souterrains. Je traversai une lande raboteuse et fort longue, puis une plaine dont une partie était occupée par un marais, et l'autre par l'Apnvatn, grand lac. De ses bords je vis des colonnes de vapeur s'élever au-dessus de Laugardal; elles provenaient de plusieurs sources d'eau chaude, que j'examinai à une extrémité du lac; l'une d'elles jaillissait du sein des rochers à quatre pieds de hauteur; les pierres qui environnaient ces sources étaient recouvertes d'incrustations sulfureuses. Je dressai ma tente à huit heures du soir près de l'église et du presbytère de Middalr. Le pasteur ne tarda pas à venir obligeamment m'offrir tout ce dont il pouvait disposer. Il me fit présent d'une assez grande quantité de lichen d'Islande, qui sert ici d'aliment quand on l'a fait cuire à consistance de gelée.

« Le lendemain 13 il voulut absolument m'accompagner jusqu'au Brueraa, rivière qu'il supposait gonflée par les pluies abondantes qui étaient tombées depuis peu de temps. Je rencontrai sur ma route quelques bouleaux chétifs, et après avoir traversé un marais fatigant, j'arrivai sur les bords du Brueraa, où d'autres voyageurs faisaient reposer

leurs chevaux avant d'entreprendre le trajet. Il fut exécuté sans autre accident que d'être mouillé, l'eau allant jusqu'au milieu du corps des plus grands chevaux.

« De l'autre côté on voyait de toutes parts des colonnes de vapeur qui indiquaient des sources d'eau chaude. Il fallut ensuite voyager dans un marais qui fatigua beaucoup nos chevaux ; la surface de ses bords, formés par un terreau enlevé des montagnes par les pluies, n'était pas beaucoup plus ferme. Dans la soirée j'aperçus le Laugerfell, montagne qui ne s'élève qu'à trois cent dix pieds au-dessus d'une petite rivière dont les eaux baignent son pied ; elle est isolée au milieu d'un marécage immense borné au nord par de hautes montagnes. Le flanc septentrional du Laugerfell est roide, nu et crevassé, le méridional s'élève par une pente plus douce, et près de sa base, des colonnes de fumée montent à différentes hauteurs. Cet aspect me fit hâter le pas ; parvenu au pied de cette éminence, je laissai les chevaux au soin des guides, et je m'avançai au milieu des sources d'eau bouillante, heureux de pouvoir contempler un des plus curieux phénomènes de la nature. La partie inférieure du Laugerfell est composée d'une quantité de monticules argileux, la plupart d'un rouge de brique pâle, et entremêlés de fragmens de rochers qui avaient roulé du haut du mont.

« J'étais entouré de ces monticules ; chacun avait une source d'eau bouillante ; il s'élançait de quelques-unes des jets dont la hauteur variait d'un pied à quatre pieds ; aux autres l'eau coulait seulement par-dessus le bord de l'ouverture. Sur quelques parties de ce sol échauffé, on voyait de beaux échantillons d'efflorescences sulfureuses, mais très-petits et si friables, que malgré mes efforts je ne pus en conserver un seul en bon état.

« A un demi quart de mille du point par lequel j'étais arrivé, jaillit la source distinguée par le nom de Geyser. Un vaste monticule circulaire et siliceux, beaucoup plus élevé que ceux qui entourent les autres sources, et composé d'une infinité de petits tertres à surface scabreuse, couverte d'efflorescences blanchâtres, forme le bassin de cette fontaine extraordinaire. Placé sur le bord qui est à dix-sept pieds de l'orifice du centre, je vis que l'intérieur du bassin est bien moins raboteux que le dehors ; il était en ce moment rempli d'une eau extrêmement limpide ; j'observai au centre une légère ébullition et une colonne de fumée peu épaisse, qui le devenait davantage aussi souvent que l'ébullition était plus forte. Au bout d'une heure, j'entendis gronder sous terre un bruit sourd qui se répéta par trois fois, les deux dernières à intervalle plus rapproché que la première ; il ressemblait à celui du canon dans

le lointain, et chaque fois était accompagné d'une commotion de la terre, bien légère, quoique très-sensible; aussitôt après, le bouillonnement de l'eau augmenta, la vapeur devint plus forte, et une grande agitation se manifesta; d'abord l'eau roula sans grand murmure par-dessus le bord du bassin, ce qui fut suivi instantanément par un jet qui ne s'éleva pas à plus de douze pieds, et poussa simplement l'eau hors du centre du bassin; mais ce mouvement fut suivi d'une explosion très-bruyante; ce jet étant retombé après avoir atteint à sa plus grande hauteur, l'eau coula par-dessus les bords plus abondamment qu'auparavant, et en moins d'une demi-minute, un second jet s'élança de la même manière que le premier; un second débordement de l'eau lui succéda. J'eus beau rester une partie de la nuit auprès du Geyser, je ne vis pas d'autre élancement.

« Une vieille femme qui demeure près des sources chaudes, me dit que les éruptions du Geyser sont plus rapprochées les unes des autres, lorsque l'atmosphère est claire et sèche, ce qui a lieu ordinairement par le vent du nord. Je me flattai de pouvoir bientôt vérifier la vérité de cette observation, car le vent qui avait précédemment soufflé du sud-ouest, tourna au nord.

« Le lendemain 14 à onze heures et demie du

matin, un bruit souterrain et des commotions du sol, semblables à ce que j'avais entendu et ressenti la veille, annoncèrent une éruption; le bruit se répéta plusieurs fois à intervalles inégaux, qui se succédaient rapidement; il me semblait entendre des décharges d'artillerie faites par un vaisseau dans le lointain à l'occasion d'une fête. J'étais alors sur le bord du bassin; je fus bientôt obligé de me reculer de quelques pas, à cause du soulèvement de l'eau dans le centre, qui fut suivie d'un débordement de sa surface agitée, ce qui recommença trois fois en trois minutes. Au bout de quelques secondes, le premier jet s'élança, un second lui succéda rapidement, enfin un troisième qui s'éleva jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de hauteur; sa grosseur à sa base était à peu près égale à la largeur du bassin, qui a cinquante-un pieds de diamètre; le fond offrait une masse prodigieuse d'écume blanche d'un aspect magnifique, et qui ne laissait rien apercevoir; mais plus haut, au milieu des énormes nuages de vapeurs qui s'étaient dégagés du canal, on distinguait par intervalles l'eau montant en une colonne compacte qui, à une plus grande élévation, se brisait en nombre infini de minces filets de pluie fine, dont quelques-uns étaient lancés perpendiculairement bien plus haut, tandis que d'autres étaient poussés diagonalement à une

distance étonnante. L'extrême limpidité de la masse d'eau, et l'éclat brillant des gouttes éparses quand le soleil les éclairait, ajoutaient infiniment à la beauté du spectacle. Un quatrième jet fut bien moindre que celui qui l'avait précédé de deux minutes au plus; aussitôt après, l'eau rentra dans le bassin avec fracas, et l'on n'aperçut plus que la fumée qui avait toujours augmenté depuis le commencement de l'éruption; je la vis monter à une hauteur surprenante, et comme il ne faisait presque pas de vent, elle se developpait en s'étendant, mais en même temps diminuait de densité, et sa partie supérieure finit par se perdre graduellement dans l'atmosphère.

« Je pus alors marcher dans le bassin jusqu'à l'orifice du tuyau, l'eau y était descendue à dix pieds au-dessous du bord. Elle continuait à bouillir, et de temps en temps remontait avec grand bruit à quelques pieds. puis s'abaissait de nouveau, et restait tranquille pendant peu de temps; cela dura ainsi plusieurs heures. Ce ne fut que vingt minutes après que l'eau fut rentrée dans le tuyau, que je pus sans me brûler, m'asseoir sur le bassin et y toucher pour prendre les mesures que j'ai données plus haut. Le tuyau, qui est large à son ouverture, se rétrécit graduellement jusqu'à une profondeur de trois pieds; puis devient cylindrique et descend vesticalement jusqu'à une

profondeur de soixante pieds, suivant le témoignage d'Olafsen et de Paulsen.

« A deux heures et demie, le bassin se remplit encore presque entièrement d'eau, mais il n'y eut qu'un jet peu considérable; quelques minutes après, il y eut un légère éruption, et l'eau ne s'éleva qu'à douze pieds. Mon guide fut témoin d'une autre à quatre heures, pendant que j'étais à visiter les autres sources d'eau chaude. J'en observai une où l'eau bout avec un bruit très-fort, c'est comme un mugissement; cependant elle ne déborde pas par-dessus son ouverture, et le tuyau paraît être horizontal. On voit tout autour une grande quantité de terre rougeâtre.

« En allant au pied de la colline, près du point ou les eaux des Geysers se joignent à une rivière d'eau froide, je rencontrai un des ruisseaux d'eau chaude qui avait couvert d'incrustations pierreuses toutes les feuilles des plantes placées sur son passage ; m'écartant ensuite de la rivière, je franchis plusieurs monticules de terre rougeâtre à l'extrémité septentrionale des Geysers. Quelques sources bouillantes poussaient à travers les trous de la surface leurs eaux troubles et colorées. Dans quelques endroits on entendait un bruit sourd comme celui de l'eau bouillante sous terre quoiqu'il y eût auprès un orifice par lequel le fluide pouvait s'échapper. Il y avait des espaces telle-

ment échauffés que je pouvais à peine y tenir la main, et cependant des plantes cryptogames y croissaient en touffes considérables.

« Le sol, jusqu'au-delà de la moitié du Laugerfell, était composé d'une terre rougeâtre, grossière, mêlée d'une autre d'un jaune sale, avec de petits intervalles d'une roche dure ; là se terminait la plus haute des sources bouillantes qui était bien faible. Ensuite, jusqu'au sommet, le mont était formé entièrement d'une roche lamelleuse, dure et compacte, les couches étaient principalement verticales ; aucune partie ne paraissait avoir été dans un état de fusion.

« Je voyais de cette hauteur, au sud-est, la vapeur qui s'élevait d'une centaine de sources chaudes parmi lesquelles le grand Geyser, par la régularité de sa forme circulaire, ressemblait à un réservoir artificiel. Une petite rivière qui coulait aux pieds du Laugerfell, faisait la limite de ces sources ; au-delà s'étendait un marais immense dont l'uniformité n'était interrompue que par le cours sinueux du Hvitaa qui le traversait, l'horizon était borné par une chaîne de montagnes plates au-dessus desquelles paraissait le triple sommet de l'Hécla couvert de neige. J'apercevais au nord-est l'église et la ferme de Haukardal et la continuation du marais terminé par des yœkuls de forme bizarre. Au nord-ouest s'élevait une

autre chaine de montagnes couvertes de quelques plantes, et qui n'était séparée du Laugerfell que par une petite portion du marais, et une petite rivière; au-delà, des yœkuls montraient leurs sommets neigeux. Au sud, le marais se prolongeait presque jusqu'à la côte maritime; de sa surface s'élançaient trois montagnes absolument isolées.

« Durant mon séjour dans ce singulier canton, je faisais cuire mes provisions dans une des sources d'eau bouillantes. En conséquence, Jacob plaça un quartier de mouton dans le grand Geyser, et le tint au moyen d'une corde attachée au manche, de sorte que chaque fois qu'il était poussé en dehors par la force de l'éruption, il pût y être remis. Jacob, ignorant la nature de ces sources, fut très-surpris, au moment où il crut la viande assez cuite, de voir l'eau disparaître soudainement. Il fallut avoir recours à une autre source. L'expérience nous apprit que la cuisson complète d'un gigot prenait vingt minutes; il est vrai qu'un quartier de mouton d'Islande ne pèse peut-être pas plus de six livres, et est fort maigre. La chaleur de ces sources, au moins de celles dont l'eau est exposée à l'air, n'est pas de plus de 212° de Farenheit.

« J'eus le plaisir de contempler une nouvelle éruption du Geyser à neuf heures et demie du

soir ; elle fut précédée de mugissemens souterrains plus forts et de commotions plus nombreuses que celles qui avaient précédé. Le grand jet s'éleva certainement à près de cent pieds. Un peu avant cette dernière éruption, nous nous étions amusés, Jacob et moi, à jeter dans le tuyau du Geyser des pierres et des mottes de terre; elles furent toutes lancées en l'air, quelques-unes même à une plus grande hauteur que le jet d'eau. Les pierres n'avaient généralement subi aucune altération, les mottes de terres au contraire étaient déchirées et noircies.

Le 15 à une heure du matin il y eut une éruption du Geyser, elle fut suivie de trois autres à différens intervalles ; la dernière eut lieu à neuf heures; ensuite la source continua à jeter de l'eau de deux heures en deux heures ; la plus grande hauteur à laquelle le jet parvint fut de cinquante pieds. La journée fut pluvieuse, le vent souffla du sud-ouest.

« Ma tente avait été dressée à près de douze cents pieds de distance du Geyser, près d'un bassin d'une dimension considérable, dans lequel je n'avais observé rien d'extraordinaire. L'eau y bouillonnait constamment et coulait doucement par-dessus les bords. Cependant mon guide m'avait dit que les éruptions de cette source étaient quelquefois très-fortes, et même plus remarquables

que celles du Geyser; c'est ce qui m'avait décidé à placer ma tente aussi près de cette source. Le 16 la matinée fut froide, mais très-belle, le vent soufflait du nord. A neuf heures et demie, j'étais occupé à examiner des plantes que j'avais cueillies la veille, tout-à-coup j'entends sous mes pieds un bruit épouvantable comme celui d'une cascade immense; j'écarte la toile de ma tente, et j'aperçois une énorme colonnê d'eau qui, jaillissant du bassin voisin, s'élevait à une hauteur prodigieuse; je ne pus la déterminer avec exactitude, tant j'étais saisi d'étonnement. Durant une heure et demie un jet d'eau non interrompu continua de s'élancer à la hauteur de cent cinquante pieds; son diamètre était de dix-sept pieds, l'eau était poussée avec tant de force et de rapidité, que la colonne était presqu'aussi grosse à son sommet qu'à sa base. Placés entre le soleil et le jet d'eau, nous jouîmes du coup-d'œil ravissant de la réunion des plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel, produites par les gouttes de l'eau tombante que le vent chassait de notre côté. Je m'avançai au milieu de ce déluge de pluie, mes habits furent entièrement trempés; je ne m'aperçus pas que la température de l'eau fût plus haute que celle de mon corps. La colonne liquide était si compacte, que de l'autre côté du bassin, quoique je me tinsse sur le bord du cratère, je ne fus nullement

mouillé. Les plus grosses pierres que je pus trouver et des masses de rocher que je jetai dans l'orifice, furent lancées plus haut que le jet d'eau, et divisées en petites parties par la force de l'explosion, quoique le roc fût si dur, que je n'avais pu qu'avec beaucoup de peine en détacher des échantillons, à l'aide d'un gros marteau.

« La source, après avoir ainsi continué à lancer l'eau pendant une heure et demie à une si grande hauteur, éprouva une diminution sensible dans sa force, et durant la demi-heure suivante, le jet ne s'éleva plus qu'à vingt et à cinquante pieds ; cependant la source s'épuisa graduellement, quelquefois elle était absolument tranquille pendant quelques minutes, ensuite elle élevait faiblement ses eaux à deux pieds et à dix pieds ; enfin au bout de deux heures et demie, depuis le commencement de l'éruption, l'eau s'enfonça dans le tuyau à une profondeur de vingt pieds, et ne cessa pas d'y bouillonner.

« Le mouvement de ce nouveau Geyser n'est pas si régulier que celui de l'ancien ; les éruptions de cette source ne sont pas non plus accompagnées, comme celles de l'autre, du bruit souterrain qui les annonce. Durant ces éruptions, je n'observai pas le moindre changement dans l'état habituel des autres sources, pas même dans le Geyser qui est éloigné de douze cents pieds du nouveau. Cette

particularité donne lieu de présumer que les courans d'eau souterrains, qui alimentent ces deux sources, sont indépendans l'un de l'autre.

« Les habitans du voisinage nous dirent que dans l'été de 1808 on avait éprouvé une secousse violente de tremblement de terre, qui avait produit une nouvelle ouverture pour une source chaude, et interrompu le cours de toutes les autres pendant quinze jours. Le sol parut, à cette époque, s'être soulevé de quelques pieds, une maison fut renversée; tous les bestiaux qui paissaient dans les champs, coururent chez leurs maîtres, en donnant des signes d'une frayeur extrême. Rien de moins rare que les tremblemens de terre dans cette partie de l'île.

« Une troupe de femmes à cheval, toutes très-bien mises, que je vis passer, se dirigeant vers Haukardal, me rappela que le service divin allait commencer à l'église de ce lieu. Comme il n'était pas probable qu'une seconde éruption du nouveau Geyser eût bientôt lieu, je me décidai à assister au sermon. Accompagné de Jacob et de mon guide, je traversai un marais qui nous séparait du temple.

« Avant d'y entrer, je rendis visite à une vieille dame qui demeure tout près de là; c'est une riche fermière dont l'hospitalité a été vantée par un voyageur de mes compatriotes. Elle était

âgée de quatre-vingt-cinq ans, et jouissait encore d'une bonne santé; mais ses facultés intellectuelles étaient affaiblies. La maison était extrêmement sale, et l'air renfermé de sa chambre, où l'on nous fit entrer, était fort désagréable; je crois même qu'il doit être malsain. C'est pourtant dans ces appartemens, tellement clos que l'air extérieur y pénètre rarement, que les Islandais passent leurs longs hivers, et c'est là qu'en empêchant l'introduction de l'air, et à l'aide de murs épais et d'un toit de gazon, ils peuvent vivre sans feu pendant toute l'année. On parlait beaucoup des richesses des habitans de Haukardal; effectivement ils possèdent dix vaches, cinq béliers et une centaine de brebis, ce qui est considérable dans cette île.

« Un cimetière islandais est souvent entouré, en partie, d'un mur grossier en pierre ou en gazon, et sa surface est parsemée de quelques tertres verdoyans qui marquent les sépultures. Cet espace offre le dimanche, avant l'arrivée du pasteur, un tableau singulier : de nombreuses troupes d'hommes, de femmes, d'enfans arrivés à cheval, et vêtus de leurs plus beaux habits, se saluent les uns les autres sans discontinuer; quiconque avait été absent au-delà du temps ordinaire, soit par maladie, soit par toute autre cause, était embrassé par toute l'assemblée. Peu-

habitués à voir des étrangers, ils accoururent en foule autour de nous, nous présentèrent du lait et de la crême de la ferme voisine, et nous adressèrent une infinité de questions. Beaucoup s'étonnèrent que nous fussions venus si loin pour voir le Geyser, qu'ils étaient accoutumés à regarder avec la plus grande indifférence. L'église ressemblait à celle de Thingevalla ; elle était plus commode, parce qu'il y avait pour s'asseoir des bancs au lieu de coffres. Les femmes et les enfans étaient dans l'église ; les hommes se tenaient autour de l'autel, auprès duquel le prêtre avait pris sa place ; ils nous en avaient réservé une parmi eux; il était vêtu d'une longue robe de laine noire. Les hommes seuls chantèrent, ou plutôt crièrent de toutes leurs forces. Ce chant de psaumes achevé, on revêtit le prêtre d'un surplis de toile de lin écrue, et on lui mit par-dessus une espèce de chasuble sur laquelle la figure d'une croix était grossièrement brodée. Le prêtre lut dans un livre quelques prières qui furent suivies de chant; tantôt on se tenait debout, tantôt on s'asseyait. Il y avait sur l'autel une grande tabatière, une coupe, une assiette d'argent, une boîte d'hosties et une bouteille de vin blanc. Le prêtre avait souvent recours à la tabatière. Pendant qu'on chantait, il prépara tout ce qu'il fallait pour la communion, puis monta en chaire. Ayant récité

quelques prières, il prononça assez vite, mais d'un ton pathétique, un sermon qui dura une demi-heure. Il donna ensuite la communion, d'abord aux hommes, et ensuite aux femmes, distribuant à chacun une hostie et un peu de vin, et répétant en même temps une prière fort courte; il bénit ensuite séparément chaque personne de l'assemblée, ce qui termina le service.

« Le prêtre vint nous parler, il paraissait ravi d'avoir eu des étrangers dans son église. Apprenant de quel côté nous devions voyager, il nous pria de nous arrêter à sa maison, située sur la route, et de lui permettre de nous accompagner; je le remerciai beaucoup et je lui promis de ne pas l'oublier.

« Le marais situé entre l'église de Haukardal et la montagne de Laugerfell, était couvert de renoncule de Laponie, jolie petite plante en fleur; elle est rare, même dans le pays dont elle porte le nom; dans les parties plus sèches, croissait une laiche qui formait la plus grande partie des pâturages. Quelques autres plantes, notamment une linaigrette, tapissaient la base septentrionale du Laugerfell.

« A mon retour à la tente, je trouvai les Geysers à peu près dans le même état où je les avais laissés. A huit heures, le premier Geyser eut une très-belle éruption. La journée avait été sereine,

mais froide : le thermomètre ne s'étant pas élevé au-delà de 41° (4°).

Pendant toute la nuit, les deux Geysers furent parfaitement tranquilles. Le 16 à quatre heures du matin, je fus témoin d'une éruption du nouveau, elle ne dura en tout qu'une heure, mais fut aussi magnifique que la précédente. Je remplis une demi-douzaine de bouteilles de l'eau des Geysers ; elle n'éprouva, par la suite, pas la moindre effervescence, ni ne fut sujette à aucun changement.

« Je partis, à neuf heures, de ce lieu si intéressant, emportant le regret de n'avoir pas eu avec moi un ami auquel j'aurais pu confier toutes les sensations agréables que j'éprouvais, et qui m'aurait fait part des siennes. Vers midi, j'arrivai à la maison d'un brave paysan que j'avais vu la veille à l'église, et qui, sachant que je devais passer devant sa demeure, m'attendait à la porte avec toute sa famille, chacun vêtu de ses plus beaux habits. Il m'invita obligeamment à entrer chez lui et à me rafraîchir. Dans la conversation il me parla des difficultés de la route que j'allais entreprendre, à cause des pluies abondantes qui étaient tombées depuis un certain temps.

« A quelque distance, je rencontrai un mendiant ambulant, il y en a beaucoup en Islande ; les uns adoptent cette manière de vivre par

paresse, d'autres par l'impossibilité de travailler. La mince quantité de vivres qu'ils peuvent obtenir dans un pays où même les hommes les plus actifs sont souvent réduits à une disette réelle, rend ces misérables de véritables objets de pitié.

« Je traversai une partie du même marais où j'avais passé en venant, après avoir quitté les bords du Brurekaa, que je revis encore; et je fis un détour pour aller visiter la source chaude de Reykam : elle n'en valait guère la peine pour quelqu'un qui revenait d'admirer les Geysers, car l'eau ne s'y élevait pas à plus de sept pieds. Ces éruptions sont accompagnées d'un bruit très-fort, dû à la grande quantité d'air qui se dégage en même temps que l'eau sort. Quelques pierres, disposées en degrés dans la rivière, conduisent à une partie de son canal plus tranquille, mais encore chaude et procurent, aux habitans d'une maison voisine la facilité de cuire leurs alimens et de laver leurs vêtemens. Elle est à quatre-vingt-dix pieds de la source, et ils m'assurèrent qu'en hiver, par un temps clair et froid, la hauteur du jet est quelquefois si considérable, que, si le vent souffle de leur côté, il y pousse l'eau chaude en si grande quantité qu'ils sont obligés de l'abandonner pendant quelque temps. Quoique peu forte, cette source de Reykam forme un objet remarquable au milieu de la solitude qui

l'entoure. L'herbe qui croît près de ses bords est plus longue et plus touffue que je ne l'avais vue partout ailleurs; des îlots rocailleux qui s'élevaient dans la rivière à quelques pieds au-dessous du cratère, étaient revêtus d'une belle verdure; plusieurs étaient en fleurs.

« J'avais jusqu'alors voyagé à l'ouest, je tournai alors au sud; la route passait par un canton moins marécageux que celui d'où je sortais; j'arrivai à la maison d'un prêtre que j'avais vu à Haukardal. Il était occupé à couper, dans une fondrière voisine, de la tourbe pour son chauffage d'hiver. Il me proposa de m'accompagner, et dès qu'il se fut revêtu de ses habits noirs, nous nous mîmes en route pour Skalholt. Il fallut un peu de précaution pour traverser le marais qui nous séparait de ce lieu, mais l'approche du petit groupe de maisons composant ce village qui, quelques années auparavant, était la résidence de l'évêque et la capitale de l'île, fut encore pire, à cause de l'extrême humidité du sol fangeux, entremêlé de grands quartiers de rochers. Une maison en terre et quatre plus petites sont avec l'église tout ce qui reste de la ville. Le pays voisin n'est nullement agréable, quoique l'herbe y soit passablement abondante. Tout autour de Skalholt, s'étendent un grand nombre de monticules; la fumée qui sort çà et là de leur sein, annonce des sources

chaudes ; au-delà du Hvitaa, qui est ici très-large, on voit une petite montagne tapissée de gazon. Au sud-est, au-delà d'une chaîne de collines, s'élève l'Hécla dont plus de la moitié, à prendre du sommet, était couverte de neige.

« A peine j'avais dressé ma tente, que Mme Jonesen, jeune et jolie veuve, richement vêtue, m'invita d'entrer chez elle ; j'y fus régalé de *ren* ou potage au seigle, de crême et de sucre. La maison était une des meilleures que j'eusse vues dans l'île, et de plus extrêmement propre ; les appartemens étaient lambrissés et peints en bleu et en rouge ; je vis une jolie bibliothèque appartenant à l'école de Bessestedr ; le professeur était frère de Mme Jonesen. Cette collection renfermait plusieurs auteurs classiques, et surtout des manuscrits et des livres imprimés en langue islandaise.

« La ferme dépendante de cette maison est considérable, elle a divers bâtimens pour les bestiaux ; l'on n'en couvre jamais le sol de litière, de sorte que les pauvres animaux sont obligés de se coucher sur le roc nu ; ils étaient fort sales.

« A Skalholt, je vis pour la première fois couper du foin dans cette île ; la lame de la faux n'a que deux pieds de long, ce qui est plus commode à cause des rochers innombrables dont la surface du terrain est hérissée. L'angélique est

commune dans ce canton, de même que dans tous ceux que j'avais visités ; on la mange fraîche ou sèche, toutefois l'usage en est moins fréquent que chez les Lapons. La journée fut belle et chaude ; cependant une pluie brumeuse tomba dans la soirée. A neuf heures du matin le thermomètre était à 60° (12° 43').

« Le 18, Mme Jonesen nous fit servir à déjeûner de très-bonne heure ; c'était bien commencer la journée, mais pendant que nous étions encore à table, les guides que l'on avait envoyés chercher la veille pour me conduire au mont Hécla, arrivèrent avec la fâcheuse nouvelle que d'après l'état actuel de l'atmosphère et des marais, ils ne pouvaient entreprendre la course ; de plus les rivières étaient si gonflées que celles qui à d'autres époques étaient profondes, ne pouvaient en ce moment se traverser sans un danger imminent. Mon guide de Reikiavik déclara aussi qu'il ne m'accompagnerait pas à l'Hécla, et m'attendrait à Skalholt. Il était inutile de chercher à combattre l'obstination et la timidité superstitieuses de ces gens. Sans doute l'humidité excessive de la saison rendait les marais difficiles à passer, mais cet obstacle leur causait moins de frayeur que la nécessité de gravir sur une montagne volcanique que plusieurs prennent pour la demeure des damnés, et que la plupart ne

regardent qu'avec horreur. Quoique plusieurs Islandais instruits, qui avaient fait le voyage de cette montagne, m'eussent dit que je n'y verrais rien de remarquable que je n'eusse déjà observé ailleurs ; cependant le refus de mes guides me contraria beaucoup parce que j'avais résolu de le visiter après avoir observé les Geysers. J'eus d'abord l'idée d'attendre quelques jours un temps plus favorable ; mais la continuation de la pluie, et le peu de probabilité de sa cessation, me fit prendre le parti de retourner le lendemain à Reikavik, d'autant plus que le terme fixé pour le départ du navire approchait.

« Lorsque le siége épiscopal fut transféré de Skalholt à Reikiavik, la cathédrale fut abattue; et remplacée par une église en bois ; on n'y voit aucune des antiquités que possédait, dit-on, l'ancienne cathédrale ; à moins qu'on ne regarde comme telle une couverture d'autel, quelques chasubles et une mître brodée en or, mais un peu ternie. La chaire est très-bien faite, et ornée de petites figures assez bien peintes. Enfin on me montra un assez bon portrait du dernier évêque.

« Ne sachant comment reconnaître l'hospitalité et les attentions de Mme Jonesen, je me hasardai à lui offrir quelques objets en linge. La joie qu'elle manifesta, me prouva que mon présent lui était agréable, et j'en fus très-content. A six

heures du soir je pris congé de cette digne femme.

« Après une route très-fatigante, j'arrivai le 19 à trois heures du matin dans le fond de l'Almaneggiaa, où je dressai ma tente. Bientôt je me mis en course pour examiner ce singulier défilé. Ayant parcouru sa partie méridionale, je dirigeai mes pas vers le nord. Le bruit d'une chute d'eau m'avertit que je me trouvais près d'une cascade dont j'avais aperçu de loin une portion suffisante pour exciter ma curiosité. Il fallut, pour m'approcher, traverser deux torrens rapides; puis, ayant doublé l'angle saillant d'un rocher perpendiculaire, je vis tout-à-coup un saut magnifique, précipitant, avec un fracas terrible, ses eaux écumantes par-dessus la partie la plus haute du précipice : elles tombaient ensuite en une nappe non interrompue sur sa base rocailleuse, composée de masses immenses de figures irrégulières, mais dont les contours avaient été arrondis et adoucis par la force du courant; après avoir traversé le défilé dans une direction oblique et tortueuse, il se fraye en grondant un chemin à travers une ouverture pittoresque de la paroi orientale et se réunit bientôt à l'Oxeraa dont le cours est bien plus tranquille, à un demi-mille au-dessous de son confluent avec le Thingevalla-Vatn.

« A quelques centaines de pas du saut, des blocs de rochers s'étaient écroulés du haut de la

montagne, dans une position telle que je pus m'en aider, quoique avec beaucoup de difficulté, pour arriver au sommet ; je vis le torrent large et profond qui donne naissance à la cascade, rouler rapidement ses eaux au milieu de rochers nus et unis. Leur surface un peu crevassée indiquait qu'ils avaient été dans un état de fusion ; d'ailleurs les différens courans de lave sont visibles sur la coupe du précipice. Une forte pluie me fit regagner ma tente. Je me remis en route et j'arrivai le 22 à Reikiavik.

« Le navire, bien loin d'être en état de partir, ne pouvait faire voile avant la semaine suivante. Je profitai de ce délai pour visiter le Borgafiord ; le fils de M. Stephensen qui habitait ce canton m'y avait engagé ; le père me fournit obligeamment les chevaux et les tentes nécessaires pour entreprendre cette excursion ; mais auparavant je fis d'autres courses.

« Ayant beaucoup entendu parler de la grande pêche de saumons qui a lieu dans le Lax-Elv, et qui est une espèce de fête pour tous les Islandais qui demeurent à plusieurs milles à la ronde, j'y allai le 26 juillet au milieu d'une foule très-considérable; quelques-uns étaient à pied, le plus grand nombre à cheval ; chacun vêtu de son mieux. Heureusement le temps étant fort beau contribua beaucoup à la gaîté de la journée.

Ce qui me fit surtout plaisir, fut d'observer entre les différentes classes des habitans un degré de familiarité qui ne se rencontre peut-être dans aucune autre pays. Hommes, femmes, enfans de tous les âges et de toutes les conditions, l'évêque, le conseiller, le sénéchal, le bailli, le receveur, la sage-femme et les artisans conversaient les uns avec les autres sans la moindre gêne et sur le pied de la plus parfaite égalité. Les femmes étaient les mieux mises, et l'on pouvait mieux remarquer parmi elles, la différence des fortunes. Des groupes de spectateurs assis sur des tas de pierres se régalaient, les uns avec du petit lait et du beurrc, d'autres avec du saumon fumé et des tartines de pain de seigle et de beurre. En arrivant sur les bords du fleuve, éloigné de six milles de Reikiavik, je vis une troupe nombreuse d'hommes et de femmes qui marchaient dans l'eau jusqu'aux genoux et même jusqu'à la ceinture, et prenaient à la main les poissons nageant en foule dans la partie la plus profonde. Dès qu'on en avait pris un, on le jetait sur le rivage, où une autre troupe les comptait en les mettant dans des paniers, qui devaient les transporter à dos de cheval à Reikiavik pour y être salés. On en eut ainsi pêché deux mille avant deux heures après midi. Le propriétaire de notre navire en acheta les deux tiers; ce fut une circonstance très-heureuse

pour les Islandais, car ne pouvant se défaire de ceux qu'ils ne consomment pas, ils sont obligés de les laisser se gâter.

« Je partis le 28 pour les sources sulfureuses de Kreisevig, à une journée de route de Reikiavik. Au bout de neuf milles, j'arrivai à la maison de M. Sivertsen à Havnfiord où la grande coulée de lave de Gardebraun forme une falaise du côté de la mer; le long de ses bords, des masses énormes de lave sont dispersées de manière qu'au premier coup-d'œil, un étranger regarderait comme à peu près impossible de les franchir. Dans d'autres endroits, nous fûmes obligés de faire de grands détours pour éviter des cavités, en cône renversé, qui ressemblaient beaucoup à des cratères de volcans éteints depuis long-temps.

« Havnfiord ne renferme que trois maisons de marchands avec leurs magasins, et quelque huttes de paysans, éparses sur les petits espaces couverts d'herbes, qui se rencontrent sur la coulée de laves. Il n'est pas aisé de les en distinguer; de petits morceaux de cette roche composaient les murs des cabanes, dont les toits en gazon ne diffèrent des pelouses, que par leur verdure plus belle. On nettoye dans cet endroit une grande quantité de poisson, pour la consommation de l'île et pour l'exportation.

« Malgré la pluie qui tombait à torrent depuis

la veille au soir, et qui m'avait obligé d'accepter un asile chez M. Sivertsen, je continuai mon voyage avec mes compagnons. Le 27, je suivis le contour du Havnfiord, et je traversai pendant près de huit milles un pays désert et peu intéressant. Enfin, je rencontrai la grande coulée de lave de Hvassa-Hraun, dont la surface raboteuse nous força de ralentir le pas de nos chevaux. Je m'approchai assez près de l'extrémité occidentale du Helgafel, chaîne de montagnes qui, malgré son élévation peu considérable, était couverte de neige sur plusieurs points de ses flancs nus. L'ayant laissée à notre gauche, nous avons passé entre plusieurs montagnes isolées, entrant quelquefois dans des vallées abondamment tapissées de trichostomum blanchâtre et tellement entourées, de toutes parts, de collines de lave noire et poreuse, qu'il sembla, pendant quelque temps, que nous ne pourrions pas avancer. La benoite des ruisseaux fleurissait ici comme dans les climats plus tempérés, et l'orchis mâle non moins commun, était paré de fleurs purpurines et de fleurs blanches. Nous ne vîmes d'autres oiseaux que des lagopèdes qui couraient à quelques pas de nous, en grandes troupes, sans montrer la moindre crainte.

« Le terrain devenait de plus en plus inégal et raboteux, et bientôt nous aperçûmes des montagnes noires et extrêmement scabreuses, que nous

devions traverser. Après avoir fait reposer nos chevaux au pied de ces hauteurs, nous entreprîmes la montée ; quoique escarpée, elle ne fut pas d'abord difficile ; enfin nous parvînmes sur les bords d'une vaste cavité en forme d'entonnoir, ses côtés, disposés en pente très-régulière, étaient composés de morceaux de rochers ; de l'herbe et de la mousse croissaient au fond. Nous descendîmes quelques pas dans cette cavité, que l'on désigne par le nom significatif de Chaudron, puis, tournant à gauche, nous suivîmes un sentier si étroit, que nos chevaux n'avaient que la place strictement nécessaire pour mettre un pied devant l'autre, à cause de l'escarpement de la montée d'un côté, et de la roideur de la descente de l'autre.

« La singularité des objets qui nous entouraient dans cette route, nous intéressait vivement ; mais la pluie qui ne cessait pas de tomber, le froid excessif de ces régions élevées, le choc de la grêle qu'un vent d'est très-fort poussait contre notre visage, nous faisaient désirer de voyager un peu plus à l'abri dans les vallées. Toutefois, en arrivant à la partie la plus élevée de la montagne, la vue de Kreisevig nous fit oublier tous les désagrémens que nous éprouvions. Il est vrai que l'état variable de l'atmosphère restreignait la perspective, cependant les bouffées de vent dispersaient de temps en temps les nuages.

Nous pûmes donc apercevoir au-dessous de nous, dans un vaste marais verdoyant, quatre lacs bordés de rives rocailleuses, et sur différens points des flancs de la montagne où nous étions, de grosses colonnes de fumée s'élançant au-dessus de sources chaudes.

« Nos fatigues, en descendant vers le marais, ne furent guère moindres que celles que nous avions éprouvées en gravissant sur le côté opposé. Parvenus au pied de la montagne, un tableau tout différent s'est offert à nos yeux en regardant les hauteurs. La chaîne que nous venions de franchir était excessivement noire, raboteuse, et dans ses parties supérieures offrait des déchirures de la forme la plus bizarre. Des colonnes de vapeurs s'élevaient sur plusieurs points de leurs flancs, depuis le pied jusqu'à la cime; il sortait aussi des ouvertures qui leur donnaient naissance, une substance terreuse dont la couleur était principalement blanche, et qui, entraînée par les courans d'eau, décrivait le long des pentes, des lignes de teintes diverses, ou formait des plaques dans les endroits creux.

« Notre guide ne connaissant pas assez le pays pour nous indiquer ce qu'il y avait de curieux, nous avons jugé qu'il valait mieux en aller chercher un parmi les habitans d'une hutte solitaire, située à trois milles plus loin; cependant nous ne

pûmes résister à la tentation de descendre de cheval pour examiner une des sources sulfureuses situées sur notre route. Elle était dans une vallée, au pied du précipice que nous avons traversé avec précaution, en marchant sur des tas de terre mêlée de soufre. Indépendamment d'une eau blanchâtre et trouble que lançait la fontaine à la hauteur de trois pieds par une ouverture assez large, une pâte boueuse sortait de plusieurs autres orifices à des distances diverses ; toutes ces cavités vomissaient de grands nuages de vapeurs, qui, jointes aux exhalaisons sulfureuses que le vent chassait de différents côtés, nous obligeaient souvent de changer de place ; en faisant un de ces mouvemens, je tombai jusqu'aux genoux dans une masse de terre sulfureuse, à demi liquide et bouillante ; je m'y serais probablement enfoncé à une grande profondeur, si je ne m'étais pas à l'instant jeté tout de mon long par terre ; mes mains étant ainsi appuyées sur un sol plus solide, je pus me tirer hors du trou et faire cesser les inquiétudes de mes compagnons. Comme mes jambes étaient très-bien garnies, je n'éprouvai d'autre effet de mon accident, qu'une sensation plus incommode que pénible, qui ne dura pas long-temps ; après avoir été bien gratté pour enlever la substance blanche qui s'était attachée à mes vêtemens, nous avons poursuivi notre marche.

Au milieu d'un vaste marais, nous avons passé devant un lac bordé de rives escarpées et rocailleuses, et dont les eaux nous ont surpris autant par leur limpidité extraordinaire que par leur teinte foncée d'aigue-marine. Le temps était couvert ; rien, sur les rives du lac, ne pouvait, par la réflexion, donner cette teinte aux eaux. Les étangs nombreux et peu profonds, répandus dans le marais, n'en avaient pas de si limpides, elles étaient fortement imprégnées de sulfate de fer. Après une heure de marche dans ce marais où nos chevaux enfonçaient jusqu'à mi-jambe, au milieu de touffes de bouleau nain, nous sommes arrivés au hameau de Kreisevig; les habitans nous firent entrer dans l'église qui était encombrée de toutes sortes de vêtemens sales, de selles, etc. C'est l'usage des Islandais quand ils reçoivent la visite de personnes de considération de les mener à l'église si elle est dans leur voisinage, parce que les étrangers y sont plus à leur aise.

Un de nos hôtes nous servit de guide. Il nous mena d'abord à deux milles du hameau, à un monticule dont la surface était criblée de trous, d'où sortaient des sources d'eau bouillante et boueuse. Nous vîmes ensuite à une certaine distance, sur le flanc de la montagne, une fontaine considérable de la même nature. La terre devenait de plus en plus molle à mesure que nous en appro-

chions, de sorte que par prudence nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'aspect de la surface est souvent bien trompeur; lorsqu'on la croit la plus ferme, elle couvre seulement une masse liquide et bouillante d'argile sulfureuse. Sur notre chemin, nous avions passé devant un grand nombre de plus petites. Le danger croissait d'autant plus que nous avançions, et nous ne pûmes nous placer aussi près de cette source que nous l'aurions désiré. Un rebord haut de deux pieds, composé d'une argile d'un noir foncé, formait un cercle autour de la source; l'eau était quelquefois tranquille autour de l'orifice et s'y enfonçait de deux pieds. Par intervalles, elle vomissait avec grand bruit un fluide trouble et noirâtre à la hauteur de sept pieds. Des nuages de vapeur fortement imprégnés d'exhalaisons sulfureuses, sortaient constamment de l'ouverture, ils augmentaient pendant l'éruption de l'eau. Vue d'un peu plus bas, cette source et tout ce qui l'entourait produisaient l'effet le plus extraordinaire, par le contraste de la couleur sombre des bords du bassin avec la croûte jaune de soufre cristallisé qui s'étendait à une grande distance, couvrant un monticule d'argile s'élevant en pente douce. Le mugissement qui accompagnait les éruptions du fluide épais et noirâtre qui sortait du cratère placé au centre de cette masse tremblante et les colonnes

de vapeurs qui tantôt s'élevaient perpendiculairement, tantôt étaient rabattues par les courans d'air que vomissaient les fréquentes crevasses du voisinage, offraient un tableau d'un genre affreux; et dont le fond était formé par les flancs sombres et raboteux de la montagne. Quelques lichens et quelques mousses étaient les seuls végétaux qui pouvaient croître sur ces masses arides, dont ils variaient peu la surface uniforme, car on ne les apercevait pas à une grande distance.

« Mon compagnon de voyage avait entrepris cette course dans l'espoir de trouver à ces sources une quantité de soufre suffisante pour en faire l'objet d'une spéculation commerciale, qui lui aurait été non moins avantageuse qu'aux Islandais. Les obstacles que la nature du terrain oppose au transport de cette substance à Reikiavik, quoique Kreisevig n'en soit pas très-éloigné, le forcèrent, à son grand chagrin, de renoncer à son projet. D'ailleurs la faiblesse de la population aurait rendu la recherche du minéral trop dispendieuse. Nous reprîmes donc le chemin de Reikiavik où nous arrivâmes le lendemain.

« Je me remis en route le 29 pour Borgafiord. Mes chevaux de bagage étaient partis à l'avance; je les rejoignis au bout de trois heures. Croyant pouvoir me passer de guide dans un pays que

j'avais parcouru deux fois, je pris les devans avec Jacob. A peine j'avais perdu mon monde de vue, que nous eûmes sujet de nous repentir de notre précipitation; nous étions tellement entourés de fondrières, que nous ne savions de quel côté nous tourner. En poussant mon cheval à travers le marécage, il tomba avec moi, et j'eus beaucoup de peine à le tirer de sa situation désagréable. Jacob, en faisant un circuit, vint à moi sans accident; nos tentes furent dressées le soir dans une petite plaine verdoyante au pied du Skular-Fiæll, sur les bords d'un torrent rapide. Le vent soufflait avec violence, il détacha une partie des tentes, il fut impossible de les remettre en ordre; le temps était très-froid, nous passâmes une triste nuit. Le lendemain, après avoir traversé la rivière, nous franchîmes le Skular-Fiæll. En approchant de la cime, nous fûmes obligés de descendre de cheval, à cause du grand nombre de cailloux sur lesquels il fallait marcher. Il est impossible, à moins de l'avoir éprouvé, de se faire une idée de la fatigue que l'on endure en gravissant sur une montagne pareille; partout où nous posions le pied, nous mettions en mouvement une quantité de fragmens de rochers qui, en roulant, nous faisaient perdre autant de terrain que nous en avions gagné; il fallut nous aider des mains; les pierres tranchantes les abimaient; de

grandes masses de neige couvraient les flancs d'une crête sur laquelle nous fûmes entièrement exposés à la force du vent; son souffle glacial nous gelait; nous fûmes contraints de nous asseoir pour ne pas être renversés.

« De cette hauteur, nous contemplions le pays étendu à nos pieds comme une carte. Au nord, s'élevaient des montagnes âpres, dont plusieurs l'emportaient en hauteur sur celle où nous étions; la plupart étaient revêtues de couches épaisses de neige. Au nord-ouest, la Serœ-Fel-Yokul s'élançait du bord de la mer à une hauteur de sept mille pieds au moins. Nous en étions éloignés de soixante-dix milles. Pour la première fois je pus contempler, dégagé de nuages, cet immense rocher qui ressemblait à un cône de neige solide. Le vaste Faxafiord était borné au sud par le Guldbringer-Syssel, langue de terre étroite et hérissée de montagnes de formes hardies et singulières, qui s'élevaient du milieu de nombreux lits de laves. On voyait distinctement Reikiavik et son port, parsemé de navires à l'ancre et de nombreux îlots. Au sud, l'œil se promenait sur un vaste marais rocailleux au-delà duquel le Helgafel terminait l'horizon.

« Nous avions à peine eu le temps d'admirer ce tableau magnifique, lorsque, levant les yeux en l'air, nous aperçûmes un nuage épais qui

s'approchait de nous; roulant du haut du Skula-Fiæll. Il était accompagné de bouffées de vent plus fortes que celles qui avaient précédé; il m'enveloppa bientôt d'un brouillard si épais, que nous ne pouvions nous apercevoir les uns les autres à quelques pieds de distance. Cependant nous avons continué à monter à l'aide de la boussole, et quand la brume s'est dissipée, nous avons reconnu que nous avions peu varié de la direction véritable. Plus nous approchions de la cime, plus la montagne était escarpée, et plus la crête que nous suivions se rétrécissait; le pic qui terminait le mont était si aigu, qu'il y aurait eu à peine assez de place pour s'y tenir debout par un temps calme; je fus donc très-heureux de pouvoir y parvenir en m'aidant des genoux et des mains; ensuite m'étendant sur la pente, je pus considérer son flanc escarpé tourné au nord, et contempler sans danger le mouvement rapide des nuages qui s'avançaient vers le point où j'étais, en passant par-dessus la vallée qui sépare le Skula-Fiæll des autres montagnes; infiniment plus haut que toutes celles qui l'entourent immédiatement, il attirait plus fortement les nuages que la violence du vent dispersait promptement en les faisant rouler sur son flanc méridional.

« Dans les endroits dégagés de neige, croissaient des saules nains et de petites plantes. Nous

descendîmes avec moins de difficultés que je ne l'aurais supposé et nous atteignîmes, par une ravine étroite, au bord d'une rivière où notre tente avait été dressée. Le vent nous y fit passer une aussi mauvaise nuit que la précédente.

« Le lendemain 31, nos fatigues recommencèrent, nous franchîmes des montagnes avec des peines infinies ; la force du vent nous obligea de mettre pied à terre au passage d'une rivière ; heureusement la rencontre d'un petit espace uni et couvert d'herbes le long de ses bords, nous procura la facilité de faire paître nos chevaux, qui eurent ensuite à gravir sur des pentes de collines rocailleuses. De leur sommet, on voyait les monts de l'intérieur de l'île, entièrement couverts de neige. L'aspect du pays que nous parcourions annonçait de toutes parts les révolutions causées par les éruptions volcaniques ; enfin la vue d'une cascade, qui se précipitait avec fracas du haut d'un rocher escarpé, au fond du Hval-Fiord ou baie des Baleines, rompit la triste monotonie des objets qui m'entouraient. Nous avons traversé la rivière qui reçoit ses eaux, et suivi la rive septentrionale d'un lac au milieu de débris de rochers entassés de tous côtés, et à dix heures du soir nous avons eu la satisfaction d'apercevoir de nouveau un espace verdoyant, sur les bords duquel un paysan a fixé sa demeure solitaire.

« La singulière coutume qui règne en Islande, de donner un nom à une ferme un peu considérable, à une habitation isolée, comme si c'était une paroisse, explique pourquoi l'on trouve une si grande quantité de lieux nommés sur les cartes de l'île ; ce qui fait concevoir l'idée erronée d'une population considérable, au moins dans les temps anciens ; mais la plupart de ces lieux ne sont pas même des hameaux. Farsit, ainsi se nommait la maison où je me trouvai, est au fond du Hvalfiord dont la surface était couverte de quantité innombrable de guillemots et de plusieurs troupes de cygnes. Un rocher perpendiculaire a heureusement mis notre tente à l'abri du vent, de sorte que nous avons pu reposer tranquillement. Les habitans de Farsit nous apportèrent de la crême, du lait caillé, et du bois pour faire du feu; les femmes nous amenèrent les petits enfans pour nous baiser la main ; marque d'affection dont je fus singulièrement touché.

« Ayant suivi le 1er août les bords du Hvalfiord, nous sommes arrivés vers une heure à une ferme où un homme nous attendait avec des chevaux envoyés, la veille, par M. Stephensen. Laissant donc mon bagage aux soins du guide de Reikiavik, je suis parti avec cet homme. Bientôt nous avons atteint le pied de l'Akra-Fiæll, montagne assez haute, séparée de l'endroit où nous

allions par un marais que nous avons traversé avec quelque difficulté.

« Quoique bâtie de la même manière que toutes les autres, la maison de M. Stephensen avait un air de propreté et de recherche dont je fus surpris ; les portes étaient peintes, les fenêtres avaient de grands carreaux, les parois de la salle étaient revêtues d'un enduit, celles des autres appartemens étaient lambrissés, toutes les pièces avaient de bons planchers. Une bibliothèque bien composée ajoutait à l'agrément de cette jolie habitation. Elle était ornée des portraits de l'empereur des Français et du vainqueur de Trafalgar. Elle renfermait plusieurs ouvrages manuscrits et imprimées sur l'histoire ancienne de l'île ; les classiques grecs et latins, et la plupart des meilleurs auteurs allemand, français, anglais, suédois et danois. M. Stephensen me montra une traduction du *Paradis perdu* de Milton, en vers islandais, faite par un ecclésiastique, et me dit qu'elle n'était pas bonne. Il est capable d'en juger, ayant donné une très-bonne traduction en vers de *l'Essai sur l'homme*, et de la *Prière universelle* de Pope. Il a publié en islandais, un *Tableau de l'Islande, dans le dix-huitième siècle*, et en a donné une traduction en danois ; il a aussi fait paraître d'autres ouvrages relatifs à son pays, et un *Traité sur les goëmons comestibles.*

« Ce n'est pas seulement comme magistrat et comme savant que M. Stephensen se distingue, sa bienveillance pour ses compatriotes lui a gagné leur amour et leur vénération. Il s'est empressé avec un zèle exemplaire de procurer la liberté à ceux qui avaient été faits prisonniers par les Anglais, et leur a généreusement fourni de l'argent pour subvenir à leurs besoins. Leur reconnaissance l'a payé de ces services éclatans ; son nom n'est prononcé qu'avec respect dans toutes les parties de l'île, partout je me glorifiais avec plaisir d'être son ami.

« Après le dîner, je visitai le jardin de M. Stephensen, qu'un mur assez haut en gazon protège contre le froid ; mais malgré tous les soins que l'on prend, les laitues, les navets, les pommes-de-terre étaient dans l'état le plus chétif. Devant la maison se déploye un terrain destiné au pâturage ; l'herbe y est de bonne qualité, mais la surface du sol est entrecoupée de rochers qui forment plusieurs petites divisions, ce qui se voit dans les meilleures terres de l'île; cela vient peut-être de ce que le bétail, en marchant entre les pointes de rochers, entraîne la terre dans les endroits où la couche en est peu épaisse.

« De ce point jusqu'au bord de la mer et le long de la côte, le sol est absolument uni. A l'extrémité de cette plaine, M. Stephensen a établi

sur une petite rivière un moulin à eau à roue horizontale, qui mout le grain pour sa famille; c'est, je crois, le seul qu'il y ait dans l'île. Des tranchées creusées dans un marais voisin, ont amélioré le terrain et en même temps fourni une plus grande quantité d'eau au moulin. Si des moyens aussi simples étaient employés dans les autres marécages, dont plusieurs seraient facilement desséchés, il est certain que le pays deviendrait plus praticable, et que, produisant beaucoup plus de fourrage, la condition des habitans pauvres serait améliorée.

« Le 2 août, je partis avec M. Stephensen et son fils, pour aller voir son frère, à Hvamœre, et visiter les curiosités des environs. Cette excursion, grâce à la compagnie dans laquelle je me trouvais, fut la plus agréable de celles que j'avais faites. Nous avons d'abord tourné autour du pied de l'Alkra-Fiæll; au-delà s'étend un terrain uni et marécageux; la végétation y était naturellement plus abondante que dans les endroits montueux et rocailleux; les maisons y étaient aussi plus fréquentes, ce qui donnait à ce canton un air de vie et de prospérité qui me frappa. A gauche nous avions le Borgafiord, baie ou bras de mer dont la contrée voisine tire son nom. Au-delà d'un passage difficile, sur une montagne, j'observai à peu de distance de la route, un petit bâ-

timent en terre, c'est celui qui contient la seule imprimerie qu'il y ait dans l'île. Son éloignement de Reikiavik doit être la cause de beaucoup d'inconvéniens et de délais, lorsqu'il s'agit de faire paraître des proclamations et d'autres pièces relatives au gouvernement.

« Avant de gravir sur le mont Skardsheïdi, nous avons longé la lisière d'une broussaille que l'on décore ici du titre de forêt ; elle passe pour la plus belle de l'île ; les arbres les plus hauts atteignaient à peine à quatre pieds. Les flancs du Skardsheïdi sont fréquemment escarpés et nus, cependant une ouverture par laquelle l'on passe, offre quelques traces de végétation. Cette rencontre me fournit l'occasion d'apprendre que M. Stephensen ajoutait à ses autres connaissances celle de la botanique ; car il n'était jamais embarrassé pour nommer les plantes avec exactitude. J'en fus un peu surpris, car il ne possédait qu'un petit nombre de livres sur cette science, et il avait été forcé de les étudier seul ; personne en Islande ne se livrant à ces sortes de recherches. On conçoit qu'il fut extrêmement satisfait de faire cette course avec quelqu'un qui s'en occupe spécialement.

« Bientôt nous avons perdu de vue tout vestige de végétation ; en continuant à monter pour atteindre au passage difficile que nous devions fran-

chir. C'était une espèce de crevasse, le sentier très-étroit et rempli de pierres et de quartiers de rochers entraînés par les pluies, suivait les bords d'un précipice. Nous sommes toutefois sortis heureusement de ce pas difficile. Plus nous montions, plus le froid devenait perçant; nous avions prévu l'arrivée d'une tourmente de neige, qui, depuis quelque temps, déployait sa fureur contre la partie supérieure de la montagne; elle n'a pas tardé à nous envelopper, et m'a fait sentir vivement combien le mois d'août de l'Islande diffère de celui de l'Angleterre. . . . .

« Parvenus à la cime la plus haute; nous avons aperçu le Honn qui est encore plus élevé; sa forme parfaitement pyramidale et sa dimension gigantesque, le rendent très-remarquable; il ne l'est pas moins par la disposition horizontale de ses couches, dont chacune dépasse en longueur celle qui lui est supérieure, de sorte qu'elles ressemblent à des assises de pierre placées par la main des hommes. Leur partie supérieure était couverte de neige dont la couleur tranchait avec le noir des parties perpendiculaires. Le sommet était entièrement coiffé de neige. . .

« Le sol sur lequel nous marchions alors était si ferme et si uni, qu'ayant monté des chevaux frais, nous avons galopé pendant un mille sur le roc, jusqu'au moment où la roideur de la des-

cente nous a rendus plus circonspect. Un peu plus bas nous sommes sortis de la région des nuages pour entrer dans une atmosphère claire, et nous avons embrassé d'un coup-d'œil, des rivières, des marais, des montagnes et des yœkuls sourcilleux. Le plus considérable de ceux-ci était le Geitland à peu de distance de nous ; un peu plus loin on voyait le Boula également couvert d'une neige éternelle, et portant son front dans la région des nuages. On n'a pas encore pu parvenir jusqu'à son sommet, et, suivant la tradition, on y trouve une entrée qui conduit à un pays charmant, fertile, orné d'une verdure continuelle, couvert de beaux arbres, et habité par des nains dont la seule occupation est de prendre soin de leurs superbes troupeaux de brebis.

« M. Stephensen fixa particulièrement mon attention, sur quatre rivières coulant au milieu d'autant de vallées parallèles entr'elles ; nous étions tellement élevés que nous les apercevions à vol d'oiseau, quoique les chaînes qui les séparent soient très-hautes. Leur fertilité et la grande quantité de saumons que l'on prend dans les rivières, ont engagé beaucoup d'Islandais à y fixer leur séjour. Parvenus au bas de la montagne, nous n'étions pas très-éloignés de Hvamœre ; cependant il fallut encore traverser des rivières et un pays désagréable. Nous avons passé devant

plusieurs maisons de bonne apparence ; il me sembla que leurs maîtres possédaient beaucoup de vaches et de moutons.

» Hvamœre ne se distinguait que par ses dimensions plus grandes et par son architecture, des autres bâtimens que j'ai vus. Ce qui me frappa le plus, fut l'air de contentement de ses habitans qui tous vinrent au-devant de nous ; indépendamment de M. Stephensen et de sa femme, leur famille, composée de neuf enfans, formait un des groupes les plus intéressans qu'il soit possible de se figurer.

« Le pays autour de Hvamœre, étant plat et marécageux, a peu de productions intéressantes pour un botaniste ; cependant il s'y trouve une laiche très-commune et digne d'attention. M. Stephensen de Borgafiord me l'avait fréquemment fait remarquer durant notre course de la matinée, en me disant que cette graminée était la plus utile de toutes celles qui croissaient spontanément dans l'île ; parce que l'on en faisait du foin excellent, et que les vaches et les brebis nourries dans les pâturages où elle est abondante, donnaient une plus grande quantité de lait. Les échantillons en fleurs que je recueillis me firent reconnaître que c'est une espèce nouvelle, très-voisine de la laiche roide (*carex stricta*), j'avais déja vu cette plante près de Reikiavik et

dans le voisinage de Skalholt; mais elle n'y était ni aussi fréquente, ni aussi belle qu'autour de Hvamœre, où elle couvrait des prairies entières, et où on la fauchait pour la mettre en bottes.

« La journée se termina par un repas, ce que je m'abstiendrais de rapporter, si ce n'était pour observer que c'était la quatrième fois de la journée que je mangeais de la viande rôtie; d'abord à Inderholm, en route chez le magistrat de Leera, enfin deux fois à Hvamœre. Chaque fois le banquet avait été précédé d'un coup de rhum et terminé par du café, du chocolat et du thé.

Le 2 août après déjeûner, M. Stephensen le bailli, son frère, leur deux fils et moi, nous avons pris la route de Reikholt. Le premier objet, digne d'attention, qui s'offrit à nous, fut un grand lac au milieu duquel s'élève une petite île verdoyante. M. Stephensen me dit qu'il y croissait un pin, de petite dimension, mais le seul qu'il y eut jamais eu en Islande. Aucun canot ne se trouvait à portée pour aller vérifier le fait, et éloignement était trop grand pour que je pusse distinguer si un petit espace de couleur foncée que j'apercevais, était réellement un pin, ou un arbre quelconque. C'est ce que pourront décider les naturalistes qui, par la suite, visiteront cette île; je crois que M. Stephensen ne parlait que d'après le rapport de ses compatriotes. A peu de

distance de ce lac, je vis un grand tas de pierres sur lequel l'histoire d'Islande ne dit rien; mais la tradition rapporte qu'il couvre les restes d'un guerrier inconnu.

« Nous marchions à peu près au nord-est et quelquefois le long des bords du Hvitaa qui prend sa source dans le Fisnvatn et se jette dans le Borgafiord. Il ne faut pas confondre cette rivière avec celle qui passe par les Geysers, et dont j'ai parlé plus haut. Nous nous sommes arrêtés en chemin chez un paysan qui façonne habilement le bois et l'argent; je désirais acheter des tabatières de dent de morse : elles sont en forme de poire à poudre, et ornés de filigrammes en argent. Les personnes d'un certain rang, et surtout les femmes, en font usage.

« Ayant traversé les quatre rivières parallèles que nous avions aperçues en descendant le Skardsheïdi, nous sommes entrés dans le Reykholts-Dalr, ou vallon de là Fumée, nom que ce lieu mérite par les nombreuses colonnes de vapeurs qui s'élèvent de chaque côté du Reykiadalr-Aa. Au commencement de cette vallée, nous nous sommes arrêtés près d'un côteau duquel jaillissaient plusieurs sources chaudes, formant autant de ruisseaux qui descendaient le long de sa pente. Je venais de les traverser à l'aide d'une forte paire de souliers, et je me tenais près d'une des ouvertu-

res, lorsqu'un petit chien qui m'avait accompagné dans toutes mes courses, courut vers moi, en passant au travers du fluide bouillant, dont il n'avait pas soupçonné la chaleur. Ses hurlemens m'avertirent bientôt des douleurs qu'il éprouvait. Elles lui inspirèrent une si grande terreur, que depuis il ne se décidait pas volontiers à traverser un courant d'eau froide ; vérifiant ainsi un proverbe très-connu. Il fallait le porter à tous les trajets.

» Ayant vu les sources de Tunguhver, nous sommes allés à celles d'Aahver ; dont la position est très-remarquable, elles sortent d'un rocher isolé qui s'élève à quatre pieds au milieu d'une large rivière dont l'eau est froide. On remarque au sommet de ce roc, deux petits trous d'où jaillissent de petits jets d'eau bouillante qui descend à la rivière, et emportée par la vîtesse du courant, forme une ligne reconnaissable aux vapeurs qu'elle exhale.

« Négligeant d'autres sources moins importantes, nous nous sommes approchés du Snorralaug, lieu intéressant par ses nombreuses sources chaudes, par l'extrême fertilité de son sol, et par le séjour qu'y fit, dans le dix-septième siècle, le célèbre Snorro Sturleson, auteur des Chroniques des rois de Norvège, et de beaucoup d'autres livres. Ce fut là que, fatigué du poids des affaires publiques, il consacra son temps à la culture de ses ter-

res, et à la composition de ses ouvrages. Ce fut là aussi que, dans les troubles d'un temps de barbarie, il succomba sous les coups d'un assassin et qu'il fut enterré, à ce que l'on croit, dans le cimetière actuel; le pasteur me dit que l'on ne connaissait pas précisément le lieu qui renferme ses restes précieux. Près du presbytère, on observe un tertre circulaire, couvert d'herbe et applati au sommet. Quand on y marche, il résonne sous les pieds, ce qui indique qu'il est creux. On ignore aujourd'hui ce qui fut autrefois et à quel usage il était destiné. On n'y a pas touché, parce que les Islandais supposent que c'est le lieu où Sturleson fut immolé, et qu'en y fouillant, on troublerait les mânes de leur illustre compatriote.

« A quelque pas de ce tertre, on voit le Snorralaug, ouverture parfaitement circulaire de vingt pieds de diamètre et de cinq de profondeur, taillée dans le flanc d'une petite colline et entourée d'un mur en quartiers de rochers, dont la base est bordée intérieurement d'une banquette, de sorte qu'une trentaine de personnes à la fois peuvent s'y baigner commodément. Le Skribla, source voisine, fournit constamment la quantité d'eau chaude nécessaire pour le bain : et pour en diminuer la chaleur au point désiré, on y amène l'eau d'une source froide qui coule à peu de distance, le bassin s'emplit et se vide à volonté, au

moyen de planches mobiles. Ces bains étaient fréquemment employés du temps de Snorro Sturleson, pour la cure de différentes maladies; aujourd'hui, on en fait rarement usage. L'eau chaude ne sert qu'à laver les vêtemens et courber le bois et les cercles des bariques. Il y a près de là une étuve construite en terre, au-dessus d'une source bouillante, couverte d'une couche de rocher si mince, que la vapeur sèche qui s'en exhale est très-forte et ne tarde pas à causer une transpiration considérable; j'y entrai en rampant sur les mains et les pieds, par un passage d'une quinzaine de pieds de longueur; je n'y pûs pas rester long-temps.

« Nous revînmes à Hvamœre par une route différente de celle que nous avions suivie en venant; le pays que nous parcourûmes était fertile et peuplé. Le 4 août, je retournai à Inderholm, en traversant la forêt de Skardsheïdi; les arbres du centre sont plus grands que je ne l'avais supposé: les plus hauts s'élèvent à une douzaine de pieds; leur diamètre, à leur pied, est de cinq à six pouces: ce sont des bouleaux; leurs châtons se développaient en ce moment. En sortant de ce bois verdoyant, il fallût traverser un espace considérable couvert de neige; des ruisseaux qui, peu de jours auparavant, coulaient sur les flancs du Skardsheïdi, étaient déjà gelés, et dessinaient, sur

la surface noire des rochers, autant de lignes de glace dont la vue paraissait réellement singulière dans cette saison.

« En nous rapprochant du bord de la mer, nous avons vu un grand nombre de grands blocs de pierres, épars dans la plaine ; c'est le repaire ordinaire des aigles ; ces oiseaux y sont si communs, que j'en aperçus cinq, perchés à la fois sur les rochers peu éloignés de nous ; et si peu farouches, qu'ils ne bougent pas, quand ils voyent qu'un homme est encore éloigné d'une centaine de pieds. Mon chien ne les mit en fuite que lorsque, s'étant avancé jusqu'à une soixantaine de pieds, il eut commencé à aboyer. Les aigles et les corbeaux commettent de grands dégâts parmi les troupeaux de moutons, notamment aux printemps, en enlevant les agneaux.

« La route pour aller de Reikiavik à Inderholm par terre, avait été si fatigante, que M. Stephensen, ayant fait préparer un canot, s'y embarqua avec moi pour me reconduire : son frère, un de leurs parens, magistrat à Leera et leurs fils aînés nous accompagnèrent. Les rameurs avant de remuer l'aviron, ôtèrent leurs chapeaux et adressèrent chacun en silence leur prière à Dieu pour qu'il bénit notre voyage. Durant notre traversée, un requin vint si près de notre canot, qu'il causa quelques inquiétudes. On alla un peu plus vîte et

le monstre se contenta de nous suivre à quelque distance.

« J'avais effectué tranquillement mes courses dans l'intérieur de l'Islande, et cependant il s'était passé, peu de jours après mon arrivée dans cette île, des événemens qui, parmi un peuple moins doux et moins paisible, auraient pu compromettre gravement la sûreté d'un étranger et l'exposer sans cesse à de grands dangers ; le pays avait éprouvé une révolution; mais il faut, pour l'intelligence de cet événement, reprendre les faits d'un peu plus haut.

« L'Islande, par son climat, sa situation, et l'extrême stérilité de son sol, est obligée de dépendre des pays étrangers pour une grande partie des subsistances dont elle a besoin. Le Danemark auquel elle appartient, et la Norvège les lui fournissaient, mais la guerre qui éclata au mois d'août 1807, entre ces contrées et la Grande-Bretagne, rendit leurs communications avec l'Islande très-précaires, et les malheureux habitans de cette île éprouvèrent la plus grande difficulté à subvenir à leurs nécessités les plus pressantes.

« Sensible à l'état misérable de cette île qui ne pouvait lui nuire, le gouvernement britannique consentit à la regarder comme neutre, et grâces à la généreuse intervention de sir Joseph Banks, accorda des licences aux vaisseaux danois qui

voudraient y transporter des vivres et d'autres objets de première nécessité, il permit aussi aux navires anglais d'y commercer.

« Les intentions bienveillantes du cabinet britannique, n'ayant pas été annoncées par une publication officielle, ne furent d'aucun secours aux Islandais, et n'empêchèrent pas les déprédations des corsaires ; l'un d'eux ayant débarqué dans l'île en 1808, enleva de la caisse publique 36,000 rixdallers destinées à l'entretien des écoles et au soulagement des pauvres.

« M. Phelps, négociant de Londres, se conduisit bien différemment. Apprenant qu'une grande quantité de productions de l'Islande et notamment du suif, se trouvait dans les ports de l'île, prête à être exportée ; il conçut aussitôt le projet d'ouvrir des relations commerciales également avantageuse aux deux pays. Il frêta le *Clarence* et y embarqua une cargaison composée de farine de seigle, de pommes-de-terre et de sel, avec un peu de tabac, de rhum et de sucre ; se gardant bien d'expédier des marchandises manufacturées, pour qu'on ne l'accusât pas de vouloir faire de l'Islande, un dépôt d'objets prohibés et destinés ensuite à être envoyés par contrebande sur le continent. Ce navire était muni d'une lettre de marque, mais, pour preuve des intentions honorables de M. Phelps, il fut stipulé, avec le pro-

priétaire, que le capitaine M. Jackson ne s'emparerait d'aucun navire, soit dans les ports de l'île, soit à la vue des côtes, sous peine d'une amende de 8.000 sterling.

« M. Phelps avait mis à bord, en qualité de subrécargue, M. Savigniac, un de ses compatriotes qui jouissait de sa confiance, et M. Jœrgensen, danois de naissance, qui avait jadis servi dans la marine anglaise, et qui, retourné dans son pays, avait été fait prisonnier depuis le commencement de la guerre actuelle. Il était libre sur parole. C'était lui qui avait donné à M. Phelps la première idée de cette expédition; comme il connaissait la langue et les affaires du pays, il devait naturellement être très-utile.

« Le *Clarence* partit de Londres à la fin de décembre 1808, et aborda l'Islande au mois de janvier de l'année suivante. Quoique l'île ressentit un besoin pressant des objets qui formaient la cargaison, les autorités ne voulurent permettre de rien débarquer; les lois le défendaient. M. Savignac ne voulant pas en venir à des extrémités, se disposait à remettre à la voile pour l'Angleterre, lorsque les habitans manifestèrent si vivement leur désir de voir apporter les marchandises à terre, que, pour ramener les agens du gouvernement au sentiment de leur devoir, il crut devoir dispenser le capitaine Jackson de la clause de la

charte-partie, qui lui interdisait de faire des prises en Islande, et il commença les hostilités en s'emparant d'un brig danois qui venait d'arriver de Norvège avec des vivres. Les officiers du gouvernement craignant que d'autres actes du même genre ne vinssent à se renouveller, se virent dans la nécessité de conclure une convention qui permettait aux habitans de commercer avec M. Savignac; mesure illusoire, parce que les Islandais, intimidés par les agens de l'autorité, n'osèrent rien acheter des Anglais. Tout passa donc comme auparavant par les mains des facteurs danois, qui ne firent l'achat que de ce dont ils avaient besoin immédiatement, pour leur monopole. M. Savigniac ne put non plus trouver personne qui voulut lui vendre des productions du pays. Ainsi, déçu dans ses espérances, il prit le parti de rester dans l'île pour prendre soin de sa cargaison, se flattant que les circonstances deviendraient plus favorables. M. Jœrgensen retourna en Angleterre avec le *Clarence* qui était sur son lest; le navire danois fut rendu à ses propriétaires.

« Ces événemens s'étaient passés pendant l'absence de M. le comte Tramp, gouverneur de l'île. Quand on l'en instruisit, à son retour de Copenhague, le 6 juin 1809, il fut mortifié de ce qu'on avait conclu une convention avec une personne qui n'était pas revêtue d'un caractère public;

cependant il ne songea pas à restreindre les droits qu'elle accordait aux Anglais. Bientôt la corvette britannique le *Rower*, étant arrivée sur la côte d'Islande, M. le comte Tramp eut l'occasion de prouver la sincérité de ses intentions et de rendre un service essentiel aux insulaires, en fixant d'une manière invariable les objets en litige; il signa donc le 16, avec le capitaine Nolt qui commandait ce bâtiment, une convention portant que les sujets britanniques auraient la facilité de commercer dans l'île pendant toute la durée de la guerre, et qu'en même temps ils obéiraient aux lois danoises. Le comte donna ordre aussitôt d'imprimer cette convention en nombre suffisant, pour qu'elle put être affichée au plutôt dans toutes les partie de l'île. Comme il n'y a qu'une imprimerie dans l'île, et qu'elle est à quelques milles de distance de Reikiavik, il devait nécessairement en résulter des délais pour la publicité de la convention, c'est pourquoi le comte, afin d'obvier à cet inconvénient, en notifia le contenu aux principaux officiers, et leur enjoignit de la faire connaître dans leur voisinage. Par une cause difficile à expliquer, la proclamation n'était pas encore imprimée le 21 juin, et à cette époque il en fut répandu dans toute l'île, une autre qui défendait sous peine de la vie, de trafiquer avec les Anglais; elle avait été mise sous presse pendant l'absence

du comte, mais gardée jusqu'à son arrivée, et sans doute n'avait vu le jour que par ses ordres.

« Sur ces entrefaites, M. Phelps avait préparé un second armement mieux combiné que le précédent, et qui, conçu sur un plan plus vaste, devait réparer les pertes occasionées par celui-là. Pour être plus sûr du succès de son entreprise, il s'embarqua sur la *Margaret and Ann*, navire qu'il venait de charger. Ce fut sur ce navire que je passai en Islande; M. Phelps prit avec lui M. Jœrgensen.

« Le *Rower* était parti depuis trois jours, lorsque nous laissâmes tomber l'ancre devant Reikiavik, le 21 juin. M. Savigniac vint aussitôt à bord, et informa M. Phelps des obstacles que le commerce des Anglais éprouvait, ainsi que de l'arrivée de M. le comte Tramp et de la convention qu'il avait signée avec le capitaine Nolt. M. Phelps, d'après cet avis, resta plusieurs jours sans rien débarquer de sa cargaison, espérant que la convention lui serait remise officiellement, ou que du moins il la verrait affichée à Reikiavik. Il n'en fut rien : au contraire la proclamation prohibitive continuait à être regardée comme étant en pleine vigueur; elle ne fut nullement révoquée; de sorte que le mois de juin, époque à laquelle les insulaires ont coutume de venir à Reikiavik pour faire des échanges, se passa sans qu'on en

vit arriver beaucoup; tous craignant naturellement de s'exposer au châtiment dont ils étaient menacés, quoique sachant bien que les Anglais seuls pouvaient leur procurer les objets dont ils avaient besoin.

« M. Phelps sentant que les délais apportés à la publication de la convention étaient extrêmement préjudiciables à ses intérêts; prit un parti hardi. La *Margaret and Ann* avait été expédiée avec une lettre de marque, il ordonna au capitaine Liston qui la commandait, d'en faire usage pour s'emparer de la personne du gouverneur et le retenir prisonnier, et en même temps de prendre le navire L'*Orion* qui appartenait au comte Tramp, et avait une licence du gouvernement britannique. M. Jœrgensen prétendait qu'il ne pouvait plus jouir de la sûreté qu'elle lui garantissait, parce qu'il avait d'abord transporté sa cargaison en Norvège, où il l'avait vendue, et en avait acheté une autre pour l'Islande. Sans doute M. Phelps ignorait qu'une partie de cette cargaison, montant à 6,000 rixdallers devait être distribuée gratuitement parmi les Islandais malheureux.

« En conséquence des ordres qu'il avait reçus, M. Liston fit débarquer douze de ses matelots bien armés, et les ayant placés à la porte du gouverneur, il entra avec M. Phelps dans son appartement, et lui déclara qu'il le faisait prison-

nier; le comte ne put opposer aucune résistance. Ensuite le capitaine Liston ferma la porte du bureau du comte, et lui permit d'y apposer son cachet, puis le mena à bord du navire. Tout cela se passa publiquement, un dimanche après midi, à l'issue du service divin. Plusieurs Islandais se promenaient en cet instant dans la plaine, vis-à-vis la maison du gouverneur; ils tenaient à la main la longue perche armée de fer dont ils se servent pour marcher sur la neige, et qu'ils auraient pu employer comme arme offensive; cependant ils restèrent spectateurs impassibles, tandis que la moitié d'entre eux aurait suffi pour mettre à la raison les hommes placés en sentinelle à la porte du gouverneur.

« Lorsque M. Phelps eut fait ce coup, il réfléchit que, comme particulier anglais, il n'était pas en son pouvoir d'établir ni même de maintenir dans l'île une forme quelconque de gouvernement, sans le consentement du sien; néanmoins il reconnaissait la nécessité d'instituer une autorité régulière avant d'adopter des mesures décisives pour le bien de l'île. Il fut donc décidé que M. Jœrgensen n'étant pas sujet du roi de la Grande-Bretagne, ni responsable de ses actions au gouvernement de ce pays, prendrait le commandement en chef. Il commença aussitôt l'exercice de son pouvoir en publiant une proclamation.

Le premier article déclarait que l'autorité du Danemark en Islande n'existait plus; le quatrième ordonnait aux habitans de délivrer leurs armes et leurs munitions; ainsi que les clefs des magasins et des boutiques, l'argent, les comptes et les papiers appartenant au roi de Danemark et aux sujets danois; d'autres articles enjoignaient à ceux-ci de rester dans leurs maisons, et défendaient d'avoir la moindre communication avec eux; le neuvième menaçait ceux qui contreviendraient à ce décret, d'un jugement devant une commission militaire, suivi de l'exécution en deux heures de temps; d'autres promettaient à tous les Islandais une tranquillité permanente et une félicité inconnue jusqu'alors.

« Pour leur assurer la jouissance de cette félicité, une autre proclamation qui parut dans la soirée alla beaucoup plus loin. En voici les principales dispositions : « L'Islande forme un état libre et indépendant du Danemark; il sera établi une forme de gouvernement républicaine semblable à celle qui existait avant que l'île fut réunie à la Norvège; mais en attendant que les représentans du peuple puissent la décréter, les autorités existantes resteront en activité; le pays sera mis en état de défense; les sommes dues aux négocians danois ne leur seront pas payées, et il est défendu d'avoir aucune communication avec

les navires de cette nation. Les impôts sont diminués de moitié jusqu'au 1er juillet 1810. La sûreté des personnes et des propriétés, et le paiement des pensions étaient garantis ; les danois qui ne se mêleront pas des affaires publiques, jouiront de la même protection. Le nombre des représentans était fixé à huit ; le pavillon national était bleu avec trois morues en blanc, fendues. Il ne tarda pas à flotter sur un des magasins de Reikiavik.

« Dès ce moment, la maison du gouvernement fut occupée par Jœrgensen ; le scellé fut levé et toutes les affaires publiques furent expédiées dans le bureau ordinaire. Tous les fonctionnaires publics continuèrent à être payés. Les principaux ne donnèrent pas leur démission ; mais quelques-uns témoignèrent leur mécontentement de la constitution républicaine qu'il était question d'établir. Il leur semblait absurde qu'une île à laquelle la nature a refusé toute sorte de ressource interne fût déclarée indépendante. Cependant quelques prêtres des environs de Reikiavik se réunirent en synode et signèrent une déclaration qui exprimait leur satisfaction de ce qui s'était passé, et leur disposition à soutenir le changement, en même temps exhortant toutes les classes du peuple à suivre leur exemple.

« Une troupe de huit hommes, c'était tout ce que l'on avait pu armer de sabres et de pistolets,

parcourut à cheval divers cantons de l'île, intimidant les Danois, et s'emparant de leurs biens. Quatre prisonniers détenus dans la maison de correction, furent mis en liberté, pour prouver la clémence du nouveau gouvernement; cet édifice, un des plus considérables de la ville, fut destiné à être converti en caserne. Bientôt les soldats furent employés à arrêter deux officiers civils : l'un resta enfermé pendant une nuit, l'autre pendant dix jours; ils étaient accusés d'avoir tramé une conspiration qui avait pour but de lever un certain nombre d'hommes, et après s'être assuré des Anglais qui étaient dans la ville, on devait attaquer la *Margaret et Ann*, et faire tout son équipage prisonnier. Les magasins et les boutiques appartenant aux Danois qui ne demeuraient pas en Islande, furent, dès le premier jour, mis sous bonne garde et confisqués.

« Jœrgensen s'étant ainsi emparé du pouvoir suprême, prit le titre de *Son Excellence le protecteur de l'Islande, commandant en chef par terre et par mer.* Il annonça par une proclamation du 11 juillet, qu'il exercerait cette autorité jusqu'à ce que la constitution fût régulièrement établie, et au besoin ferait la paix ou la guerre avec les puissances étrangères; enfin Jœrgensen ordonna tout ce qu'il jugea le plus convenable pour consolider ce qui avait été fait, et gagner l'esprit du

peuple. Ensuite le désir de connaître par lui-même quelles marchandises on pouvait se procurer, non moins que le dessein de voir si ses proclamations étaient respectées, lui fit entreprendre, avec son escorte, une course dans les parties les plus septentrionales de l'île. Partout il fut bien reçu, et les Islandais accouraient pour lui raconter les vexations qu'ils avaient à souffrir des Danois, et lui témoigner leur satisfaction d'être délivrés de leur tyrannie.

« Pendant que Son Excellence le protecteur était occupée à cette expédition ; M. Phelps, conformément à ses ordres, mit la ville et le port de Reikiavik en état de défense. A l'aide de ses matelots et des Islandais, il fit élever une batterie qui fut montée de six canons ; on les retira de terre où ils étaient enfouis depuis plus de cent quarante ans que les Danois les avaient envoyés dans l'île. La confiscation des propriétés danoises et la saisie des caisses publiques allait son train ; mais les appointemens de tous les salariés furent payés.

« Pendant que Jœrgensen tranchait ainsi du souverain, et s'efforçait de consolider la révolution qu'il avait opérée, un événement inattendu vint renverser ce frêle édifice. La corvette *le Talbot*, commandée par le capitaine Jones qui croisait le long des côtes de l'Islande, entra dans le

Havnfiord qui est au sud. Dès que le capitaine eut été instruit de ce qui se passait, il remit en mer et vint à Reikiavik, pour examiner les choses par lui-même. M. le comte Tramp lui fit aussitôt demander une audience, il se plaignit des mauvais traitemens qu'on lui avait fait éprouver et qui étaient contraires à toutes les lois des nations, et surtout de la conduite de Jœrgensen qui se mettait en révolte ouverte contre le gouvernement de sa patrie, et offensait celui de la Grande-Bretagne. Le capitaine Jones, après avoir entendu M. le comte Tramp, interrogea par écrit M. Phelps sur tout ce qui s'était passé. Ayant reçu une réponse contenant le récit des événemens qui avaient eu lieu et l'exposition de leur cause, le capitaine Jones jugea que son devoir lui ordonnait d'intervenir dans une affaire qui paraissait concerner l'honneur de son pays. En conséquence, il ordonna d'amener le pavillon islandais, de retirer le commandement de l'île à Jœrgensen, et en attendant que la volonté du gouvernement britannique fût connue, de rétablir les anciennes autorités, ou de confier le pouvoir à quelques-uns des habitans les plus recommandables, de détruire la batterie et d'emporter les canons hors de l'ile; de ne plus faire faire l'exercice des armes à feu aux Islandais; enfin, de dresser un rapport de ce qui était arrivé, pour l'expédier à Londres,

et d'y envoyer sans délai le comte Tramp et Jœrgensen, pour qu'ils eussent à répondre au gouvernement.

« D'après ces dispositions, le capitaine Jones et M. Phelps d'une part, et MM. Stephensen frères de l'autre, qui étaient les deux personnes les plus élevées en dignité après le gouverneur, conclurent un agrément. Ceux-ci furent chargés du gouvernement; tout fut rétabli sur l'ancien pied; ils devinrent responsables de la sûreté des personnes et des propriétés anglaises, et il fut stipulé que la convention conclue avec le capitaine Nolt continuerait à être exécutée.

« Tout ayant été terminé le 25 août, la *Margaret and Ann* et l'*Orion* mirent à la voile. Je m'embarquai sur le premier navire avec M. Phelps, le comte Tramp et M. Stewart, lieutenant du *Talbot*, chargé des dépêches du capitaine Jones. Jœrgensen fut mis à bord de l'*Orion* avec une partie des prisonniers danois; le reste était sur notre navire. Nous eûmes d'abord un vent assez faible, et nous n'avançâmes pas beaucoup, mais dans la soirée du 26, il devint favorable, et nous nous félicitions les uns les autres de la perspective d'une traversée prompte et heureuse; le lendemain matin des pensées bien différentes nous occupèrent. Vers six heures nous fûmes réveillés par une fumée épaisse, et une forte odeur de brûlé

qui sortait de toutes les écoutilles, et surtout de celle de l'avant du navire; ce qui annonçait clairement qu'il était en feu et que la flamme ne tarderait pas à éclater. Quiconque ne s'est pas trouvé dans une position semblable ne peut se la figurer. Nous étions à vingt lieues de distance de la côte la plus proche qui est stérile et déserte; le vent qui venait de ce côté nous ôtait même la possibilité d'y aborder. Nous n'avions pas assez de canots pour contenir la moitié de notre monde, et d'ailleurs de quels secours nous auraient été les canots dans une mer si orageuse? Que l'on juge donc de la joie que nous ressentîmes lorsqu'à notre grande surprise, nous aperçûmes dans l'éloignement, quelques minutes après que nous eûmes connu notre malheur, un navire qui ne pouvait être que l'*Orion* dont nous nous étions éloignés la veille, parce qu'il avait pris une route plus courte pour compenser, par ce moyen, l'infériorité de sa marche. Quand il fut un peu rapproché de nous, nos signaux de détresse le firent accourir à toutes voiles à notre secours: il s'écoula néanmoins trois heures avant qu'il pût nous accoster. Sur ces entrefaites, le feu avait fait de si grands progrès, qu'il fut jugé nécessaire de tenir toutes les embarcations prêtes pour nous transporter tous à bord de l'*Orion*. Cependant on ne négligeait aucune précaution pour étouffer l'in-

cendie avec des toiles et toutes sortes de tissus mouillés; on ne put que retarder le désastre. Quand nous eûmes quitté le navire, quelques matelots qui étaient restés à bord firent un dernier effort pour le sauver en coupant les ponts et jetant de l'eau afin d'éteindre les flammes; le feu avait tellement gagné, et il sortit tout-à-coup un si grand volume de fumée et de flammes, que le délai ne fit que mettre leur vie en danger; il fallut renoncer à toute tentative et abandonner le bâtiment à son malheureux sort.

« Vers une heure il n'y eut plus âme vivante qui ne fût en sûreté; on avait sauvé jusqu'aux moutons, aux chats et aux chiens; quant à la cargaison et aux objets appartenant aux passagers, il ne fut possible d'emporter que des bagatelles qui se trouvaient dans la chambre: car le feu avait pris précisément dans l'endroit où étaient les choses les plus précieuses. Nous fûmes trop heureux d'échapper avec la vie sauve; nous en eûmes la principale obligation à M. Jœrgensen, car tout l'équipage semblait paralysé par l'épouvante; il vint à bord de notre navire, et le quitta le dernier.

« A peine étions-nous embarqués sur l'*Orion*, que le vent qui avait jusqu'alors soufflé bon frais, tomba soudainement; retenus sur place par le calme, nous fûmes les tristes spectateurs de la destruction complète de notre navire. Il était de

cinq cents tonneaux ; sa cargaison ne valait pas moins de 25,000 livres sterlings ; elle était composée principalement d'huile de poisson et de suif. Quel aliment pour le feu ! quand il atteignit ces matières, on les vit couler en bouillonnant et formant de larges nappes de flammes le long des bords du vaisseau ; sa masse entière était enflammée, des nuages de fumée noire et épaisse s'élevaient en une colonne perpendiculaire à une hauteur incroyable ; ils n'étaient interrompus, par intervalles, que par le bruit de la décharge d'un canon, ou par la chute des mâts. Tableau affreux ; le souvenir n'en sortira pas de ma mémoire ! la charpente du navire ne tarda pas à être détruite, mais le fond en cuivre continua de flotter comme une grande chaudière remplie de matières combustibles fondues et enflammées. Vers cinq heures, une brume épaisse déroba ce triste spectacle à nos yeux. En même-temps il s'éleva une brise qui nous mit à même de retourner à Reikiavik, car l'*Orion* n'était pas assez grand pour nous transporter tous en Angleterre, avec la quantité de vivres nécessaire.

« Le bruit s'était répandu parmi notre équipage, avant de quitter notre navire, que vraisemblablement les prisonniers danois y avaient mis le feu. Ce soupçon fut vérifié par l'aveu des coupables ; on mit aux fers les deux qui parurent les

plus suspects, et on visita les lits et tous les effets de ceux qui étaient à bord de l'*Orion*; il en résulta la découverte d'un grand morceau de mèche caché dans un des hamacs, et il fut constaté qu'au moyen de cette substance, deux des Danois de notre navire étant descendus dans l'écoutille de l'avant le 26, vers dix heures du soir, avaient mis le feu à la laine; comme cette matière brûle lentement, on ne s'aperçut de l'incendie que le lendemain matin.

« Le 27 dans la matinée, ayant laissé tomber l'ancre dans la rade Reikiavik, nos prisonniers y furent débarqués, à l'exception des deux qui étaient aux fers; ceux-ci furent menés à bord du *Talbot*. Trois jours après l'*Orion*, mit de nouveau à la voile: M. le comte Tramp et moi nous restâmes à terre; il pria M. Jones de le prendre comme passager à bord de sa corvette; ce capitaine m'invita de la meilleure grâce possible à m'y embarquer, sachant que l'*Orion* était mal pourvu de tout ce qu'il fallait pour une traversée: je n'eus garde de refuser une proposition si obligeante; M. Jones et ses officiers s'efforcèrent, chacun de leur côté, par tous les services qu'ils me rendirent, de me faire oublier ce que j'avais souffert; les principaux Islandais, entre autres M. Stephensen et l'évêque, m'offrirent tout ce qui était en leur pouvoir pour réparer les pertes que j'avais souffertes.

Ils m'ont donné depuis des marques sincères de leur estime et de leur affection, en m'envoyant une collection de plantes et de minéraux. Tout ce que j'avais recueilli dans l'île, mes livres, mes notes avaient été la proie des flammes.

« Le 4 septembre nous avons quitté de nouveau ces rivages malheureux. L'intention du capitaine était d'entrer dans un port de la côte orientale de l'Islande, le vent contraire s'y opposa. Il s'en éloigna, avec le projet de relâcher aux îles Ferœer ; nous entrâmes dans ce groupe par le vent le plus favorable et le plus beau temps que l'on pût désirer ; déjà nous regardions avec admiration les immenses précipices rocailleux de plusieurs de ces petites îles, lorsque des nuages se précipitèrent le long de leurs flancs noircis, et en un instant nous fûmes enveloppés d'un brouillard si épais qu'il y aurait eu de l'imprudence à essayer d'entrer à Thorshavn. Nous fîmes donc force de voiles pour sortir de cet archipel ; avant d'en être dehors, nous eûmes le malheur de casser notre mât de misaine ; cette perte nous fit passer une nuit pénible, car la corvette ne se gouvernait plus qu'avec peine, au milieu d'une tempête affreuse, et courait sans cesse le danger de toucher contre un des rochers dont elle était environnée. L'extrême obscurité de la nuit, la grosseur extraordinaire des lames, l'abondance de la

pluie, ajoutaient au désagrément de notre situation. Heureusement, au lever du soleil, nous étions hors de ces îles. Cependant la tempête continua avec la même fureur pendant deux nuits. Un de nos canots fut enlevé par les vagues et brisé en deux. Enfin, le 20 du mois, nous avons laissé tomber l'ancre dans la rade de Leith.

« Le comte Tramp, à son arrivée à Londres, mit sous les yeux du ministère anglais un récit détaillé des événemens qui s'étaient passés en Islande, et demanda la réparation des dommages causés au gouvernement et aux marchands danois. J'ignore quel cas on fit de ces représentations ; mais afin de prévenir les attaques que les navires pourvus de lettres de marque pourraient se permettre contre l'Islande, le gouvernement anglais publia, le 7 février 1810, un ordre du conseil, portant défense expresse de commettre aucune hostilité contre l'Islande, les îles Ferœer et le Groenland, et permettant à ces colonies de commercer avec leur métropole. Cet acte fut dû encore à la généreuse intervention de sir Joseph Banks. Le comte Tramp fut, comme il devait l'être, extrêmement sensible à cette conduite de la Grande-Bretagne. « L'intérêt plein de bienveillance, dit-il, dans la relation qu'il publia de ce qui s'était passé, que l'Islande a excité dans ce royaume, et la manière dont les ministres du monarque se sont employés

pour ce qui concerne son bien-être, ont effacé toute amertume de mon cœur. »

Ce fut ainsi qu'une spéculation mercantile très-malheureuse et une révolution très-singulière par sa nature, contribuèrent à placer l'Islande dans un état de sécurité plus grand qu'il n'avait été auparavant, et ouvrirent les moyens d'améliorer la condition de ses malheureux habitans; car il fut permis aux navires anglais de faire le commerce dans cette île et dans les autres territoires danois déclarés neutres, et les bâtimens appartenans à ces pays purent aborder et trafiquer librement dans les ports de Leith et de Londres.

VOYAGE EN ISLANDE,

PAR M. LE Dr. EBENEZER HENDERSON,

(EN 1814 ET 1815.)

L'UNIQUE objet du voyage du docteur Henderson, était de s'assurer des besoins spirituels des Islandais, relativement aux saintes écritures, et d'adopter les mesures les plus convenables pour la prompte distribution des exemplaires de la Bible, que la société biblique de Londres leur destinait, et d'établir chez eux une institution semblable.

M. Henderson alla d'abord en Danemark, et y fit imprimer des Bibles en islandais; cette opération terminée, il partit de Copenhague le 8 juin 1814; il aperçut le 12 juillet les montagnes de l'Islande couvertes de neige; le 15 il descendit à terre à Reikiavik, au milieu des cris de félicitation d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfans, qui tous se réjouissaient de son arrivée. L'évêque pour lequel M. Henderson avait une

lettre de recommandation de l'évêque de Seelande, lui témoigna sa reconnaissance du grand bienfait qui allait résulter pour l'île de la munificence de la société biblique, lui confirma ce qu'il avait déjà appris de la rareté des exemplaires de l'Ecriture-Sainte et lui promit de l'aider de tout son pouvoir.

« Le 17, dit M. Henderson, j'allai avec M. Pitrœus, négociant de Reikiavik, à Garde, rendre mes devoirs à M. Magnussen, archidiacre d'Islande. De quel côté que l'on se tourne, le long de la route, on ne voit que les tristes ruines de montagnes détruites par l'effet des convulsions de la nature. Garde, indépendamment de l'église, renferme plusieurs maisons, la plupart occupées par l'archidiacre; cet ecclésiastique me reçut de la manière la plus amicale, et m'apprit que les exemplaires du Nouveau Testament, expédiés en Islande en 1812, avaient été tous distribués; le désir d'en obtenir était si ardent, que les paysans les auraient payés un prix double de celui auquel on les vendait, s'ils avaient pu en avoir. Le lendemain je revins à Reikiavik.

« J'appris avec beaucoup de regret que le moment le plus favorable à la distribution des Bibles et des Nouveaux Testamens, était passé pour cette année. Si j'étais arrivé ici un mois plutôt, je m'y serais trouvé à l'époque du grand rassemblement des insulaires; c'est ce que l'on appelle le *Handels-*

tid (temps du commerce). Alors plusieurs centaines d'habitans affluent de toutes les parties de l'île, à Reikiavik, pour échanger les productions de leur pays contre des marchandises étrangères et des objets dont ils ont besoin pour l'hiver. Ils étaient tous retournés chez eux; il ne restait donc plus d'autre moyen de les informer de la provision que j'avais apportée, que d'expédier un exprès de différens côtés, ou de voyager moi-même le long de la côte; ce fut ce dernier parti que je préférai. Ensuite je me décidai, d'après l'avis de mes amis, à gagner directement la partie septentrionale de l'île, en traversant le désert du centre. Je m'y déterminai, surtout par la considération que M. le capitaine Van Scheel, officier danois, employé à lever les côtes de l'Islande, allait suivre cette route dans peu de jours, et que je pourrais obtenir de lui beaucoup de renseignemens précieux. Il consentit à me prendre pour compagnon de voyage; nous étant donc procuré des chevaux et tout ce qui était nécessaire pour parcourir une contrée où il n'y a ni auberge ni aucune espèce de voiture, nous nous mîmes en route le 26 juillet. »

« Après avoir traversé le grand marais de Mossfell, de l'ouest à l'est, sur une étendue de dix-huit milles, espace, où pendant cinq heures,

ils ne rencontrèrent pas une seule cabane ni d'autres créatures vivantes que quelques pluviers dorés dont le chant plaintif ajoutait encore à la mélancolie du lieu; les voyageurs arrivèrent vers minuit à Skælabrecka, petite chaumière située sur les bords du lac de Thingvalla. « Les habitans, quoique interrompus dans leur sommeil, dit M. Henderson, témoignèrent le plus vif désir de nous être utiles, en nous aidant à dresser nos tentes et à décharger nos chevaux. Le capitaine les avait réveillés par cette acclamation : « *Her se gud !* (que Dieu soit au milieu de vous!) A quoi ils répondirent : *Drottin blessa thik* (que le Seigneur te bénisse.) » Telle est la manière de s'aborder mutuellement; en entrant et en sortant d'une maison, un baiser sur la bouche, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe, est le salut usité, excepté dans le voisinage des comptoirs, où les Islandais de la classe inférieure saluent un étranger qu'ils regardent comme leur supérieur, en portant leur main droite à la bouche ou sur le côté gauche, et s'inclinant profondément. Quand on rend visite à une famille, on doit saluer chacun de ses membres suivant son âge et son rang, en commençant par les premiers et finissant par le dernier, sans excepter les domestiques. C'est tout le contraire en partant; on commence alors par les domestiques, puis les

enfans, et on finit par la maîtresse et le maître de la maison.

« Les habitans de la chaumière nous donnèrent du lait chaud; ils étaient très-pauvres, cependant ils avaient quelques livres: la Bible leur manquait; j'en offris une au chef de la famille, il la reçut avec de vifs témoignages de plaisir et de reconnaissance. Après nous être baignés dans le lac, nous reprîmes notre voyage; la route, qui traversait une plaine entièrement couverte de lave, nous conduisit bientôt sur les bords de l'Almaneggiaa. »

Les voyageurs, en sortant de ce défilé, traversèrent l'Oxeraa, puis arrivèrent à Thingevalla. Ce lieu est très-remarquable pour avoir été, pendant près de neuf cents ans, celui où se réunissait l'*Allhing*, ou l'assemblée générale, et où se tenait la cour suprême de l'île. Les terribles bouleversemens que les convulsions de la nature avaient fait éprouver à tout le voisinage, décidèrent, en 1800, à tranférer la cour à Reikiavik. C'est aussi à Thingevalla, que la religion chrétienne a été pour la première fois prêchée dans l'île.

Le 28 ils plantèrent leurs tentes près des Geysers. Ils eurent l'occasion d'admirer plusieurs éruptions des deux grandes sources. La nouvelle est désignée par le nom de Stockr. « Le spectacle le plus ravissant que nous ayons contemplé, dit

M. Henderson, s'offrit à nos regards le 30 dans la matinée. A peu près à cinq heures dix minutes, nous fûmes réveillés par le mugissement du Stockr, qui vomissait une grande quantité de vapeur; cinq minutes après, on entendit un craquement, comme si la terre se fût fendue, et il s'éleva une colonne perpendiculaire d'eau et de fumée, à la hauteur de soixante pieds; le soleil étant alors caché par un nuage, nous ne nous attendions pas à voir quelque chose de plus sublime que ce que nous avions déjà observé. Mais le Stockr était à peine en mouvement depuis vingt minutes, lorsque le grand Geyser se mit à gronder horriblement, et vomit une telle quantité d'eau et de vapeur, que nous nous en approchâmes avec autant d'empressement que si c'eût été la première éruption dont nous eussions été témoins. Toutefois si le Geyser était supérieur au Stockr, sous le rapport du volume, sa durée fut bien moindre; au bout de cinq minutes, il fut tranquille, tandis que le Stockr ne cessa de vomir de l'eau et de la fumée qu'à six heures moins quatre minutes.

« L'année suivante, en revenant du nord de l'île, je vis au mois d'août des éruptions bien plus extraordinaires. Le grand Geyser en eut une de six heures en six heures, l'eau s'éleva à chaque fois à cent cinquante pieds. J'eus alors l'occasion de remarquer qu'en jetant de grosses pierres dans

l'orifice du Stockr, je parvenais aussitôt à le mettre en mouvement, et qu'il s'élançait à une hauteur deux fois plus considérable qu'à l'ordinaire. Lorsque le jet d'eau avait cessé, la colonne de vapeur n'en continuait pas moins de s'élever avec un bruit terrible pendant plus d'une heure. »

L'apparence du terrain entre les Geysers et Haukadal, indique clairement qu'autrefois il était également rempli de sources d'eau bouillante. Ensuite les voyageurs traversèrent un ancien torrent de lave couvert de bruyère; d'espace en espace, des sources d'eau limpide et froide, jaillissaient de la surface de cette plaine, où l'on voyait de petits buissons de bouleaux et de saules. Après avoir passé le Fliotsaa, rivière large et peu profonde, on atteignit Holum, dernière habitation à l'ouest du pays désert. Une famille nombreuse et pauvre l'occupait. Ces bonnes gens n'avaient qu'une portion de la Bible. M. Henderson donna aux enfans un Nouveau Testament, tous l'embrassèrent en reconnaissance de ce présent, et il eut le plaisir de voir qu'ils lisaient couramment.

Poursuivant leur route à peu près à l'est, au milieu des sables profonds, qui fatiguaient beaucoup leurs chevaux, les voyageurs arrivèrent sur les bords du Hvitaa (rivière blanche), dont le cours sinueux se prolongeait dans un lit, tantôt

s'élargissant au milieu des sables, tantôt resserré entre des rochers de basalte. On suivit sa rive droite jusque dans le voisinage du Blaafell (mont bleu), où on la passa, et vers sept heures du soir, ils campèrent à peu de distance de cette montagne, dont le sommet, enveloppé de nuages, est le cratère d'un volcan éteint; ses flancs nus offraient des ravines profondes remplies de neige. La tente était dressée sur une colline sablonneuse revêtue de mousse, d'herbe grossière et de quelques saules nains, près d'un ruisseau qui, un peu plus bas, se jette dans le Hvittaa. Dans l'est, on apercevait les cimes fantastiques d'une longue chaîne de monts volcaniques, tandis qu'à l'est, l'œil se promenait sur une vaste plaine bornée dans le lointain par la chaîne de ceux qui sont au nord de l'Hékla. Toute cette perspective était extrêmement triste.

Les chevaux n'eurent pas tardé à brouter toute l'herbe qui se trouvait dans le voisinage de la tente. Le lendemain on gravit avec difficulté sur la pente roide et couverte de lave brisée du Blaafell, pour parvenir à son sommet, où un col le sépare des montagnes de l'intérieur, couvertes de glaces. De cette hauteur, la vue dominait une étendue immense, où la couleur noire des laves formait un contraste avec la blancheur de la neige qui revêtait les hauteurs. L'on était sur-

tout frappé de l'aspect majestueux des glaciers qui, de l'ouest au nord, traversent l'île sur une étendue de cent milles; on les nomme Langi-Yœkuls. En se tournant au sud, les nuages de vapeur qui s'élevaient des Geysers rappelaient les réceptacles de feu que, de ce côté, la terre récèle dans son sein.

On traversa ensuite le Hvitaa, à sa sortie d'un grand lac, dont la rive gauche est bordée de glaciers magnifiques. La rivière, à l'endroit où on la passe à gué, a 300 pieds de largeur; en quelques endroits, elle est si profonde, que les chevaux y étaient presque à la nage. C'est la plus forte de cette partie de l'Islande; souvent on ne peut s'y hazarder pendant des semaines entières. Au-delà des sables volcaniques entremêlés de rochers énormes vomis par les Kerlingar-Fialla, volcans éloignés d'une vingtaine de milles dans l'est, et dont la plupart forment de belles pyramides, on arriva sur les bords du Svartaa (rivière noire), et l'on pénétra dans le Kialhraun, grand territoire ravagé deux fois au moins par les torrens enflammés du Bald-Yœkul. C'est à l'extrémité d'une de ces laves antiques, que l'on trouve la station de Graananess couverte de mousse et de saules; un peu d'herbe croît dans les cavités formées par l'affaissement de la croûte des roches. Malgré l'ap-

parence inhospitalière de ce lieu, il fallut s'y arrêter; la pluie tombait à flots, et l'on ne devait pas trouver d'herbe avant une distance de cinquante milles.

Ce fut le 1er août que l'on commença la traite la plus pénible du voyage. La route, quelquefois à peine visible, passait le long du flanc occidental du Hof ou Arnarfell-Yœkul, prodigieuse montagne de glace qui se prolonge au nord à cinquante milles, et ensuite à l'est à trente milles. Les cartes lui donnent quelquefois le nom de Langi-Yœkul; c'est à tort, car il appartient à la chaîne dont il a été question plus haut, et qui se subdivise en Blaafell, Geitland, Elrik et Bald-Yœkuls.

« Obligés de cotoyer le Hof pendant vingt heures de suite, par un vent piquant, dit M. Henderson, nous l'avons trouvé très-long. Le passage du Blandaraa (rivière mêlée), dont les eaux bleuâtres se partagent en une douzaine de branches, fut ennuyeux et fatigant. A trois heures du matin, grelotans de froid au milieu de collines formées de débris de laves, et le long d'une rivière dont la surface était gelée, nous fûmes réjouis par la vue du soleil qui se levait. La clarté que sa lumière répandit, nous fit trouver plus affreuse la solitude qui nous environnait. Non

seulement nous étions éloignés de toute habitation humaine, mais même abandonnés des animaux de la terre et des oiseaux du ciel. »

L'espoir de rencontrer un pays moins triste fut déçu; les torrens de laves crevassées ne discontinuèrent pas. On ne trouva pas, à la station, assez d'herbe pour les chevaux. Il fallut poursuivre le voyage, au milieu de mont pierreux et stériles, jusqu'aux bords du Yœkulsaa (rivière des glaciers), qui coulait avec rapidité dans un canal profond, dont les bords argileux et peu solides, rendirent la descente difficile jusqu'à la rive. Le trajet de ce torrent est très-dangereux, à cause de la couleur trouble de ses eaux, qui empêchent de voir de grosses pierres dont son fond est parsemé. Au-delà, on campa dans les marais.

On franchit ensuite des montagnes escarpées, puis on descendit dans une plaine; des tas de pierres indiquaient la route qu'il fallait suivre, et des ossemens amoncelés annonçaient que des voyageurs avaient perdu leurs chevaux dans ce chemin singulièrement raboteux. De temps en temps, on voyait des espaces couverts de neige. Ce fut en suivant les bords d'une ravine profonde, creusée par les eaux des torrens, que l'on gagna la vallée d'Eyafiord. « La riche verdure dont elle était tapissée, la belle rivière qui coupait sa surface, les cabanes éparses sur les deux rives, les moutons

paissant de tous les côtés; tous ces objets, dit M. Henderson, soulagèrent nos yeux fatigués de la vue continuelle des cailloux et de la neige. Nous descendîmes par une pente douce du haut du plateau, dont l'élévation est au moins de 2,500 pieds; le défilé par lequel on entre dans la vallée, s'élargit à son issue, formant comme un vaste amphithéâtre, dont les parois ont près de 500 pieds de hauteur.

« Tiernabœa, première ferme que l'on rencontre dans cette vallée, est située au centre sur un monticule verdoyant. Les nombreux troupeaux de moutons qui l'entouraient, indiquaient que les habitans étaient à leur aise. L'on nous y fit un très-bon accueil. Chaque membre de la famille, et jusqu'aux domestiques, voulait acheter un exemplaire de l'Écriture Sainte; je ne pus en disposer que de deux, et je promis d'en apporter davantage l'année suivante. J'en donnai gratuitement deux autres à de pauvres paysans des environs.

« La continuation de notre voyage, en descendant cette vallée, fut extrêmement agréable; elle est bien habitée; les pâturages y sont excellens pour les moutons et les bœufs qui forment la principale richesse des paysans islandais. Les montagnes qui l'abritent de chaque côté, ont de 3,000 à 4,200 pieds de hauteur, et sont revê-

tues de verdure jusqu'à la moitié de cet espace. Les cabanes étaient plus propres et plus grandes, et plusieurs églises avaient meilleure apparence que celles du sud de l'île. A droite de la vallée, on voit Nupufell, où était jadis l'imprimerie de l'Islande; ce lieu étant incommode par sa position, elle fut ensuite tranférée à Holum.

« Un peu plus loin, nous sommes arrivés à Hrafnagil, résidence du doyen d'Eyafiord. Il allait commencer la visite qu'il fait tous les ans en automne; il me promit de me seconder dans mes efforts. Akur-Eyri, en danois Œfiord, où nous sommes allés ensuite, est le principal comptoir du nord de l'île; il est sur la côte occidentale de l'Eyafiord, et composé d'une vingtaine de bâtimens, tant magasins que maisons. Autrefois il s'y faisait une grande pêche de harengs; depuis quelques années ces poissons ont entièrement abandonné ces parages, au grand détriment des paysans. Les petits jardins contigus aux maisons, produisent des raves et des pommes-de-terre.

« Après m'être consulté avec M. Thorarinson, grand bailli de cette partie de l'île, et le capitaine van Scheel, je changeai le plan de mon voyage, et au lieu de retourner à Reikiavik par l'ouest, je me décidai à suivre les côtes orientale et méridionale de l'île. J'avais assez de temps devant moi, et d'ailleurs le trajet des nombreuses rivières que

je devais passer, est plus facile en automne qu'au printemps.

« Invité par M. Bième, sysselman (bailli) à l'aller voir à sa maison de Kiarme, à deux milles au sud d'Akur-Eyri, je fus très-satisfait de ma course. La maison est fort jolie, et ce qui se rencontre assez rarement en Islande, les appartemens sont bien aérés; je fus surtout enchanté de la bibliothèque de M. Bième et de celle de sa femme. Il est difficile de former un meilleur choix de livres en différentes langues. Les habitans de cette vallée et de plusieurs autres situées dans le voisinage, sont les plus spirituels et les plus éclairés de l'île. Ils donnent le plus grand soin à l'éducation de leurs enfans; la nature s'étant montrée moins marâtre envers eux, qu'envers une grande partie de leurs compatriotes, ils sont plus en état d'acheter les livres nécessaires pour l'instruction de leur famille.

« Avant de continuer mon voyage à l'est, je partis le 8 août pour une excursion à l'ouest vers le Skagafiord, afin de remettre des lettres de l'évêque, relatives à la distribution des exemplaires de l'Écriture Sainte dans ce quartier de l'île. M. van Scheel eut la complaisance de m'accompagner jusqu'à Mœdruvalla, où demeure le grand bailli. Ce lieu est dans une situation agréable, un peu au nord de l'Horgaa, au pied d'une chaîne de

montagnes très-hautes, qui se prolonge jusqu'à l'Eyafiord. J'allai ensuite sous la conduite du pasteur d'Audabecka, homme très-instruit; la promptitude avec laquelle il citait les meilleurs auteurs allemands, anglais et français, me causa une suprise agréable. Il ne soigne pas moins la santé du corps, que celle de l'âme de ses ouailles; c'est un médecin habile, avantage inappréciable dans un pays si peu habité. Sa paroisse, qui compte 400 habitans, est une des plus peuplées de l'île.

La conversation de mon compagnon de voyage m'intéressait tellement, que j'oubliais la longueur de la route, et que je ne faisais pas attention aux beautés pittoresques dont j'étais entouré, et qui, dans une autre occasion, auraient fixé mes regards. Nous entrions dans la jolie vallée d'Œxnadal, lorsqu'il me montra une maison de l'autre côté de la rivière, en me disant que c'était celle de leur célèbre poète. Nous finîmes la journée à Steinstad, chez le pasteur de Backa. Les deux ministres m'apprirent que jamais la morale n'avait été aussi bien pratiquée dans le nord de l'Islande, qu'à l'époque actuelle; on n'y entend plus parler de crimes, et l'ivrognerie n'y existe presque plus, depuis le commencement de la guerre, ce qui peut être attribué en partie au prix élevé des liqueurs spiritueuses. Notre pauvreté, ajoutait le pasteur d'Audabecka, est le boulevard de notre bonheur.

« Un heureux hasard m'ayant fait rencontrer un des doyens pour lequel j'avais des lettres de l'évêque, je pris avec lui les arrangemens relatifs à la distribution des bibles qui avaient été expédiées à Skagafiord, ce qui me dispensa de pousser mes courses jusque là : ensuite j'allai avec les pasteurs à Bœgisaa, rendre visite au pasteur John Thorlakson, le poète islandais. Il était alors, comme la plupart de ses confrères dans cette saison, aidant ses gens à faucher le foin. Instruit de notre arrivée, il se hâtâ, autant que son âge et ses infirmités le lui permirent, de revenir chez lui, et nous dit que nous étions les bienvenus dans son humble demeure. La porte n'a pas tout-à-fait quatre pieds de haut, la pièce où il nous reçut peut en avoir huit de long sur six de large ; au fond est son lit, et près de la porte vis-à-vis de la fenêtre, une table sur laquelle il confie au papier les inspirations de sa muse. Lorsque je lui dis que mes compatriotes ne m'auraient jamais pardonné, et que je ne me serais jamais pardonné moi-même d'être venu dans cette partie de l'île, sans lui avoir rendu visite, il me répondit que la traduction de Milton lui avait procuré beaucoup de momens agréables, et l'avait fait penser souvent à l'Angleterre, mais que, relégué dans le nord de l'île, et ayant vécu si long-temps sans voir aucun des compatriotes de Milton, il n'avait

jamais espéré qu'il aurait un jour cette satisfaction.

« Les trois premiers chants de sa traductiou, ont seuls été imprimés dans les mémoires de la Société islandaise ; cette compagnie ayant terminé ses travaux en 1796, M. Thorlakson a été privé du moyen de faire connaître au public le reste de son travail. Il est dans l'impossibilité de le faire imprimer à ses frais, tout son revenu annuel ne s'élevant qu'à 26 rixdallers (160 francs), et il est obligé d'en donner près de la moitié à un prêtre qui dessert une de ses deux cures. Il a fait sur sa pauvreté, partage trop ordinaire des poètes, des vers dont voici la traduction littérale. « Je suis, depuis ma naissance, uni à la pauvreté qui m'a tenu constamment embrassé contre son sein depuis soixante-huit hivers. Dire si nous serons séparés ici bas, c'est ce que sait seul celui qui nous a donnés l'un à l'autre. »

« C'est une véritable perte, pour la littérature scandinave, que cette traduction n'ait pas été imprimée en entier, car non seulement elle est meilleure que toutes celles qui existent, mais même elle rivalise avec l'original et quelquefois le surpasse. M. Thorlakson me donna une copie de son travail qu'il avait soigneusement revue; de sorte qu'elle peut être regardée comme autographe. Il a commencé une traduction de la *Messiade* de Klopstock, terminé celle de l'*Essai*

sur l'homme de Pope, et de plusieurs poëmes danois et anglais, et en a composé un grand nombre dans des genres différens.

« L'habitation de M. Thorlakson est réellement poétique; elle est située à la jonction de trois belles vallées, dont les rivières, en se réunissant, forment un fleuve large et rapide. Derrière la ferme, plusieurs cascades magnifiques se précipitent, du sommet des monts, à des hauteurs différentes. La vue est bornée de tous côtés par des montagnes prodigieuses, dont quelques-unes ont plus de 4,000 pieds d'élévation, et se terminent par des cimes de la forme la plus bizarre.

« Après avoir passé une heure à Bœgisaa, nous sommes allés à Hœrgardal. Un des prêtres me quitta; nous avons ensuite remonté la vallée jusqu'à Mirka, dont le pasteur me procura un guide à Flaugasœl, pour la continuation de mon voyage. C'était la dernière maison de la vallée. Le terrain d'alentour était si marécageux et si humide, que je ne pus trouver un emplacement convenable pour ma tente. Je m'enfonçai deux milles plus avant dans la bruyère, et je campai sur la rive gauche du Hœrgaa.

« Un des principaux inconvéniens auxquels les habitans des vallées du nord de l'Islande sont exposés, est le *Skrida*, ou la chute d'une portion de montagnes qui, en s'écroulant avec un fracas

terrible, entraîne devant elle tout ce qu'elle rencontre, et enterre les cabanes; celles-ci, pour éviter les inondations, sont généralement placées au pied des hauteurs, et par conséquent menacées sans cesse d'une catastrophe, surtout après les grandes pluies.

« Le lendemain je franchis, sous la conduite de mon guide, les fondrières, les ravines et les précipices, qui sont au pied de l'Hialtadal Yœkul; il fallut descendre de cheval pour gravir sur les flancs escarpés, et marcher sur la neige dont les fentes étaient remplies, car la glace n'était pas assez forte pour nous empêcher de tomber dans la rivière qui coulait au-dessous de nous. Ce ne fut qu'avec des peines infinies, que nous parvînmes au sommet. Quoiqu'il soit élevé au moins à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer, nous étions entourés de cimes encore plus hautes, sur lesquelles on ne voyait que très-peu de neige. A ma grande surprise, la températute était de douze degrés plus chaude dans cette région hyperboréenne, que dans la vallée que je quittais.

« Dans la vallée d'Hialtadal, où je descendis ensuite, j'admirai la richesse des pâturages et la grandeur majestueuse du tableau. Bientôt j'arrivai à Holum, terme de mon voyage de ce côté, pour cette année. M. Gislé Johnson, ancien recteur de l'école qui a été transférée dans le sud de

l'île, me combla d'attention. Il me conduisit au ci-devant palais épiscopal qui lui appartient, en me disant que j'y logerais durant mon séjour à Holum. Il a acheté une grande partie des terres qui dépendaient de l'évêché, et s'occupe de leur culture. L'église d'Holum est la plus belle de l'île; elle est bâtie en grès rouge, sorte de pierre que l'on trouve à Holarbyrde, montagne à peu de distance dans la vallée. Cet édifice est encore presque entier. On y voit plusieurs monumens curieux, entre autres l'autel orné d'une représentation du crucifiement du sauveur, sculptée en bois et dorée.

« L'évêché de Holum, fondé en 1106, fut réuni en 1797 à celui de Skalholt, et tous deux ont été transférés à Reikiavik. Ces changemens ainsi que la translation de l'école, ont causé un mécontentement universel, notamment dans le nord de l'île. Ils ont ruiné Holum. On n'y voit plus aujourd'hui que la cathédrale, la maison épiscopale construite en bois, et la seule à deux étages que j'aie rencontré en Islande; les bâtimens de la ferme de M. Jonson, et deux autres maisons.

« Holum est très-bien situé à l'extrémité du Holarbyrde, haute montagne, de chaque côté de laquelle une belle vallée se prolonge au nord jusqu'au Hialtadalr, qui à Holum tournant à

l'ouest, s'ouvre graduellement vers le Skaga-fiord, où la rivière se jette dans la mer à quinze milles au-dessous de la ville. Les montagnes de chaque côté sont d'une élévation prodigieuse; celle de Tindastol, fameuse pour ses richesses minérales, borne la vue à l'ouest. Un peu au sud de Holum, est Hof, cabane qui fut le premier lieu habité dans cette vallée. On m'y montra une pierre qui, dans les temps du paganisme, servait d'autel.

« La famille de M. Jonson me témoigna toutes sortes d'égards; je reçus entre autres une marque d'attention qui me parut singulière. L'heure de se coucher étant venue, je fus conduit par M. Jonson et par sa femme, dans une chambre reculée où il y avait un lit antique, mais très-bon, et que tout me fit présumer avoir servi à plus d'un évêque de Holum. Il se passa alors une cérémonie qui prouve jusqu'où s'étend l'hospitalité et l'innocente simplicité des Islandais. Après m'avoir souhaité une bonne nuit, mes hôtes laissèrent auprès de moi leur fille pour m'aider à me déshabiller, politesse dont j'aurais mille fois mieux aimé être dispensé, tant elle me paraissait opposée aux sentimens de bienséance que professe tout homme bien élevé. Je cherchais en vain à m'excuser de recevoir ce service; la jeune personne soutint que c'était la coutume, et qu'il

était de son devoir d'aider un voyageur fatigué. Dès que je fus au lit, elle plaça auprès de moi une longue planche pour m'empêcher de tomber, et après avoir posé un vase plein de lait sur une table qu'elle approcha de mon chevet, elle me souhaita une bonne nuit et se retira. Je reconnus ensuite que cet usage était général en Islande. Lorsqu'il n'y a pas de filles dans une famille, la maîtresse de la maison se charge de ce devoir.

« Je partis de Holum le 11, malgré les instances de mes hôtes qui voulaient obligeamment me retenir. Je visitai sur mon chemin les sources chaudes de Reikialaug, situées sur la rive gauche de la rivière, à six milles de Holum. A mon retour à Akur-Eyri, je concertai le plan de mon voyage avec M. Brième, et le 13 je me remis en route avec mon domestique.

« Un peu au-dessus du comptoir, je traversai la rivière d'Eyafiord, qui, avant de se jeter dans la baie, se partage en plusieurs branches, et forme plusieurs îles, ce qui a fait donner au bras de mer son nom, qui signifie baie des îles. L'aspect du Vadla-Heide qui sépare le canton de Vadlé de celui de Thingey, m'avait fait espérer que de son sommet je jouirais d'une perspective très-étendue; mais un brouillard épais m'enveloppa au milieu de la montée, et ce ne fut que par une ouverture accidentelle, qui eut lieu dans la masse des va-

peurs humides, que je pus apercevoir les sinuosités de la rivière, des églises et un grand nombre de maison. La brume se dissipa lorsque je fus descendu à deux milles, sur le côté opposé de la montagne, et la belle vallée de Fnioska se déploya devant moi. Les monts qui la bornent des deux côtés diffèrent de ceux de l'ouest de l'île, étant sans crevasses et au contraire entièrement couverts d'herbe. Il y a une centaine d'années que cette vallée offrait une des plus belles forêts de l'île, aujourd'hui l'on n'y distingue pas un seul arbre. Tel a été l'effet de l'inclémence des saisons, et de l'imprévoyance des habitans. Il reste encore au-delà de la rivière, de nombreux troncs de bouleaux qui ont plus de deux pieds de diamètre.

« En remontant cette vallée, j'arrivai à Hæls. La belle verdure et l'étendue du terrain cultivé autour du presbytère; le grand nombre de vaches, de moutons et de chèvres qui paissaient; tout annonçait la bonne qualité du sol. Quoiqu'il fit presque obscur, le pasteur aidait ses gens à faire le foin. Il se hâta d'aller chez lui, et me reçut de la manière la plus amicale.

« Le lendemain était dimanche. Le service n'a lieu qu'une fois le jour dans l'île, et commence rarement avant midi ou deux heures; parce qu'il faut que les Islandais aient le temps

de rassembler et de traire leurs brebis, d'aller chercher et de mener chez eux les chevaux qu'ils doivent monter, enfin celui de s'habiller; de plus, la plupart demeurent fort loin de l'église : quoiqu'il plut, celle-ci était pleine.

« Frappé de l'air de pauvreté d'un homme faisant les fonctions de domestique, j'en demandai la raison; l'on me dit que c'était un *nidursetningr*, c'est-à-dire, un pauvre qui vit dans une paroisse, n'a pas de demeure fixe, et est entretenu par les habitans à tour de rôle; comme il n'y a pas d'hospice en Islande, chaque fermier est obligé, sous peine d'une forte amende, de prendre chez lui les pauvres qui lui sont adressés par l'inspecteur. Afin d'empêcher que les paroisses ne soient surchargées, on ne permet à quelqu'un de s'y établir, que lorsqu'il en est natif, à moins qu'il ne réponde que ni lui ni les siens ne seront jamais à charge au public. Quand une famille ne peut plus se suffire à elle-même, on la sépare, et les différens individus sont placés de côté et d'autre. Si le mari ou la femme sont d'une autre partie de l'île, on l'y envoye.

« En sortant de Hæls, je voyageai directement à l'est dans la fertile et large vallée de Liosavats-Skard. A son extrémité orientale, on voit le Liosa-Vatn, grand et beau lac, dont les rives sont bordées en plusieurs endroits de laves an-

ciennes, que l'aspect limpide de l'eau fait paraître encore plus noire. On n'en a pas pu trouver le fond sur plusieurs points. Je suivis sa plage septentrionale, en doublant l'extrémité sud-est du Kinn, canton montueux, et après avoir traversé un large marais sur une chaussée en mottes de terre qui ressemblait à un mur en pierre, je longeai une colline revêtue de saules nains et de bluets. Les fruits qui étaient murs, me parurent délicieux. Les *vardar* ou tas de pierre pour indiquer la route, étaient en bon état; chose bien nécessaire pour les voyageurs dans ces régions désertes.

« Parvenu à l'extrémité septentrionale de la montagne, je vis à une certaine distance le Goda-Foss, belle cataracte qui se précipite d'une hauteur considérable; je traversai le Skialfandafliot, une des plus grandes rivières du nord de l'Islande: on suppose qu'elle prend sa source dans le Klofa-Yœkul, à peu de distance de la côte opposée; elle tire son nom de la rapidité et du mouvement ondulatoire de ses eaux, en coulant vers l'Océan. L'aspect âpre et raboteux des laves que je rencontrai plus loin, était un peu animé par la verdure d'un nombre de bouleaux qui élevaient leurs têtes à travers les crevasses de chaque côté du sentier. Les montagnes finissent bientôt à l'Adaldal, grande vallée où tout offre l'image d'an-

ciennes éruptions volcaniques. Le torrent de laves sorti du voisinage du Myvatn, a suivi le cours du Laxaa, le long du côté oriental de la vallée, jusqu'à la baie de Skialfanda, et alors tournant l'est, a rempli l'espace que je venais de parcourir. Elle avait dans sa marche, brûlé et emporté la moitié d'une maison dont on voit encore les ruines. Le terrain qui par le laps de temps s'est rassemblé sur la lave, fournit un pâturage excellent aux moutons.

« Le Laxaa (rivière des saumons), a été ainsi ainsi nommé de la grande quantité de ces poissons que l'on y prend; mais la pêche n'est pas également abondante toutes les années, car l'été précédent elle avait entièrement trompé l'espoir des Islandais. Je passai ce fleuve dans un bateau, nos chevaux suivirent à la nage, et je dressai ma tente à Nupum, demeure du batelier. Le lendemain, j'atteignis Laxmyre à l'extrémité d'un canton stérile et désert, puis j'arrivai à Husavik chez M. Baagœ, facteur d'une maison de commerce de Copenhague.

« Pendant qu'on préparait le dîner, il me conduisit à son jardin; c'était le plus beau que j'eusse encore vu; il y croissait des pommes de terre, des choux, des panets, des navets, des carottes, des fèves, des pois, du persil, de la salade et des oignons. Je ne m'attendais certainement pas à

trouver tant de végétaux en si bon état, près de l'angle nord-est de l'Islande. Cet exemple prouve qu'avec de la persévérance et des soins assidus, on peut combattre l'influence funeste du climat. Les paysans viennent d'une grande distance, chercher des graines à cette pépinière que l'esprit bienfaisant du propriétaire rend une source de soulagement pour le voisinage.

« Husavik est situé au fond d'un bras de mer de la côte orientale du Skialfandafiord. Il s'y trouve une manufacture de soufre. On le tire des fosses éloignées les unes de douze, les autres de vingt milles de Husavik. Celles de Fremri-Namar, distantes à trente-six milles dans l'intérieur, ne peuvent pas être d'une grande utilité, quoique les plus riches de l'île. Husavik étant à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, les marchandises sont enlevées des bateaux et y sont portées par le moyen d'une grue placée sur le bord d'une falaise à côté des magasins. Le port passe pour un des plus dangereux de l'île, à cause des rochers qui sont à son entrée; de plus il est ouvert aux vents du nord et du nord-ouest, qui y poussent des masses énormes de glaces du Grœnland.

« Un peu à l'est du comptoir, le Hallbiarna-Stadarkamb, montagne peu élevée, est remarquable par la quantité de productions marines, pétrifiées et crystallisées que l'on y trouve: quel-

ques-unes des coquilles sont remplies de l'argile, qui, avec le sable, forme cette hauteur; quand je fus à Reikium, j'allai voir le Nordurhver, l'Oxahver et le Sydsterhver, trois sources d'eau chaudes fort remarquables. Le bassin de la première n'est guère moins grand que celui du Geyser. Elle ne lance des jets d'eau qu'à l'approche du temps orageux, on dit qu'alors ils vont très-haut et sont fréquens; je n'en vis sortir que de la vapeur, et l'eau par intervalles s'élevait en bouillonnant dans le tuyau. Un peu à l'ouest de la principale source, il y en a trois autres moins considérables; l'une est sur le bord et les deux autres au milieu d'un ruisseau qui partage la vallée. Une de celles-ci est digne d'attention par les mugissemens souterrains et les commotions qui accompagnent chaque ébullition violente.

« En descendant vers Greniadar-Stad, je passai sur un ancien courant de lave, qui sans doute est sorti des montagnes voisines des mines de Thestareykia. Je traversai plus loin un marais qui s'étend à droite dans le Theiandadal (vallée du silence). Le paysan qui m'accompagnait me dit que, très-peuplée autrefois, la peste l'avait privée de tous ses habitans. L'entrée du Laxaardal n'a pas 450 pieds de largeur; le lit de la rivière est encore retréci par un courant de lave qui s'est arrêté sur ses bords, en prenant toutes sortes de formes

bizarres. Du haut de la rive gauche qui a quatre-vingt-dix pieds de hauteur perpendiculaire, on domine sur des cataractes mugissantes, formées par d'énormes masses de rochers qui se sont détachées des parois de la montagne ; il s'en élève sur la rive opposée, une autre dont la face offre de majestueuses colonnes de basalte. Le Laxaardal qui s'ouvre à droite, est entièrement rempli de masses de cette roche à travers lesquelles le Laxaa suit son cours irrégulier; à gauche, la vue s'étend dans le Reykiadal rempli de collines coniques. De l'autre côté de la rivière, je passai devant un grand nombre de cascades, de cratères de volcans éteints, et d'îles où l'on faisait les foins. Ensuite une montée roide et tortueuse me conduisit dans le Myvats-Sandar, désert totalement couvert de de sable, de pierres ponces et d'autres substances volcaniques. Pendant près de quatre heures de route, mes yeux ne distinguèrent pas le moindre signe de végétation, et je n'aperçus pas une seule goutte d'eau pour étancher ma soif.

« Ce désert se termine par un courant de lave la plus récente que j'eusse vue. Elle est noire comme du jais, ses fentes, ses crevasses sont d'une dimension prodigieuse, leur surface est vitrifiée et ils offrent l'apparence de stalactites. Ce torrent est un de ceux qui, en 1724 et 1730, furent vomis par le Leihrnukr et le Krabla, deux

volcans fameux, et inondèrent les plaines au nord et à l'est du Myvatn. On reconnaît qu'il n'avait d'abord qu'une centaine de pieds de largeur, mais à mesure qu'il descendait, il s'est élargi, il a entouré les collines qu'il a rencontrées et est arrivé ainsi jusqu'aux bords du lac où il a continué à couler, en formant des îles et faisant mourir tous les poissons.

« Je remarquai à Reikiahlid une maison qui, renversée par le fleuve brûlant, avait été rebâtie presque au même endroit. L'église échappa, on peut dire miraculeusement à la conflagration générale. Parvenue à l'angle nord-ouest du petit mur en terre qui environne le cimetière, la lave a été arrêtée dans sa marche à deux pieds de ce mur, s'est partagée en deux torrens, qui, à soixante pieds plus loin, se sont réunis de nouveau. Quelques portions de ce torrent contiguës au mur ont deux fois la hauteur de l'église.

« Rien ne doit plus ressembler au pays qui entoure la mer morte, que celui qui est voisin du Myvatn. Ce lac, ainsi nommé de la grande quantité de moucherons, dont ses bords sont infestés, est environné, à de grandes distances de laves de couleur noire, raboteuse et caverneuse, qui, sur certains points, s'avancent en formant des promontoires au milieu de ses eaux. Au nord-ouest s'élèvent plusieurs collines nues, qui s'ouvrent pour

donner entrée dans un désert sablonneux : au-delà, l'œil se promène sur une lande immense entrecoupée à différens intervalles de montagnes coniques, de couleur rouge, puis s'arrête à la rive méridionale du lac, sur d'autres monts considérables, de couleur obscure, et de formes variées et bisarres, et enfin se repose à l'est sur le Namar, ou montagne de soufre, qui vomit constamment de grosses colonnes de fumée. Un silence profond règne dans toute cette région désolée. L'affreuse obscurité réfléchie sur les eaux du lac par les montagnes qui l'entourent, est augmentée par les petites îles de lave noire dont il est rempli, et les masses de vapeurs qui s'élèvent en différens endroits de la surface des eaux ; quoique présentant un léger contraste, contribuent seulement à rendre le tableau plus mélancolique, en rappelant à l'esprit, l'élément destructeur qui est encore en mouvement à une petite profondeur dans le sein de la terre, et qui a causé les scènes de ruines et de désolation dont on est entouré.

« Le lac qui a près de quarante milles de circonférence, a été tellement rempli de torrens de lave qui s'y sont jetés, que sa plus grande profondeur est de quinze pieds au plus. La surface de la lave qui couvre le fond, est coupée de fentes et de cavités nombreuses, des sources d'eau chaude jaillissent au milieu de ce lac, la vapeur qui s'en

exhale, se voit à une grande distance. Cette chaleur est favorable aux truites qui sont très-communes et très-grosses. Les îles produites par le soulèvement et l'explosion de la lave sous-aquatique, sont au nombre d'une trentaine, quelques-unes ont un peu de foin et de pâturages, la plupart abondent en angélique, plante que les Islandais aiment beaucoup, et qu'ils recueillent pour provisions d'hiver. Son goût agréable, lorsqu'elle vient d'être cueillie, acquiert encore plus de qualité, quand elle a été gardée quelque temps.

« La température n'étant pas très-chaude, j'échappai heureusement aux attaques des moucherons; cependant j'en apercevais des essaims innombrables; c'est, pour toutes les personnes qui passent près du lac par un temps chaud, un tourment insupportable. Leur morsure est extrêmement douloureuse; malgré tous les moyens de défenses, il est impossible de les empêcher de pénétrer jusqu'à la peau. Ils tourmentent cruellement les pauvres chevaux, surtout ceux qui sont de couleur noire; on a vu de ces pauvres animaux appartenant à des voyageurs, souffrir des peines si cuisantes, que pour s'en débarrasser, ils se sont précipités dans le lac où ils ont péri.

« Ayant dressé ma tente sur les bords de la lave, je me mis à lire; bientôt mon domestique m'annonça l'approche d'une troupe de voyageurs

à cheval, venant de l'est; c'était un bailli qui, avec sa famille, allait dans le sud où ses nouvelles fonctions l'appelaient. Il est impossible à un étranger qui n'a pas été en Islande, de se faire une idée du tracas et de l'embarras que cause un déménagement de ce genre; les rivières à traverser à gué, les montagnes à gravir, les laves à franchir, les marais à passer, le mauvais temps et une infinité d'autres circonstances, opposent des inconvéniens très-sérieux, même au voyageur le plus robuste et le plus éprouvé, et pourraient être regardés comme absolument insurmontables, quand on marche avec des femmes et des enfans. Quant au transport des meubles, il n'en est pas question, il ne peut avoir lieu par terre, et comme il n'y a pas de navigation le long des côtes d'un port à l'autre, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que l'on emporte les objets les moins lourds. Cependant la femme du bailli et ses trois enfans avait entrepris un voyage qui était au moins de 500 milles anglais, et semblait en supporter les fatigues avec un courage qui me surprit. Chacun avait son cheval, excepté une petite fille de deux ans qui était placée devant une domestique.

« A vingt-cinq milles à l'est de Reikiahlid, est le grand Yœkulaa, qui, prenant sa source dans la partie septentrionale du Klofa-Yœkul et se gros-

sissant des eaux d'un grand nombre d'affluens, coule vers l'Axarfiord, baie de la côte du nord, à peu près à trente mille de Husavik. Ce fleuve déborde souvent, et cause de grands dommages aux maisons et aux terrains situés dans le voisinage de la mer. Reikiahlid étant la ferme la plus proche de sa rive gauche, je pris un cheval et un guide pour m'y conduire.

« La matinée du 19 étant claire et sereine, je me mis en route avec mon guide à travers le désert pour aller aux mines de soufre. Au milieu d'une coulée de laves anciennes et récentes, mêlées et bouleversées de la manière la plus confuse, j'observai une colline d'un aspect singulier, du sommet et des flancs de laquelle sortait beaucoup de fumée; c'était un volcan en miniature; elle est composée de lave et de sable volcanique. Il y a au milieu un cratère de vingt pieds de diamètre, j'y entrai par une ouverture latérale, et je remarquai plusieurs crevasses dans la paroi vitrifiée; la chaleur y était si forte, que je ne pouvais m'en approcher qu'à trois pieds, le fond était rempli de sable et de scories, tout, en un mot, annonçait un ancien foyer de combustion qui s'était répandue sur le pays voisin.

« Je marchai ensuite au nord-est, entouré de tous côtés de crevasses fumantes et de fentes de la lave, jusqu'à un bâtiment grossièment cons-

truit avec cette matière. Il est placé sur une ouverture qui répand un courant de vapeur si chaude, que lorsque la porte est fermée, on ne tarde pas à transpirer fortement. En deux minutes le thermomètre s'y éleva à 144° (50° 74), ce bain de vapeur est très-fréquenté.

« Les exhalaisons sulfureuse devenaient si fortes, et la surface du terrain était si trompeuse, que nous descendîmes de nos chevaux pour les faire passer dans les endroits qui paraissaient les plus durs; toutefois leurs pieds brisaient fréquemment l'enveloppe du sol, laissant un trou d'où sortait une vapeur très-dense, de sorte que nous courrions à chaque instant le danger de tomber dans des cavités remplies de soufre bouillant. De chaque côté, on voyait de vastes couches de minéral, recouvertes d'une croûte mince, percée d'une infinité de petits trous, par lesquels la vapeur s'échappait; dans plusieurs endroits, cette croûte qui présentait les plus belles efflorescences alumineuses, n'a pas plus d'un pouce d'épaisseur, et quand on l'enlève, on voit une couche de soufre pur, et il sort par l'ouverture une colonne de vapeur avec une espèce de sifflement. La sublimation du soufre est produite par l'ascension continuelle de la vapeur, et ce minéral est plus ou moins pur, suivant que le sol est plus ou moins poreux. Ces mines sont les meilleures

de l'Islande, à cause du haut degré de chaleur souterraine, et de la nature poreuse de la terre.

« La montagne de soufre s'élève à une hauteur considérable à l'est de la cavité dans laquelle ces mines sont situées, elle n'a pas plus d'un mille de largeur, mais elle en a plus de cinq de longueur; s'étendant de l'extrémité orientale du lac vers le nord, entre le Krabla et le Leirhnukr, où elle joint la chaîne qui sépare ces deux volcans.

« Nous avions en montant le long des flancs de la montagne, réussi à gagner un passage étroit qui s'ouvrait sur une plaine, tout-à-coup nous nous sommes trouvés sur les bords d'une descente si brusque et si escarpée, qu'elle me causa un moment d'effroi. J'étais à peine revenu de ce premier mouvement, quand un spectacle encore plus terrible s'offrit à mes regards. Presque directement au-dessous du précipice, sur le bord duquel je me trouvais, et à une profondeur de plus de 600 pieds, je remarquai une rangée de douze monticules, dont le sommet creusé en forme de chaudière, était rempli de vase qui bouillonnait avec un bruit extraordinaire; il s'en élevait d'immenses colonnes d'une vapeur épaisse, qui, se répandant dans l'atmosphère, interceptaient en quelque sorte les rayons du soleil, alors très-haut sur l'horison dans la même direction. Tout ce que la fiction a de plus exagéré, ne pour-

rait jamais décrire exactement ce que ce tableau offre à la fois de grand et de terrible; l'imagination la plus hardie ne saurait même s'en faire une idée. Je demeurai à peu près un quart-d'heure comme pétrifié, les yeux fixés sur ce qui se passait dans l'abîme au-dessous de moi; lorsque tournant les yeux à gauche, j'aperçus l'épouvantable Krabla, la montagne obsidienne et deux à trois autres monts volcanique, dont je ne pus apprendre les véritables noms.

« Nous nous sommes avancés avec nos chevaux le long des flancs de la montagne, par un sentier tortueux, mais comme ils devenaient rétifs, et que le sol était moins ferme, nous les avons laissés, et marchant avec précaution, au milieu de bourbiers bouillonnans, nous sommes arrivés près des sources. A l'exception de deux, éloignées d'une trentaine de pas des autres, toutes sont rapprochées au milieu d'une grande cavité dans la lave; quelques-unes sont tranquilles, mais font entendre un bruit terrible, et vomissent beaucoup de fumée; d'autre bouillonnent fortement, et rejettent leur boue noire autour de l'orifice de la cavité; deux à trois s'élèvent par intervalles à deux à trois pieds. La plus remarquable est celle de l'extrémité septentrionale de la cavité. Son bassin à la partie supérieure, a au moins vingt pieds de diamètre. L'eau trouble et noire fut com-

paratívement tranquille pendant deux minutes, ensuite elle s'agita violemment et s'éleva à une quinzaine de pieds, s'écartant obliquement entre chaque jet, de sorte qu'il y avait du risque à se tenir près du bord pendant l'éruption. Ce qui accroissait le danger, c'est que le sol n'avait pas de fermeté, sans doute d'autres cavités étaient contiguës à celle que l'on voyait; ainsi en faisant un saut en arrière pour n'être pas échaudé, on risquait de s'enfoncer dans un trou rempli d'argile et de soufre, à moitié liquides et bouillans. Chaque éruption est accompagnée d'un grand bruit, et de l'émission d'une grande quantité de vapeurs fortement imprégnées de soufre; elle dure quatre minutes, ensuite le fluide est tranquille. Les deux ouvertures éloignées des autres, sont remplies d'une vase épaisse qui bouillait à peine; mais leur surface étant considérable, elles exhalaient une énorme quantité de vapeurs. A une distance considérable, autour de ces sources et le long de la montagne, le terrain est si chaud, que l'on ne peut pas enfoncer sa main à plus de trois pouces.

« Ayant regagné nos chevaux, nous allions nous remettre en route, lorsque tournant les yeux vers le Krabla, j'aperçus une immense colonne de fumée. Je me décidai aussitôt à gravir la montagne pour aller admirer le volcan qui la

vomissait; mon guide n'y consentit qu'avec peine, tant il redoutait les périls que font courir les sources bouillantes, cachées sous l'enveloppe fragile qui les couvre.

« En suivant le bord oriental d'une coulée de lave qui paraît être du même âge que celle de Reikiahlid, nous avions à droite une colline dont les flancs étaient çà et là revêtus d'herbe; de temps en temps des saules nains levaient leur tête au-dessus de la crête de lave. Nous sommes arrivés au pied du Krabla, sans rencontrer aucun des bourbiers qui effrayaient tant mon guide; mais là un autre obstacle non moins formidable s'est présenté. Un ruisseau avait creusé une ravine si profonde à la base du Krabla, et ses bords argileux étaient si frêles, qu'il fallut beaucoup de temps avant de trouver un lieu assez solide pour y passer avec nos chevaux; de l'autre côté la terre s'éboulait à chaque pas que nous faisions; nous avons escaladé la montagne, marchant tantôt à pied, tantôt à cheval, et suivant une direction oblique au milieu des pierres ponces et du sable qui glissaient sous nous; la vue de la fumée et les mugissemens qui l'accompagnaient, nous firent espérer que le cratère était de l'autre côté du sommet situé au-dessus de nous; en y arrivant, nous reconnûmes qu'il y avait encore une montée à gravir, nos fatigues

durèrent encore une heure ; alors je pus contempler l'objet qui m'attirait. Quel sentiment d'horreur et d'épouvante j'éprouvai, du moment où j'embrassai du même coup-d'œil toute l'étendue de la scène ! Au fond d'un profond ravin, se présentait une mare circulaire, ayant au moins 300 pieds de circonférence, et remplie d'une matière liquide et noire ; de son centre s'élevait, avec un bruit épouvantable, un jet de la même matière, comme il était enveloppé de fumée jusqu'à trois pieds de la surface de la mare, je ne pus juger de la hauteur à laquelle il atteignait.

« Tout ce que je voyais me donna lieu de supposer que la cavité où se trouve la mare, est le milieu d'un cratère qui, après avoir vomi des quantités immenses de matière volcanique, a dissout les parties adjacentes de la montagne, à un tel point qu'elles se sont éboulées intérieurement, ne laissant que cette chaudière bouillante pour marquer sa situation. La surface de la mare est à 700 pieds au-dessous de ce qui paraissait être la cime la plus élevée du Krabla, et a 200 pieds au-dessous de la hauteur opposée sur laquelle je me tenais.

« La source ayant continué pendant quelques minutes à rejeter la matière boueuse, sa violence diminua sensiblement. Le terrein à l'ouest de la cavité étant assez solide, je décidai le guide à me suivre jusque sur le bord de la mare. Je montai

sur une digue au nord, formée d'argile rouge et de soufre, et comme le vent soufflait de ce côté, je pus considérer les objets bien à mon aise. Près du centre de la mare, est l'ouverture de laquelle s'élance la colonne d'eau, de soufre et d'argile noire bleuâtre, dont le diamètre est égal à celui du Geyser, dans ses plus grandes éruptions. La hauteur des jets variait de douze à trente pieds; lorsqu'elle avait graduellement diminué, l'on ne voyait plus dans l'orifice qu'un bouillonnement qui le distinguait du reste de la surface de l'étang. Pendant une heure que je restai en observation, les éruptions se renouvelèrent de cinq en cinq minutes; elles durèrent deux minutes et demie. J'en étais averti par un petit jet qui s'élevait dans cette même mare, un peu à l'est du grand; il communiquait évidement avec celui-ci, car une ligne continue de bouillonnement s'étendait de l'un à l'autre. Ses jets s'élançaient de cinq à douze pieds. Un autre canal bouillonnant dérivait de l'ouverture principale vers le nord-est, mais n'aboutissait pas un jet. Pendant l'éruption, les vagues du fluide bourbeux venaient battre les bords de l'étang et y déposaient une argile d'un bleu foncé. Au pied de la digue, le sol était percé d'une quantité innombrable de petits trous, desquels sortaient sans cesse, avec un sifflement très-fort, des bouffées de vapeur. A l'ouest de la mare, une pente

douce laissait échapper l'eau, qui, par une ravine tortueuse, coulait au pied de la montagne. Le terrain au tour du bord de la mare était si mou, que ce ne fut pas sans un danger imminent que j'essayai de plonger mon thermomètre dans le liquide. Cette tentative de connaître le degré de chaleur de la source fut inutile, parce que les exhalaisons sulfureuses, noircirent le verre.

« L'horreur qu'inspire la vue de cette mare singulière ne peut se décrire; pour s'en faire une idée, il faut la voir. L'impression qu'elle a produite sur mon esprit, ne s'en effacera jamais.

« Ayant regagné le lieu où nous avions laissé nos chevaux, je m'arrêtai quelques minutes pour examiner ce qui m'entourait. J'eus du regret de ne pas aller au sommet de la montagne qui n'était pas à plus de 500 pieds plus haut; malheureusement le temps dont je pouvais disposer, ne me le permit pas. Du point où j'étais, je n'apercevais que des objets tristes ou affreux. La masse du Krabla me parut composée d'argile, de pierre ponce et de sable, comme la montagne où j'étais, excepté qu'on y distinguait des couches de soufre, et que des rochers de forme bizarre perçaient sa surface. A gauche s'élevait le mont d'obsidienne; c'est un chaînon étroit qui court du nord au sud; il aboutissait à une montagne basse et circulaire, pardessus laquelle je pouvais découvrir une partie

du désert inhospitalier qui s'étend dans l'intérieur, jusqu'au Herdubreid, grand volcan en activité, et au Odæda Hraun, qui est, dit-on, la plus grande coulée de lave de toute l'Islande. A l'ouest de ce désert, on voit plusieurs montagnes basses où sont situées les Fremrinamar. Vis-à-vis de moi, la vallée était remplie de la lave décrite plus haut, et près de l'extrémité de laquelle les colonnes de fumée vomies par les sources sulfureuses, produisaient un bel effet. Au-delà paraissaient le Sellingafiall, le Blaafiall et le Burfell au sud du Myvatn, le Reikiahlidarfiall, et le Geysadagsfiall à l'ouest, entre lesquelles et le Krabla, se trouve le Leihrnukr, volcan dangereux, que je voyais à un mille de distance au-dessous de moi. Le cratère était environné d'un vaste espace de lave noire qui passe pour inaccessible, à cause du peu de solidité du terrain voisin; les côtés de la montagne la plus voisine étaient couverts de couches d'argile et de soufre.

« Je suis ensuite allé au Hraftinnufiall, ou mont d'obsidienne, ainsi nommé de la quantité de cette pierre qui s'y trouve; on l'appelle aussi agate d'Islande. On voit à l'ouest une grande cavité dans laquelle il y a beaucoup de tertres, la plupart à sommets pointus et composés entièrement de ce beau minéral. Les ondulations que l'on observe dans les espaces qui les séparent, me firent pré-

sumer que cette surface avait été couverte par une coulée d'obsidienne et que les monticules s'étaient formés par entassement, comme ceux de lave ordinaire. Ayant recueilli de beaux échantillons de ce minéral, je remontai à cheval, et me dirigeai vers un passage à l'extrémité septentrionale, espérant sortir par-là de cette affreuse région de volcans, je passai près des mares d'une eau bleuâtre, qui sans doute a bouillonné autrefois, et j'arrivai à une descente très-rapide, où je fus obligé de conduire mon cheval en zig-zag. Au pied de la montagne, nous avons étanché notre soif dans un ruisseau, dont l'eau quoique noire, était très-fraîche. Nous n'en avions pas bu une goutte depuis le matin. Tout autour du lieu que nous venions d'examiner, l'eau est d'une couleur bleue légère et si impregnée de soufre, qu'il est impossible d'en boire. Après une heure de marche au milieu d'une plaine pierreuse, nous avons rejoint la route; une lieue plus loin, nous sommes entrés dans une grande plaine couverte de lave à une époque reculée; ici c'étaient des cavernes, là une immense surface absolument unie; ensuite venaient des cendres et des scories vomies par un volcan à droite, qui est peu élevé, isolé et circulaire; il a une brêche à l'est; il ressemble à une vieille fortification. »

Ayant surmonté beaucoup de difficultés, et de

dangers en passant l'Yœkulaa, M. Henderson et son domestique eurent à traverser sans guide, et par une nuit très-obscure, un désert de plus de six milles. Ils purent d'abord découvrir la trace du chemin; au bout de deux milles il fut impossible de la distinguer, ce qui les obligea de mettre pied à terre, et de s'abandonner à l'instinct de leurs chevaux; le plus vieux fut placé devant, les autres le suivirent, et l'on chemina ainsi par monts et par vaux. Tout-à-coup l'un fut arrêté par une hauteur escarpée; on ne pouvait, en tâtonnant, deviner ce que c'était, quand le domestique s'écria : « Voici une fenêtre.

« Effectivement, dit M. Henderson, nous étions à Grimstad, il était plus de minuit; les habitans furent réveillés, et nous aidèrent gaîment à dresser la tente; ensuite ils m'apportèrent du lait et me félicitèrent de bon cœur d'avoir échappé à tous les périls de la route. Quelle touchante hospitalité!

« Ma tente et mon bagage avaient été tellement mouillés au passage de l'Yœkulaa, et les chevaux étaient si fatigués, que je pris le parti de rester un jour entier à Grimstad. Le lendemain le brouillard s'étant dissipé, mes regards se promenèrent sur le pays voisin. A l'exception de quelques cabanes et des pâturages appartenant à la ferme, on cherchait en vain une habitation, où

le plus petit signe de végétation. La triste uniformité de ce vaste désert n'était interrompue que par des montagnes neigeuses et des volcans de forme bizarre qui se présentaient presque de tous les côtés; le plus remarquable était le Herdubreid, ou volcan aux larges épaules. Cette montagne marque le midi pour la famille de Grimstad. Peu d'Islandais ayant des montres, l'horison leur tient lieu de cadran solaire. Ils le partagent en huit parties égales, distinguées par certains pics ou par des saillies de montagnes, ou s'ils n'en ont pas dans leur voisinage, ils y suppléent par des pyramides en pierres qu'ils élèvent sur les hauteurs voisines. La plupart ont été érigées par les premiers colons norvégiens, et de génération en génération elles ont été entretenues.

« La famille de Grimstad composée de quinze personnes, était très-occupée à faire les foins tout près de ma tente. La ferme est tenue par une veuve aidée du frère du défunt; elle a trois garçons et sept filles brillantes de santé et de jeunesse. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'air de satisfaction et de gaîté de tout ce monde. Je me convainquis plus que jamais, que le bonheur n'est borné à aucune condition, et que moins nous avons de besoins réels, plus nous jouissons de la vie, à l'abri des soucis et des inquiétudes, partage des hommes qui sont esclaves du luxe.

Eloignés de plus de neuf lieues de tout autre lieu habité, ces paysans conservent la simplicité des mœurs primitives. Ils sont confians, généreux, obligeans et pieux.

« Parti de Grimstad le 21, je perdis bientôt de vue toute trace de végétation, et je me retrouvai au milieu d'un désert de cailloux et de sable. En beaucoup d'endroits, on ne découvrait pas le moindre vestige d'un sentier. Il faisait très-chaud; la soif me tourmentait; mais je ne pus me désaltérer qu'à une petite rivière que je rencontrai à cinq heures du soir; au-delà, une plaine unie couverte d'herbe, et où paissaient des moutons, soulagea mes yeux fatigués de l'aspect continu des hauteurs arides. A son extrémité, des masses énormes de pierres éparses au pied d'une montagne, annonçaient les révolutions affreuses qu'elle avait dû éprouver par l'effet des eaux. Je dressai ma tente un peu plus loin dans une vallée fertile près de la ferme de Haukstad.

« Le lendemain je marchai au sud-est et franchissant l'extrémité orientale de la montagne opposée à Haustad, je descendis dans le Hofsnadal, en traversant plusieurs fondrières dangereuses,



ayant un précipice immense de rochers en colon-[illegible] jusqu'au point où j'atteignis la ri-[illegible] depuis quelque temps la rive [illegible] M. Thorsleinsen, doyen

du Nordur-Mule-Syssel, est situé sur une hauteur qui domine sur une vaste étendue de pays. A droite, une vallée s'avance dans l'intérieur où elle est bornée par de hautes montagnes couvertes de neige; on a devant soi le Smœrvatn et le Krossavik, monts très-élevés; à gauche, s'ouvre la baie de Vapnafiord, sur la rive septentrionale de laquelle est le comptoir de même nom. Hof est fameux pour avoir été jadis un temple païen, dont la porte forme encore celle de l'église du lieu. La population de cette paroisse s'élève au-delà de 400 individus; cependant il ne s'en trouve qu'un seul vieillard de quatre-vingts ans, qui ne sache pas lire; ce qui est chez lui la suite d'une infirmité naturelle.

« Le doyen m'accompagna le 23 jusqu'au Hofsaa et au Sunnudalsaa, deux rivières considérables que je traversai; elles reçoivent en grande partie leurs eaux des montagnes neigeuses, et se réunissent un peu plus bas. Ayant suivi quelque temps la rive droite du Sunnudalsaa, et passé devant une cataracte magnifique, le chemin fit un détour à gauche, et traversant un terrain marécageux, nous nous sommes trouvés sur la rive gauche du Fossaa ou rivière des cataractes. Il fallut mettre pied à terre pour gravir sur la montagne. Durant cette montée, j'étais à chaque instant récréé par la vue de superbes chutes d'eau; l'étang où elles tombaient, était à cent pieds au-

dessous du bord du précipice que nous longions.

« Au sommet de la montagne, nous sommes entrés dans le Smœrvast-Heide, grand plateau stérile où je ne remarquai que quelques flaques d'eau, de grands tas de neige et une coulée de lave située si haut et entourée de tant de montagnes irrégulières, qu'elle doit être sortie de quelque volcan voisin. A l'extrémité du plateau, nous descendîmes par une pente beaucoup plus roide que l'autre, dans un terrain composé de fondrières entremêlées d'espaces remplis de cailloux. Je dressai ma tente à Fossvœllum, plaine des cataractes, belle ferme dont la situation est extrêmement pittoresque, entre de riches prairies et des montagnes. . . . .

« Ayant franchi les marais et une petite montagne au sud de Fossvœllum, j'arrivai bientôt sur les bords de l'Yœkulsaara-Bra, grand fleuve qui reçoit quatre-vingt-huit rivières ou ruisseaux, avant de porter ses eaux à l'océan. Il est encaissé entre de hauts rochers perpendiculaires, à l'endroit où je le passai sur un pont de bois très-mince, large de cinq pieds et long de cinquante-trois; en ce moment il était élevé de soixante-huit pieds au-dessus de l'eau qui coule avec un grand fracas. J'avais mis pied à terre, je fis aisément trembler le pont en empoignant les perches qui servaient de parapets.

[illegible] à gauche, et j'entrai dans une autre, où [illegible] une montagne dont les flancs revêtus de neige, me préservaient des rayons de cet astre; j'éprouvai alors combien, dans une région déserte, l'ombre d'un grand rocher est précieuse. Ce canton est l'Eskifiords-Heide; les fondrières et les ravines profondes que l'on y rencontre alternativement, y rendent la montée très-pénible; [illegible] de rencontrer au sommet de ce col très-[illegible] [illegible] roide et pierreuse, on se [illegible] amphithéâtre de plusieurs [illegible], dont le fond consiste en [illegible] brisés, et en [illegible] Les montagnes de chaque [illegible] [illegible]euses; l'on est sur-[illegible] [illegible] singulière de celles de [illegible] pyramides, formées [illegible] superposées les unes aux au-[illegible] [illegible] excavations, qui, décri-[illegible] [illegible], pénètrent dans le corps [illegible], on les prendrait pour des niches [illegible] à recevoir des statues colossales. A gauche j'avais une grande quantité de neige abritée au nord et à l'est, et complètement exposée au soleil.

[illegible]heminai péniblement pendant deux heu-[illegible] [illegible]u'à l'extrémité sud-est de cet amphi-[illegible] où le Reyder-Fiord et l'Eskiford, bordés

« Le mauvais temps m'empêcha de bouger le 25. J'espérais profiter de ce repos forcé qui m'offrait l'occasion de rendre visite à la famille de la ferme voisine, et d'observer de près les mœurs des Islandais. A mon grand regret, je les trouvai bien différens de tous leurs compatriotes. La paresse, l'ivrognerie, la calomnie, l'habitude de jurer, paraissaient chez eux des vices habituels. J'appris ensuite que c'était une famille de mauvais sujets qui avaient été punis par la cour de justice, pour avoir composé des couplets diffamatoires contre leurs voisins. Faut-il attribuer ces vices à l'état d'aisance de ces hommes?

« J'éprouvai aujourd'hui un inconvénient que je n'avais ressenti de ma vie; mon pain était entièrement consommé; quoique j'eusse beaucoup d'autres provisions, cette privation me fut sensible.

« Je m'éloignai le 26 des bords du Lagarfliot, dont les rives sont bordées de beaux bois. A gauche s'élevaient quatre montagnes très-hautes, formant un carré, la perspective était bornée à une certaine distance par le Snœfiall, montagne conique et couverte de neige; c'est un ancien volcan. Au-delà d'une forêt de bouleaux, dont quelques-uns avaient une vingtaine de pieds de hauteur, je descendis dans une vallée profonde où la chaleur du soleil était incommode. Ensuite je

tournai à gauche, et j'entrai dans une autre, où j'escaladai une montagne dont les flancs revêtus de neige, me préservaient des rayons de cet astre; j'éprouvai alors combien, dans une région déserte, l'ombre d'un grand rocher est précieuse. Ce canton est l'Eskifiords-Heide; les fondrières et les ravines profondes que l'on y rencontre alternativement, y rendent la montée très-pénible; au lieu de rencontrer au sommet de ce col très-étroit, une descente roide et pierreuse, on se trouve sur un vaste amphithéâtre de plusieurs milles de circonférence, dont le fond consiste en fragmens immenses de rochers brisés, et en coulées de laves anciennes. Les montagnes de chaque côté sont grandes et majestueuses; l'on est surtout frappé de la structure singulière de celles de la droite, qui s'élèvent en pyramides, formées d'assises de roches superposées les unes aux autres avec quatre grandes excavations, qui, décrivant des demi-cercles parfaits, pénètrent dans le corps de la chaîne; on les prendrait pour des niches prêtes à recevoir des statues colossales. A gauche j'avais une grande quantité de neige abritée au nord et à l'est, et complètement exposée au soleil.

« Je cheminai péniblement pendant deux heures, jusqu'à l'extrémité sud-est de cet amphithéâtre, où le Reyder-Fiord et l'Eskifiord, bordés

de tous côtés de très-hautes montagnes, s'offrirent à ma vue. A 2000 pieds au-dessous de moi, j'apercevais dans la seconde de ces baies, un navire à l'ancre ; les maisons du comptoir sont adossées à la falaise, qui, interrompue en plusieurs endroits, donne passage à des cascades superbes. Au-delà s'élance le Holmafiall, l'orgueil de ce canton.

« M. Videlin, le bailli, frère de l'évêque, me reçut très-bien ; c'est peut-être l'Islandais de nos jours qui a le plus voyagé ; il est allé plusieurs fois dans les Indes orientales et dans d'autres pays lointains. Dans une excursion que je fis le 27 à la côte septentrionale de la baie pour visiter des cavernes, j'y admirai de beaux groupes de cristaux qui se présentaient de tous les côtés à la vue, le rivage était parsemé de calcédoines et de fragmens de marbre blanc ; près du comptoir, j'observai une veine d'une substance noire à demi transparente, qui ressemblait à la houille. Des chaînons de trapp disposés horizontalement et fort étroits, se montraient sur différens points.

« A Eskifiord, j'étais parvenu à l'extrémité sud-est de ma route, je voyageai ensuite droit au sud à Holmar : tout le long de la côte, les montagnes s'élèvent à une hauteur prodigieuse, formant des couches horizontales, qui de chaque côté corres-

pondent exactement sur les points qui ont été évidemment écartés par une rupture violente.

« Une suite de montées et de descentes me fit arriver dans le Skriddal, grande vallée qui s'ouvre au nord-ouest dans le Herred; je parvins avec beaucoup de peine à son extrémité supérieure, d'où j'escaladai à pied, par un chemin tortueux, une montagne escarpée qui me conduisit dans le Stapsheide, canton entrecoupé d'espaces pierreux, ou couverts de neige, ou remplis de fondrières; la plus grande difficulté fut d'en sortir au milieu de la nuit, en passant des torrens dont les bords étaient si mous, que nous ne savions de quel côté nous tourner, enfin je pus dresser ma tente dans un endroit sec.

« Le lendemain, je continuai ma route dans le Breiddal, où je ne pus assez admirer la forme bizarre des montagnes que j'avais de chaque côté; et qui représentaient tant d'objets divers, que j'aurais pu me croire dans un panorama. Cette montagne singulière est le Smaatindufiall.

« Eydal fut le terme de ma course au sud; je me dirigeai ensuite au sud-ouest. Le 31, je passai le Breiddalsaa, et suivis la côte maritime, au pied de falaises prodigieuses, dont les débris embarraissaient la route. Le changement de perspective ne me déplût pas; je voyais la surface immense de l'Océan; ses flots venaient battre le pied des

hauteurs, dont le sommet était enveloppé de brouillards. Dans les environs du Beruness, cap qui s'avance au sud, il y a plusieurs fermes; leurs habitans ayant la facilité d'ajouter les productions de la mer à celles de la terre, sont plus aisés que ceux de l'intérieur.

« Arrivé sur la côte septentrionale du Berufiord, je louai un bateau pour traverser cette baie avec mon bagage, mon domestique fit le tour avec les chevaux. J'évitai par là une marche de quatorze milles, et les animaux furent soulagés d'autant; la largeur de la baie est de huit milles.

« Je débarquai le soir au comptoir de Diupavog, le plus méridional de la côte orientale. Il ne consiste qu'en une boutique et quelques magasins; tous ces bâtimens sont grands et en bon état. Le port est un des meilleurs de l'île; on y fait un commerce important. Je visitai dans les environs plusieurs cavernes curieuses, et remarquables par leurs beaux cristaux.

« A six milles au large de ce golfe, il y a plusieurs îles dont la plus grande est Papey. On suppose qu'elle tire son nom de ce qu'elle a été habitée par des pêcheurs chrétiens venus d'Irlande, ou des Hebudes avant l'arrivée des Norvégiens en Islande. Autrefois elle était fameuse par la quantité d'édredon qu'elle fournissait, et qui se montait annuellement à dix quintaux. Mais on dit que les

oiseaux, effrayés par le bruit des bâtimens de guerre anglais envoyés dans ces parages pour protéger la pêche, ont abandonné ces parages.

« Je poursuivis ma route le 2 septembre, le long de la côte du Hamarsfiord, au milieu des débris du Bulandstinde, et à l'extrémité de l'Alptafiord, je dressai ma tente près de la ferme de Starmyra. Puis je m'avançai un peu dans les terres et je montai dans le Lonsheide, canton raboteux et désert; jamais les maladies contagieuses ne l'ont franchi; des brouillards continuels l'enveloppent. J'en sortis par un défilé qui aboutissait à des précipices affreux. La brume m'empêcha de bien voir une magnifique cascade, dont j'appris depuis que la hauteur est de plus de 350 pieds. L'atmosphère s'éclaircit un peu, quand je fus descendu dans une plaine plus basse, remplie de cailloux que les eaux ont entraînés des yœkuls voisins. Nous avions la mer à gauche et à peu de distance à droite, une chaîne de grandes montagnes cachées par le brouillard jusqu'à leur base. Je me reposai enfin près du presbytère de Stafafell. Cette paroisse a une population de huit familles. Elle est au pied de collines circulaires qui jadis furent couvertes de bois d'où lui vient son nom qui signifie mont aux arbres. A l'ouest une plaine basse large de deux milles, est traversée par le Yœkulsaa-i-Lon, torrent formidable que

vomit le Lons-Yœkul, grand glacier peu éloigné. Souvent au printemps et en été le torrent se gonfle tellement qu'il inonde toute la plaine, et qu'entre les montagnes de chaque côté, l'on n'aperçoit qu'une vaste nappe d'eau. Ce qui rend cette rivière difficile à passer, est la grande variation de son cours, et la mollesse extrême du fond, produite par l'immense quantité d'argile et de petits cailloux qu'elle entraîne des hauteurs ; lorsqu'elle emporte des glaçons, elle est encore plus dangereuse, car il faut user de beaucoup de précautions pour conduire les chevaux entre ces masses flottantes.

« Les pluies avaient tellement gonflé l'Yœkulsaa-i-Lon en ce moment, que je fus obligé d'attendre jusqu'au 5 après-midi pour le traverser. Il avait un aspect formidable et couvrait presque toute la plaine entre le Stafafell et les montagnes voisines de Vestr-Horn. Le trajet prit beaucoup de temps; mais il eut lieu sans accident. Le soir je campai près de Fiœrdr, ferme voisine du Vestr-Horn, ou cap occidental, composé de trois montagnes terminées par des prés.

« Le col d'Almannaskard où j'atteignis le 6, m'offrit une perspective d'un genre extrêmement imposant et absolument nouveau. J'avais à mes pieds un précipice dont la base était baignée par la mer, et qui n'avait pas moins de 900 pieds de

hauteur perpendiculaire; à gauche l'Océan s'étendait dans un lointain sans borne; à droite, je voyais le Hornafliot dont la rive orientale était bordée des maisons formant la paroisse de Biarnaness. Au-delà, des montagnes couronnées de glaces, se prolongeaient à perte de vue, et se terminaient à l'ouest par l'Orœfa-Yœkul, la plus haute cime de l'Islande.

« Les pierres éparses sur la descente de l'Almannaskard, retardèrent beaucoup ma marche, à chaque pas j'en mettais plusieurs en mouvement, et il fallait beaucoup d'agilité pour ne pas être emporté avec elles dans l'abîme. Le voyageur est aussi exposé aux éboulemens d'une montagne immense, suspendue au-dessus du col, à une hauteur de 1100 pieds au moins; il en était tombé des portions peu de jours auparavant; elles me causèrent de grands embarras. Les montagnes de ce canton, ont un aspect blanchâtre; elles sont la plupart schisteuses, et offrent aussi un basallte poreux dont les couches se reconnaissent, en différens endroits, par la régularité de leurs colonnes perpendiculaires.

« Comme le Hornafliot, dont la largeur est de deux milles, paraissait extrêmement gonflé par les pluies, j'allai demander conseil au propriétaire de la ferme d'Arnaness. Il chargea son fils de me conduire chez son frère qui demeurait quatre milles plus haut, celui-ci me donna un guide;

je passai aisément et je parcourus ensuite trois milles entre des masses immenses de rochers de basalte, dont quelques-uns paraissaient être tombés des montagnes voisines, et d'autres être encore en place. Il y eut un endroit entr'autres où j'aurais pu me croire entouré des ruines de quelques-uns des plus beaux édifices de l'architecture grecque. Ces colonnes s'élevaient les unes sur les autres, avec la plus parfaite exactitude; elles étaient disposées de manière à former un demi cercle; elles sont absolument perpendiculaires; quelques divisions ont à-peu-près quatre pieds de long, la plupart en ont deux à trois, et cinq, six ou sept côtés. Toutes celles qui étaient renversées, ayant une extrémité concave et l'autre convexe, je grimpai sur les points, où il en manquait, et je reconnus que toutes étaient concaves à la partie supérieure, et convexes à l'inférieure, de sorte qu'elles s'adaptaient parfaitement les unes aux autres.

« Les Islandais donnent à ces colonnades naturelles, le nom de *Trœllahlad*, ou mur des Géans, et aux cavités qui se trouvent dans les rangées de basalte de moindre dimension, celui de *Dverga Kamrar*, ou chambres des Nains, et quand ils veulent décrire un ouvrage fait avec beaucoup d'art, ils l'appellent Dverga-Smidi, ce qui prouve que, semblables à tous les habitans des pays plon-

gés dans les ténèbres, ils ont l'habitude d'attribúer ce qui leur paraît extraordinaire, à des êtres surnaturels. Combien ne devons-nous pas d'actions de graces à Dieu de la lumière des sciences! C'est elle qui dissipe les êtres fantastiques inventés par la superstition, et qui, nous faisant pénétrer dans les sanctuaires les plus intimes des mystères de la nature, nous met à même de connaître les découvertes qui chaque jour révèlent la sagesse, la puissance et la grandeur du créateur.

« La ferme est entourée d'une fortification naturelle de colonnes basaltiques, à travers lesquelles il faut pénétrer pour arriver. Profitant du beau temps, j'allai le lendemain jusqu'à Reinavellir, situé à l'extrémité sud-est du Breidamark-Yœkul. D'abord on traverse alternativement des fondrières et des sables, à un quart de milles de distance du Myrar-Yœkul et de l'Heinaberg-Yœkul; ce sont des branches de la chaîne du Klœfa-Yœkul, il unit les nombreux glaciers qui s'avancent vers la côte orientale de l'Islande, et occupent un espace de plus de trois milles carrés. Ils sont très-élevés et étroits derrière le point où ils quittent le noyau central; en s'étendant, ils s'abaissent et s'élargissent, jusqu'à la plaine qu'ils bornent à une distance de dix à douze milles, où ils présentent une lisière haute de vingt à cinquante pieds. Leur disposition circulaire, et leur

inclinaison vers les prés qu'ils embrassent, suggèrent l'idée d'une masse énorme de fluide qui, s'étant avancé dans la plaine, a été congelée dans la position qu'ils occupent aujourd'hui. Leur région supérieure semble n'être composée que de la neige la plus pure; vers le milieu, ils deviennent noirâtres, ce qui, je suppose, est dû au mélange de sable et de poussière des montagnes adjacentes, et vers leur base, ils prennent une belle teinte verdâtre, qui, réfléchissant les rayons du soleil, produit l'effet le plus brillant.

« Indépendamment de plusieurs rivières peu considérables, il sort de ces yœkuls, trois grands fleuves: le Holmsaa, le Heinabergsvatn et le Kolgrimaraa. Le trajet d'aucun d'eux ne fut très-difficile; excepté celui du premier qu'il fallut d'abord essayer en plusieurs endroits, avant d'en venir à bout. Toute cette plaine a été autrefois très-peuplée, mais les ravages causés par les débordemens, ont chassé tous les habitans. Il n'y reste plus aujourd'hui que la ferme de Heinaberg qui, vue d'une certaine distance, paraît située au milieu de la glace.

« Le Hreggs-Gerdismula est une montagne composée principalement de tuf, et percée d'une quantité de trous forts grands, à travers lesquels on apercevait le ciel; un groupe de petites colonnes basaltiques attira mon attention sur une

montagne opposée : il était à plus de 700 pieds de hauteur, on aurait dit des barres de fer liées ensemble au sommet, s'écartant par le milieu et perpendiculaires à leur base. Les vallées des montagnes que je rencontrai sont passablement peuplées ; en arrivant dans la plaine, je fus frappé de l'aspect du Kaalfafell-Yœkul, glacier magnifique, et encore plus de ce que les côtés de la vallée dans laquelle il s'avance, sont fertiles jusqu'au bord de la glace. Jamais je n'avais tant vu de bétail en Islande.

« Au-delà du Bredibœlstadar-Fiall, montagne qui penche d'une manière effrayante, et dont les fragmens couvrent la route, j'entrai dans le Fellshverfi, beau canton situé entre des hauteurs qui font suite à la précédente et le Breidamark-Yœkul, et s'ouvre du côté de la mer éloignée de trois milles de l'intérieur de la vallée. Un peu à l'ouest de Reinavallir, la ferme de Fell est située au pied de la montagne de même nom, qui est complètement fendue à sa base. Fell est habité par un riche paysan dont la famille nombreuse peuple les maisons voisines. Quand on réfléchit aux fréquens tremblemens de terre auxquels l'île est sujette, la position de ces gens paraît extrêmement dangereuse, et suivant une ancienne prophétie, le rocher suspendu au-dessus de leur tête, est destiné à les réduire en poudre. Toutefois, tout

ce monde paraît vivre dans la plus grande sécurité.

« Le paysan de Reinavallir ayant consenti à me conduire au-delà de l'Yœkulsaa-Aa-Bridamerkur-Sand, fleuve que le capitaine Van-Sheel, en se séparant de moi, m'avait représenté comme le plus formidable et le plus périlleux de l'Islande; je m'en approchai après avoir passé le Veduraa, rivière assez large, dont les rives sont bordées de morceaux de mottes de terre et de gros morceaux de bois entraînés de l'intérieur de l'yœkul.

« Ce Yœkul est moins une montagne qu'un immense champ de glace, long de vingt milles, large de quinze et élevé de 400 pieds au-dessus du niveau du sable; tout l'espace qu'il occupe a été autrefois une plaine fertile et bien peuplée. Au quatorzième siècle, six volcans, qui firent éruption en même temps, ravagèrent une étendue de cent milles le long de la côte; les glaciers de l'intérieur vomirent sur ce terrain uni, des torrens d'eau qui emportèrent d'énormes masses de glaces. Celles-ci arrêtées dans leur marche, s'arrêtèrent, et en s'accumulant ont entièrement bouché le passage aux eaux. Ce glacier fait continuellement des progrès vers la mer, et menace de couper, dans peu d'années, toute communication entre les cantons du sud et ceux de l'est.

« Avant d'être sous le vent du bord du glacier,

je ressentis en même-temps les extrêmes du froid et de la chaleur, j'étais transi d'un côté par l'air froid et perçant qui venait du yœkul, tandis que de l'autre, les rayons brûlans du soleil me frappaient. Près de la glace le froid cessa; et je transpirai abondamment, quoique je fusse sur mon cheval.

« Parvenus sur les bords du fleuve, nous reconnûmes que depuis peu de temps il avait changé de lit: il fallut marcher long-temps au milieu des sables remplis de trous, avant de voir de l'eau; au bout d'un quart de mille, le mugissement des flots nous avertit du danger. Après avoir passé plusieurs branches inférieures, nous atteignîmes un banc de sable baigné par le courant principal; mais il était si impétueux et il semblait si difficile d'éviter les glaçons énormes qu'il roulait, que le guide jugea qu'il valait mieux essayer de traverser le yœkul, un peu au-dessus du point d'où le fleuve en sort. Quoique rarement praticable pour les chevaux, il est rare que le glacier ne le soit pas pour les hommes, et c'est par là seulement que l'on peut mener les moutons d'un côté à l'autre. Le guide alla donc faire une reconnaissance, mais les fentes et les crevasses de la glace offraient tant de dangers, qu'il renonça bientôt à son entreprise.

« La source du fleuve n'était qu'à deux jets de pierre de nous; on voyait l'eau sortir en bouil-

lonnant d'une manière terrible, du milieu du glacier, tantôt elle s'élevait, tantôt elle s'abaissait, et entraînait constamment des glaçons très-gros qu'elle emportait à la mer.

« Enfin, nous avons essayé le passage, les chevaux eurent de l'eau jusqu'au poitrail; ceux qui n'étaient pas très-forts, faillirent à être renversés. Ensuite il fallut traverser d'autres branches qui n'offraient pas moins de danger; il n'y avait pas deux minutes que j'avais atteint le bord d'une de celles-ci, qu'un glaçon, ayant au moins trente pieds carrés, fut entraîné près de moi, avec une violence irrésistible. Les flots qui écumaient, le bruit que causaient les pierres précipitées l'une contre l'autre au fond du fleuve, et les glaçons qui, arrêtés dans leur marche par des rochers, étaient frappés avec fureur par les vagues; tous ces objets produisaient l'effet le plus effrayant.

« Arrivés sans accident sur la rive opposée, nous avons tous ôté nos chapeaux pour remercier Dieu de sa protection signalée dans cette occasion. Le guide parvint heureusement à regagner la rive d'où il venait; nous ne nous sommes éloignés qu'après qu'il nous a eu fait le signal convenu pour nous avertir; nous pouvions à peine l'apercevoir, tant la distance est considérable.

« Au-delà du fleuve, le Breidamark-Yœkul se dirige au nord-ouest, et se termine à l'Œræfa-

Yœkul, dont les divisions inférieures gagnent les montagnes qui bordent la côte: il est verdoyant, tandis que ses parties hautes couvertes de neige, s'élancent à 6,240 pieds au-dessus de l'horison. Une montagne étroite élève ses cimes aiguës entre les deux glaciers; quoique plongés entre des neiges perpétuelles, ses flancs sont revêtus de verdure, les paysans du voisinage font passer leurs moutons pardessus la glace, pour y aller pâturer en été.

« Après avoir traversé sans difficulté trois rivières, et doublé l'angle sud-est de l'Œræfa-Yœkul, nous avons parcouru le canton le plus triste et le plus affreux qu'il soit possible d'imaginer. Il est rempli des ruines d'une chaîne de montagnes, bouleversées jusques dans leurs fondemens en 1362, par une terrible explosion de l'Œræfa-Yœkul, qui dévasta toute la côte voisine. Je n'apercevais que des débris énormes de rochers, noircis par le feu et recouverts de glaçons. Ce désert est suivi de montagnes peu élevées, puis d'une plaine parsemée de fragmens de pierre ponce, d'obsidienne et de scories, et terminée par le Hnappavellir, glacier au pied duquel je dressai ma tente entre deux fermes. Leurs habitans rivalisèrent à qui exercerait envers moi le bienfait de l'hospitalité; et me prièrent de les excuser de ce qu'ils n'étaient pas si polis que je pouvais le désirer.

« On voit vis-à-vis du Hnappavellir, l'Ingolfs-

hœfdi, promontoire qui tire son nom du norvégien Ingolf, fondateur de la colonie de ses compatriotes en Islande. Il tenait autrefois au continent dont il a été séparé par quelques convulsions de la nature, si fréquentes dans cette île; c'est là que finit le banc de sable, qui, commençant au Hammarsfiord, se prolonge parallèlement à la côte sud-est, à la distance d'un à deux milles du rivage. Depuis le Horns, la côte court au sud-ouest jusqu'à ce promontoire, où elle tourne droit à l'ouest; elle est unie, généralement sablonneuse, et coupée en divers endroits par de grandes rivières qui descendent des glaciers. Le terrain habitable, est situé au bas de la rangée des montagnes les plus basses, qui sur plusieurs points bordent le sable à quinze et vingt milles de la mer.

« Avant de quitter cette ferme, j'eus une nouvelle preuve de l'hospitalité désintéressée des Islandais. Mes chevaux commençant à être fatigués de la longueur et de la nature de la route, il était nécessaire de les échanger contre d'autres plus frais. En ayant parlé à un des paysans, il troqua aussitôt un cheval robuste contre un des miens, sans me rien demander en retour. C'est ce que ces insulaires appellent le hestakaup, et qu'ils regardent comme un devoir sacré à remplir en-

vers les voyageurs qui ont recours à eux pour cet objet.

« Après avoir traversé un canton bas et marécageux, qui prend naissance au pied des glaciers, j'arrivai à une descente brusque, ayant à gauche les sables dont il vient d'être question, et à droite les flancs grossièrement creusés d'une montagne peu élevée, formant le premier anneau du chaînon qui compose la base occidentale des glaciers. Je cheminais au nord autour d'une grande baie. Un peu au nord de la ferme de Hof, on me montra le Goda-Borg, montagne haute, de couleur blanche et de forme conique. Sur son sommet s'élève un autel consistant en quatre grandes pierres, un peu creusées dans leur centre; on y sacrifiait des hommes aux jours du paganisme. Toutes les montagnes des environs sont très-escarpées, et comme suspendues au-dessus des fermes situées à leur base. Elles paraissent d'origine volcanique, et ont été bouleversées par des éruptions postérieures à leur formation. Le fermier de Hof est connu, dans l'île entière, sous le nom de David du désert, et renommé par le vif attachement qu'il professe pour l'ancienne littérature scandinave et les mœurs de ses aïeux. Poëte lui-même, il possède en manuscrit plus de cent sagas ou chroniques rimées. Il en sait la plus grande partie par cœur, et confirme ses asser-

tions par de longues citations de ces anciennes autorités ; il a aussi recueilli un grand nombre de poëmes plus modernes.

« J'échangeai mon autre cheval à Hof, et je m'acheminai vers Skaftafell avec David, qui entreprit d'être notre guide dans tout l'espace ravagé, en 1727, par une éruption de l'Œrœfa-Yœkul ; on y entre vis-à-vis de l'église de Sandfell, de laquelle les glaciers situés derrière prennent le nom de Sandfell-Yœkul, il est couvert de toutes sortes de fragmens de rocher qui ont subi l'action du feu ; quelques-uns sont de la dimension d'une maison ; des glaçons y sont aussi mêlés, et comme les autres débris les préservent de l'action du soleil ; ils ne fondent pas, et gênent beaucoup la marche du voyageur.

« Les Islandais qui demeurent dans le voisinage du volcan, ayant entendu, pendant l'été actuel, un grand bruit dans le volcan, vivaient dans des appréhensions continuelles d'une éruption prochaine, ces craquemens étant généralement regardés comme les avant-coureurs de ces funestes événemens. Il paraît plus probable qu'ils étaient dus à la rupture de certaines parties du glacier qui, durant l'hiver, avait fait de grands progrès vers la plaine. A l'extrémité des débris volcaniques, j'arrivai dans un marécage. Quoique nous eussions aperçu de loin la ferme de Skafta-

fell, située sur le bord d'une montagne, nous en étions encore à trois milles, lorsque nous fûmes surpris par la nuit. Nous avions deux grandes rivières à passer. L'une, quoique moins large, était presque aussi rapide que le Breidamark-Sand. Ayant marché quelque temps du côté où nous avions vu la maison, nous avons atteint la rive du Skeideraa, et nous sommes entrés dans une ravine profonde à droite. Tout-à-coup nous avons été arrêtés par une montagne escarpée qui nous a barré le passage. Entourés de tous côtés par des glaciers et des torrens fougueux, enveloppés par l'obscurité, et hors d'état de trouver une issue pour sortir de ce mauvais pas, nous sentions combien notre position était désagréable. Il est difficile de prévoir quelle alternative nous aurions choisie. Au moment où nous nous y attendions le moins, nous fûmes tirés de notre perplexité par l'aboiement d'un chien qui n'était pas à plus d'un jet de pierre de nous. Je n'oublierai jamais l'émotion joyeuse que je ressentis dans cette occasion. Bientôt je pus dresser ma tente près de la ferme.

« Comme le temps fut très-beau, le 10 j'escaladai les montagnes qui sont derrière Skaftafell. Parvenu au sommet, d'où j'espérais jouir d'une vue très-étendue des glaciers de l'intérieur, je trouvai, à mon grand déplaisir, qu'une longue chaine de falaises raboteuses, interceptait la

perspective de ce côté. Cependant je n'eus pas sujet de regretter ma peine, car les glaciers de l'est se déployaient dans toute leur magnificence. Le Skeideraa entrecoupait la plaine de ses bras nombreux; il avait sa source à peu de distance, et versait une immense quantité d'eau dans l'océan. Au nord de l'Eyafialla-Yœkul, je découvrais le cratère de Kœtlugia, volcan aquatique. Tout le terrain renfermé entre les montagnes, avait été très-peuplé avant le quatorzième siècle; les éruptions des volcans l'ont fait déserter; on n'y compte aujourd'hui que huit fermes.

« Quand nous eûmes passé le Skeideraa, nous eûmes à droite le Syder-Skeideraa-Yœkul, qui, à l'exception de la hauteur, ressemble beaucoup au Breidamark. Les cendres et les sables que lui envoyent les volcans voisins, lui dònnent une teinte plus noire qu'aux autres glaciers de la côte, et les rochers qui percent sa surface en différens endroits, et qu'il a emportés en s'avançant, le rendent encore plus sombre. Ce qui le rend surtout remarquable, est la marche alternativement progressive et rétrograde à laquelle il est sujet à certaines époques. Dans certaines années, il vient jusqu'au promontoire de Lomagnupr, ensuite il recule de plus d'un demi-mille en arrière. En 1727, pendant que les glaciers volcaniques de Norder Skeideraa et d'Œrœfa étaient en éruption, ce gla-

cier inférieur se mit à s'ébranler à la grande consternation de quelques voyageurs qui passaient sur les sables en avant. Ils racontèrent qu'il avait remué en avant et en arrière, avec un mouvement d'ondulation, pareil à celui des vagues de la mer, et vomissant en même temps de sa base des torrens innombrables qui paraissaient et disparaissaient presque instantanément, en proportion de son agitation. Comme il marchait lentement, les voyageurs témoins de ce phénomène, eurent le temps de se sauver; mais le torrent continua à couler si brusquement et si subitement, que de tout l'été l'on ne put cheminer de ce côté.

« Nous avons rencontré au milieu des sables les restes de la saillie qui eut lieu en 1787; c'est une élévation de trente à cinquante pieds, couvrant une étendue de plusieurs acres, et dont la superficie ne diffère pas des autres parties du terrain sablonneux; je croyais d'abord que ce n'était qu'une immense digue sablonneuse qui avait résisté à la violence des flots; quand j'eus parcouru plus d'un mille sur cette surface, je reconnus que je marchais sur des masses et des cavernes d'une glace ancienne. Sans l'intelligence et l'expérience de notre guide, je ne me serais certainement pas hasardé à poursuivre mon voyage dans cette direction. Après être descendus dans une cavité, nous avons passé entre de grandes mares d'eau blan-

che, et autour de plusieurs sources qui envoient de gros ruisseaux dans les sables. Ce canton est à peu près à trois quarts de mille du bord actuel du glacier; près du milieu de l'espace intermédiaire, on voit beaucoup de monticules laissés par le glacier lorsqu'il se retira en 1812, dernière époque à laquelle on a observé ses mouvemens.

« Le trajet de quelques-uns des Gnupsvatn, rivières que l'on rencontre à l'ouest des sables, n'est pas moins formidable que celui du Skeideraa. Ces rivières sont défendues à droite par le Lomagnupr qui s'avance dans les sables; tout annonce que jadis il était baigné par la mer. Il a au moins 1500 pieds de haut; sa masse offre un tuf grossier et brun, qui renferme un nombre infini de petites pierres bleuâtres pointues, que je pris pour des morceaux de basalte. Les débris du tremblement de terre de 1789 couvrent un espace que l'on traverse avant d'arriver à une lave brune qui doit avoir coulé avant la découverte de l'île. Le passage du Diupaa est dangereux et difficile. Le soir je dressai ma tente à Kœlfafell.

« Le voyageur, en traversant le Gnupsvattn, passe, de la région des neiges et des glaces perpétuelles, dans une autre, renommée par son aspect agréable et sa fertilité, quoique entièrement bouleversée par les terribles convulsions de la nature, auxquelles elle a été sujette dans le siècle précé-

dent. Le Norder-Skeideraa-Yœkul et le Skaptar-Yœkul, qui s'élèvent à une distance considérable à l'est et au nord, et les montagnes basses qui sont plus rapprochées, en abritant les habitans des vents froids de l'hiver, procurent à leurs troupeaux une pâture assez abondante. Les nombreuses maisons qui bordent la base des collines, la riche végétation qui tapisse les deux tiers des hauteurs, et les magnifiques colonnes de basalte qui surmontent le sommet des falaises, tout se réunit pour rendre les cantons de Sida et de Fliotshverfi, les plus délicieux de l'Islande. Ce dernier qui est le plus oriental, a été ravagé en 1753 et 1783, par des éruptions du Norder-Skeideraa-Yœkul.

« Celle-ci paraît avoir été non-seulement plus effrayante dans ses effets, qu'aucune autre dont il soit mention dans les annales modernes de l'Islande; mais elle a eu aussi les suites les plus funestes et les plus affligeantes; d'immenses torrens de lave bouillante se précipitèrent de toutes les collines avec une vitesse incroyable, et s'étant répandus dans la plaine, consumèrent hommes, bestiaux et habitations, en un mot, tout ce qui se trouva sur leur passage. Toute espèce de végétation fut détruite dans un instant autour du volcan, par les cendres, le soufre et la pierre ponce qu'il vomissait. Ce qui était plus effrayant encore, ces ma-

tières lancées à une hauteur extraordinaire, se dispersant sur toute la surface de l'île, imprégnèrent l'atmosphère d'une vapeur nauséabonde, interceptèrent les rayons du soleil et empoisonnèrent tout ce qui pouvait satisfaire la faim ou apaiser la soif des hommes et des animaux. La quantité de cendres qui tomba fut telle que, dans les parties de l'île les plus éloignées, on la ramassait par poignées. Près de quatre cents insulaires furent tout-à-coup privés d'asile. Le poisson s'éloigna des côtes; les élémens semblèrent se disputer entre eux à qui commettrait les plus grands dégâts. La famine et les maladies contagieuses étendaient de tous côtés leurs ravages. Il restait à peine dans chaque famille un seul individu en état de porter le moindre secours à ceux qui l'entouraient, et aucun qui eût assez de force pour donner la sépulture aux premières victimes de cette affreuse catastrophe. On ne rencontrait que des infortunés dont l'état de maigreur et de souffrance annonçait les besoins cuisans auxquels ils étaient en proie. Quand tous les animaux morts de faim et de maladies furent consommés, les malheureux habitans n'eurent plus d'autre ressource que de manger des peaux, de vieux morceaux de cuir et de cordages qu'ils faisaient bouillir. Les chevaux mangèrent de la terre, du bois, des ordures, et finirent par s'entre-

dévorer; les moutons mangeaient la laine les uns des autres. En un mot, la somme des malheurs causés par cette éruption fut si grande, que dans le court espace de deux années, il périt 9,356 créatures humaines, 20,000 chevaux, 11,461 têtes de gros bétail, et 190,488 moutons !

« Un mois avant le commencement de cette éruption, il y en eut une d'un volcan sous-marin, à soixante-dix milles au sud-ouest du Reykianess; il vomît une si grande quantité de pierre ponce, que la surface de l'Océan en fut couverte à plus de cent cinquante milles, ce qui retarda beaucoup la marche des navires arrivant au printemps. Une île nouvelle s'éleva au point de l'explosion, elle consistait en rochers escarpés, au centre desquels le feu était dans une action violente; il sortait de la fumée et des pierres ponce de trois endroits différens. Cette île reçut le nom de Nyœ; avant la fin de l'année, elle rentra dans les abîmes de l'Océan. Toutefois on découvrit bientôt qu'il restait un écueil au même endroit.

« Le 11 septembre, je fis le tour de la lave vomie par cette funeste éruption; elle est tellement remplie de trous et d'aspérités qu'il est impossible d'y mettre le pied, de sorte que l'on est obligé d'allonger sa marche de douze milles; cet espace est arrosé par le Hverfisfliot; les difficultés que j'éprouvai à le passer un peu au-dessous de

son issue de cette lave, furent très-grandes; cependant il a été en partie desséché en 1783. Sida, ferme située à l'extrémité de ce canton désolé, est entourée de belles prairies. Une belle cascade tombe du haut des montagnes voisines, et les rives de la rivière qu'elle forme, sont garnies de superbes rangées de basalte. Il est impossible de s'imaginer un plus magnifique coup-d'œil. A l'ouest de ce lieu, on trouve Hœrgland. C'est un des quatre hôpitaux de l'île destinés à recevoir les lépreux incurables. Ces établissemens furent fondés en 1652. L'affreuse maladie est plus commune dans les quartiers du sud et de l'est que dans les autres.

« Au-delà du Geirlandsaa, je suis arrivé à l'abbaye de Kirkiubœ, lieu très-célèbre dans les annales ecclésiastiques de l'Islande, comme ayant été habité par les papars ou chrétiens islandais, avant la découverte de l'île par les Norvégiens. Aujourd'hui l'abbaye est transformée en une très-belle ferme. L'église est aussi en très-bon état.

« Un peu à l'est de Kirkiubœ, il existe une des plus belles colonnades de basalte que j'eusse vues; elle est près de la route, forme un carré presque régulier, ayant vingt-cinq pieds de long sur vingt de large; les colonnes, toutes pentagonales, se joignent de la manière la plus exacte. Les interstices qui les séparent sont remplis d'une couche

mince de couleur jaune, épaisse d'un huitième de pouce, et qu'on prendrait pour un mortier. Vue de plus près, on reconnaît que c'est un ciment naturel qui aura coulé à l'époque de la formation des colonnes. Leur plus grand diamètre est à peu près de neuf pouces; leur surface, qui est presque de niveau avec le sol, est aussi unie que des dalles de pierre, et comme elle a été blanchie par les pluies, elle a une teinte grisâtre qui rend cet endroit très-remarquable, et le fait contraster avantageusement avec le sable noir qui l'environne de tous côtés.

« Le Landbrot, où je voyageai le 12, est séparé de Sida par le Skaptaa, rivière dont les eaux coulent en partie dans leur ancien canal; après avoir cherché à se faire jour à travers les fissures et les cavités de la lave, dont ce canton est presque entièrement composé, elle a dû couler avant que l'île fût habitée, car elle est assez ordinairement couverte d'une couche épaisse de terre végétale et d'herbe; les inégalités de la surface et les ravines profondes que l'on rencontre de temps en temps, indiquent qu'elle est très-caverneuse; cependant un grand nombre de fermes ont été érigées sur ces fondemens calcinés et creux. On voit fréquemment de grandes ouvertures au milieu des pâturages, sur les points où la croûte a cédé, et il est impossible de se défendre d'un mouvement

de crainte pour la sûreté des habitans, quand on réfléchit à la situation des maisons, puisque, selon toutes les probabilités, plusieurs ne sont séparées d'un gouffre rempli d'eau, que par une voûte poreuse qui n'a pas plus de dix-huit pouces d'épaisseur.

« La nouvelle lave commence à Erfristeinsmyri; je la côtoyai quelque temps jusqu'aux bords de l'Eldvatn, large fleuve, ou plutôt lac qui tire son nom (eau de feu) de ce qu'il n'existe que depuis la dernière éruption. Il paraît être le réservoir commun du Steinsmyrarfliot et de plusieurs autres rivières moins considérables, dont la marche de la lave a changé le cours. Sans l'assistance divine qui jusqu'alors m'avait protégé, j'aurais probablement terminé mon pèlerinage en ce lieu. De longues perches placées debout à différentes distances, indiquaient les points où l'on pouvait passer ce fleuve à gué; mais comme leur position relative n'est connue que des habitans du voisinage, elles peuvent plutôt tromper un étranger, que l'avertir du péril. Au moment où j'allais entrer dans l'eau pour la traverser au-dessus des perches, en m'en rapprochant autant que je le pourrais, un jeune homme qui arrivait du côté opposé, me conseilla de prendre au-dessous des balises, parce que plus haut, le fond était rempli de trous et de fentes qui le rendaient absolument

impraticable ; je compris alors pourquoi les gens d'une ferme, près de laquelle j'avais passé, avaient poussé des cris ; quand ils virent que je n'y faisais pas attention, ils durent supposer que je connaissais le danger.

« Je parvins, sans accident, à la rive opposée. Le pasteur de Hnausar me servit ensuite de guide pour traverser le Kudafliot, qui est le fleuve le plus large de l'Islande. En chemin il engagea un paysan à nous accompagner, car il redoutait le danger du trajet. De même que le fond du Hverfisfliot, celui du Kudafliot est couvert de vase, et l'eau, en beaucoup d'endroits, est assez haute pour cacher le dos des chevaux. Le passage dura une heure entière. Il fallut ensuite traverser un marais assez difficile. Après une autre heure de marche, je dressai ma tente à Myrar. Le lendemain ma route me conduisit dans le Myrdal-Sand, canton désert, qui ne consiste, en grande partie, qu'en laves et en cendres déposées par le Kœtlugiaa, volcan peu éloigné.

« Beaucoup de paysans étaient occupés à faucher le melar (*arundo arenaria*), roseau qui croît spontanément dans plusieurs parties de l'île, et notamment parmi le sable et les cendres qui couvrent le terrain le long de cette côte. On le coupe assez haut au-dessus de la racine, et on en fait de petites bottes, dont vingt font une gerbe ; on

lie ensemble trois de celles-ci, ce qui forme un *baygi*, ou la demi-charge d'un cheval. On les transporte ainsi à la ferme, on les fait sécher, on les bat, et on les met en tas pour l'hiver. La paille sert à couvrir les maisons; la graine, après avoir passé au four, est moulue; on fait avec la farine des espèces de potages et des galettes minces. Elles ont un goût particulier qui ne me parut pas désagréable.

« Le promontoire de Hiœrleifshœfdi est absolument isolé; une cavité dans ses flancs fait l'habitation d'un fermier solitaire; ses côtés sont presque perpendiculaires, et sa base à l'ouest et à l'est a été terriblement évidée par les déluges que le Kœtlugiaa a vomis dans la plaine. Cette montagne tient une place distinguée parmi les volcans de l'Islande. Elle est à dix milles de la côte, et forme l'extrémité orientale de l'Eyafialla-Yœkul. De nombreux glaciers descendent de son flanc méridional vers le Kotlu-Sand et le Myrdal-Sand, espaces qu'il a couverts de scories. Comme elle est presque entièrement occupée par des glaces entrecoupées de crevasses larges et profondes, elle n'a jamais été complètement explorée. Son cratère est visible de loin, c'est un abîme immense entouré de rochers noirs et raboteux. Le Kœtlugiaa, depuis que l'île est habitée, a vomi à huit périodes différentes, du feu, de la lave, ou d'immenses

quantités d'eau. La dernière éruption, et la plus terrible, eut lieu en 1755 et 1756, époque de désastreuse mémoire par le bouleversement de Lisbonne, et les commotions qui se firent sentir dans plusieurs pays de l'Europe et d'autres parties du monde. Depuis ce temps, ce volcan est resté tranquille.

« L'horison, étant extrêmement brumeux, m'empêcha de voir le Kœtlugiaa; en traversant le Mulequisl, rivière assez large, j'observai plusieurs collines, composées de glace, de sable et de gravier, qu'il avait entraînés dans sa fureur. A l'extrémité des sables, on rencontre une montagne dont les flancs ont été creusés par les inondations du glacier; la route passe le long de la falaise occidentale, qui menaça de tomber sur la tête du voyageur. Une ferme est située sur cette montagne, tout près des bords du précipice, à une hauteur perpendiculaire de près de 700 pieds. Elle était jadis dans la plaine; le propriétaire, après une éruption du volcan, la transplanta dans sa position actuelle, afin d'être à l'avenir à l'abri d'accidens semblables.

« Quel plaisir j'éprouvai, après avoir passé ces rochers, dont l'extérieur est si raboteux, d'arriver à deux belles vallées qui se prolongent dans les montagnes, et sont tapissées de la plus riche verdure. Les fermes de Vik, situées dans les plus

éloignées, sont préservées de la violence des volcans par une chaîne de hautes montagnes ; leur façade est tournée vers la mer ; des roches qui s'élèvent au-dessus de sa surface, ressemblent de loin à une flotte de vaisseaux à la voile ; et au premier aspect, j'y fus trompé. La pluie qui tombait à flots, me fit chercher un refuge chez M. Paulsen, chirurgien, l'Islandais le plus instruit de nos jours en histoire naturelle. Il a voyagé dans toutes les parties de l'île pour examiner les nombreux et curieux phénomènes qu'elle présente ; il a tenu constamment un journal de ses courses. Il serait à souhaiter pour le monde savant, qu'il le publiât, afin de bien faire connaître la géographie physique de ce pays. Il a aussi écrit une description topographique des glaciers et des autres montagnes de l'Islande ; cet essai fut communiqué dans le temps à une société littéraire de Norvège ; elle cessa d'exister peu de temps après, et l'ouvrage n'a pas paru. On serait tenté de croire qu'il a fixé sa demeure dans le lieu où elle est, exprès pour épier les mouvemens du Kœtlugiaa ; car il n'a qu'à grimper sur le sommet de la montagne, située derrière sa maison, pour apercevoir toute la contrée voisine.

« Je partis le 14 avec M. Paulsen, pour le Myrdal (vallée des fondrières), qui a donné son nom au canton. La fumée qui s'élevait des nombreu-

ses chaumières éparses sur les deux côtés de la vallée, produisait un très-bel effet. Nous eûmes de la peine à traverser les marais ; ensuite il fallut escalader une montagne stérile et pierreuse ; M. Paulsen me quitta au sommet, et je descendis avec mon domestique dans une plaine que coupait le Hafursaa. Cette rivière était extrêmement gonflée en ce moment, de sorte que mon domestique courut des dangers en la passant ; et je craignis même qu'il ne fût emporté par le courant; il finit par arriver heureusement avec les chevaux de bagage. Quant à moi, je pensai qu'il y aurait de la témérité à suivre leurs pas, quoiqu'ils eussent réussi dans leur tentative. Je remontai donc un peu plus haut, et j'essayai de traverser la rivière dans un endroit où elle se partage en plusieurs bras ; mon cheval, comme s'il eût connu les risques auxquels les autres avaient été exposés, refusa d'avancer, et rebroussa chemin assez à temps pour nous sauver tous deux. Alors je me retournai et je criai à mon domestique d'aller à la maison près de laquelle nous devions faire halte, et de prier quelqu'un de ses habitans de venir me montrer un gué. Après un intervalle d'une vingtaine de minutes, car cette maison n'était pas éloignée, je découvris un homme à cheval qui s'efforçait de cheminer vers moi : sans cesse un nouvel obstacle le contraignait de reculer ; enfin il

m'apprit que le Hafursaa n'était pas guéable, et qu'il ne me restait d'autre ressource que de repasser, comme je le pourrais, les bras que j'avais déjà traversés, et comme il n'y avait pas de maison dans le voisinage, de gagner la pente de la montagne. Je me décidai à y passer la nuit. En retournant j'aperçus une lumière qui remuait près du bord de la rivière; mon imagination étant un peu troublée par l'obscurité, je crus entendre crier quelqu'un, ce qui me causa une grande inquiétude, parce que je craignais que mon domestique ou quelqu'un de la ferme ne fût tombé dans le Hafursaa, en venant à mon secours. J'appris le lendemain que les bons fermiers de Holt l'avaient placée dans cet endroit pour m'empêcher de m'égarer dans la nuit. Lorsque je fus enfin parvenu à un lieu de la montagne où il y avait de bonne herbe, j'ôtai la selle de mon cheval, j'attachai sa bride avec des cordons à mes étriers, pour qu'il eût la facilité de paître, et m'asseyant sur la selle, qui me préserva de l'humidité du terrain, j'attendis dans cette position le retour du jour; je pouvais, dans un sens, dire avec Colma, dans un des poëmes d'Ossian : « Il fait « nuit, je suis seul, abandonné sur la colline « des tempêtes. On entend le vent dans la mon- « tagne; le torrent coule sur le rocher. Aucune « cabane ne me protège contre la pluie : aban-

« donné que je suis sur la colline des tempêtes. »

« La nuit fut longue, il plut beaucoup. Je me consolai de ce désagrément, en pensant que Dieu veillait sur moi, et cette idée me donna un nouveau courage. Vers deux heures, me sentant un peu fatigué, je me fis un oreiller avec des pierres, et je m'étendis pour dormir. Lorsque l'aube me permit de distinguer les objets, ma vue se porta sur les montagnes qui m'entouraient, et sur le fleuve que j'avais à traverser. A cinq heures je sellai mon cheval, et je me mis en route. En approchant des bords du Hafursaa, je rencontrai un paysan à cheval, qui était venu à mon aide. L'eau avait beaucoup diminué, le trajet s'effectua sans beaucoup de difficultés, et j'atteignis bientôt la ferme où l'on me prodigua tous les soins imaginables.

« Une heure après, je continuai mon voyage. A l'exception d'un terrain peu étendu, à l'ouest de Fell, qui consiste principalement en cailloux et en sable, et qui est coupé par des torrens venant des glaciers, je parcourus principalement des collines couvertes d'une belle verdure; le bétail nombreux indiquait l'état d'aisance des habitans. Vestr-Solheima m'offrit une église et plusieurs maisons de bonne apparence; un paysan me fit entrer dans une grande chambre bien garnie de livres. Le doyen de Fell, qui m'avait accompagné

jusqu'en ce lieu, me confia aux soins de ce paysan, et celui-ci se chargea d'être mon guide, dans le trajet du torrent qui coule au milieu des sables de Solheima; c'est le Fulalœk ou torrent fétide; en effet, ses eaux ont une odeur de soufre très-forte. Quelques jours auparavant deux voyageurs avaient été emportés par l'impétuosité des eaux; l'un d'eux n'a plus été revu, l'autre fut retrouvé le même jour à moitié mort sur un petit banc de sable au milieu de la rivière.

« Le Solheima-Yœkul se prolonge sur la lisière septentrionale des sables; il se termine à l'est au Myrdal's-Yœkul et au Kœtlugiaa, et à l'ouest à l'Eyafiall-Yœkul, dont l'élévation est à peu près de 5500 pieds au-dessus de la mer, et qui est couvert à moitié de neige et de glace. C'est cette montagne que les navires voguant vers les ports du sud de l'île, aperçoivent la première; ils la nomment le glacier de l'est pour la distinguer du Snœfell-Yœkul, qui est pour eux le glacier de l'ouest. L'Eyafialla et le Solheima sont des volcans. La dernière éruption du Kœtlugiaa produisit des convulsions si violentes dans le Solheima, qu'il se souleva et s'abaissa alternativement, et qu'enfin il parut avoir le double de sa grandeur précédente. Le brouillard qui en couvrait la plus grande partie, m'empêcha de voir sa région supérieure; mais je pus considérer un gla-

cier magnifique qui descend dans la plaine à la source de la rivière.

« Près de la plus occidentale des deux fermes de Skogar, je contemplai la plus belle cascade de l'île; l'eau se précipite en une nappe non interrompue, d'une hauteur perpendiculaire de 1500 pieds; sa largeur est de quarante pieds. Au-delà de la rivière à laquelle elle donne naissance, on rencontre le Hrutafell, montagne très-étroite qui se prolonge à deux milles à l'ouest. Elles est composée d'une espèce de tuf très-raboteuse; les tremblemens de terre, si fréquens dans ces quartiers, l'ont déchirée et bouleversée; des masses de plusieurs centaines de pieds carrés, ont été précipitées dans la plaine; dans un endroit, entre autres, la moitié de la montagne semble s'être écroulée, tandis que le reste est demeuré comme suspendu. Cependant plusieurs fermiers ont placé leurs maisons dans cette position, toute périlleuse qu'elle paraît, et profitant des masses éboulées, ont converti leurs vastes cavités en étables et en greniers à foin; quelquefois même ils s'y logent.

« A l'extrémité de cette montagne, la plaine s'avance entre celles qui forment la base de l'Eyafialla-Yœkul; quoique ce canton soit peu étendu, c'est peut-être le plus peuplé de l'île. Je comptai du même coup-d'œil vingt-cinq fermes et trois églises. Le terrain un peu marécageux

produit une grande quantité de foin. J'arrivai ensuite à la base des falaises de grès qui sont au pied du glacier, et après avoir passé par Steinar, village composé de sept familles, et le premier que j'eusse vu depuis mon départ de Danemark, je campai le soir à Varmahlid.

« Le lendemain, à l'instant où je finissais de m'habiller, je vis arriver le paysan qui me présenta une jatte d'excellent café. Je lui adressai inutilement des remontrances sur la peine qu'il avait prise; il me répondit obligeamment que j'étais un hôte d'une espèce si rare, qu'il pourrait s'écouler des siècles avant qu'il en vînt un pareil à Varmahlid. Il m'invita ensuite à entrer dans sa maison; du poisson, de la crême et du petit lait furent servis sur une belle table en acajou. J'eus le plaisir de manger du pain de seigle cuit à l'islandaise; tout annonçait l'aisance et la propreté; enfin ce paysan avait une jolie bibliothèque.

« On aperçoit distinctement de ce lieu les îles Vestmanna, éloignées de quinze milles au sud de la côte méridionale de l'Islande, elles sont au nombre de quatorze, et n'offrent généralement que des rochers vitrifiés et arides. Quatre seulement ont de maigres pâturages. Une seule est habitée; des escarpemens la défendent de tous les côtés; sa surface est entrecoupée de laves; on dit que les montagnes vomissaient encore du

feu à une époque peu reculée. Un petit port est défendu par un haut rocher perpendiculaire. Les habitans font le commerce de poisson et de duvet d'oiseaux; ils mangent leur chair et s'en servent aussi au lieu de combustible. Croirait-on que ces insulaires, défendus par leur pauvreté et les bords escarpés de leur demeure, sont exposés aux déprédations des pirates. En 1614 un navire anglais y fit une descente, pilla l'église et plusieurs maisons, et maltraita les habitans. A leur retour en Angleterre, ces forbans furent découverts et punis; trois ans après Jacques Ier rendit à l'église les objets dont on l'avait dépouillée. En 1627 les malheureux insulaires furent surpris par un corsaire algérien; l'église et les autres maisons furent pillées et brûlées, quatre cents habitans furent transportés à Alger. Le gouvernement danois les racheta; mais il n'y eut que treize de ces infortunés qui revirent leur patrie.

« Le pasteur de Holt me conduisit jusqu'à l'extrémité de l'Eyafialla, où j'admirai une cascade qui se précipitait d'une hauteur de 800 pieds; un courant d'air qui part du pied de la montagne, empêche la nappe d'eau de tomber jusqu'en bas, et la convertit en une pluie fine qu'elle transporte en forme de nuage dans l'atmosphère, de sorte que de loin l'on croit voir une colonne de vapeurs qui s'élève au-dessus d'une source chaude.

« Près du dernier chaînon de l'Eyafialla-Yœkul, on traverse le Markarfliot, large rivière venant des glaciers ; près de la mer elle se partage en un grand nombre de bras qui entourent des îles habitées principalement par des pêcheurs. Le Fliotshlid, où j'entrai ensuite, est un canton bas et marécageux ; vers l'est du côté des montagnes, il est plus fertile. Le passage du Thveraa fut un peu difficile, mon cheval étant, dans quelques endroits, obligé de nager; je m'égarai ensuite dans des marécages, et je ne retrouvai ma route que dans la plaine qui s'étend au pied du mont Hékla. Enfin, après le trajet de l'Œstur-Rangaa, j'arrivai à Odde.

« Le doyen Sira Steingriner Jonson, chez qui je descendis, est un homme aussi instruit qu'obligeant. Odde est situé au sud-est d'un chaînon de de collines verdoyantes qui offrent de vastes pâturages. Le lendemain 17, le doyen m'accompagna sur le sommet de la plus haute, d'où j'embrassai toute la plaine voisine. C'est peut-être la plus étendue de l'île, car elle a vingt milles dans toutes les directions; les prairies y sont excellentes, elles reposent sur des couches de cendres volcaniques. On aperçoit très-bien l'Hékla qui élève dans les nues ses sommets couverts de neiges perpétuelles. Le souvenir des désastres qu'il a occasionnés dans le pays environnant m'inspira une

mélancolie passagère. Si ce n'était cette idée qui se joint à celle du nombre de ses éruptions dont on conserve la mémoire, ce volcan ne mérite guère de fixer l'attention du voyageur, en supposant même qu'il n'ait jamais vu d'autres montagnes que celles qui se trouvent dans le voisinage. Le Trehyrning, ou le mont aux Trois Cornes, situé entre l'Hékla et l'Eyafialla-Yœkul, a un aspect beaucoup plus majestueux et plus pittoresque. Accoutumé à entendre parler de l'Hékla comme rivalisant avec le Vésuve et l'Etna, je croyais le trouver tel que mon imagination se le représentait, et je jouissais d'avance du plaisir que sa vue me procurerait; combien mon attente fut trompée, quand, m'en trouvant éloigné seulement de vingt-quatre milles, je reconnus qu'il est réellement fort au-dessous de sa renommée. Une éruption peut seule lui donner de l'intérêt.

« Il est à 30 milles de la côte; on estime sa hauteur à 4,000 pieds. Son sommet est partagé en trois pics. Celui du milieu est le plus élevé, le cratère forme à l'entour sur leurs flancs de vastes cavités dont une partie est couverte de neige. La montagne consiste en grande partie en sable et en scories; la lave ne se trouve que dans la région inférieure, où elle forme un immense mur raboteux et vitrifié autour de sa base. En ce moment il y avait peu de neige sur ses flancs; le

doyen me dit que depuis trois ans la quantité en avait considérablement diminué, ce qui provenait sans doute de la chaleur intérieure. Cette circonstance, jointe au long intervalle qui s'est écoulé depuis la dernière éruption, faisait appréhender qu'une nouvelle n'eût lieu bientôt. On avait conté la même chose à sir George Mackenzie et aux autres Anglais qui gravirent avec lui sur l'Hékla le 3 août 1810. Ils observèrent la vapeur de l'eau s'élevant de différens points du pic du centre; un thermomètre placé entre les scories s'y éleva en un instant à 144° (64°).

« Le doyen m'accompagna au-delà du Vestr-Rangaa et du vaste désert marécageux situé entre Odde et le Thiorsaa. Je traversai ce dernier fleuve à moitié dans un bateau et à moitié à gué. Bientôt je gagnai le bord de la mer, que je suivis jusqu'à Eyarbacka. C'est le premier port qui se trouve sur la côte méridionale, la côte étant partout ailleurs inaccessible jusqu'au Berufiord, à cause du ressac, et exposée aux vents du large. La place sur laquelle sont bâtis les magasins et les maisons est basse, et souvent inondée en hiver, quoiqu'on ait tâché de la garantir, par une formidable barrière de pierres, contre la fureur des vagues.

« Le 19 je passai le Hvitaa et d'autres rivières. Le soir, je me trouvai à Breidabolstad, la dernière ferme au sud des montagnes; je m'y arrêtai. Le

lendemain je marchai au nord, et traversai un pays triste et raboteux, faisant partie des montagnes remplies de laves, qui s'étendent du Thingvallavatn au Reikianess. A ma gauche, mon attention se fixa sur les Trolladyngiar (monceaux magiques), cratères de forme conique, et couverts de scories rouges. Avant de quitter ce singulier désert, je fus surpris de voir un beau troupeau d'une cinquantaine de rennes qui descendaient lentement la montagne tout près de moi.

« A l'extrémité de la lave, je m'engageai par un chemin escarpé dans une ravine profonde dont le fond était encombré de scories et de sable volcanique; elle me conduisit à une plaine entièrement couverte de lave. Le Trœllabœrn (enfans des sorciers), que je vis ensuite, sont des espèces de petits cratères formés par la lave refroidie; ils ont de cinq à huit pieds de haut, le plus grand peut avoir vingt pieds de circonférence à sa base : tous sont creux intérieurement.

« Le 20 septembre j'arrivai à Reikiavik, ayant, dans un voyage de cinquante-huit jours, parcouru plus de 1200 milles anglais. »

M. Henderson passa à Reikiavik un hiver qui, de même que tous ceux de ces contrées boréales, fut long et fort triste, quoique d'ailleurs plus modéré qu'ils ne le sont ordinairement. Au mois de novembre, le thermomètre ne descendit pas au-

dessous de 20° (5° 33′ au-dessous de zéro.) Il était aussi souvent au-dessus qu'au-dessous de la congélation. Le 6 décembre, par un temps clair et serein, il baissa jusqu'à 8° 30′ (10° 66′ au-dessous de zéro.) Le 7 mars fut le jour le plus froid; par un vent violent de nord-nord-ouest, le thermomètre ne marqua que 4° 3′ (12° 43′ au-dessous de zéro.) Vers le milieu de mai l'air fut plus froid qu'en avril, probablement à cause de l'approche de masses de glaces venant du Groenland.

Il tomba peu de neige, surtout dans le nord de l'île, où plusieurs paysans souffrirent grièvement, parce que tout le fourrage qu'ils avaient ramassé pour leurs bestiaux se trouva consommé.

Il y eut peu de brouillards; le temps fut généralement clair. « Des différens phénomènes météorologiques qui ont lieu en hiver dans ce pays, dit M. Henderson, le plus frappant est l'aurore boréale que j'ai eu occasion d'observer chaque fois que la nuit était belle. Quelquefois elle se répandait sur l'atmosphère en ligne droite, présentant pendant toute la soirée un torrent constant de lumière; plus souvent elle voltigeait d'un côté à l'autre avec une vitesse étonnante et un mouvement tremblotant, et décrivant les plus belles courbes imaginables. Quelquefois les rayons se rapprochaient, puis se dispersaient à des distances immenses l'un de l'autre, en passant au Zenith;

cependant l'ensemble du phénomène ne s'écartait jamais de la forme ovale. Alors les rayons se resserraient de la même manière qu'ils s'étaient éloignés, et après s'être réunis dans un point commun, ils partaient de nouveau dans l'espace de quelques minutes, ou bien se perdaient dans un torrent lumineux qui devenait de plus en plus faible, à mesure qu'il approchait du côté opposé du ciel. Ces rayons étaient généralement d'un jaune mêlé souvent de rouge et de vert foncé. Lorsque l'aurore boréale est vive, on entend un bruissement semblable à celui qui a lieu quand on tire des étincelles d'une machine électrique. Quand elle occupait toute la longueur de l'hémisphère, elle était plus forte au nord et au nord-est; on était toujours sûr de l'apercevoir de ce côté, quand elle ne se montrait pas ailleurs. Je l'observai deux fois au sud, elle était pâle et fixe.

« Le récit de mon voyage, en faisant connaître l'état des routes et les difficultés que l'on rencontre à chaque pas en été, indique assez qu'elles sont impraticables en hiver. La grande distance qui sépare les lieux habités, les crevasses dans les coulées de lave cachées par la neige, les rivières barrées par la glace, ou trop faiblement gêlées; en un mot, une infinité d'autres obstacles se réunissent pour arrêter la plupart des hommes qui ne se sentent ni assez de force ni assez de courage pour les affron-

ter. Quelques-uns de ceux qui se hasardent périssent. Dans ces sortes d'excursions, on peut rarement faire usage des chevaux. Le voyageur est obligé d'aller à pied, de passer les rivières à gué lorsque la glace n'est pas assez forte pour le porter, et lorsque la nuit le surprend à une trop grande distance des lieux habités, il cherche un abri dans une caverne, ou se construit une baraque en neige. Il court les plus grands dangers dans les chutes abondantes de neige qui lui cachent les montagnes, seul moyen qu'il ait de se reconnaître au milieu de l'uniformité que présente la surface de la terre.

« Il paraît, d'après les Sagas, que jadis les traîneaux étaient assez communs en Islande. Aujourd'hui ils sont presque entièrement inconnus, ce qui est d'autant plus suprenant, que l'île possède des rennes dont les Lapons tirent un parti si avantageux.

« Il n'y a, à proprement parler, que deux saisons en Islande, l'été et l'hiver. Le premier, quoique court et précaire, doit être assidûment employé à faire des provisions pour la mauvaise saison. Le temps compris entre le 3 février et le 12 de mai, est ce que les Islandais appellent le *ver-tima* ou la saison de la pêche; alors ceux qui habitent les quartiers du nord et de l'est, se rendent en foule aux côtes du sud et de l'ouest, le

long desquelles la mer est déjà ouverte, tandis que chez eux les baies et les anses sont encore remplies de glaces. Leur vêtement, dans cette occasion, ressemble à celui des Grœnlandais; c'est un pantalon, une blouse et des souliers en peau de phoque; ils ont par-dessous, leurs pieds garnis de gros chaussons de laine. La plupart, durant cet intervalle, ne se nourrissent que de poisson et de beurre. Ils déjeûnent à peu près deux heures avant le lever du soleil, et ensuite ne mangent rien jusqu'au soir, lorsqu'ils reviennent de la mer; si ce n'est que, de temps en temps, ils étanchent leur soif avec un peu de petit lait. Chaque bateau est monté ordinairement par huit à dix hommes, indépendamment du patron; quelquefois ils vont à une grande distance au large.

« Au retour de la pêche, ils halent le bateau à terre; la morue est mise en plusieurs tas, suivant le nombre d'hommes; on en fait deux de plus pour le propriétaire de l'embarcation, qui indépendamment de l'entretien, fournit les lignes et les hameçons. Les pêcheurs fatigués vont se reposer. Le soin de fendre le poisson et de le transporter à la maison, est ordinairement laissé aux femmes et aux enfans.

« On étend la morue sur les rochers pour la faire sécher, après en avoir ôté la tête; celle-ci est aussi séchée. Les pauvres gens l'achètent pour

s'en nourrir, on donne quelquefois les arrêtes à manger au bétail, dans quelques parties de l'île elles servent de combustible. Cette morue sèche est expédiée par les négocians danois dans le nord de l'Europe, et surtout en Espagne et en Italie, où on la mange pendant le carême.

« Lorsque la terre est débarrassée de neige, les femmes enlèvent les cailloux qui sont à sa surface, et y répandent de l'engrais. Les hommes coupent des mottes de gazon pour se chauffer et pour couvrir leurs maisons, et font du charbon pour les forgerons. Quand les vaches et les brebis sont envoyées aux pâturages; les femmes ont soin de les traire deux fois par jour; puis font le lait caillé, le beurre, le fromage et le petit lait; vers le milieu de l'été, elles vont en grandes troupes cueillir le lichen d'Islande dans les cantons inhabités. Elles ont généralement un ou deux hommes avec elles, le peu de semaines qu'elles employent à cette occupation, leur paraît le temps le plus heureux de l'année. Elles demeurent dans des tentes qu'elles changent de place suivant qu'elles trouvent le lichen plus ou moins abondamment. A cette époque les hommes sont occupés à pêcher dans les rivières, ou vont en cavalcades aux comptoirs, où ils échangent leurs denrées contre les objets dont ils ont besoin pour l'hiver.

« La branche la plus importante de l'économie

rurale en Islande, est la fenaison. Vers le milieu de juillet, le paysan commence à couper le foin, qui est aussitôt rassemblé dans un lieu convenable pour y sécher, et quand on l'a tourné deux à trois fois, on le transporte à dos de cheval à la ferme, où l'on en fait des meules. Ce foin qui provient du terrain environnant le manoir, est plus estimé que celui que l'on tire des vallées ou des prairies éloignées. Dans les fermes pauvres, les hommes et les femmes manient également la faux, mais en général les femmes seules aident à faire le foin quand il est coupé. Dans plusieurs parties de l'île où il est abondant, les paysans prennent des journaliers le long de la côte; le salaire de ceux-ci est de trente livres de beurre par semaine; la tâche journalière est de trente brasses carrées.

« La fenaison terminée, on réunit le bétail qui avait été envoyé dans les montagnes; on répare les maisons pour l'hiver, on apporte la provision de bois et de gazon; les travaux de la saison se terminent par la distribution de l'engrais sur les différentes parties du terrain.

« Pendant l'hiver, le soin des bestiaux est entièrement abandonné aux hommes. Les vaches restent à l'étable, les brebis vont pendant le jour chercher leur nourriture au milieu de la neige; quand elle est trop épaisse, pour qu'elles puissent l'écarter, les petits garçons les aident. Ces ani-

maux ne se procurant de cette manière qu'une subsistance chétive, on leur donne un peu de foin des prairies ; celui de la ferme est réservé pour les vaches. On laisse les chevaux se pourvoir en hiver comme ils peuvent ; tout au plus le fermier fait exception pour son cheval de selle.

« Durant cette saison, les hommes fabriquent leurs ustensiles en fer, en cuivre, en bois. Quelques-uns façonnent très-artistement l'argent. Ils préparent des peaux pour les souliers, font des cordes de crin ou de laine, et foulent les tissus de laine qui sont placés dans une barrique défoncée à ses deux extrémités ; celle-ci est posée horizontalement, deux hommes assis à terre y enfoncent leurs pieds dont ils se servent pour fouler le tissu qu'ils se poussent mutuellement. Dans quelques parties du pays, les hommes tricotent et filent comme les femmes, et la plupart manient la navette.

« Indépendamment du soin de faire la cuisine, les femmes filent avec la quenouille et le fuseau. Entre trois et quatre heures, la lampe est suspendue dans le principal appartement, chacun s'asseoit sur son lit et se met à l'ouvrage. Dès qu'il est commencé, quelqu'un de la famille, choisi exprès, se place sur un siége près de la lampe et entame la lecture du soir, qui est généralement un saga ou d'autres histoires que l'on

peut se procurer dans l'île. Les Islandais mal pourvus de livres imprimés, sont obligés de copier ceux qu'ils peuvent emprunter, ce qui explique comment il y en a tant parmi eux dont l'écriture est aussi belle que celle de la plupart des maîtres à écrire de plusieurs pays de l'Europe. Le lecteur est fréquemment interrompu par les remarques ou les questions des plus intelligens de ses auditeurs qui cherchent à exercer ainsi l'esprit des enfans et des domestiques. Dans quelques maisons, les sagas sont récités par ceux qui les savent par cœur, et souvent on voit de ces historiens ambulans, gagner leur vie dans la mauvaise saison, en allant exercer ainsi leur talent d'une ferme à l'autre, jusqu'à ce qu'ils ayent épuisé tout leur savoir. Quel dommage qu'un peuple qui montre tant d'aptitude pour l'instruction, soit privé des moyens de développer cette faculté. Dans quelques familles pieuses, la lecture de la Bible est substituée à celle des sagas.

« Après avoir terminé le travail de la soirée, qui se prolonge jusqu'à près de minuit, la famille chante un psaume ou deux, on lit ensuite un chapitre de l'Ecriture-Sainte, ou d'un livre de dévotion si l'on n'a pas de Bible. Le chef de la famille récite une prière, et ces exercices pieux se terminent par un psaume. Ceux du matin se font de même à la lueur de la lampe. Un Islan-

dais en s'éveillant ne souhaite pas le bonjour aux personnes qui ont dormi dans la chambre où il est; il s'empresse d'aller à la porte de la maison, et levant les yeux au ciel, adore le Souverain Créateur de toutes choses. Ensuite il rentre, et salue tous ceux qu'il rencontre, en leur disant que Dieu vous accorde un jour heureux.

« Les localités s'opposant à l'établissement des écoles paroissiales et des maisons particulières d'éducation pour la jeunesse, la culture intellectuelle dépend entièrement des dispositions et de la capacité des parens. C'est en général ce qui ne manque pas à ceux-ci, car ces insulaires se distinguent par un excellent jugement, et le sentiment de l'honneur national, propagé par leur connaissance du caractère et des actions de leurs ancêtres, leur donne de l'émulation, indépendamment des motifs plus puissans dérivant de la nécessité et de l'importance de l'instruction religieuse. La mère ou toute autre femme de la famille, enseigne à lire aux enfans; lorsqu'ils ont fait des progrès, on leur montre à écrire et à compter. Chaque ecclésiastique est tenu de visiter deux à trois fois l'an les familles de sa paroisse, et à cette occasion examine tout le monde, notamment les jeunes gens, sur les vérités fondamentales du christianisme.

« Quoique la généralité de la jeunesse islandaise n'ait pas d'autres ressources pour s'instruire,

toutefois l'amour d'apprendre, guidé et encouragé par les habitudes domestiques des hommes plus âgés et plus instruits, les porte souvent à élever, d'eux-mêmes, sur ces premiers fondemens, un édifice solide. J'ai fréquemment été surpris de la facilité avec laquelle ces paysans qui ne devaient qu'à eux seuls ce qu'ils savaient, parlaient d'objets que dans d'autres pays on s'attendrait à n'entendre traiter que par des professeurs en chaire, ou par des hommes qui ont consacré toute leur vie à l'étude.

« Il y avait autrefois en Islande deux écoles dotées en biens fonds pour l'enseignement du latin à quarante élèves, elles étaient à Holum et à Skalholt. Elles ont été réunies en une seule, qui est à Bessastedr, éloigné de cinq milles au sud de Reikiavik, et long-temps la résidence des gouverneurs. La mauvaise administration des fonds appartenans à cette école est cause que l'on ne peut plus y élever que vingt-cinq jeunes gens. Les plus riches vont étudier en Danemark. »

La difficulté de se procurer des chevaux, aurait empêché M. Henderson d'entreprendre son second voyage, aussitôt qu'il l'aurait voulu, sans l'obligeance de M. Stephensen, le grand-juge, qui lui promit de lui en prêter. Il s'embarqua donc le 16 mai 1815, et débarqua le même jour à Inderholm, chez le grand-juge. Le lendemain il se

remit en route et s'avança vers l'Œstur-Skardsheïdi. Il y avait encore tant de neige dans les défilés de cette montagne, qu'il fallut longer sa base jusqu'à la forêt de bouleaux de Hafuarfiall que l'on traversa. Le soir, il arriva chez M. Stephensen, le bailli, qui le 18 l'accompagna avec un de ses fils et d'autres personnes; on traversa le Hvitaa, et l'on atteignit Staffholt, presbytère, situé près de la rive droite du Norduraa. On voit parfaitement de là l'Œstur et le Vestur-Skardsheïdi. La compagnie de M. Henderson le quitta en ce lieu, après l'avoir confié aux soins du pasteur. Il visita les sources chaudes des environs; l'eau de l'une d'elles jaillit à huit pieds de haut. Il y a, près des bords de la rivière, des couches de lignite ou bois minéralisé que les Islandais nomment Suturbrand; il abonde surtout dans la partie occidentale de l'île.

Le 19 M. Henderson poursuivit son voyage le long de la côte occidentale. Au pied du Vestur-Skardsheïdei, on entre dans une ravine immense formée par les eaux du Gliufraa. C'est là qu'à un certain jour en automne, on rassemble tous les moutons, qui en été ont pâturé sur les montagnes. Les paysans, avertis par un officier de justice, se réunissent, et sous la direction de l'un d'entre eux, choisi à cet effet, ils gravissent dans les hauteurs, dressent leurs tentes dans les en-

droits convenables, et vont à deux à la recherche de leurs moutons. Quand au bout de quelques jours il les ont ramenés, ils descendent avec eux au lieu appelé *Klofa-Hammars rettar*, ou les parcs du précipice fendu. Ce parc est fermé d'un côté par la rivière, et de l'autre par une file de rochers perpendiculaires, de sorte que les animaux ne peuvent s'échapper; chaque bête ayant sur la tête la marque de son propriétaire, on les sépare aisément et on les met dans des *dikar*, ou parcs plus petits, construits en morceaux de lave sur le bord du Gliufraa.

La plus grande difficulté pour M. Henderson et ses compagnons, fut de traverser les masses de neige qui remplissait les ravines du pied de la montagne; elle n'était pas toujours assez forte pour porter les chevaux; d'autant plus dangereuse que souvent elle cachait de petits lacs et des rivières, où l'on aurait pu être plongé brusquement sans beaucoup de possibilité de s'en tirer. Une grande coulée de lave couvre le terrain contigu à un volcan éteint; la route passe entre plusieurs de ses cratères. Le plus considérable a plus de 500 pieds de haut: sa profondeur est de 150 pieds et le diamètre de sa bouche de 400 pieds. Il a rempli de laves et de débris de tout genre le Hraundal où M. Henderson descendit. Il longea ensuite les flancs escarpés du Skardsheïdi,

au-delà desquels il rencontra une autre coulée de lave très-considérable, vomie par un cratère beaucoup plus grand. Le trajet de cette coulée fut moins difficile que celui du Griotaa, dont le cours entraîne constamment d'énormes morceaux de lave, de sorte que les chevaux ont beaucoup de peine à se tenir fermes. « Le soir, dit M. Henderson, le thermomètre était descendu à 23° (4° au-dessous de zéro,) lorsque je dressai ma tente près du presbytère de Stadarhraun qui est au milieu des laves.

« Je visitai le lendemain avec le pasteur les curiosités du Hytardal; vallée située à quelque distance. Dans une colline remplie de veines de tuf; quelques-unes sont si tendres, qu'on peut les couper au couteau. Le Husafell est une montagne volcanique, entremêlée de lave et de tuf sablonneux; nous y sommes entrés dans une caverne dont les parois sont tapissées d'incrustations produites par le suintement de l'eau à travers la roche poreuse; cette grotte, profonde de quarante-un pieds, large de vingt-cinq, et haute de quatorze, sert de parc pour les moutons. Derrière la caverne, il y en a une autre moins considérable. Enfin on en voit une près du presbytère qui communique à l'ouest avec le Snœfell-Yœkul; comme elle n'a que deux pieds de haut, il est impossible d'y pénétrer à son aise.

« Près du bord de la lave qui remplit la vallée dans laquelle coule le Quarnaa, est une source minérale découverte depuis quelques années. Le sol paraît fortement imprégné de fer, l'eau est extrêmement acide. Dans le *Miroir royal*, ouvrage norvégien que l'on suppose avoir été écrit avant la fin du douzième siècle, il est fait une mention expresse d'une célèbre source minérale dans cette vallée, mais on ne sait pas précisément si elle était située dans cet endroit, ou un peu plus haut. L'auteur décrit très-bien les propriétés de cette eau gazeuse. Il y a beaucoup de sources semblables des deux côtés de l'Hytarness, les Islandais les nomment *Oelkelldar*, ou puits à bière, à cause de leur goût et de l'effet de l'eau bue à jeun. On n'en fait pas beaucoup d'usage.

« La lave de Barnaborg, que l'on rencontre avant Hytarness, a été vomie par trois énormes cratères situés au milieu de la plaine : ce n'est pas sans fatigue, ni sans danger, qu'on la traverse, à cause des innombrables inégalités de sa surface.

« Les marécages qui sont devant les hauteurs de Hytarness se trouvant impraticables, nous prîmes le chemin des Langafiœrar, ou sables qui s'étendent de l'embouchure du Hnappadal à Stadarstad, espérant que la mer serait basse; nous avions mal calculé ; il fallut attendre le reflux dans une ferme voisine. A deux milles de

distance au nord, s'élevait le grand cratère d'Eldborg, remarquable par sa forme circulaire, et par sa position absolument isolée au milieu d'une vaste plaine qu'il a inondée presque entièrement de lave. Ayant débarrassé nos chevaux de leur bagage, nous avons traversé la lave à pied, afin d'examiner de plus près, cette singulière production de la nature; notre marche fut fatigante et quelquefois dangereuse, à cause de la surface coupante et souvent caverneuse de la lave. Les trous les plus grands sont souvent employés en guise de parcs pour les moutons. On a observé que ces animaux, abandonnés à eux-mêmes, les préfèrent à ceux qui sont construits de main d'homme. Quand on est au pied du volcan, l'on ne peut assez admirer la régularité avec laquelle il s'élève graduellement jusqu'à quatre-vingts pieds de son sommet, où les bruyères et tout vestige de végétation cessent; un mur de lave vitrifiée s'élance de ce point, à-peu-près en direction perpendiculaire, et se termine par une cime irrégulière. La ressemblance parfaite de ce mur avec une immense fortification, lui a fait donner le nom d'Eldborg, château du feu. Ce ne fut pas une petite entreprise que d'escalader ce rempart, et arrivés au sommet, on peut juger de nos inquiétudes, en découvrant que nous n'étions séparés d'un abîme effrayant que par une calotte de lave qui, en plu-

sieurs endroits n'avait pas plus de six pouces d'épaisseur, était peu solide, et s'éboulait de vétusté dans le cratère, s'ouvrant devant nous comme un goufre immense. Sa circonférence, que nous avons mesurée avec une corde, est de 1800 pieds. La paroi intérieure est plus verticale que l'extérieure, surtout à l'est, où elle consiste en rochers raboteux au milieu desquels une quantité de corbeaux font leur nid. Nous sommes descendus au fond; les parois, à moitié de leur hauteur, qui est de 200 pieds, s'inclinent en pente douce, et sont couvertes de scories, excepté à l'ouest, où croissent beaucoup d'herbe grossière et de l'angélique. Le centre du cratère offre une petite ouverture par laquelle la ruine et la dévastation se répandaient autrefois dans les environs; elle est presque entièrement couverte de scories vitrifiées et entourée de grandes pierres calcinées, que vers la fin de l'éruption le feu n'a pas eu la force de lancer par-dessus les parois du cratère.

« De cette hauteur, nous dominions sur la vaste plaine que le volcan a remplie de lave. Dans la vallée vis-à-vis de nous, on apercevait plusieurs cônes volcaniques rouges qui avaient aussi eu des éruptions, et à la base orientale de l'Eldsborg des collines coniques qui se sont formées pendant qu'il était en travail; le brouillard nous empêcha de voir les montagnes des deux côtés du Hnappa-

dal, qui sont, dit-on, extrêmement pittoresques.

« Les ecclésiastiques qui avaient eu la complaisance de m'accompagner, m'ayant quitté, je passai, avec le chapelain de Hyttarness, sur les sables que la mer avait enfin délaissés. Traversant alternativement les coulées de lave et les bras de mer qu'elles formaient entre leurs saillies, nous allions bon train. Il était nécessaire de galoper de temps en temps, afin de n'être pas surpris par le flux avant d'atteindre la terre ferme. J'avoue que lorsque nous en étions encore à près de deux milles, je ne pouvais me défendre d'une certaine inquiétude au récit que me faisait mon compagnon de tous les voyageurs qui avaient perdu la vie, parce qu'ils avaient été brusquement entourés par la mer. Le vent froid venant des montagnes à droite, rendait le voyage très-désagréable, quoiqu'il s'effectuât aussi facilement que pendant le jour; car à minuit, on voyait les objets très-distinctement. Vers trois heures du matin, le Snœfell-Yœkul commença de se montrer à nos yeux; d'abord on ne l'aperçut que faiblement; il communiquait une teinte blafarde à l'atmosphère qui l'environnait; bientôt il prit un aspect plus décidé, et continua à briller de plus en plus jusqu'au lever du soleil; alors il déploya toute sa splendeur, réfléchissant avec un éclat éblouissant les rayons de cet astre, et s'élevant

à une hauteur de près de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

« A l'extrémité des sables, nous sommes entrés dans une plaine immense, marécageuse devant la montagne, sèche et sablonneuse vers la mer. On y rencontre quelques hameaux. Nous n'eûmes que le temps d'arriver à l'embouchure de deux fleuves, assez à temps pour les passer, car la marée y montait très-rapidement. Nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du matin à Stadarstad, où je pus goûter le repos qui m'était nécessaire après tant de fatigues.

« Le 24, en continuant à voyager le long de la pente méridionale des montagnes, qui partagent la presqu'île, je parcourus un canton qui a été évidemment couvert par les eaux de la mer, et à quatre milles à l'ouest de Stadarstad, près de la base du Lysuhyrna, haute montagne en pyramide, je visitai la source chaude de Lysuhol, située au centre d'un monticule d'un diamètre assez considérable, et composé d'incrustations formées par les dépôts calcaires de la source; elle n'a de remarquable que cette propriété de couvrir d'un enduit pierreux tous les objets qu'elle rencontre.

« A l'extrémité de la plage sablonneuse du bord de la mer, on rencontre la lave de Buda; c'est

sur sa limite occidentale que se trouve Budastad, comptoir danois, dans une situation très-pittoresque au milieu de débris de lave entremêlés d'espaces verdoyans qui animent la scène. Il faut ensuite voyager au milieu de ces décombres, dont les fentes et les crevasses font sans cesse courir des risques. Le Buda-Klettur, qui a rejeté toutes ces substances fondues, est au milieu de la plaine, et ne diffère en rien des autres volcans d'Islande; j'y gravis: son cratère dont les parois se sont écroulées intérieurement, est double aujourd'hui, ce gouffre est tapissé d'herbe ou de mousse; le sommet et l'extérieur sont parsemés de cendres. J'entrai ensuite dans une caverne qui est près de la route, et dans laquelle je m'avançai jusqu'à 80 pieds; le défaut de lumière m'empêcha de pénétrer plus loin. L'entrée était basse à cause de la grande quantité de neige qui couvrait le fond; plus avant, la voûte ornée de belles stalactites, s'élevait à dix pieds de la surface de la neige, dont je ne pus déterminer la profondeur.

« Les inégalités de la lave retardèrent beaucoup notre marche; cependant en une heure et demie nous en atteignîmes la fin, pour traverser une belle plaine sablonneuse qui s'étend au sud du Hraunland jusqu'à la base du Snœfell. Alors nous avons gravi sur les falaises immenses qui bordent la côte jusqu'à Stapen; on les nomme

Sœva-Hammar; elles ont 50 à 60 pieds de hauteur, sont absolument perpendiculaires, et composées de lave basaltique; on passe quelquefois si près du bord du précipice, que l'on est exposé à des périls. On sort de là par un sentier escarpé qui conduit à une fissure formée par une coulée de lave, et l'on arrive à Stapen.

« L'objet de ma visite à ce port était de prendre des renseignemens sur les exemplaires de l'Écriture-Sainte qui, l'année précédente, y avaient été expédiés de Copenhague. Je vis, à ma grande satisfaction, que tout avait été arrangé au gré de mes désirs; et je pris les mesures nécessaires pour qu'à l'avenir les vues de la Société biblique fussent également remplies.

« Les colonnes de basalte qui décorent la falaise un peu au sud du port, ne le cèdent guères en beauté à celles de la célèbre grotte de Fingal dans les Ébudes. Le Snœfell-Yœkul qui donne son nom à ce quartier de l'île, et termine à l'ouest la longue chaîne de montagnes, par lesquelles la presqu'île est divisée en deux portions égales, était directement au-dessus de ma tête. Durant mon séjour à Reikiavik, j'avais souvent admiré son aspect majestueux; actuellement il effaçait par son immensité, tout ce qui l'entourait. Je ne pus résister au désir d'y faire une excursion, et cette idée plut tellement à M. Hialtallin, direc-

teur du comptoir de Stapen, qu'il m'accompagna. Nous prîmes avec nous trois hommes chargés de nos provisions et de vêtemens de rechange. Le bruit de notre expédition projetée s'étant répandue dans Stapen; les habitans secouèrent la tête prétendant que nous ne pourrions atteindre au sommet de la montagne, et d'autres nous taxèrent de témérité; ils regardent ce mont avec une sorte de respect superstitieux, et ont de la peine à ne pas croire qu'il est constamment hanté par Baldr, son dieu tutélaire, qui ne manque de se venger de tous les mortels dont l'haleiné immonde ose souiller l'atmosphère pure de sa demeure aérienne.

« Nous partîmes de Stapen le 25 à huit heures du matin. Le thermomètre à l'ombre marquait 52° (8° 88'). Après avoir traversé des espaces couverts alternativement de lave et de neige, nous sommes arrivés à dix heures au dernier point qui montrait encore sa couleur noire; c'était un grand bloc de lave où l'on se reposa un quart-d'heure, afin de reprendre des forces pour la partie la plus difficile de l'entreprise. Le peu de dureté de la neige nous avait beaucoup incommodés. Nous y enfoncions jusqu'au-dessus du genou; quoique nous eussions soin de marcher sur les pas de nos trois guides, nous trouvions que c'était aussi fatigant que de nous frayer nous-mêmes le chemin.

Le thermomètre s'était élevé à 57° (11° 1d'). La hauteur à laquelle nous avions atteint était encore beaucoup au-dessous du Yœkuls-Hals, ou du chaînon qui unit le mont avec la chaîne de la presqu'île.

« En continuant à monter, nous avons trouvé la neige plus ferme; nous y enfoncions encore, et nous ne marchions pas aisément, mais cet inconvénient était balancé par la douceur de la pente. Toutefois en une demi-heure, elle devint graduellement si escarpée qu'il fallut y gravir en décrivant des zig-zag; et après avoir fait une quarantaine de pas, se jeter sur la neige, afin de reprendre haleine; en trois minutes la force nous revenait. Nous nous étions heureusement munis de mouchoirs de soie noire; nous nous en couvrîmes les yeux. Sans cette précaution, notre vue aurait pu souffrir de la vive réflexion des rayons du soleil, produite par les petits cristaux de neige.

« Pendant quelque tems les régions supérieures du Yœkul disparurent à nos regards; cependant ayant avancé d'avantage, le pic le plus oriental se montra, quoiqu'il ne parut pas être à une élévation considérable au-dessus de nous. Il était une heure quand nous atteignîmes sa base. On le désigne par le nom de Trikurning, à cause des trois pics qui le partagent : ce sont des masses de neige gelées et supportées pardevant sur de belles

colonnes de glace, d'une teinte verdâtre très brillante.

« La montée devint bien plus facile ; la croute de neige étant plus ferme, et la pente de la montagne plus douce. L'air était plus pur et la chaleur diminuait sensiblement ; le thermomètre ne se soutenait plus qu'à 33° (0-44), quoique le soleil fut ardent et que le vent fut extrêmement faible. Nous redoutions beaucoup et les brouillards qui commençaient à s'assembler à une distance considérable au-dessous de nous, et les fentes au milieu des neiges. Il ne s'en trouva heureusement sur notre passage qu'une seule qui ne paraissait pas très-profonde, et n'avait pas plus de quatre pouces de largeur. A cette époque de l'année, la montée du Snœfell doit être plus aisée, parce que nulle portion de la neige de l'hiver n'a encore ni fondu, ni bougé de sa place.

« A trois heures nous étions à la base du pic le plus haut. Tout-à-coup un précipice de plus de 2,000 pieds de profondeur perpendiculaire s'est montré devant nous ; les diverses parties de la vallée dans laquelle il s'ouvrait, étaient sillonées de fissures larges et longues qui couraient parallèlement à ses côtés. Près du milieu de ce gouffre terrible, nous aperçûmes une grande ouverture circulaire, dont l'entrée était bordée de glace verdâtre, et qui semblait avoir été formée par une

cascade tombée d'un point du rebord sur lequel nous étions; cependant nous ne pouvions découvrir aucun vestige d'eau. Ce ravin prodigieux se prolongeait entre le pic du milieu et celui de l'occident, et devait aller en descendant jusqu'à la base septentrionale de la montagne. Suivant les bords du précipice gelé, nous avons escaladé le flanc septentrional du pic. Parvenus à une douzaine de pieds du sommet, nous avons été arrêtés par un mur de colonnes verticales de glace qui l'entouraient de tous les côtés; nous atteignions facilement la cime avec le bout de nos longs bâtons.

« Nous étant faits, avec ces bâtons, des siéges dans la neige, nous avons mangé un dîner froid, qui le paraissait encore d'avantage d'après les idées que nous suggéraient tous les objets dont nous étions environnés. Le thermomètre n'était plus qu'à 29° (1° 33′ au-dessous de zéro). Le brouillard qui avait environné partiellement la montagne, la cernait complètement, et nous empêchait de voir la côte et les ports situés au-dessous de nous. Toutefois la perspective était belle et imposante. A droite, nous apercevions le Faxâfiord dans toute son étendue; ainsi que les deux Skardsheidi, l'Akrafiall, et une partie des montagnes du quartier de Gullbringe. A l'est le Geitlands-Yœkul, le Skialldbreid, et les monts voisins de l'Hékla se déployaient à nos re-

gards. A l'extrémité de la chaîne de montagnes qui partage la presqu'île où nous étions, s'ouvrait le Breidafiord rempli d'une infinité de petites îles d'un aspect singulier. Les monts du Bardarstrand et de l'Isafiord, bornaient la vue au nord; à l'ouest elle se prolongeait à l'infini sur l'océan, et atteignait certainement à la moitié de la distance qui sépare l'Islande du Grœnland. Ce qui ajoutait à la majesté de ce vaste coup-d'œil était la ceinture de nuages qui, à 3,000 pieds au moins au-dessous de nous, entourait le Snœfell. L'atmosphère était d'une pureté sans égale, et l'idée d'avoir atteint l'objet de notre entreprise malgré nos méprises, nous faisait éprouver une vive satisfaction. La descente fut très-facile; en trois heures nous fûmes de retour à Stappen. Il fallut les protestations des hommes qui nous avaient accompagnés, pour persuader aux habitans que nous avions réellement atteint au pic du milieu.

« Parti de Sappen le 26, je longeai la base du Snœfell, en me dirigeant au nord: je voyageais presque toujours sur des coulées de lave. A gauche j'avais les Londrængar, grands obélisques naturels; le plus haut s'élève à 240 pieds. De nombreux monticules rougeâtres bordent la côte, ils doivent sans doute leur origine à l'éruption du feu vomi par les cavernes souterraines qui probablement s'étendent du fond de la mer, au centre du

yœkul. Ce qui confirme cettè hypothèse, c'est que malgré l'immense quantité de neige que la chaleur du soleil fait fondre tous les ans, aucune rivière ne sort du Snœfell.

« La presqu'île se termine au nord par la pointe d'Œndverdtness, des deux côtés de laquelle il y a des lieux de pêche très-bien situés, parce que la mer est très-poissonneuse dans ces parages. Quelquefois des troupes nombreuses de baleines entrent dans le Breidafiord; il y a trois ans plus de mille furent jetées sur sa côte méridionale.

« Le pasteur d'Ingialldshvol m'apprit que les deux paroisses confiées à ses soins, renferment près de 1,000 âmes; ce qui est dû au grand nombre de hameaux de pêcheurs épars sur la côte. Ces hommes sont en général très-pauvres, et il paraît qu'ils sont plus vicieux que les insulaires qui ne s'occupent que du soin de leurs troupeaux. Le mauvais temps les empêchant souvent d'aller en mer, ils en contractent une habitude d'oisiveté qui engendre tous les vices. Ces maux se sont même tellement accrus dans le quartier de Snœfellsness, que l'autorité a été obligé d'intervenir et de faire subir un interrogatoire aux individus qui s'étaient rendus coupables de désordres. Diverses circonstances ont empêché les mesures répressives de produire leur effet.

« Jamais je n'avais voyagé en compagnie aussi

nombreuse qu'en partant d'Ingialldshvol le 27. Les deux filles de l'administrateur du domaine royal, dans cette partie de l'île, le pasteur, enfin le négociant de Stappen, qui voulaient me suivre jusqu'à Olafsvik, composaient un cortége remarquable. Les deux demoiselles endimanchées, une fois qu'elles eurent été placées sur leurs chevaux, galopèrent avec autant d'aisance que les femmes des environs du Don. La route fut d'abord marécageuse; mais bientôt nous avons atteint les sables qui forment la plage, et nous les avons parcourus promptement jusqu'à l'Ennit, grande montagne qui forme une saillie considérable; là il fallut mettre pied à terre, et laisser nos chevaux trouver leur chemin le mieux qu'ils purent, à travers les grosses pierres éparses sur le rivage.

« Ce passage est regardé avec raison, comme un des plus dangereux de l'Islande. La montagne a environ 2,500 pieds de hauteur, rien de plus raboteux et de plus affreux que son aspect. Elle est composée principalement de couches alternatives de tuf brun, de lave, de grès et d'argile. La mer ayant rongé une portion considérable de sa base, elle est creusée d'une quantité de trous et de cavernes; ses flancs étant perpendiculaires, on ne peut la doubler que de mer basse; alors même l'eau ne s'éloigne pas beaucoup des rochers, de sorte que le voyageur a beau se raprocher de l'o-

céan le plus qu'il peut, il court le risque d'être écrasé par les pierres qui tombent. Beaucoup de personnes ont perdu la vie dans ce trajet, et plusieurs Islandais aiment mieux faire un long détour par la côte méridionale de la presqu'île. Ce ne fut pas sans un sentiment de terreur, que je m'aventurai à cheminer au-dessous des falaises menaçantes; en plusieurs endroits, des portions semblaient presque entièrement détachées du reste de la montagne; mon inquiétude augmenta, lorsque je vis les fragmens qui s'étaient éboulés de mer basse. Toutefois les demoiselles qui marchaient en avant ne témoignant aucune crainte, ç'aurait été une pusillanimité impardonnable de ma part de ne pas les suivre.

« Vers midi, nous sommes arrivés à Olafsvik, comptoir composé de deux maisons bien construites, de plusieurs magasins et de cabanes éparses. Ma compagnie se sépara de moi en cet endroit, excepté le pasteur d'Ingialldshvol, qui ne me quitta qu'à Mafahlid, belle ferme, dont le propriétaire dit à son fils d'aller avec moi jusqu'à Grundarfiord, où je comptais m'arrêter. L'affreux passage de Bulandshœfdi, dans lequel on s'engage à l'extrémité d'une route facile le long de la plage, peut rivaliser pour le danger et la fatigue avec celui d'Ennit. La montagne à près de 2,000 pieds de hauteur; son flanc présente plusieurs couches

horizontales de tuf et des colonnes verticales de basalte jusqu'à une profondeur de 200 pieds; là commence un lit de débris, qui se prolonge par une pente rapide, jusqu'au bord du précipice entourant la mer.

« La seule route praticable traverse ces débris, en passant à 1,000 pieds au-dessus du niveau de la mer qui brise avec fracas contre les rochers situés presque directement au-dessus du voyageur. En quelques endroits, le sentier était recouvert par des éboulemens récens de gravier; chaque pas de nos chevaux nous menaçait d'une catastrophe presque certaine; car ces animaux n'avaient pas le pied sûr, et rien ne pouvait nous empêcher de rouler dans l'abîme. Cependant le pas le plus difficile, fut à un ravin profond, creusé par un torrent qui était presque rempli de neige gelée. Un de nos chevaux de bagage y perdit l'équilibre, et glissa en suivant la pente de la glace. Heureusement un tas de débris l'arrêta, et le domestique, quoique avec peine, le ramena dans le sentier. La plupart des Islandais, en suivant cette route dangereuse, marchent derrière leurs chevaux, qu'ils tiennent par la queue, et se gardent de jeter les yeux du côté de la mer.

« A neuf heures du soir, j'arrivai à Grundarfiord, comptoir situé au fond d'une petite baie de même nom, sur un banc de gravier rejeté par

la mer. La nature pierreuse du sol me fit éprouver des difficultés à dresser ma tente ; pendant la nuit elle faillit à être enlevée par la violence des raffales. Vers cinq heures du matin, un bruit plus fort que celui du tonnerre, est venu m'alarmer ; il semblait sortir de quelque part tout près de ma tente. Aussitôt j'en écarte la toile, et j'aperçois qu'une portion de la montagne voisine s'en est détachée. L'air était complètement obscurci par la quantité de poussière que le vent emportait, et des masses énormes de rochers se précipitaient en déchirant le sol qu'elles rencontraient, et poussant devant elles d'autres rochers et des graviers tombés auparavant ; tous ces débris roulèrent avec une rapidité prodigieuse vers la plaine.

« Le lendemain 28, était un dimanche. J'allai avec le facteur à l'église de Setberg, bâtie sur la côte orientale de la baie. Avant de commencer le service du jour, il y eut un enterrement. Au décès d'un insulaire, on transporte son corps à l'église, le plutôt possible, et il y reste jusqu'au jour de l'inhumation. Lorsque quelqu'un meurt dans le voisinage d'une église, le corps est enveloppé de vadmel et placé sur un banc près de l'autel, en attendant que le cercueil soit prêt, coutume très-ancienne ; car on en trouve des traces dans l'Eyrbyggia Saga, écrite vers l'époque de l'introduction du christianisme dans l'île ; il paraîtrait aussi

que c'était alors l'usage de poser le cercueil sur un traîneau attelé de bœufs. Cette voiture n'étant plus employée, le corps est porté à dos de cheval. En hiver les inhumations sont accompagnées de grandes difficultés; car il faut quelquefois que trois à quatre personnes travaillent pendant tout un jour pour creuser une fosse, tant la gelée pénètre profondément en terre. Dans les cantons très-éloignés des églises, on garde le corps pendant tout l'hiver dans une cave, et on l'enterre au printemps suivant.

« Le service funèbre commence par un pseaume qui se chante pendant que le convoi s'avance vers la tombe; les hommes marchent la tête découverte, les femmes se cachent le visage avec leurs mouchoirs. Lorsque le cercueil est descendu dans la fosse, le prêtre jette dessus trois pelletées de terre, en prononçant ces mots: « Tu as été tiré de la poussière et tu retourneras en poussière, et tu seras tiré de la poussière pour ressusciter. » pendant que la fosse se remplit, les assitans chantent un ou deux psaumes adaptés à la circonstance. Un des domestiques de la ferme de laquelle on avait apporté le corps, entra dans la fosse après qu'on y eut jeté un peu de terre, et se mit à la tasser avec ses pieds, action qui produisit naturellement un mouvement d'horreur dans mon esprit, et ajouta aux préventions ordinaires, quoi-

que injustes peut-être, que l'on conçoit contre les hommes qui rendent les derniers devoirs aux morts. Les femmes s'agenouillèrent sur les tombes voisines, et lorsque tout fut fini, le père du défunt se précipita sur sa sépulture, et y resta étendu dix minutes. Le discours du prêtre, qui roula sur l'état de rétribution future, fut simple et édifiant.

« Je me remis en route le 29 vers l'est avec le Sysselman; en passant à Setberg, le pasteur se joignit à nous. Arrivés à Hallbiarnareyri, ils ferrèrent leurs chevaux, opération que tout Islandais sait faire, et qu'aucun d'eux ne regarde comme étant au-dessous de sa dignité. Ils m'accompagnèrent jusqu'à l'extrémité du Kolgragarfiord, et je franchis le Trœllahals (col des Géants), passage difficile d'où je descendis dans une assez grande vallée parsemée de quelques maisons et partagée à l'est par le Hraunfiord, baie qui tire son nom de ce qu'elle est presque entièrement traversée par une coulée de lave, que coupe un petit détroit donnant passage à l'eau. La blancheur des cygnes qui nageaient sur ce bras de mer, formait un beau contraste avec la noirceur de la lave. Elle a été vomie par des collines coniques que je laissai à droite; elle forme le Berserkia-Hraun que l'on traverse par un sentier aisé, bordé de chaque côté de rochers énormes. La tradition en attribue la construction à des géans. Une ravine

profonde dans laquelle on descend, vers le milieu du trajet, offre le Berserkiadis, ou le monument sous lequel le géant Berserkir est enterré; il est au nord de la route; il a vingt pieds de long, six de large et quatre de haut. A sa base, les pierres sont fort larges; dans le haut, elles sont plus petites, et ont été successivement posées par les passans. A l'extrémité de la lave, mon guide me fit voir la maison de Hraun qui était habitée par Styr, et plusieurs autres lieux cités dans les Sagas. Il savait toute l'histoire par cœur, et s'apercevait que je prenais de l'intérêt à son récit. Il continua donc de parler avec une éloquence qui me surprenait. Il ne s'arrêta que lorsque nous mîmes pied à terre à la ferme de Kongsbacka.

« Ce ne fut qu'en faisant le tour d'une infinité de baies et d'anses, que je parvins le 30 au comptoir de Stickesholm; après avoir traversé la presqu'île de Thorness, fameuse pour avoir été consacrée à Thor, dieu des Scandinaves, dont le culte sanglant ne fut aboli que par l'introduction du christianisme. Je passai aussi devant le pied du Helgafell, montagne basaltique basse, qui est de même célèbre dans les annales du paganisme de ces contrées.

« Stickesholm est situé sur la côte occidentale d'un canal étroit qui le sépare d'une petite île basaltique. Ce comptoir consiste en deux maisons

avec leurs magasins, et celle du chirurgien du district. M. Benedictson, le principal négociant, a recueilli une quantité considérable de manuscrits islandais. Il a plusieurs copiés des Sagas les plus importans, il les a conférés, et copiés, en les accompagnant des leçons les mieux établies. Son zèle pour transmettre ces anciens monumens à la postérité, l'a engagé à en léguer la collection à son fils, qui en usera de même, de sorte que la propriété en restera dans sa famille.

« J'allai avec M. Hialtallin le chirurgien, examiner Thingvalla, lieu de sacrifices célèbres. Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de le trouver. Au sud de la maison qui subsiste en cet endroit, nous avons rencontré un grand nombre de petits tertres carrés, ce sont évidemment les ruines des huttes dont le peuple se servait dans les réunions publiques. Cependant nous cherchions vainement la pierre des sacrifices. Enfin nous en avons aperçu, au milieu d'un marais à quelque distance, une fort grande qui, malgré sa forme grossière et brute, fut reconnue pour être « la pierre de la crainte », aux pierres disposées en cercle qui l'entourent, et qui paraissent de même d'une dimension considérable; il faudrait, pour la déterrer, creuser dans le marais qui les couvre presque entièrement. Le cercle a trente-six pieds de diamètre; les pierres sont peu éloignées l'une de

l'autre. Le blot-stein (la pierre du sang) est de figure oblongue et aiguë à son sommet, sur lequel on rompait le dos des victimes humaines offertes en sacrifice expiatoire pour apaiser le courroux de la divinité offensée, et laver les fidèles de la tache du crime. En dedans du cercle s'asséyaient les juges devant lesquels on amenait les accusés et leurs avocats; les spectateurs se tenaient en dehors pour entendre le jugement. Les restes de ces cercles se trouvent fréquemment en Scandinavie, et sans doute ceux que l'on voit en plusieurs lieux de la Grande-Bretagne, et surtout de l'Écosse, ont la même origine.

Le 1er juin je partis de Stikesholm, et je revins à Helgafell, d'où je marchai au sud jusqu'à la ferme de Drapuhlid, située au pied d'une montagne de même nom, fameuse par la quantité de minéraux curieux qui s'y trouvent. De là j'allai à l'est en traversant plusieurs collines nues, dans le gravier desquelles le jaspe et les calcédoines abondent. Je descendis ensuite par l'extrémité de l'Ulfarsfall sur les rives de l'Alftafiord ou baie des Cygnes. Grâces à la mer basse, j'épargnai une course de plus de deux milles, en coupant la baie qui était presque entièrement couverte de cygnes; je continuai à longer la base des montagnes, à l'est, et le soir je dressai ma tente près de l'église de Narfeyri.

« A l'instant où je venais de m'habiller, le lendemain, le fermier m'offrir d'excellens œufs d'eider. Je lui fis beaucoup de plaisir en les acceptant, et en lui disant que sans doute il descendait de Geirrid, dame célèbre dans les temps anciens, et qui habitait dans ce canton. Elle était d'un caractère si libéral qu'elle avait fait bâtir sa maison le long de la route, afin d'être à portée d'inviter tous les passans à entrer pour prendre part à des mets qui étaient toujours servis. Plusieurs exemples du même genre, rapportés dans les Sagas, prouvent que l'hospitalité, si vantée dans ces livres, n'était pas une fiction poétique, mais une vertu pratiquée par tous les habitans du nord.

« De Narfeyri, je traversai, en allant à l'est, le Skogarstrand (rive des forêts), canton bas, ainsi nommé des bois qui autrefois couvraient sa surface, et dont à présent il existe à peine des traces. Le mauvais temps m'obligea de chercher un refuge près de l'église de Breidabolstad. Ce fut d'une petite île du voisinage, qu'Eirik le Rouge partit en 983, pour courir à la recherche d'un continent à l'ouest, sur lequel il avait reçu des notions obscures. Dans cette excursion qui dura trois ans, il découvrit le Groenland.

« Le 3 je cessai de voir les montagnes qui s'étendent à l'est du Snœfell; je parcourus un canton rocailleux qui offrait souvent des restes de laves

anciennes ; d'un autre côté, se déployait le Breidafiord qui se partageait en Hvamsfiord et Gilsfiord : l'aspect de ces baies et des montagnes qui les entourent, était extrêmement pittoresque. J'eus beaucoup de peine à traverser des étangs que la marée montante remplit ; enfin, j'arrivai à Snoksdal. Je n'en partis que le 5, et après avoir passé le Haukaldalsaa et le Laxaa, deux rivières formidables, qui pendant plusieurs jours n'avaient pas été guéables à cause de l'abondance des pluies, et qui étaient encore extrêmement grosses ; je voyageai alternativement dans des vallées et des collines jusqu'à Hvam. La vue des pâturages couverts de brebis et d'agneaux, me fit éprouver un sentiment de plaisir, qui fut en quelque sorte diminué par la réflexion que beaucoup d'agneaux périssaient par l'intensité du froid. J'appris que dans cette saison la mortalité s'était élevée à neuf ou dix par ferme ; perte très-sérieuse pour le paysan islandais.

« Hvam est dans une situation très-agréable, sur le côté oriental d'une vallée de peu d'étendue, mais jolie et fertile, entourée de tous côtés, excepté au sud, de montagnes escarpées. Hvam est célèbre dans l'ancienne histoire de l'île, par plusieurs événemens qui s'y sont passés ; il est surtout remarquable pour avoir donné naissance à Snorro Sturleson, l'historien du nord.

« De Hvam, j'entrai dans le Svinadal, un peu

à l'est, et ensuite dans un pays montagneux et sauvage, où les monts peu élevés annoncent par leur apparence, la suite des bouleversemens qui s'y sont opérés. Des sources chaudes qui jaillissent à l'embouchure de la vallée, indiquent que les feux ne sont pas encore éteints. Des ponts de neige, dont quelques-uns n'étaient pas très-épais, nous aidèrent à passer plusieurs fois la même rivière. La quantité de neige que nous rencontrâmes dans la descente, était immense. Au lieu de fondre, elle s'accumule d'année en année; tout fait présumer qu'un glacier se formera sur ce point.

« La vallée dans laquelle on s'enfonce en quittant ce canton froid et triste, est d'abord étroite, rocailleuse et stérile; ensuite elle s'élargit graduellement, jusqu'à une vaste plaine marécageuse, dont les fermes réunies portent le nom collectif de Saurbœar-Sveit. La route traverse une chaîne de montagnes qui se prolonge dans toute la presqu'île nord-ouest de l'Islande, et se divisant en plusieurs branches latérales, forme une quantité de grandes baies. Quoique la saison fût déjà avancée, la neige qui remplissait encore les ravins et les défilés, les rendait impraticables, je fus donc obligé de renoncer au projet d'arriver par ce chemin dans les cantons les plus éloignés. Conformément à l'avis de l'obligeant ami qui m'avait accompagné depuis Hvam, je laissai à la ferme de Hvol, mon

cheval et la plus grande partie de mon bagage. Le paysan se mit à onze heures du soir en route avec moi, afin d'arriver avant la marée montante à un passage difficile au pied des montagnes que baigne le Gilsfiord. A deux heures nous atteignîmes le fond de cette baie qui n'a pas beaucoup de largeur. Il n'y avait dans cet endroit que deux cabanes solitaires. Tout y était encore engourdi par l'hiver; la neige couvrait presque entièrement la terre; on n'apercevait quelques traces de végétation que dans le voisinage immédiat des maisons. Le mercure ne se soutenait qu'au-dessous du point de congélation.

« Ayant suivi la côte orientale du Kroksfiord, j'arrivai à six heures du matin à la ferme de Kumpur. La fatigue que j'éprouvais m'invitait à prendre du repos. Comme j'avais laissé mon lit et ma tente à Hvol, je me vis dans la nécessité d'accepter un lit islandais, ce qui, je l'avoue, ne me plaisait guère, pour plus d'une raison. J'étais extrêmement las; je me résignai. On me fit passer dans le bâtiment extérieur, tandis que la maîtresse de la maison me faisait préparer un lit dans la chambre à coucher : bientôt j'y parvins par un petit corridor fort noir. Quand j'y entrai, la plupart des membres de la famille qui étaient encore couchés, se levèrent, quoique déshabillés, pour voir l'étranger. Bien qu'à moitié suffoqué, faute d'air, je me se-

rais cependant endormi promptement, si un certain bruit semblable à celui de gens qui se grattent, ne se fût fait entendre dans tous les lits, et ne m'eût donné de vives inquiétudes, malgré la propreté apparente du mien. Dans un certain moment, le bruit pouvait se comparer à celui que font les palefreniers en étrillant leurs chevaux. Cependant le sommeil ne tarda pas à mettre fin à toute impression désagréable, et je goûtai, pendant cinq heures, le repos le plus profond.

« Ces braves gens ne sont pas accoutumés à voir des étrangers. Ils me prirent pour un homme élevé en dignité; tandis que, dans mon pays, mon habillement m'aurait fait passer pour un porte-balle.

« Ayant fait le tour du Kroksfiord et du Bernfiord, je gravis sur un canton rocailleux et inégal, où tout annonçait l'action des feux souterrains; puis je descendis jusqu'à la ferme de Reykiaholar. Elle est dans une situation très-pittoresque, sur une élévation, à un demi-mille du Reynianess, promontoire immense, et sur les bords du Breidafiord, vaste baie remplie d'îles sans nombre; des montagnes, avec leurs anfractuosités, et des colonnes de vapeurs s'élevant des sources chaudes qui entourent la ferme, ajoutent à la beauté du coup-d'œil. Le Krablanda, la plus considérable de ces sources, a jadis été fameux par ses érup-

tions ; aujourd'hui son bassin est tellement encombré de pierres, qu'il ne peut pas lancer son eau à plus de quatre pieds.

« Le temps orageux me contraignit de rester à Reykiaholar jusqu'au 9 ; ce ne fut pas sans peine que quatre hommes et deux femmes consentirent à me conduire dans un canot à l'île de Flatey, éloignée de vingt milles du Reykianess. Le temps étant fort beau, le trajet fut extrêmement agréable entre les innombrables petites îles répandues sur cette partie de la baie. La plupart semblent devoir leur origine à des volcans sous-marins ; plusieurs reposent sur de superbes colonnes de rocs basaltiques. Leur surface et le fond de la mer qui les entourent, abondent en sources chaudes ; elles sont d'un grand secours aux pêcheurs, en leur fournissant de l'eau fraîche, qui d'ailleurs ne se trouve pas dans le voisinage.

« Presque toutes ces îles sont tapissées d'herbe que les habitans des côtes voisines viennent faucher; mais elles leur sont surtout précieuses par la prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques qui les fréquentent. Je fus, en les traversant, étourdi des cris des macareux et des goelands ; ces derniers couvraient la mer, et en s'envolant obscurcissaient l'atmosphère, tant ils étaient nombreux.

« A moitié chemin de Flatey, on débarqua sur un îlot pour donner un peu de relâche aux ra-

meurs. Cette relâche me donna l'occasion d'observer les eiders qui couvaient leurs œufs. Vers six heures du soir, j'abordai à Flatey. Cette île, qui n'a qu'un mille de circonférence, est plus peuplée que plusieurs de celles qui l'entourent. Le pasteur joint à son ministère la profession des premiers apôtres; il est surtout très-habile à la pêche des phoques. Ses fonctions sont peut-être les plus périlleuses à remplir de toute l'Islande; car une de ses paroisses comprend les îles, et l'autre le continent à une distance de douze milles de Flatey. Il ne se passe pas un hiver que sa vie ne coure des dangers dans le trajet d'une île à l'autre sur la glace. Cependant son traitement est extrêmement modique, et c'est ce qui l'engage à se livrer à la pêche pour faire vivre sa famille.

« Après un séjour de trois heures à Flatey, je m'embarquai pour le continent; vers trois heures du matin, j'arrivai à Hergilsey, belle île basaltique, bien peuplée. Les eiders y sont si nombreux, qu'en me promenant sur les hauteurs, je risquais à chaque instant de les écraser dans leurs nids.

« Nous sommes allés en cinq heures de Hergilsyy à Briamslœk, sur la côte de Bardarstrand. Revenu sur le continent, je suivis le rivage vers l'ouest, le long d'énormes rochers basaltiques. M'étant reposé quelques instans à la ferme de Hammar, je remontai le Morardal, vallée fort

triste, et je commençai ensuite à grimper le Forsheidi, col très-haut et très-abrupte; il tire son nom de la quantité de chutes d'eau qui se précipitent de chaque côté de la montagne; celles du flanc septentrional sont surtout remarquables; le Forsaa s'étant ouvert une issue, à travers les couches de rochers en colonnes; on aperçoit comme des tours et des obélisques au milieu des nuages de vapeurs qui s'élèvent des cascades.

« Le charme de cette perpective me fit oublier les difficultés que j'éprouvai dans ce passage. Les immenses sillons de neige qu'il fallait traverser, n'offraient pas les moins pénibles; elle était si molle en quelques endroits, que je fus forcé de mettre pied à terre.

« Descendu à l'extrémité du Forsfiord, qui n'est qu'un bras de l'Arnarfiord, je marchai le long de sa rive occidentale, sous des montagnes menaçantes. Parvenu à cette dernière baie, je tournai entre des promontoires sourcilleux, jusqu'à Bildudal, comptoir composé des maisons les mieux bâties que j'aie vues en Islande. On voulait m'y retenir; mais, instruit d'avance des difficultés que j'éprouverais à traverser l'Arnarfiord, je me décidai à profiter de la continuation du beau temps pour effectuer, le même soir, ce trajet souvent très-difficile. Le bateau faisait eau, de sorte que je fus forcé de temps en temps d'en

ôter l'eau. La baie a au moins neuf milles de largeur ; nous aurions été exposés à de grands dangers, si une raffale subite nous avait surpris.

« A onze heures du soir, je débarquai à Hrafnseyri. Je fus agréablement surpris de lire au-dessus de la porte du presbytère, l'inscription suivante :

Intrantibus sit has domus pax
Et quies, et exeuntibus salus.

« Les pensées gaies que ces mots m'avaient inspirées, furent bien diminuées par le triste état dans lequel je trouvai cette famille. Le pasteur avait failli à être tué par l'éboulement d'une montagne voisine, qui l'avait surpris pendant qu'il la gravissait pour chercher une tanière de renard ; il était resté à moitié enterré sous les débris. Si un de ses domestiques n'avait pas découvert le lieu où il se trouvait, il y aurait péri ; sa tête et son visage étaient extrêmement meurtris, tout son corps avait beaucoup souffert; néanmoins, grâces aux attentions et aux soins de sa famille, il se rétablissait à vue d'œil.

« Le renard, très-commun en Islande, y jouit de la même réputation de finesse que partout ailleurs. Lorsqu'il découvre une troupe de goelands sur le rivage, il s'approche d'eux à reculons, en tenant sa queue en l'air; comme elle est blanche,

ils croient voir quelqu'un des leurs; il s'avance ainsi tout doucement, jusqu'à ce qu'il soit assez près pour saisir un de ces oiseaux. En hiver il se place au vent, et se met à gratter la neige, qui, en s'envolant, forme un nuage par lequel les goelands sont aveuglés, et il les surprend.

« J'avais bien fait de traverser l'Arnarfiord dans la soirée du 10; le lendemain il s'éleva une tempête violente qui dura plusieurs jours. Je poursuivis ma route par terre, en franchissant le Hrafnsheidi, montagne dont le passage ne fut pas long, mais fut très-difficile, à cause de sa roideur et de la couche épaisse de neige qui le couvrait. Après avoir traversé l'extrémité orientale du Sandfell, petite montagne isolée dans laquelle les zéolites, les calcédoines et le jaspe abondent, j'arrivai vers midi à Thingeyri, comptoir agréablement situé sur une pointe de terre basse, qui le défend des vagues de l'ouest. Le Dyrafiord est si étroit dans cet endroit, qu'on peut se faire entendre d'un côté à l'autre; sa longueur est si considérable, qu'il faudrait une journée entière pour en faire le tour à cheval. Le facteur de Thingeyri a une belle collection de livres choisis, principalement en histoire naturelle.

« Le 12 je traversai le Dyrafiord, et je débarquai à la ferme de Gimlafell. Un guide me conduisit ensuite par le col le plus aisé que j'eusse

rencontré jusqu'alors dans les belles plaines de l'Œnundarfiord, abondantes en foin. Les montagnes qui entourent la baie sont composées de couches qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, au nombre d'une cinquantaine, dans l'ordre le plus parfait; cette même apparence se retrouve dans toutes celles de la presqu'île du Nord-Ouest. Ayant passé plusieurs marais dangereux, j'arrivai à Holt, regardé comme une des meilleures cures de l'Islande occidentale.

« Je voulais pénétrer plus loin, pour prendre, avec le doyen du bailliage de l'Isafiord, les arrangemens nécessaires à la distribution des saintes Ecritures; je fus obligé de renoncer à ce dessein, parce que l'énorme quantité de neige dont les montagnes au nord de l'Œnundarfiord étaient couvertes, empêchait d'y voyager, quoique l'on fût au milieu de juin. Je me concertai pour cette affaire avec le bailli qui demeure à peu de distance à l'ouest de Holt.

« Les habitans de cette partie de l'Islande, ayant très-peu de communications avec les étrangers, ont peut-être conservé plus de coutumes des anciens Scandinaves, que ceux des autres quartiers. Ils tiennent davantage aux traditions de leurs ancêtres, et s'appliquent avec plus de soin à la transcription des sagas écrits ou imprimés; la plupart les savent par cœur. Ce qui me

surprit principalement fut la longue barbe des paysans de l'Œrnundarfiordung.

« Je fus étonné de trouver derrière le Hiardardal une étendue assez considérable de terrains couverte de lave, car on m'avait dit que cette substance n'existait pas dans le voisinage des baies de l'occident. Elle paraît être très-ancienne, puisque l'herbe ou la mousse la recouvrent presque partout.

« Le 13 juin je partis de Holt pour retourner au Sud. Je repassai par les mêmes lieux que j'avais vus en allant au nord. J'arrivai le 15 à Bildudal, où je pris un guide pour franchir une chaîne de montagnes couvertes de neige; dans les endroits où elle était disparue, on n'apercevait que de la lave, qui paraissait avoir été vomie par le Grœnafell, cime conique située vers le centre de la chaîne de montagnes qui sépare l'Arnarfiord du Talknafiord. Plusieurs sources d'eau chaude coulent encore sur la côte septentrionale de la dernière de ces baies. Quand je fus à son extrémité, il fallut escalader de nouveau des monts escarpés, dont la pente opposée me conduisit sur les bords du Patrixfiord. Cette baie est défendue des deux côtés par plusieurs promontoires sourcilleux qui diminuent de hauteur en s'éloignant, jusqu'à ce qu'ils se plongent dans l'océan. Je m'embarquai au comptoir de Vatneyri, et j'a-

bordai sur la côte opposée. A deux heures du matin je me reposai au presbytère de Saudlauksdal.

« Cette vallée est célèbre pour l'excellence de ses pâturages. Elle acquiert un plus haut degré d'intérêt pour avoir été la demeure d'Eggert Olafsen, qui, avec Paulsen, son compatriote, effectua un voyage autour de l'Islande, dont la relation, publiée en danois à Copenhague, a été traduite dans la plupart des langues de l'Europe.

« Je quittai ce lieu le 15 à cinq heures après midi, et suivis la côte méridionale du Patrixfiord; quelquefois des masses de lave isolées se présentaient à mes regards. Près de l'extrémité de la baie, je longeai la base d'une montagne menaçante; une prodigieuse quantité de grandes pierres s'en étaient récemment détachées, et obstruaient presque entièrement le chemin. En escaladant les hauteurs, je fus frappé de la beauté du coup-d'œil qui m'environnait; une rivière se précipitant de cascades en cascades jusqu'à son embouchure où elle en formait une de trente pieds, la rapidité de son cours, le fracas de ces chutes, les nuages de brume humide qui s'en élevaient; ces objets réunis produisaient un effet de la plus grande magnificence. Tout le terrain voisin était absolument dénué de végétation; à mesure que je marchais, il devenait plus rocailleux et plus inégal, sa surface présentant généralement des couches

alternatives de neige et de lave basaltique. Un peu après minuit, nous avons atteint au sommet du col qui peut avoir 3000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Là perspective était très-étendue et très-pittoresque, mais sauvage et nue. Les montagnes du nord nous cachaient le soleil, et tout l'horizon paraissait en feu ; je m'apercevais à peine qu'il y eût aucune différence entre le jour et la nuit.

« Ayant descendu la montagne, j'ai traversé un assez grand espace boisé, et je suis entré dans un canton bien peuplé, et situé en avant des précipices du Bardarstrand, dont la prolongation forme des promontoires qui se terminent à la côte septentrionale du Breidafiord. A une époque reculée, la mer a baigné la base de ces précipices ; en se retirant graduellement, elle a laissé à sec de belles plaines d'alluvion qui sont devenues d'excellens pâturages.

« Lorsque j'eus dormi quelques heures à Hammar, j'allai à Briamslœk, et avant de m'embarquer pour Flatey, je visitai dans une montagne derrière le presbytère, un ravin dans lequel se trouve le suturbrand le plus parfait qu'il y ait en Islande.

« Comparée aux autres montagnes du voisinage, celle-ci n'a qu'une hauteur peu considérable, puisqu'elle ne s'élève pas à plus de 600

pieds. Un torrent qui a sa source dans les collines situées en arrière, s'est creusé un chemin dans les diverses couches horizontales dont elle est composée, de sorte qu'il a formé une excavation de 120 à 150 pieds de profondeur; la partie orientale de cette ravine est entièrement couverte de débris, excepté dans quelques endroits où des masses inégales d'un tuf jaunâtre se montrent au-dessus de la surface; la partie occidentale est plus escarpée, et consiste en une douzaine de couches de bois fossile, de lave, de basalte, de tuf, d'argile durcie, placées successivement l'une au-dessus de l'autre. Le bois fossile ou suturbrand est tout à fait dessous, et occupe quatre couches séparées entre elles par des lits intermédiaires de grès tendre ou d'argile. Les couches sont d'épaisseur inégale, d'un pied et demi à trois pieds, elles se prolongent à quatre-vingts pieds, où elles disparaissent dans les débris. Elles diffèrent aussi quant à leur nature, les deux inférieures offrant les plus parfaites qualités de bois minéralisé, sans mélange de corps étranger; elles sont d'un noir de jais; les morceaux que l'on expose au soleil brillent du plus grand éclat, et leur cassure est esquilleuse. Le grand nombre de nœuds et de racines, et les cercles concentriques, que l'on observe à l'extrémité des troncs et des branches, dissipent jusqu'au moindre doute sur l'origine

végétale de cette singulière substance. Quelques branches s'étendent à travers le lit; mais en général elles sont toutes parallèles, et souvent réunies de manière à former une masse compacte; la troisième couche n'est pas aussi pure, parce qu'elle se trouve mêlée à une portion considérable de matière ferrugineuse; elle est grise en dehors, mais sa fracture est noire; elle est sans lustre, et beaucoup plus pesante que l'autre; d'ailleurs elle conserve plusieurs caractères de sa nature végétale. La quatrième, ou la couche supérieure, consiste en ce que les Islandais appellent *Steinbrand*, c'est-à-dire *houille*, dont cette substance ne diffère que par l'absence de l'éclat extérieur, et par une certaine quantité de matière terreuse qu'elle renferme. Elle offre aussi de légers indices de bois.

« Quoique ce bois fossile soit fort remarquable, on observe un phénomène encore plus surprenant entre la seconde et la troisième couche; c'est un lit de schiste d'un gris foncé, d'environ quatre pouces d'épaisseur, susceptible de se diviser en un grand nombre de feuillets, dont quelques-uns sont aussi minces que le plus beau papier à écrire, et laissent apercevoir des deux côtés des impressions de feuilles d'arbres d'une beauté et d'une exactitude extraordinaires; on y distingue les ramifications des nervures, des côtes et des fibres.

Il est avéré que la totalité de la masse schisteuse n'est qu'une accumulation de feuilles étroitement comprimées entre elles, et partiellement entremêlées d'une belle argile d'alluvion. Quand on sépare du bloc quelques-unes de ces feuilles, on reconnaît qu'elles sont uniformément grises ou brunes d'un côté et noires du côté opposé. La plupart de celles que j'ai devant moi appartiennent au tremble. M. Hornemann de Copenhague, botaniste habile, y a vu beaucoup de feuilles de peuplier tacamahaka; on y a aussi observé des feuilles de bouleau et de saule, celles-ci étaient fort petites, tandis que celles de peuplier ont près de trois pouces de large.

« D'après la relation d'Olafsen et de Paulsen, il paraît qu'une couche de suturbrand s'étend dans toute la presqu'île du Nord-Ouest; on en a aussi trouvé dans d'autres endroits; les Islandais l'emploient principalement pour brûler dans les forges; comme il est très-dur et susceptible de recevoir un beau poli, ils en font aussi des tables et des meubles d'apparat.

« Je m'embarquai à Briamslœk, et le temps étant très-beau, j'eus une belle traversée de ce lieu à Flatey. De là je regagnai le continent, et je débarquai à Skard, sur la côte sud-est du Breidafiord, au pied d'une montagne basse, qui fait suite à d'autres plus considérables. La position

de celle-ci fait que, pendant près de six semaines de l'hiver, les habitans sont privés de la vue du soleil. J'en partis le 19, et marchant au milieu des montagnes basaltiques, j'arrivai à Hvol où j'avais laissé mes chevaux et mon bagage.

« Me dirigeant ensuite au nord-est, j'entrai dans le Steindals-Heidi, défilé dont la neige rendit le passage difficile; car il fallait éviter les fentes qu'elle couvrait. Les hautes montagnes des deux côtés étaient en quelques endroits couvertes d'herbe, mais le souffle glacial et presque continu du vent de nord-est, empêche la végétation de se développer. Le 20 juin j'atteignis un canton plus agréable. La paroisse de Fell consiste en plusieurs vallées fertiles, qui aboutissent au Kollafiord, baie étroite mais fort jolie. Ayant suivi sa rive septentrionale, je me trouvai une heure après sur les bords du Steingrimsfiord, la baie la plus large de la côte orientale de la presqu'île de l'ouest. Elle fut jadis fréquentée par les navigateurs espagnols et irlandais; on voit encore les ruines de leurs maisons.

« Beaucoup de plaines de ces cantons qui sont abandonnées, feraient d'excellentes terres si elles étaient soignées. Plusieurs fermes, surtout celles de Heydalsaa et de Vidardalsaa, sont en très-bon état; on peut en attribuer la cause en partie à la quantité de bois flotté que la mer jette sur la

plage. Chaque ferme y a son emplacement distinct, où elle ramasse ce que les vagues apportent; ce qui compense en quelque sorte le manque de forêts. On sait très-bien apprécier l'avantage de cette particularité; les portions du rivage sont une propriété qui se vend très-cher; elles appartiennent souvent, ou bien sont louées, à des personnes qui habitent sur la côte opposée de l'île; les habitans de ce quartier ne se bornent pas à employer le bois flotté à leurs usages domestiques; ils en profitent aussi pour fabriquer en hiver de petits ouvrages en cuivre qui leur procurent de nouveaux objets pour échanger pendant l'été.

« Dans la journée, je traversai plusieurs rivières; le froid ayant empêché la fonte de la neige sur les montagnes, le trajet ne fut pas difficile. Ensuite je voyageai dans un pays inégal et pierreux jusqu'à Stad, terme de mes excursions au nord. Le presbytère est agréablement situé près d'une grande rivière. à son embouchure dans la baie. La vallée abonde en herbe; les montagnes voisines offraient plus de végétation que je ne me serais attendu à en trouver d'après leur position septentrionale; car j'étais près du 66me degré de latitude boréale. Je trouvai dans le doyen un homme d'une piété exemplaire; il applaudit avec ardeur aux intentions bienfaisantes de la société Biblique.

« Le 21 je me mis en route avec lui et un de ses fils pour revenir au sud. Le soir je dressai ma tente à Fell. Le lendemain je franchis le Bitruhals, montagne escarpée; sur son flanc oriental s'ouvre la vallée de laquelle on tire une excellente terre à porcelaine. Dans la montée notre marche fut considérablement retardée par un lac entièrement couvert de glace et de neige; la première étant en plusieurs endroits fondue en dessous, les chevaux faillirent à s'y enfoncer. Au bas de la descente nous nous sommes trouvés sur la rive septentrionale du Bitrufiord, belle baie qui s'enfonce jusqu'à douze milles dans l'intérieur; à son embouchure elle n'a qu'un mille de large. Il n'y a pas de bateau pour le service des voyageurs, de sorte qu'il fallut faire le tour de ce bras de mer; ce qui allongea considérablement notre course. Ayant passé le col du Stickuhals, nous avons longé la côte occidentale du Hrutafiord, rencontrant de temps en temps une ferme solitaire, et vers minuit nous sommes arrivés à Bœ.

« Le lendemain un guide me conduisit à travers la contrée déserte comprise entre le quartier du nord, et le Syssel de Borgafiord dans le sud. La route connue sous le nom de Holta-Vœrdu-Heidi, passe entre une quantité de petites montagnes partiellement couvertes de mousse, et portant tous les caractères d'origine volcanique. Je

commençai à monter vers sept heures du soir, et je continuai à m'élever graduellement jusque vers minuit; alors je contemplai un phénomène naturel bien intéressant et absolument nouveau pour moi. Le soleil était un peu au-dessus de l'horizon, il resta à la même hauteur pendant une demi-heure, puis recommença de nouveau sa course vers le nord-est.

« Quoique l'Islande eût déjà offert à mon admiration une grande quantité d'objets surprenans, je fus néanmoins étonné de l'aspect que m'offrait à l'ouest le Trœlla-Kyrkia (église des géans), ancien volcan dont le cratère élevait en l'air ses côtés découpés en forme fantastiques, tandis que la région inférieure était entièrement couverte de neige. Au sud et à l'est, s'étendait un immense désert impénétrable, animé d'un côté par des lacs innombrables où nageaient des cignes, et dans le lointain par d'énormes glaciers qui réfléchissaient les rayons du soleil de minuit; au nord le Hrutafiord s'ouvrait vers l'océan. Etant descendu au sud, je passai plusieurs fois le Norduraa. Le 23 à sept heures du matin, je dressai ma tente près de la ferme de Hvam dans le Nordurardal.

« M'étant levé à midi, et voyant qu'il était encore de trop bonne heure pour charger de nouveau les chevaux, je résolus d'escalader le

Baula, montagne voisine qui s'élève à la hauteur de 3000 pieds, et que l'on aperçoit de très-loin. A sa base gisent des fragmens considérables d'un basalte blanchâtre, épars et entassés dans le plus grand désordre. Je grimpai pendant plus d'une demi-heure au milieu de ces débris; et je n'étais encore qu'à 1200 pieds d'élévation, lorsque la violence du vent et de la pluie me forcèrent de renoncer à mon entreprise qui aurait pu me faire courir des dangers. Personne n'est encore parvenu à son sommet, et c'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer le conte ridicule accrédité parmi les Islandais, que l'on y trouve un pays agréable, habité par des nains.

« Le basalte de Baula est principalement employé pour des pierres tumulaires, usage auquel il est naturellement adapté sans les secours de l'art.

« Les collines au sud-est de Hvam sont très-pierreuses, peu élevées et entrecoupées de longues vallées parallèles. Après avoir passé le Thveraa, belle rivière qui abonde en saumons, et qui se jette dans le Hvitaa, mes yeux se reposèrent avec plaisir sur un joli bois de bouleaux; depuis plusieurs semaines, je n'avais pas aperçu un seul arbuste, le soir je m'arrêtai à Nordtunga. »

M. Henderson visita le lendemain les sources chaudes de Reykhot; le 29 juin il fut de retour à

Reikiavik. C'est l'époque à laquelle les Islandais arrivent au chef-lieu pour échanger les productions de leur île contre les denrées et les marchandises dont ils ont besoin. Jadis ils commerçaient indistinctement avec tous les étrangers qui abordaient leurs côtes. Dès les premières années du dix-septième siècle, il fut défendu à ceux-ci d'y venir, et le gouvernement danois afferma le trafic de l'Islande à une compagnie de négocians régnicoles. Ce régime dura, avec quelques altérations, jusqu'en 1788; alors il fut libre à tous les sujets des états danois de faire des expéditions en Islande. Cette décision remplit de joie les habitans de cette contrée ingrate et si souvent ravagée par des fléaux destructeurs. Avant ce nouvel ordre de choses, ils étaient réellement les esclaves des marchands qui avaient le privilége exclusif du négoce. C'est à cette cause qu'il faut rapporter la pauvreté, l'indolence, l'apathie qui avaient abâtardi ces insulaires.

La guerre qui commença en 1807 entre le Danemark et la Grande-Bretagne, leur fut d'abord extrêmement préjudiciable, comme on l'a vu dans la relation de Hooker. Enfin le gouvernement britannique jeta un regard de compassion sur cette île, et jusqu'à la cessation des hostilités en 1814, elle put être approvisionnée par les navires anglais et par les Américains. Ils apportèrent

une plus grande quantité d'objets de première nécessité, que l'île n'en recevait précédemment des Danois. Depuis la paix les choses ont repris leur ancien cours.

L'objet pour lequel M. Henderson était venu en Islande, et avait entrepris deux voyages pénibles dans l'intérieur de l'île, réussit au gré de ses désirs. Il fut décidé dans une assemblée, composée des principaux ecclésiastiques et de divers fonctionnaires publics, de fonder une société Biblique à l'instar de celle de Londres et de plusieurs autres villes.

Voulant conférer avec des ecclésiastiques de quelques cantons du nord de l'Islande qu'il n'avait pas encore visités; M. Henderson partit une troisième fois de Reikiavik le 18 juillet 1815, et prit la même route que dans son premier voyage jusqu'au fameux défilé d'Almaneggiaa. Arrivé à son extrémité qui est contiguë à l'Armannsfell, grande montagne de tuf, dont les escarpemens menacent le voyageur, il longea pendant quelque temps l'immense coulée de lave vomie par le Skialdbreid, puis entra dans la belle plaine d'Hofmannafliot, tapissée d'une belle pelouse. Un col étroit et roide, qu'il fallut escalader, le conduisit dans une plaine sablonneuse, renfermant un grand lac d'eau blanche. Parvenu au bord occidental de la lave, il avait au côté opposé le Skiald-

breid qui peut avoir 3000 pieds d'élévation, sa pente est si douce que sans les laves qui l'entourent de tous les côtés, une voiture y monterait facilement. Sa base a au moins trente milles de circonférence. Le cratère de son sommet se voit très-distinctement; ses éruptions ont couvert de laves toutes les plaines voisines.

« Le Kaldidal, où je m'engageai ensuite, dit M. Henderson, répond parfaitement à son nom qui signifie vallée froide. On était environné de toutes parts, de neiges et de glaces perpétuelles; l'œil ne distinguait pas le plus petit signe de végétation. Si le temps n'avait pas été très-beau, il aurait été impossible de voyager dans ce désert glacé.

« Ces glaciers que je laissai à gauche, continuent jusqu'au bord du Geitlandsaa, ils forment la branche sud-ouest de la chaîne qui occupe le centre de l'île. Le Geitlandsaa roule des eaux blanchâtres, qui ont donné naissance au nom du Hvitaa (rivière blanche), dont l'embouchure est dans le Borgafiord. La ferme de Husafell, près de laquelle je dressai ma tente, est à quarante milles au nord de Thingvalla. Ayant voulu payer à la ferme le lait que mes compagnons de voyage et moi nous avions bu, la maîtresse nous fit cette réponse pieuse et singulière : « Je ne puis rien recevoir pour ce lait, l'ayant reçu de Dieu pour rien. »

« Le passage des laves qui sont devant Husafell, m'offrit une difficulté d'un genre nouveau; les fentes étaient remplies de saules, et l'entrelacement des branches de ces arbrisseaux empêchait de voir les crevasses. Ayant traversé le Geitlandsaa et le Nordlingafliot, un peu au-dessus de leur confluent où ils prennent le nom de Hvitaa, nous avons longé le Gra-Hraun (la lave grise), et repassant le Nordlingafliot, nous sommes entrés dans le désert d'Arnarvatnsheidi. Ayant fait halte à Hellisftiar, petit espace verdoyant au milieu des laves, nous avons dirigé nos pas vers la célèbre caverne de Surtshellir, qui était à un quart de mille à l'est de nos tentes. On n'apercevait de tous côtés que des laves vomies par le Bald-Yœkul. Etant descendus dans une grande cavité formée par l'affaissement de la croûte de lave, nous avons vu l'entrée de la caverne; elle a quarante pieds de hauteur, sur cinquante de largeur, dimensions qu'elle conserve dans les deux tiers de sa longueur, qui est de 5,034 pieds. Tout autour de l'ouverture, sont entassés des amas de pierres tombées de la voûte; les ayant franchis, nous avons trouvé une masse énorme de neige gelée, et plus bas une longue mare, dont le fond était rempli de glace; il fut impossible d'y passer parce que l'eau était trop froide, et que nous en aurions eu jusqu'à la ceinture. On rebroussa che-

min dans l'espoir de découvrir un passage plus convenable ; tout-à-coup une crevasse de trente pieds d'une profondeur perpendiculaire, nous arrêta ; cependant on fut obligé, après bien des tentatives, de s'y hasarder pour avancer.

« Les torches allumées, nous sommes entrés dans la caverne, la neige s'y élevait à une grande hauteur ; au-delà on marchait sur des morceaux de lave tombés de la voûte ; nous courions à chaque instant le risque de nous couper en trébuchant sur ces pierres, ou de nous mouiller en glissant dans les flaques d'eau qui les séparaient. Nous pouvions craindre aussi qu'une masse, en se détachant de la voûte, ne nous réduisît en atomes.

« L'obscurité devint si grande, que malgré la lumière de nos deux torches, nous ne pouvions bien examiner les belles stalactites volcaniques qui nous entouraient. Nous voulûmes suivre un embranchement qui se présenta sur notre droite ; après y être avancés à quatre-vingts pieds de distance, la voûte s'abaissa tellement, qu'il fallut regagner la caverne principale. Deux autres passages souterrains, dont l'entrée est en face, ont autrefois servi d'asyle à des bandits. Ils y avaient élevé un mur ; cet antre a 300 pieds de longueur, le sol est couvert d'ossemens de vaches, de brebis et de chevaux, que les brigands avaient tués pour s'en nourrir.

« Deux fois nous fûmes obligés de marcher dans l'eau jusqu'aux genoux. La voûte de la caverne est fendue dans quatre endroits différens, et laisse ainsi pénétrer la lumière du jour, la dernière est la plus petite. Au-delà, on est enveloppé dans l'obscurité la plus profonde; mais on ne rencontre ni eau ni pierre; le sol était couvert d'une couche épaisse de glace, et il inclinait si rapidement, que voyant l'impossibilité de tenir pied, nous nous accroupîmes et nous laissâmes glisser. En tenant les torches près de la glace, nous pouvions distinguer son épaisseur, qui paraissait être de sept à huit pieds, elle était transparente comme le cristal. Bientôt nous arrivâmes à un endroit, dont la grandeur nous récompensa amplement de nos peines. La voûte et les côtés de la caverne étaient décorés des stalactites de glace les plus magnifiques, cristallisées sous toutes sortes de formes, et dont plusieurs le disputaient en délicatesse aux plus belles zéolithes; tandis que du plancher de glace, s'élevaient des colonnes de la même matière sous les formes les plus curieuses et les plus fantastiques, tantôt imitant les plus heureux efforts de l'art, et tantôt beaucoup d'objets de la nature animée. Plusieurs de ces colonnes avaient au-delà de quatre pieds de haut sur deux pieds environ d'épaisseur, et pour la plupart se terminaient en pointe. Jamais spectacle

plus brillant ne s'est peut-être offert aux yeux d'aucun être humain ; c'était véritablement une de ces scènes de féerie dépeintes dans les *Mille et une Nuits.*

« Quittant ce lieu charmant, nous avons passé le long d'une double couche de glace très-unie, mais dont les bords étaient extrêmement tranchans. A l'extrémité d'une pente assez douce, nous avons découvert la pyramide de lave, dont Olafsen et Paulsen font mention dans la relation de leur voyage. Nous y avons trouvé une des deux pièces d'argent qu'ils y déposèrent en 1753 ; comme c'était celle de moindre valeur qui manquait, nous avons pensé qu'elle avait glissé au milieu des pierres qui composent ce monument, nous y avons ajouté quatre pièces de monnaie, et nous avons réparé les parties de la pyramide qui avaient souffert. Nous nous sommes arrêtés à 400 pieds plus loin ; la caverne se divise à cet endroit en deux branches. Nous sommes retournés sur nos pas jusqu'à la dernière ouverture que nous avions aperçue à la voûte, et c'est par-là que nous sommes sortis après avoir passé près de quatre heures sous terre. Nous avons été presque suffoqués par la chaleur en arrivant de cette caverne froide et sombre, au grand jour, au milieu des laves vitrifiées et des sables volcaniques qui réfléchissaient fortement les rayons du soleil ; la tran-

sition me parut la même que celle que nous aurions éprouvée, si nous eussions passé subitement de l'hiver du Groenland à l'été de l'Afrique.

« Nous avons continué le 22 notre marche dans le désert. Un des plus grands inconvéniens auxquels les voyageurs y soient exposés, est le manque d'eau. Le temps était chaud, notre provision fut bientôt épuisée. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que nous pûmes étancher notre soif dans l'Arnarvatn, grand lac qui donne son nom au désert. Celui-ci se termine au Stori-Sandur, qui passe pour le col le plus haut de l'île. Des observations barométriques ont déterminé sa position à 2,212 pieds au-dessus du niveau de la mer.

« Nous nous sommes écartés de la route vers le sud-est, pour visiter le Hveravellir ou la plaine des sources chaudes; elles sont à l'extrémité du Kial-hraun, grande coulée de lave. Des colonnes de fumée s'élèvent des ouvertures innombrables dont le sol est criblé; on entend de tous côtés un mugissement sourd qui accompagne l'issue de ces vapeurs. Le terrain qui s'abaisse brusquement vers l'est, était originairement un marais; les dépôts successifs des sources ont pétrifié graduellement sa surface; toutefois, elle est encore si molle en plusieurs endroits, qu'il faut marcher avec beaucoup de précaution pour ne pas tomber dans un

bourbier d'argile bouillante. L'espace occupé par les dépôts a 300 pieds de l'est à l'ouest, et 344 du nord au sud. Sur cette étendue, on compte huit ouvertures remplies d'eau bouillante; les quatre le plus à l'est, sont dans un état constant d'ébullition violente, mais ne lancent pas leur eau. Le jet le plus considérable des quatre autres, s'élève à dix-huit pieds.

« Le phénomène le plus surprenant de ce lieu, est un tertre circulaire d'argile durcie, haut de quatre pieds; il a, sur son flanc occidental, une ouverture de laquelle une grande quantité de vapeur s'échappe avec un bruit plus fort que celui de la cataracte la plus terrible; la vapeur sort avec tant de violence, qu'elle rejette à l'instant, à une très-grande hauteur, les pierres que l'on y lance. En enfonçant un bâton dans le trou, nous avons observé que la quantité de vapeur et le mugissement augmentaient d'une manière incroyable. Dès que ce tertre gronde, les sources sont en mouvement. On le nomme l'*Auscrholinn*, ou le mont rugissant.

« Indépendamment de ces orifices fumans, on aperçoit dans la lave, sur une longueur de plus d'un mille, des fentes par lesquelles des nuages de vapeurs s'échappent sans cesse; quelques-uns sont si chauds, qu'il faut s'en tenir à quelques pieds de distance.

« Une tempête nous empêcha le 25 de partir avant midi. Le vent soufflait du sud avec tant de violence, qu'il enlevait des tourbillons de sable qui remplissaient l'air dans la plaine au nord; on se serait cru exposé au semoun d'Arabie. Mes compagnons se séparèrent de moi, ils retournèrent au sud, je poursuivis ma route au nord.

« Pendant quelques heures, je voyageai dans des plaines de sable et de gravier jusqu'aux pâturages de Hunavatn, qui étaient couverts de bestiaux. De chaque côté s'étendaient de grandes landes, où je vis beaucoup de cygnes avec leurs petits; ils semblaient en prendre un soin particulier, et les emmenaient dès qu'ils entendaient le bruit des chevaux. Ayant passé le Beliandi, j'arrivai sur les bords du Blandaa, que je suivis pendant près de quatre heures. Je le traversai au Blœnduvad; et au bout d'une lande longue et triste, j'entrai par un défilé escarpé dans le Blœndudal, belle vallée qui aboutit au Longadal. Dans celle-ci, je vis de fort belles fermes; elle est tapissée de gras pâturages qui sont bien arrosés. Le 27 je me trouvai sur les bord de la mer à Skagastrand, comptoir qui consiste en deux maisons, une boutique et quatre magasins. Il est situé à l'extrémité septentrionale d'une petite anse formée par la saillie d'un chaînon de rochers

basaltiques, qui se prolongent dans la mer; on en est entouré de tous les côtés.

« Le 28 je descendis dans le Laxardal, et après avoir franchi les cols de Laxadars-Heidi et de Gaunguskard, j'entrai dans la belle vallée du Skagafiord, une des plus fertiles et des plus peuplées de l'île. La baie présente un aspect pittoresque; On y observe plusieurs îles hautes. La plus grande est Drangey, dont les flancs perpendiculaires s'élèvent à 600 pieds au-dessus de la mer. Je voyageai ensuite au sud jusqu'à Mœlifel. Les sources chaudes de Reykium ne m'offrirent rien de curieux. Je me dirigeai au nord-est, et je revis Holum. Je suivis une route un peu différente de celle que j'avais prise l'année précédente, pour aller à Akar-Eyri. Je traversai de nouveau le désert, je revis les Geysers; j'en partis le 14 août, et je cheminai au sud pour visiter d'autres sources chaudes qui sont près de Skalholt. Les plus considérables sont celles de Reykium. La plus remarquable qui porte aussi le nom de Geyser, a deux ouvertures; l'eau s'élance par une d'elles, à douze pieds de haut, et par l'autre, à plus de trente pieds; les éruptions ont lieu à peu près quinze fois en vingt-quatre heures, elles sont accompagnées d'immenses colonnes de fumée. On ne voit dans les environs que des cavités remplies d'eau

bouillante, et d'autres d'où s'exhalent des vapeurs.

« Tout le canton d'Œlfus, dans lequel Reikium est situé, éprouve fréquemment des tremblemens de terre. Les derniers ont eu lieu en 1808 et 1815 au mois de juin. Celui-ci ne fut pas très-fort; les commotions se firent sentir dans le nord de l'île. »

M. Henderson regagna ensuite Reikiavik, afin de profiter des vaisseaux qui allaient bientôt partir. Le 20 août il s'embarqua pour Copenhague. « En jetant un dernier coup-d'œil sur l'Islande, dit-il, j'éprouvai de vifs regrets de quitter une île que ses nombreux phénomènes naturels distinguent de toutes les autres parties du monde, et que ne rendent pas moins remarquable le caractère moral, le haut degré d'intelligence et les mœurs pures de la plupart de ses habitans. La traversée de Reikiavik à Copenhague fut assez pénible; je débarquai dans cette capitale le 6 septembre. »

VOYAGE DE HEARNE,

DANS LA PARTIE BORÉALE DE L'AMÉRIQUE,

(1769 A 1772.)

Les expéditions maritimes entreprises vers le milieu du dix-huitième siècle, pour découvrir un passage de la mer de Hudson dans l'ouest, n'avaient pas donné un résultat satisfaisant. Beaucoup de personnes croyaient à la réalité de ce passage, et ajoutaient que la compagnie qui avait le privilége du commerce de ce grand golfe et des pays voisins, empêchait par jalousie de tenter des découvertes par terre et par mer, et même étouffait la connaissance de celles qui avaient été faites. Ces imputations étaient gratuites : la compagnie avait favorisé, autant qu'elle avait pu, les voyages des navigateurs qui avaient cherché le passage: elle avait vers 1720 expédié deux navires au nord; on n'en avait plus entendu parler; enfin, en 1769, elle autorisa l'envoi d'un autre voyageur. Le but de cette excursion par terre, était d'abord de découvrir, si comme on le prétendait, il existait un

passage par mer dans le nord, ensuite de constater dans quelle partie du continent se trouvait une mine de cuivre, située très-haut en latitude, près de l'embouchure d'un fleuve qui coulait vers le nord, et dont les Indiens avaient donné connaissance dès 1715. Dans le printemps de 1768, ils avaient apporté à un des forts anglais, sur la côte occidentale de la mer de Hudson, de beaux échantillons de cuivre qui, disaient-ils, provenaient de cette mine. Cette circonstance occasiona le voyage de Hearne, que son zèle et son activité avaient fait connaître avantageusement parmi les autres employés de la compagnie.

Au mois de novembre 1769, des Indiens étant venus au fort, le gouverneur engagea ceux qu'il regardait comme les plus intelligens, à servir de guide à Hearne; aucun d'eux ne connaissait le grand fleuve, nom par lequel avait été désigné celui que l'on voulait examiner; mais comme ils montraient de la bonne volonté, on pensa qu'ils serviraient utilement le voyageur. Celui-ci se pourvut de munitions et de divers effets pour deux ans. Deux domestiques anglais et deux chasseurs indiens de la compagnie, le suivaient; enfin un nombre suffisant d'Indiens du nord portait son bagage.

Hearne partit le 6 novembre du fort du Prince de Galles, et fit route à l'ouest-nord-ouest. Quoi-

que la neige couvrît la terre, le temps était assez doux : le sol était inégal, rude et pierreux. On allait à pied; dès le second jour, un Indien du nord déserta ; les autres, ainsi que les compagnons de Hearne, se trouvant déjà surchargés, celui-ci fut obligé de tirer le traîneau que le fugitif avait laissé, et qui heureusement n'était pas très-lourd ; le poids excédant à peine soixante livres.

Le pays était découvert, on ne trouvait pas de gibier; les Indiens avaient assuré que l'on rencontrerait bientôt des bois où l'on pourrait s'approvisionner; cependant le froid devint très-vif, et les vivres que l'on avait apportés étaient épuisés. On avait beaucoup de peine à ramasser quelques morceaux de bois pour se chauffer. Hearne désespérant d'une meilleure chance, sur les hauteurs que les Indiens lui faisaient suivre, se dirigea un peu plus à l'ouest. Le 19 au soir on entra dans de petits bois. On y tua du gibier, l'on put réparer les traîneaux que les chemins raboteux avaient singulièrement endommagés; on se chauffa bien. Les Indiens chassaient, les femmes pêchaient dans un petit lac. On avait besoin de beaucoup de gibier, car les Indiens étaient insatiables ; les daims étaient promptement dévorés ; mais on n'en tuait pas tous les jours ; quelquefois on était réduit à la moitié d'une perdrix par homme, en vingt-quatre heures.

Cette disette avait pour auteur, Tchâtchinahâ, le capitaine des Indiens. Se souciant très-peu du succès de l'entreprise, il en représentait les difficultés comme insurmontables, et ne laissait échapper aucune occasion de décourager Hearne. Plusieurs fois même il lui fit entendre qu'il désirait retourner au fort, mais le voyant décidé à continuer le voyage, il ne s'occupa plus de la chasse. Toute la troupe était donc réduite au gibier que les deux chasseurs indiens, Hearne et les deux Anglais pouvaient tuer, et qui ne suffisait pas pour nourrir cette quantité de gens.

Tchâtchinahâ s'apercevant qu'il ne pouvait venir à bout de Hearne par la faim, eut recours à un autre moyen. Il fit tant que, par ses instigations, plusieurs des meilleurs Indiens du nord, désertèrent pendant la nuit du 29 au 30, emportant avec eux des sacs de munitions et des outils de fer. Hearne ayant demandé raison de cette conduite à Tchâtchinahâ, celui-ci lui répondit qu'il ne connaissait rien de l'affaire ; toutefois, que si le fait était vrai, il lui conseillait de ne pas aller plus loin, ajoutant que lui et le reste de sa troupe étaient décidés à retourner chez eux. Effectivement, après lui avoir indiqué la route à suivre pour regagner le fort, et lui avoir remis les objets confiés à ses soins et à ceux de ses gens, tous prirent leurs paquets, et marchèrent au sud-ouest,

en faisant de grands éclats de rire. Hearne, ainsi abandonné au milieu d'un désert, à 200 milles du fort, avec quatre hommes, abattus ainsi que lui, par la faim et la fatigue, et chargés d'un lourd bagage, se trouvait dans une situation embarrassante. Toutefois elle ne permettait pas de délibérer longtemps; c'est pourquoi après avoir arrangé leurs traîneaux le mieux qu'ils purent, ils jetèrent quelques sacs de balles et de plomb pour les soulager, puis reprirent le chemin du fort. Le gibier ne leur manqua pas; ils arrivèrent le 11 décembre auprès de leurs compatriotes, à l'extrême surprise du gouverneur qui avait beaucoup compté sur l'intelligence et l'honnêteté de Tchâtchinahâ.

Pendant l'absence de Hearne, plusieurs Indiens du nord étaient arrivés au fort. Konnè-è-Kesc, l'un d'eux, ayant raconté qu'il était allé bien près du grand fleuve, dont la recherche occupait les Anglais, le gouverneur l'engagea, ainsi que deux autres Indiens, à guider Hearne dans une nouvelle tentative. Pour écarter, autant qu'il serait possible, les plus grands embarras, il fut décidé que ces Indiens n'emmeneraient pas leurs femmes avec eux. Hearne, de son côté, déclara qu'il ne prendrait avec lui aucun Européen, ayant reconnu qu'ils n'étaient d'aucune utilité, à cause du peu d'égards que les sauvages leur marquaient;

il se borna aux deux chasseurs du sud qui l'avaient suivi la première fois; il partit donc avec eux et avec trois Indiens du nord, le 23 février 1770.

Les voyageurs étant parvenus le 11 mars à 5° 57′ à l'ouest du fort, et à 58° 46′ de latitude nord, qui est à peu près celle du fort; le guide de Hearne lui proposa de s'arrêter dans cet endroit jusqu'au mois de mai. « La saison, lui dit-il, est trop froide pour traverser les terrains stériles, les forêts nous offrent un abri passable pour voyager, mais en revanche elles se prolongent tellement à l'ouest que nous nous écarterions constamment de celle que nous avons à tenir. Si donc nous restons ici jusqu'à ce que le temps nous permette d'aller droit au nord, en coupant les terrains stériles, nous ferons alors plus de chemin en un mois, que si nous persistions à voyager tout le reste de l'hiver dans les bois. »

Ces raisons parurent si justes à Hearne qu'il acquiesça sur le champ à la proposition du sauvage. En conséquence, on fixa solidement la tente, et l'on s'arrangea du mieux qu'il fut possible.

Quand on veut camper en hiver, on commence par chercher un terrain uni et sec, et pour cet effet, on sonde avec un bâton la neige qui le couvre. L'emplacement trouvé, on écarte circulairement la neige jusqu'à ce que l'on ren-

contre la mousse ; on coupe et on enlève celle-ci, lorsque l'on se propose de passer plus d'une nuit ou de deux dans le même endroit, afin d'éviter les accidens, auxquels sa facilité à prendre feu lorsqu'elle est sèche, peut donner lieu. On se procure ensuite la quantité de pieux proportionnée au nombre des personnes qui doivent camper ; on les dispose en rond à égale distance les uns des autres ; puis on les couvre de peaux de daim ; on pratique à la partie supérieure une ouverture pour laisser un passage à la fumée.

On étend à terre des branches de pin qui servent de siéges et de lits ; on en garnit aussi la partie inférieure du dehors de la tente, et on la revêt de neige, afin d'empêcher l'air de pénétrer.

La tente était sur une éminence, près d'un lac entouré de beaux arbres ; une cataracte s'y précipitait en mugissant. Chaque jour on prenait assez de poisson au filet pour se nourrir ; mais les Indiens étaient trop paresseux pour aller à la chasse. Le 1er avril on ne trouva pas un seul poisson dans les filets. Les Indiens avaient consommé toute la pêche des jours précédens, quoi qu'elle eut été très-abondante. On eut alors recours aux lignes ; dans toute la journée elles ne procurèrent qu'un seul poisson. Ce changement subit réveilla l'ardeur de Konnè-è-Kesc ; il reprit son fusil, auquel il n'avait pas touché depuis un mois ; pendant

plusieurs jours il approvisionna la petite troupe; les autres Indiens passaient la plus grande partie du temps à fumer et à dormir.

Le 10 Konnè-è-Kesc ne revint pas le soir, ce qui fit conjecturer qu'il avait rencontré des Indiens ou quelque gros gibier. Ses camarades se couchèrent sans souper; depuis trois jours ils étaient réduits à une pipe de tabac et à un verre d'eau; régime peu fortifiant. A minuit ils eurent le plaisir d'être réveillés par son arrivée, il leur apportait les quartiers de deux daims qu'il avait tués. On fut bien vite sur pied pour les faire cuire.

Le lendemain on alla chercher les daims, et on chassa; pendant plusieurs jours, on fit bonne chère. Cependant le gibier diminua graduellement. Les Indiens incapables de prévoyance, ne songèrent pas à rien mettre en réserve, ils ne se donnèrent pas même la peine d'aller visiter les filets, de sorte que beaucoup de beaux poissons qui s'y étaient pris, se gatèrent tous, et en moins d'une quinzaine de jours, on éprouva de nouveau la disette.

Le 24 avril on découvrit une troupe d'indiens qui venaient du sud-ouest à travers le lac; elle n'était composée que des femmes, des enfans et des parens des chasseurs du nord qui étaient allés dans les environs du fort pour y attendre le retour des oies. Le guide déterminé depuis quel-

ques jours à faire la même route que suivaient ces femmes, on abattit la tente le 27, et l'on marcha vers l'est. Deux jours après on s'arrêta sur le bord d'une rivière où l'on fût de nouveau en proie à la disette. Les Indiens du nord n'en manquaient pas, mais ils n'en faisaient part qu'aux trois hommes de leur nation qui étaient avec Hearne. Enfin, le 19 mai, les oiseaux aquatiques parurent en si grande quantité, que l'on en tua autant que l'on voulut. On reprit donc le 23, le chemin du pays stérile. La troupe de Hearne s'était augmentée de douze personnes par l'arrivée des femmes d'un de ses Indiens, et par celle de cinq Indiens qu'il avait engagés à porter une partie du bagage; l'approche de l'été lui faisant prévoir que bientôt les traîneaux lui seraient inutiles. On marcha au nord-ouest.

Ce fut le 10 juin que la fonte totale des neiges eut lieu : depuis quelques jours on avait quitté les cantons couverts de bois, et comme on avait dépecé la peau de la tente pour faire des souliers, un des Indiens du nord s'était réservé une portion suffisante de cette tente, pour se loger avec sa femme; mais il se gardait bien d'offrir à Hearne, ou aux Indiens du sud, de la partager. Ils étaient donc nuit et jour exposés aux injures de l'air. Indépendamment de cet inconvénient, ils ressentaient, dans ce pays nu, celui de ne pas pouvoir

toujours faire du feu, ce qui les obligeait de manger la viande crue. « Quelquefois, dit Hearne, nous avions trop de vivres, rarement assez, et souvent pas du tout. Il nous est par fois arrivé de jeûner deux jours et deux nuits. Dans une occasion nous ne vécûmes pendant près de sept jours que de petits fruits, d'os brûlés, et de morceaux de vieux cuirs. »

Le 30 juin on rencontra des Indiens du nord qui allaient au fort anglais. Hearne remit à leur chef une lettre pour le gouverneur, qu'il priait de lui envoyer des munitions. Les Indiens partirent le même jour. Comme il devait bientôt avoir des rivières à traverser, il acheta, six jours plus tard, d'un Indien, un canot qu'il paya avec un couteau valant deux sous. « Je dois observer, ajoute-t-il, que l'homme qui me le vendit n'en ayant plus besoin, était charmé de s'en défaire; d'ailleurs, il ignorait que ce canot nous était indispensable, autrement il m'en eût demandé au moins dix peaux de castor. Cette augmentation de bagage me força de prendre un nouvel Indien; je fus assez heureux de rencontrer un pauvre diable qui fut très-flatté de sa nouvelle charge, n'ayant jusque-là exercé que celle d'une bête de somme. »

Dans le cours du mois de juillet, on tua tant de gibier, que souvent les voyageurs laissaient

derrière eux une partie de leur chasse, faute de pouvoir la manger ou l'emporter. Plusieurs Indiens se joignirent successivement à eux. Le 22, Hearne s'aperçut que son guide hésitait à s'avancer davantage au nord. Comme il déplaçait sans cesse sa tente, il lui en demanda la raison. Celui-ci répondit que la saison étant trop avancée pour atteindre le fleuve de la mine de cuivre, cet été, il convenait de passer l'hiver avec quelques-uns des Indiens qui étaient arrivés récemment. Hearne se rendit à cet avis, en conséquence on chemina vers l'ouest. En peu de jours il vint tant d'Indiens de différens côtés, que le 30, Hearne compta autour de lui plus de soixante-dix tentes, renfermant au moins 600 personnes. Les vivres continuant à être abondans, suffisaient amplement à la consommation de la quantité d'hommes, de femmes, d'enfans et de chiens qui dans leur marche couvraient un vaste espace.

Pour traverser les rivières que l'on rencontrait, on faisait usage du canot de Hearne, qui ne pouvait porter que deux personnes à la fois. Cette manière d'effectuer ces trajets, toute ennuyeuse qu'elle soit, est encore la plus expéditive que les Indiens aient pu imaginer. Obligés de porter leurs canots quelquefois pendant des espaces de 150 ou 200 milles, et souvent même durant tout l'été,

sans rencontrer de fréquentes occasions de s'en servir, ils les font petits et légers pour les approprier aux forces d'un seul homme.

Ce grand nombre d'Indiens n'était d'aucun secours à Hearne. « Leur conduite, dit-il, me faisait prévoir qu'ils ne m'aideraient en rien, lorsque je n'aurais plus de marchandises à leur donner; car depuis que nous étions ensemble, nul d'entre eux ne m'avait offert la moindre provision, sans m'en demander en retour trois fois plus qu'il n'en aurait retiré s'il l'avait portée au fort, dont nous étions alors éloignés de plusieurs centaines de milles. Tous les Indiens que je rencontrais, s'imaginaient que j'avais mission de les fournir de marchandises, et qu'enconséquence, je portais avec moi les magasins de la compagnie. C'était à qui me demanderait des fusils, des munitions, des outils, du tabac, des habits et même des médicamens. Quand ils voyaient que je n'avais que quelques bagatelles à leur distribuer, ils s'écriaient : « Quel pauvre homme en comparaison du gouverneur du fort, que nous n'allons jamais voir sans qu'il nous donne quelque chose de bon. » Cette singulière conduite de la part des Indiens, me fit faire de sérieuses réflexions. Elle ne m'annonçait que trop clairement le peu de services que je devais attendre d'eux, si un accident malheureux me mettait dans leur dépendance. »

Le 12 août il était parvenu à 63° 10′ de latitude nord, et à 10° 40′ à l'ouest du fort. Ayant fait son observation, il laissa son quart de cercle en place, afin d'obtenir une latitude plus exacte par deux hauteurs. Pendant qu'il était à dîner, un coup de vent renversa l'instrument; le terrain étant rocailleux, tout fut brisé de manière à ne pouvoir plus s'en servir. Cet accident irréparable détermina Hearne à retourner au fort, quoiqu'il en fut éloigné de près de cent vingt lieues dans le nord-ouest.

Un malheur arrive rarement seul; le lendemain des Indiens du nord-ouest arrivèrent et enlevèrent à Hearne et à ses compagnons, une partie de leurs effets les plus utiles, entre autres son fusil. Le 19, il reprit la route du fort, accompagné de plusieurs Indiens du nord, qui portaient aux Anglais des pelleteries et d'autres marchandises. A l'instant où il partait, l'homme qui lui avait pris son fusil, le lui rendit, parce qu'il ne pouvait plus s'en servir faute de munition. Le temps fut beau pendant quelques jours, et le gibier abondant; mais le manque de vêtemens chauds et de tente, se fit bientôt sentir d'une manière fort désagréable à Hearne et aux siens. Cependant son guide ne partageait aucune de ces contrariétés. Il avait de bons habits, une de ses femmes lui avait apporté une tente; il ne manquait de rien. Vers

le 17 septembre, la plupart des Indiens du nord voyant que la petite troupe de Hearne ne pouvait les suivre, faute de raquettes, s'en séparèrent pour prendre les devans.

Le 20 dans la soirée, il fut joint par Matonabbi, fameux chef, qui allait au fort avec tout son monde. Elevé dans sa jeunesse avec les Anglais, il leur avait appris à connaître la langue des Indiens du sud, et avait acquis la facilité de parler l'anglais. Instruit de la triste position de Hearne, il le fournit de vêtemens chauds, lui donna une tente, enfin le combla d'attentions. « Dans un de mes entretiens avec lui, dit ce voyageur, il me demanda si j'étais décidé à entreprendre une excursion aux mines de cuivre. Sur ma réponse affirmative, pourvu que je pusse trouver de meilleurs guides que ceux que j'avais eus jusqu'alors, il répliqua qu'il était prêt à m'en servir, si le gouverneur du fort y consentait. Il attribua tous nos contretemps à l'impéritie de nos guides, et à l'absence des femmes ; « car, ajouta-t-il, elles dressent nos tentes, font et raccommodent nos habits, et nous tiennent chaud pendant la nuit. Quand nous tuons beaucoup de gibier, elles le portent, et comme elles se chargent d'une partie du bagage, nous pouvons alors chasser à de grandes distances. Elles coûtent d'ailleurs très-peu à nourrir, et comme ce sont elles qui font la cuisine, elles

se contentent dans les temps de disette, de lécher leurs doigts. » Plusieurs jours de route me confirmèrent dans la bonne opinion que ce chef m'avait fait concevoir sur son compte; c'était le plus doux, le plus humain et le plus sociable de tous les Indiens que j'avais vus. Ses qualités lui avaient acquis, avec une grande célébrité, l'attachement et le respect de tous ses compatriotes. » Après beaucoup de fatigues et de contretemps, Hearne arriva au fort le 25 novembre. Il avait été absent huit mois et vingt-deux jours, et ce temps avait été absolument perdu, puisqu'il n'avait pu atteindre le but de son voyage.

Bien loin d'être découragé par ces tentatives inutiles, Hearne demanda au gouverneur à partir une troisième fois. Cette offre fut acceptée d'autant plus volontiers, que l'on supposait, avec raison, que l'expérience acquise dans ces deux voyages, le mettait à même de réussir plus facilement.

Matonabbi proposa un plan de voyage qui faisait honneur à sa pénétration et à son jugement; il fut adopté, et Hearne muni d'un nouveau quart de cercle, partit le 7 décembre avec ce chef, ses femmes et d'autres Indiens. On marcha plus directement à l'ouest que les deux premières fois. Le 28 on sortit du pays stérile et découvert, où quelquefois l'on avait trouvé très-peu de vivres;

pendant trois jours la troupe n'avait vécu que d'eau de neige. On entra dans des bois touffus. Les arbres étaient bas et tortus; c'étaient des pins et des genévriers, entremêlés de saules et de peupliers, notamment sur le bord des étangs.

Le 1er janvier 1771, on traversa sur la glace le lac des Iles, dont le milieu est par 60° 41′ de latitude nord, et 102° 25′ de longitude à l'ouest de Londres. Il a trente-cinq milles de largeur; son étendue du nord-est au sud-ouest est bien plus considérable. Il tire son nom de la quantité d'îles qu'il renferme, elles sont si rapprochées les unes des autres, qu'on le prendrait pour un assemblage de ruisseaux et de canaux; en hiver on y pêche beaucoup de poisson excellent. Ses bords sont ordinairement habités par les familles des Indiens du nord, qui vont en hiver trafiquer au fort anglais; elles y attendent leur retour, fort tranquilles sur leur subsistance, fussent-elles même dépourvues de fusils et de munitions. Le terrain des environs est montueux et rocailleux; les hauteurs sont peu garnies de bois.

Depuis que les voyageurs avaient quitté le fort, ils avaient parcouru plusieurs centaines de milles sans apercevoir un seul étranger. Ce ne fut que le 22 janvier qu'ils rencontrèrent un Indien auquel Matonabbi avait confié une de ses femmes et deux de ses enfans, qui vinrent le lendemain rejoindre

ce chef. Cette particularité prouve que cette partie du pays est peu habitée; d'ailleurs Hearne apprit des Indiens, et observa par lui-même, que cette portion du continent contient de vastes espaces qui ne peuvent fournir à la subsistance, non-seulement des hommes qui voudraient s'y établir, mais même des voyageurs qui ne font que les traverser.

On passa plusieurs lacs et des rivières; le froid fut très-rigoureux dans le mois de février; il diminua dans les premiers jours de mars, quoique toutes les eaux fussent encore gelées, excepté dans les endroits garantis des vents du nord, et ouverts au midi.

Le 19 mars on distingua plusieurs sentiers récemment frayés, et le soir on arriva près de cinq tentes d'Indiens du nord, qui avaient passé une partie de l'hiver dans ce lieu pour y traquer le daim. Le mauvais temps obligea Hearne et sa troupe de séjourner quelque temps dans cet endroit; apprenant que plusieurs de ces Indiens devaient, l'été suivant, aller au fort anglais, il écrivit au gouverneur les détails de son excursion. Le 23 on put se remettre en route; ensuite on rencontra d'autres Indiens; une partie d'entre eux marcha vers l'ouest avec Hearne.

Quand on fut sur les bords du Thelevey-aza-Yeh, situé à 61° 30′ de latitude nord, et à 200 lieues à l'ouest du fort anglais, on s'y arrêta pour

faire provisions de matériaux nécessaires à la construction de canots, que l'approche de l'été rendait indispensables. Ensuite Matonabbi fit partir à l'avance l'un de ses frères et d'autres Indiens qui devaient travailler aux canots, sur les bords du lac Clovey, situé vers l'extrémité du pays stérile. Le 23 on se remit en marche, et l'on se dirigea au nord. Le temps était si chaud, et la quantité de neige fondue si grande, que l'on ne put arriver que le 3 mai au lac Clovey.

On se mit aussitôt à l'ouvrage, le temps humide le contraria; il ne fut achevé que le 20. D'autres troupes d'Indiens vinrent aussi sur les bords de ce lac pour construire des canots d'écorce, qui sont plus petits et plus légers que ceux que l'on fait dans le sud; quoique peu solides, ils répondent parfaitement à la fin à laquelle on les destine. Ils ressemblent à la navette d'un tisserand, ayant le fond plat, les côtés droits et les extrémités pointues; ils ont rarement plus de douze pieds de long et plus de vingt pouces de large.

« Pendant notre séjour sur le Clovey, dit Hearne, nous fûmes joints par plus de deux cents Indiens. Je dus à la protection et l'attention de Matonabbi, de n'être ni troublé, ni importuné de demandes. Il avait prévenu ses compatriotes, que loin d'avoir quelque chose à donner, je n'avais pas même toujours ce qui m'était nécessaire. Je réservais le peu

qui me restait de marchandises pour les Indiens qui vivent plus au nord, et qui ne visitent jamais les comptoirs anglais. Toutefois les présens en tabac allaient toujours leur train, car il ne nous arrivait pas un Indien de quelque considération, qui ne reçût la valeur de quelques pipes. Ces libéralités jointes à celles que j'étais obligé de faire continuellement à nos Indiens, il ne me restait plus que la moitié de ma provision. Les sauvages convoitaient également la poudre et le plomb; Matonabbi ne leur en laissait pas manquer; mais ces munitions lui appartenaient. »

Le 20 mai la troupe poursuivit sa marche au nord. Dans la journée, une petite bande d'Indiens informa le guide de Hearne, que le chef Kilchi auquel il avait, l'année précédente, remis une lettre pour le fort anglais, se trouvait à peu de distance. On lui dépêcha des émissaires, et le 29 il arriva, portant à Hearne des lettres et deux petits barils d'eau-de-vie de France; les autres marchandises, dont on l'avait chargé, avaient été employées; il offrit en échange quatre peaux d'élans, qui ne valaient pas la vingtième partie de ces objets; « mais, dit le voyageur, elles m'étaient plus utiles que tout ce qu'elles remplaçaient, parce que le cuir convenait pour faire des souliers dont nous manquions, tandis que nous avions abondance de poudre et de plomb. »

Sur ces entrefaites, la troisième expédition de Hearne faillit à échouer comme les deux autres. Deux des femmes de Matonabbi l'avaient abandonné ; une troisième lui fut reprise par son mari, qui la lui avait vendue au mois d'avril précédent. Cet homme lui déclara que, s'il voulait garder la femme, il fallait qu'il lui donnât une certaine quantité de munitions, des outils en fer, une chaudière et d'autres marchandises ; comme il était beaucoup plus fort que Matonabbi, celui-ci fut obligé de céder. Son amour-propre fut si humilié de ce que l'affaire se fût passée devant Hearne, qu'il ne voulait plus continuer à marcher à la recherche du fleuve de la Mine de Cuivre ; il était décidé à se joindre aux Indiens d'Athapeskô, qui demeurent dans l'ouest ; il avait déjà passé plusieurs années avec eux, et en avait, disait-il, reçu plus d'honnêtetés que de ses propres compatriotes. « Je n'avais, ajoute Hearne, rien à craindre pour ma sûreté, car il m'offrait de me prendre avec lui et de me faciliter mon retour au fort, en me faisant faire connaissance avec des Indiens d'Athapeskô qui allaient tous les ans y trafiquer. Après avoir attendu que les ressentimens de ce chef se fussent un peu calmés, j'employai, pour l'engager à continuer le voyage, tous les raisonnemens que je pus imaginer ; il finit par se rendre ; et me promit de faire toute la diligence possible. »

On était alors sur les bords du lac Pechou. Le 30 mai on atteignit son extrémité septentrionale ; alors Matonabbi, jugeant que pour marcher vite, il convenait de ne pas emmener toutes ses femmes ni les enfans, les laissa aux soins de quelques Indiens qui étaient dans la troupe ; il leur enjoignit de poursuivre leur route au nord à petites journées, et lorsqu'ils seraient arrivés à un lieu qu'il leur indiqua, d'y attendre son retour. Il choisit pour le suivre deux de ses plus jeunes femmes qui n'avaient point d'enfans, et ne prit que la quantité de provisions nécessaire pour le temps que son absence devait durer. Les autres Indiens de la troupe suivirent son exemple.

Ces arrangemens terminés, on partit le 31; mais ce fut avec bien de la peine que Matonabbi parvint à empêcher ses autres femmes de le suivre avec leurs enfans et leurs bagages ; il fut obligé d'avoir recours à son autorité pour les contraindre à rester en arrière. La séparation eut donc lieu. A peine on s'éloignait, qu'elles jetèrent des cris lamentables que l'on ne cessa d'entendre, que lorsqu'on les perdit de vue. Cette scène déchirante faisait si peu d'impression sur les Indiens qui accompagnaient Hearne, qu'ils continuèrent leur marche en riant ; jamais il ne les avait vus aussi joyeux. Le petit nombre de ceux qui manifestaient des regrets, n'en témoignaient que

pour les enfans, surtout pour les plus jeunes.

Comme on était alors par 64° de latitude, on voyait constamment clair, même à minuit, ce qui permettait de cheminer aussi long-temps qu'on le désirait, et de poursuivre le gibier sans en être empêché par l'obscurité. Toutefois le temps était froid, et peu de jours auparavant il était tombé de la tourbe.

« Pendant notre séjour sur le Clovey, dit Hearne, beaucoup d'Indiens étaient convenus avec les miens de les accompagner au fleuve de la Mine de Cuivre, uniquement pour tuer des Eskimaux, qui, suivant ce qu'on leur avait appris, fréquentent ses bords. Cette expédition, quelque fatiguante, quelque dangereuse qu'elle pût être, entrait si fort dans le goût de tous les Indiens, que pendant un certain temps, chaque nouvel arrivant offrait d'être de la partie. En conséquence chacun s'était fait un bouclier avec des planches; il était épais de trois quarts de pouce, long de trois pieds, et large de deux; on le destinait à parer les flèches des Eskimaux. De toutes nos recrues, soixante seulement se décidèrent à partir avec nous, quand nous nous séparâmes des femmes.

« Lorsque je fus informé du dessein de mes compagnons, et que je vis leurs préparatifs hostiles, je fis tout ce qui dépendait de moi pour les détourner d'exécuter leur cruel projet. Mes ins-

tances et mes sollicitations, loin de produire sur eux l'effet que j'en désirais, ne servit qu'à leur inspirer des doutes sur mon courage. Ma sûreté personnelle exigeant qu'ils eussent de moi une opinion contraire, je fus forcé de changer de ton, et je leur dis que peu m'importait qu'ils voulussent éteindre la race et le nom des Eskimaux; qu'à la vérité je n'étais pas ennemi de ce peuple, et que je ne croyais pas qu'on dût l'attaquer sans motif; cependant, s'il était nécessaire d'en venir à cette extrémité pour défendre quelqu'un de sa troupe, loin de redouter les pauvres Eskimaux, que je méprisais plus que je ne les craignais, on me verrait sacrifier ma vie pour celle de tous les hommes qui m'accompagnaient. Ce discours fut accueilli favorablement, et depuis ce moment, je m'abstins de rien dire sur leurs projets d'hostilités. En effet, un peu de réflexion me prouva que ce serait une insigne folie à quelqu'un, dans ma situation, d'essayer de s'opposer aux effets de cette animosité nationale, qui subsistait entre ces deux peuples depuis des siècles. »

Depuis le 1er juin le temps fut si variable et la pluie ainsi que la neige si fréquentes, que ce ne fut que le 16 que la troupe atteignit le parallèle de 67° 30′, fixé par Motonabbi, pour le point auquel les femmes et les enfans devaient attendre

son retour du fleuve de la Mine de Cuivre. On traversa plusieurs lacs sur la glace, ainsi que des rivières et des ruisseaux, dans lesquels les sauvages pêchent beaucoup de poisson. On trouvait heureusement une compensation au temps désagréable, dans la grande quantité de daims que l'on rencontrait. « Les Indiens, dit Hearne, en tuaient non-seulement pour notre consommation journalière, mais aussi pour en extraire uniquement la graisse, la moelle et la langue. Je cherchai plusieurs fois à leur démontrer les inconvéniens et l'inutilité de cet usage, surtout dans cette saison où les peaux de ces animaux ne pouvaient servir à faire des habits; et lorsque la nécessité d'arriver promptement au terme de notre voyage, ne nous permettait pas de nous arrêter long-temps en route pour consommer toute leur chair; mais comme les habitudes d'un peuple sont difficiles à vaincre, mes remontrances demeuraient sans effet, et on me répondait que c'était très-bien fait de tuer du gibier tant qu'on en trouvait, puisque l'on n'en voyait pas tous les jours, et que tuer des daims ou autre espèce de bète dans un canton, ne les rendait pas rares dans un autre. Les Indiens sont en effet si accoutumés à la destruction, qu'ils ne passent pas même devant le plus petit nid d'oiseau, sans détruire les petits ou briser les œufs.

On arriva le 22 juillet sur un bras du Congé-Cahâbechaga; des Indiens des mines de cuivre s'étaient réunis sur la rive opposée pour faire la chasse aux daims à mesure qu'ils passaient la rivière. On fit alors usage des canots pour la première fois. L'opération de traverser la rivière aurait été aussi longue que fastidieuse, puisque la troupe de Hearne, composée de cent cinquante hommes, n'avait que trois canots; heureusement l'obligeance des Indiens Mine-de-Cuivre qui prêtèrent les leurs, abrégea l'affaire.

« Parvenus à la rive droite de la rivière, dit Hearne, j'observai que Matonabbi et plusieurs de nos Indiens, étaient personnellement connus de ceux chez lesquels nous arrivions. Ceux-ci paraissaient charmés de nous voir, et s'efforçaient par tous les moyens possibles de nous convaincre de leur ardent désir de nous être utiles. Pendant le temps que nous mîmes à dresser nos tentes, ils rassemblèrent une grande quantité de viande et de graisse, et préparèrent une grande fête, à laquelle ils invitèrent les principaux de mes Indiens ainsi que Matonabbi; je fus aussi de la partie, ayant été présenté comme un chef.

« Dès qu'ils furent instruits du motifs de notre expédition, ils y applaudi e it unanimement, et plusieurs offrirent de nous prêter des canots, qui, disaient-ils, nous seraient très-utiles; comme il

était incertain que nous pussions nous retrouver au même lieu à notre retour, les propriétaires de ces canots les accompagnèrent.

« Conformément à mes instructions, je fumai le calumet de paix avec les chefs de ces Indiens, ils parurent très-sensibles à cette politesse. En causant avec eux sur le sujet de mon voyage, je remarquai leur désir extrême d'avoir dans leur voisinage un comptoir européen ; le climat, la rigueur des saisons, la distance et autres obstacles qui pouvaient s'y opposer, n'en étaient pas pour eux ; ils convenaient qu'ils n'avaient jamais vu l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre entièrement libre de glace, et cependant ils ne comprenaient pas ce qui pouvait empêcher un navire d'en approcher ; ils ajoutaient, avec une grande simplicité, que la surface de l'eau était si unie entre la glace et le rivage, que le plus petit bateau y pouvait naviguer avec aisance et sûreté ; ils concluaient que ce ne serait pas plus difficile pour un vaisseau.

« J'ignore si l'accueil que nous firent ces Indiens, provenait d'un sentiment naturel de bienveillance, ou de l'espoir de tirer de grands avantages de mes découvertes ; mais j'avoue que je ne me serais pas attendu à tant de politesse de la part d'un peuple sauvage, ce qui me fit regretter de n'avoir rien de quelque valeur à leur offrir ; ils

reçurent avec beaucoup de reconnaissance le peu d'objets que j'avais, ils semblaient y attacher plus de prix, parce qu'ils leur étaient offerts par un Anglais, car ils possédaient déjà quelques-unes de ces marchandises qu'ils tenaient des Indiens du nord.

« Commé j'étais le premier Anglais qu'ils eussent vu, et probablement le dernier qu'ils verront, ils me considéraient avec un empressement inconcevable, et me regardaient de la tête aux pieds avec la même attention qu'un naturaliste européen met à examiner un animal inconnu. Ils finirent par déclarer que j'étais un être parfait, excepté cependant pour la couleur de mes cheveux et de mes yeux. Ils dirent que les premiers ressemblaient au poil de la queue d'un bison, et les derniers, par leur petitesse, à ceux d'une mouette. La blancheur de ma peau ne parut pas non plus leur plaire, ils la comparaient à celle de la viande après qu'on l'a lavée pour en extraire le sang. J'étais un objet si intéressant pour tous les peuples de cette partie du continent américain, que pendant tout le temps que j'y séjournai, c'était à qui aurait de mes cheveux; lorsque je les peignais, chacun les ramassait et les serrait avec soin, en me disant : « Je vous les montrerai quand « vous reviendrez. »

Le lendemain du trajet de la rivière, Matonabbi

expédia son frère et d'autres de ses compagnons au fleuve de la Mine de Cuivre, pour instruire les Indiens du motif du voyage de Hearne, et de l'époque de son arrivée chez eux. Celui-ci chargea les messagers de tabac et de quelques autres objets pour ces Indiens. Ensuite Matonabbi ayant jugé qu'il convenait de laisser toutes les femmes dans le lieu où l'on était, on s'occupa de tuer des daims pour leur provision. Afin d'empêcher la viande de se gâter, on la coupa en filets minces que l'on fit sécher au soleil. La viande ainsi préparée est d'un transport plus facile, et en même temps conserve tous ses sucs nourriciers; avec un peu de soin, on peut la garder un an entier sans qu'elle se corrompe.

Les Indiens chez lesquels on était arrivé, avaient comblé de prévenances Hearne et ceux qui l'accompagnaient; cela n'empêcha pas ceux-ci de s'emparer de leurs femmes, de leurs filles, de leurs pelleteries, de leurs peaux, enfin de leurs arcs et de leurs flèches, les seules armes dont ce peuple fasse usage pour se procurer la subsistance et le vêtement. Matonabbi fit tout ce qu'il put pour empêcher les siens d'enlever ces effets à leurs hôtes; quant aux femmes, s'il ne les encouragea pas à en prendre autant que bon leur semblait, du moins ne chercha-t-il pas à les en détourner. Les Indiens du nord paraissaient faire beaucoup

de cas de ces femmes : Hearne n'en put concevoir la raison, car ces deux tribus d'Indiens appartiennent au même peuple; et elles diffèrent moins par le langage, ajoute le voyageur anglais, que ne font dans ma patrie les provinces les plus voisines les unes des autres.

Les provisions étaient faites; cependant l'abondance de la neige et de la pluie, ne permirent de se mettre en route que le 2 juillet. Le lieu que l'on quittait était par 68° 46′ de latitude nord, et 118° 15′ à l'ouest de Londres. La neige rendait le chemin très-glissant. Le 3, on traversa une partie des Monts-Pierreux; ce nom que les Indiens ont donné à cette chaîne, lui convient, car au premier coup-d'œil elle ne présente qu'un amas confus de rochers, qui paraissent inaccessibles à l'homme. Grâces aux Indiens du Cuivre qui connaissaient des sentiers, on les eut franchies en quatre jours. On rencontra par intervalles, le long de celui que l'on suivait, de grandes dalles couvertes d'une grande quantité de petits cailloux. Les Indiens du Cuivre dirent à Hearne qu'ils provenaient de l'usage adopté par quiconque traversait ces montagnes, de déposer une pierre sur ce tas, parce que cela portait bonheur; en conséquence, tous les voyageurs y en ajoutèrent une.

« Il tomba tant de pluie et de neige le 5, dit Hearne, que, ne pouvant reconnaître notre sen-

tier, nous fûmes contraints de prolonger notre halte jusqu'au lendemain matin. Alors on se remit en marche, et le temps fut assez beau jusque vers midi. Nous avions déjà parcouru onze milles au nord-ouest, lorsque l'approche d'une tempête nous obligea de nous retirer parmi les rochers, comme nous avions fait les quatre nuits précédentes, car nous marchions sans tentes. Plusieurs Indiens avaient déjà déserté, lorsque nous étions arrivés au pied des montagnes, tant ils redoutaient les fatigues du voyage; le 6, un plus grand nombre nous quitta. Ces hommes, quoique endurcis à la fatigue, étaient en quelque sorte excusables, car depuis que nous nous étions séparés des femmes, à peine avions-nous pu conserver sur nous des hardes sèches, et nous n'avions eu pour abris, contre l'inclémence du temps, que les rochers et des cavernes humides. De plus, nous ne pouvions guère faire du feu que pour allumer nos pipes; quelquefois nous rencontrions un peu de mousse, mais elle était tellement imbibée d'eau, qu'il eût été aussi facile de faire prendre feu à une éponge bien mouillée.

« Le vent fut si violent et la neige si abondante, que les Indiens prétendirent n'avoir jamais vu un temps pareil dans aucune saison de l'année, et encore moins au milieu de l'été. La neige était tombée à flocons si épais, pendant l'espace de

neuf heures, que nous courûmes le risque d'en être étouffés dans notre caverne. Heureusement le 7, un vent frais du nord-ouest, et de petites ondées de pluie, enfin l'apparition du soleil, firent fondre une partie de cette neige, nous sortîmes de nos souterrains, et nous poursuivîmes notre marche au nord-ouest. Au bas de la montagne, on traversa un lac dont la glace était encore solide, je lui donnai le nom de lac des Bœufs musqués, à cause de la quantité de ces animaux qui paîssaient sur ses bords. C'était la première fois, durant ce voyage, que nous en rencontrions. Les Indiens en tuèrent plusieurs, et les trouvant trop maigres, ils se contentèrent d'en prendre les peaux pour faire des souliers. »

Cependant le temps s'adoucit graduellement, et le 10, la chaleur fut si forte à midi, que les voyageurs furent obligés de s'arrêter sur le sommet d'une éminence. Ils y trouvèrent de la mousse sèche, ils firent du feu, et l'espoir d'un bon repas, les égayait, lorsque des essaims de cousins qui les assaillirent, leur causèrent par leurs piqûres des douleurs si cuisantes, qu'elles en étaient presque insupportables. Le 13 on arriva sur les bords du fleuve de la Mine du Cuivre. Les Indiens l'avaient décrite comme étant navigable pour un navire européen; Hearne trouva qu'elle l'était à peine dans cet endroit pour un

canot indien, car elle n'avait guère plus de 50 pieds de largeur, et elle était remplie de bancs de sable et d'écueils ; il y remarqua trois cataractes. Quelques arbres croissent sur ses bords, mais il n'y en a ni dans le voisinage, ni sur le sommet des hauteurs entre lesquelles elle coule. Ils étaient probablement plus communs autrefois, mais ils ont été sans doute détruits par le feu, car pour un qui est entier, on en compte au moins dix dont il ne reste que les troncs.

Aussitôt que la troupe de Hearne fut arrivée, quatre Indiens du canton, vinrent en canot la rejoindre. Bientôt trois Indiens furent détachés comme espions, pour examiner s'il se trouvait quelques tentes d'Eskimaux, entre ce point et la mer. On s'avança environ trois quarts de mille le long de la rivière, et la plupart des sauvages allèrent à la chasse. Ayant tué plusieurs bœufs musqués et quelques daims, ils passèrent le reste du jour, et une partie de la nuit à les dépecer et à sécher leurs chairs au feu. « D'après l'abondance de nos provisions et l'affluence des daims et des autres animaux qui nous répondait de notre subsistance journalière, je ne savais à quoi attribuer ces préparatifs, ni les concilier avec l'imprévoyance ordinaire de mes compagnons ; ils m'apprirent qu'ils réservaient ce surcroît de provisions pour notre voyage à l'embouchure du

fleuve, afin d'éviter de tuer du gibier en route, et d'écarter de nous les habitans de ces cantons, qui se trouvant dans notre voisinage, pourraient être allarmés par le bruit de nos fusils et la fumée de nos feux. »

On suivit la rive gauche du fleuve; le 16 vers midi, les Indiens envoyés en éclaireurs, revinrent, et informèrent leurs compagnons qu'il y avait cinq tentes d'Eskimaux, à douze milles de distance sur la rive opposée. et qu'on pouvait les surprendre facilement. A l'instant les autres Indiens ne furent plus occupés que de la manière dont ils devaient s'y prendre pour réussir la nuit suivante dans leur projet d'égorger ces pauvres Eskimaux. Le résultat de leurs délibérations, fut qu'il fallait, sans perdre de temps, traverser la rivière qui, dans l'endroit indiqué par les émissaires, ne présentait aucun obstacle.

Parvenus sur la rive opposée, les Indiens barbouillèrent le devant de leur bouclier; les uns y peignirent le soleil, d'autres la lune; ceux-ci des oiseaux de proie, ceux-là des animaux carnassiers; enfin des êtres fantastiques, dont ils supposent que la terre, la mer et l'air, sont peuplés. Chacun figure ainsi l'objet dont il espère la protection particulière dans un jour de combat. Cet œuvre de superstition achevé, la troupe se mit en marche, en évitant de passer par les lieux élevés,

et de parler haut, dans la crainte qu'on ne découvrît et qu'on n'entendît son approche. « J'observai comme un fait singulier, ajoute Hearne, que ces gens qui jusqu'alors avaient semblé ignorer ce que c'était que subordination, manifestèrent dans cette horrible circonstance, une unité de sentimens et de volonté vraiment surprenante. Tous se montraient empressés d'obéir à Matonabbi; et lui-même se faisait un plaisir de déférer aux avis d'un des vieux Indiens du Cuivre, qui nous avait joints au moment de notre arrivée sur les bords du fleuve, quand l'exécution de ce projet atroce fut arrêtée.

« Jamais dans une réunion d'hommes, l'intérêt particulier ne fit de plein gré, plus de sacrifices à l'intérêt général, comme dans cette occasion; ce qu'un Indien avait, il le partageait aussitôt avec celui qui en était privé. Tout ce que l'amitié, la générosité, le désintéressement peuvent sur le cœur d'un Indien du nord, ne s'était jamais développé avec plus d'éclat. On eût dit qu'il régnait parmi ce peuple, un esprit public, un certain orgueil national; et les barbares méditaient le plus lâche des crimes.

Ils étaient beaucoup plus nombreux que leurs ennemis, à en juger par le nombres des tentes de ces derniers, et leur appareil guerrier était plus formidable que celui de ces pauvres Eskimaux,

dont le massacre général était inévitable, à moins d'un miracle de la Providence en leur faveur.

« Après nous être avancés, à couvert des rochers et des hauteurs, jusqu'à 600 pieds des tentes, nous nous mîmes en embuscade pour épier les mouvemens des Eskimaux. Ensuite les Indiens, à l'instant de se remettre en marche, me conseillèrent de rester de l'arrière jusqu'à ce que le combat fût fini; je craignis qu'en déférant à cet avis, des Eskimaux qui se seraient échappés, me rencontrant sur leur chemin, ne me prissent pour un de leurs ennemis, et profitant de mon état d'isolement, ne tombassent sur moi. Je répondis donc aux Indiens que je les accompagnerais; mais je les prévins en même temps que je ne leverais pas mon bras contre un Eskimau, à moins que ma sûreté personnelle ne l'exigeât. Ma réponse parut ne pas leur déplaire, et ce fut à qui me fournirait des armes, à l'exception pourtant d'un bouclier, car chacun n'en avait qu'un.

« Tandis que nous étions en embuscade, les Indiens achevèrent de se préparer au combat. Les uns se barbouillèrent le visage de noir, les autres de rouge, plusieurs d'un mélange de ces deux couleurs, et pour empêcher leurs cheveux de retomber sur leurs yeux; ils les nouèrent par devant, par derrière, et sur les côtés; ou bien les coupèrent très-courts tout autour de la tête. La

première chose à laquelle ils songèrent, fut de se rendre le plus dispos possible à la fuite, en ôtant leur guêtres, en coupant les manches de leurs vêtemens, et en les roulant sous les aiselles; et malgré l'énorme quantité de moustiques dont nous étions environnés, quelques-uns ne conservèrent que leurs souliers. Dans la crainte d'être également obligé de courir, je me débarrassai de mes guêtres et de mon bonnet.

« Il était près d'une heure du matin, lorsque les Indiens eurent terminé leurs apprêts. Tout annonçant la plus grande sécurité chez les Eskimaux, la troupe des assassins sortit de son embuscade, s'avança sans être aperçue jusqu'à l'entrée des tentes; alors elle fondit sur les malheureuses victimes, et je me tins à l'écart de cette scène de carnage.

« Les pauvres Eskimaux surpris dans leur premier sommeil, furent hors d'état d'opposer aucune résistance. Tous, hommes, femmes, enfans, au nombre de plus de vingt, se précipitèrent tout nus hors des tentes dans le dessein de se sauver; les Indiens qui gardaient toutes les issues, les percèrent de leurs lances.

« Combien je souffrais de n'avoir pu empêcher cet affreux carnage; les cris et les gémissemens de ces infortunés me déchiraient le cœur! J'éprouvai un redoublement d'horreur en voyant une jeune

fille, d'environ dix-huit ans, tuée si près de moi, qu'au premier coup de lance qu'elle reçut dans le côté, elle tomba à mes pieds et s'attacha avec tant de force à mes jambes, que j'eus beaucoup de peine à les retirer. Je suppliai les deux Indiens qui la poursuivaient de lui accorder la vie : les monstres, pour toute réponse, lui plongèrent à la fois leurs armes à travers le corps, et la clouèrent pour ainsi dire à terre. Me regardant alors en face, ils me demandèrent d'un air moqueur si j'avais besoin d'une femme eskimause. Insensibles aux cris et aux convulsions de leur victime; ils la regardaient froidement; je les priai d'abréger ses souffrances, puisque je ne pouvais les fléchir; l'un d'eux lui enfonça sa lance dans le cœur.

« Mon indignation, mon désespoir, mon saisissement à la vue de cette boucherie, ne sauraient se concevoir, je pourrais encore moins les décrire. Malgré mes efforts pour retenir mes larmes, il m'en échappait par intervalles; je suis sûr que mon visage et ma contenance exprimaient l'horreur dont j'étais pénétré. Au moment même où j'écris, je sens couler mes pleurs au souvenir de cette nuit lamentable.

« Quand ces cannibales eurent achevé d'égorger les Eskimaux, ils cherchèrent à attaquer d'autres tentes situées sur le bord opposé du fleuve, heureusement nos canots avaient été laissés à l'en-

droit où nous avions débarqué, et ne pouvaient servir à le traverser dans la partie où nous nous trouvions, qui présentait une largeur de 250 pieds. Les Indiens tirèrent alors des coups de fusils contre les Eskimaux rangés sur le bord du fleuve. Ceux-ci connaissaient si peu la nature des armes à feu, que quand une balle tombait à terre, ils couraient en foule pour voir ce que c'était; mais l'un d'eux en ayant été atteint au gras de la jambe, la terreur et la confusion se répandirent parmi eux. Ils se jetèrent aussitôt dans un petit canot, et ramèrent vers un petit banc de sable situé plus bas au milieu du fleuve et qui se trouvait hors de la portée des fusils de leurs féroces ennemis.

« Ceux-ci revinrent piller les tentes de leurs victimes et s'emparèrent des couteaux, des haches, des harpons, en un mot, de tous les objets en cuivre qui s'y trouvaient; ensuite ils grimpèrent sur une éminence voisine, et y entonnèrent des chants de victoire qu'ils continuèrent en brandissant et entrechoquant leurs lances. Ils les interrompaient fréquemment pour crier: « *tima? tima?* » (comment vous en va) en dérision des pauvres Eskimaux qui se tenaient sur le banc de sable ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Après les avoir ainsi bravés, les Indiens retournèrent à l'endroit où les canots et le bagage était restés. En-

suite ils traversèrent le fleuve et pillèrent les sept tentes placées sur l'autre rive.

« En allant rejoindre les canots, ils trouvèrent une vieille femme assise sur les bords du fleuve, et occupée à tuer un saumon provenant d'une bande très-nombreuse qui se tenait au pied d'une cascade voisine. Soit que le bruit de la chute d'eau ou une infirmité naturelle l'en eussent empêchée, cette femme ignorait le massacre de ses compatriotes, quoiqu'elle ne fût pas à plus de 600 pieds des tentes. Lorsqu'on l'aperçut, elle était fort tranquille et toute entière à sa besogne. L'aspect de ses yeux extrêmement enflammés et sa manière de regarder, me firent penser qu'elle avait la vue mauvaise. Elle ne reconnut que les Indiens étaient ennemis, que lorsqu'ils furent tout près d'elle; ce fut en vain qu'elle essaya de fuir; elle partagea le sort de ses compatriotes. . . . .

« Il pourra paraître singulier qu'une femme presque aveugle s'occupât de pêcher, mais il y avait tant de saumons dans le fleuve, qu'en y jetant une ligne garnie de quelques hameçons, on retirait au moins deux saumons, et quelquefois quatre. Les Eskimaux ne font probablement pas usage de filets pour prendre ces poissons; car on n'en trouva pas dans leurs tentes.

« Comme les sinuosités de la rivière et la forme

des terres, nous dérobaient à la vue des Eskimaux réfugiés sur le banc de sable, plusieurs d'entre eux nous croyant éloignés, se hasardèrent à revenir à leur tentes. Couverts par les rochers, les Indiens s'avancèrent assez pour voir les Eskimaux qui faisaient leurs paquets; aussitôt ils s'élancèrent sur eux avec leur férocité accoutumée. Heureusement les Eskimaux, dont les canots étaient tout prêts, eurent le temps de s'y jeter et de gagner le banc de sable, à l'exception d'un vieillard trop occupé de rassembler ses effets; en un instant il fut percé de plus de vingt lances.

« Les Indiens ayant enlevé tous les ustensiles de cuivre qui leur parurent en valoir la peine, jetèrent les sept tentes et leurs pieux dans la rivière, détruisirent une grande quantité de saumons secs, de chair de bœufs musqués, et d'autres provisions, brisèrent les vases de pierre ollaire, en un mot, firent tout le mal qu'ils purent aux pauvres Eskimaux qu'ils n'étaient pas parvenus à tuer. Ceux-ci, réfugiés sur leur banc de sable, étaient condamnés à demeurer tristes spectateurs de la perte de tout ce qu'ils possédaient, perte irréparable peut-être. »

Ne trouvant plus rien à détruire, les Indiens s'assirent, et l'on fit un excellent repas de saumons frais, ensuite ils dirent à Hearne qu'il pouvait disposer d'eux. En conséquence, il alla le

17 juillet jusqu'à l'embouchure du fleuve dans la mer, dont on n'était éloigné que de huit milles. Dans cet endroit même elle n'est pas navigable pour une chaloupe, à cause d'une barre de rochers qui s'étend en travers de son cours. La marée venait de baisser, Hearne jugea par les marques qu'il observa sur les bords de la glace, qu'elle s'élève à douze ou quatorze pieds; elle ne doit pas remonter très-avant dans le fleuve, car son eau, près de son embouchure, n'était nullement saumâtre. « Cependant, ajoute-t-il, l'étendue d'eau que je découvrais devant moi, était certainement la mer, car je vis un grand nombre de phoques couchés sur la glace; d'ailleurs nous avions trouvé dans les tentes des Eskimaux, une quantité d'ossemens de baleines et de peaux de phoques. La mer, aussi loin que je pus distinguer avec une bonne lunette de poche, était remplie d'îles et de bancs; la glace n'était pas encore rompue, elle ne commençait à fondre qu'à trois quarts de milles au large, et à peu de distance autour des îles et des bancs. »

A mesure que l'on approche de la mer, les arbres deviennent plus rares et plus petits; les derniers pins que Hearne rencontra, étaient à trente milles de la côte; l'espace intermédiaire n'offrait que des hauteurs stériles et des marais, où croissent quelques saules nains. Au pied de ces émi-

nences, on trouve beaucoup de beau cochléaria.

Le fleuve coule vers le nord, il est quelquefois très-sinueux; sa largeur varie de 60 à 500 pieds. ses rives sont rocailleuses, solides, et hautes d'une quarantaine de pieds; il reçoit un grand nombre de ruisseaux qui descendent des hauteurs voisines, et sont alimentés par la fonte des neiges. Suivant le récit de quelques Indiens, il prend sa source dans le grand lac de la Pierre Blanche, éloigné de près de 300 milles de son embouchure. Son lit est embarrassé de beaucoup de rochers et de bancs; depuis le point où Hearne l'aperçut d'abord, jusqu'à son embouchure, il y compta cinq chutes; la plus proche de la mer avait dix pieds de hauteur, une autre en avait un nombre égal, une seule avait un pied de plus, le reste en avait moins.

Indépendamment de la multitude de phoques que Hearne vit sur la glace, il aperçut dans les environs de la côte, des volées d'oiseaux de mer; les étangs voisins étaient couverts de cygnes et d'oies; des troupes de courlis, de pluviers et de vaneax, remplissaient les marais; on voyait des troupes de perdrix dans les buissons de saule; enfin différens indices annonçaient que les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les lièvres, les écureuils et d'autres animaux sont communs dans ces régions boréales.

Il doit également s'y trouver des corbeaux et des chouettes ; un oiseau de ce genre a mérité des Indiens le surnom de sentinelle, parce que, suivant eux, dès qu'il aperçoit un homme ou un animal; il vole vers eux, et après avoir tourné quelque temps autour d'eux, il s'en éloigne, en les précédant, et sans jamais les perdre de vue. S'il découvre ensuite un objet nouveau, il va le reconnaître, et se transporte ainsi alternativement de l'un à l'autre en poussant des cris qui ressemblent à ceux d'un enfant. Les Indiens du Cuivre ont la plus grande confiance dans ces oiseaux, et prétendent qu'ils les instruisent fréquemment de l'approche des étrangers, ainsi que de celle des daims ou des bœufs musqués.

« Les Eskimaux, observe Hearne, n'y attachent probablement pas la même confiance, car pour peu qu'ils l'eussent partagée, ils eussent été avertis de notre marche vers leurs tentes. Pendant tout le temps que mes Indiens furent en embuscade, plusieurs bandes de ces oiseaux volaient à tire d'aîle de leurs tentes à nous, en faisant un bruit capable de réveiller l'homme le plus profondément endormi. »

Un fait plus singulier, c'est que les chiens de ces Eskimaux n'ayent pas aboyé. Hearne observe qu'il y en avait plusieurs attachés à des pierres, vraisemblablement pour les empêcher de

manger le poisson qui séchait sur les rochers. Les Indiens ne les frappèrent ni ne les tuèrent, seulement ils montrèrent ensuite plusieurs fois du regret de n'avoir pas emmené avec eux les plus beaux.

Il était une heure du matin, lorsque Hearne eut achevé la reconnaissance de l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre. Le soleil était encore sur l'horizon. « Une brume épaisse, accompagnée d'une pluie fine, étant survenue, dit-il, et jugeant que ni le fleuve, ni la mer voisine ne pouvaient, sous aucun rapport, être de quelque utilité, je ne crus pas devoir attendre le retour du beau temps pour observer exactement la latitude, d'autant plus qu'ayant marqué avec un soin extrême la route et les distances que j'avais parcourues depuis le lieu où nous avions laissé les femmes, où j'avais fait deux bonnes observations de la hauteur méridienne du soleil; cette latitude se trouva déterminée à une vingtaine de minutes près. Afin de ne rien négliger de ce que je devais faire, après avoir conféré avec les Indiens, j'érigeai un signe de reconnaissance, et je pris possession de la baie au nom de la compagnie de la mer de Hudson. »

D'après la carte de Hearne, l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre, est par 71° 54′ de latitude nord. Une expédition qui a depuis par-

couru ces régions boréales, a trouvé une erreur grave dans cette détermination.

La reconnaissance du fleuve achevée, le 18 on fit route au sud, et après avoir parcouru douze milles, on s'arrêta pour prendre un peu de repos, dont chacun avait besoin, car personne n'avait fermé l'œil depuis le 15. Après quelques heures de sommeil, on se remit en marche, et au bout de dix-neuf milles, on atteignit une des mines de cuivre. Ce n'était qu'un amas de rochers bouleversés. Au milieu de ces ruines, coule une petite rivière dont l'eau ne dépassait pas les genoux.

Les Indiens dirent à Hearne que cette mine était assez riche pour qu'on put avec ses produits, lester entièrement et très-facilement des navires au lieu de pierres. Ils ajoutèrent que toutes les hauteurs voisines étaient formées uniquement de morceaux de ce métal; cette assertion n'était pas conforme à la vérité, car après quatre heures de recherches assidues, de la part de Hearne et de ses compagnons, ils ne découvrirent qu'un seul morceau de cuivre digne d'être recueilli; il était de très-bonne qualité et pesait environ quatre livres. Hearne supposa que la mine avait dû être plus abondante autrefois, par les pierres teintes de vert-de-gris qui se trouvaient en assez grande quantité, soit à la surface, soit dans les fentes des rochers.

Les Indiens dont l'imagination, comme celle des enfans, est ardente et mobile, attribuent à chaque morceau de cuivre une ressemblance avec un objet naturel quelconque. « J'avouerai, ajoute Hearne, qu'il faut avoir une grande force d'imagination, pour trouver cette ressemblance, car je ne pus l'apercevoir dans plus de vingt morceaux, qui furent ramassés par les Indiens ou par moi : du reste, chacun variait dans les objets de similitude, pour le même morceau, en quelques minutes celui que j'emportai avait déjà subi vingt comparaisons différentes. Quant à moi, je n'y reconnus ni le lièvre accroupi, ni tel autre animal ou une de ses parties qui frappaient mes compagnons. Ces peuples préfèrent pour leur usage les morceaux les plus gros et les plus homogènes. Avec du feu et deux pierres, ils lui donnent la forme qu'ils veulent. »

Dès que l'on se fut éloigné de la mine de cuivre, il s'éleva un brouillard humide et très-épais, accompagné par intervalles de flocons de neige ; ce qui dura pendant quelques jours. Le 22 on s'arrêta au milieu des Monts-Rocailleux ; l'air était chaud et lourd. Le 31 on fut de retour auprès des femmes.

« Notre marche avait été si pénible et si précipitée, depuis la mine de cuivre, dit Hearne, que mes jambes et pieds s'étaient prodigieusement en-

flés ; je pouvais à peine les remuer. Ensuite il y était survenu des plaies, le sable et le gravier qui s'introduisaient dans mes souliers, me faisaient éprouver des douleurs atroces ; enfin le jour qui précéda notre arrivée aux tentes des femmes, je ne faisais pas un seul pas qui ne fut teint de sang. Plusieurs Indiens eurent également les pieds en mauvais état ; mais infiniment moins que moi.

« C'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une si triste position ; j'en fus très-allarmé pour les suites. Je ne me sentais pas beaucoup de fatigue dans le reste du corps, mais les douleurs cruelles que j'éprouvais en marchant, avaient tellement abattu mes esprits, que si les Indiens avaient continué de voyager deux à trois jours de plus, je serais infailliblement resté en arrière. »

Les femmes de Matonabbi et de quelques autres Indiens n'étaient pas au lieu où on les avait laissées ; on les rejoignit le 5 août. Un grand nombre d'autres sauvages s'étaient joints à elles, de sorte que la réunion formait plus de quarante tentes. On repartit le 9 et l'on marcha au sud-ouest. La plupart des Indiens se dispersa de différens côtés, ceux qui restèrent avec Hearne pouvaient former douze tentes. Grâces à quelques jours de repos, ses pieds étaient guéris ; cependant la peau en resta fort sensible pendant quelque temps.

Du 19 au 23 on cotoya le lac *Tayè-tchock-gaïed-voiè*, ou de la Pierre Blanche, qui peut avoir quarante milles de long; une rivière qui en sort au nord-ouest, et coule dans cette direction, forme une des branches principales du fleuve de la Mine de Cuivre.

On rencontra une grande quantité de daims; les Indiens en tuèrent beaucoup, uniquement pour avoir leurs peaux. On était dans la saison où elles ont atteint au plus haut degré les qualités qui les font rechercher. C'est pourquoi la destruction que l'on fait alors de ces animaux est presque incroyable; toutefois leur nombre ne diminue pas dans ces vastes déserts. Il faut huit à dix de ces peaux pour l'habillement complet d'une personne faite; et en outre, d'autres peaux apprêtées, pour se faire des bas, des souliers ou mocassins, et un habit d'été. On en façonne aussi quelques-unes en parchemin, dont on fait des cordons pour les raquettes, des lacets pour les piéges, des courroies pour les traîneaux, enfin des liens de tout genre. Ainsi un seul individu employe, dans une année, vingt de ces peaux, sans compter ce qu'il lui en faut pour ses tentes, ses sacs et beaucoup d'autres objets. Il convient qu'elles soient rassemblées du commencement d'août au milieu d'octobre; car passé ce temps, elles sont plus sujettes

à être dévorées par les insectes; par conséquent, on ne peut guère les conserver, à moins de les couper en lanières, dont les Indiens font des cordons et des courroies; mais c'est surtout à leur nourriture d'hiver qu'ils les destinent; « en effet, ajoute Hearne, quand le poil et les insectes en ont été enlevés, et qu'on les a bien fait bouillir, elles ne sont pas un mets désagréable. Les Indiens et surtout les enfans mangent jusqu'aux insectes dont ils sont extrêmement friands; ils essayèrent en vain de m'en faire goûter. On les voit occupés continuellement à les détacher des peaux, et à les croquer tout vivans; ils disent qu'ils sont aussi bons que des groseilles. »

En quittant le lac de la Pierre Blanche, on continua de marcher au sud-ouest; on faisait rarement plus de douze milles par jour, et quelquefois seulement six milles. Le 3 septembre on se trouva sur les bords d'une petite rivière que l'on ne put traverser de quelques jours avec les canots, tant la pluie et la neige tombaient avec abondance; elle était d'ailleurs trop profonde et trop rapide pour qu'on pût la passer à gué. Le 8 on atteignit un petit bois, c'était le premier que l'on eût rencontré depuis le 25 mai, excepté ceux que l'on avait vus dans le voisinage du fleuve de la Mine de Cuivre. Vers le milieu du mois, le temps se radoucit, mais les pluies étaient si fréquentes,

qu'elles pourrirent la plupart des tentes. Le 28 le vent ayant passé au nord-ouest, l'air devint si froid, que le 30 tous les lacs, les étangs et les mares étaient gelés, au point qu'on pouvait les passer sur la glace sans le moindre danger.

On séjourna quelque temps dans le voisinage du petit bois, pour préparer les peaux, faire des vêtemens d'hiver, construire des raquettes et des traineaux, et s'approvisionner d'une grande quantité de viandes sèches et de graisse, car les Indiens assuraient que dans la route qu'ils comptaient tenir ensuite, ils avaient constamment trouvé très-peu de gibier.

Il s'éleva dans la nuit du 6 octobre un coup de vent du nord-ouest qui occasionna beaucoup d'inconvéniens, car le bois que l'on traversait refusait toute espèce d'abri. La violence du vent ayant augmenté, plusieurs tentes furent renversées, celle de Hearne partagea ce malheur, et dans sa chute, écrasa son quart de cercle, quoiqu'il fût renfermé dans un étui très-épais. Cet accident le rendant désormais inutile, Hearne acheva de le démonter, et en donna le cuivre aux Indiens qui le coupèrent en petits morceaux pour s'en servir en guise de balles.

Plusieurs Indiens de la Mine de Cuivre, et quelques-uns de la Côte de Chien, arrivèrent le 23 avec des pelleteries qu'ils échangèrent contre

des objets en fer ; ils payèreut ceux-ci un prix extravagant. La conduite déloyale de quelques Indiens du nord, envers ces nouveaux venus, et leurs mauvais procédés pour Matonabbi, firent prendre à celui-ci la résolution d'abandonner son pays, et d'aller demeurer avec les Indiens d'Athapeskô.

« La partie la plus essentielle de mon voyage étant terminée, dit Hearne, je n'insistai pas beaucoup pour le détourner de ce projet; cependant, par forme d'intérêt pour sa personne, je lui dis qu'il me paraissait peu digne d'un homme de son rang. J'appris ensuite que les autres Indiens devaient l'accompagner dans le pays d'Athapeskô pour tuer des élans et des castors. Les premiers animaux ne se rencontrent pas dans le pays des Indiens du Nord, et les seconds y sont si rares, que dans tout le cours de l'hiver de 1770, je n'aperçus que deux de leurs cabanes; il en est de même des martres. Leur indolence fut peut-être cause qu'ils n'en prirent qu'un très-petit nombre, d'ailleurs nos déplacemens continuels ne leur permettaient pas de tendre leurs piéges. »

Les Indiens du Nord évitent généralement dans leurs chasses, par une crainte superstitieuse, de tuer les loups et les carcajoux. Quelques-uns poussent même cette appréhension au point de n'oser écorcher un carcajou tué avec un fusil qui

aurait servi contre un renard. D'autres moins scrupuleux, tirent parti des dépouilles de ces animaux; et parmi ceux qui répugnent à les tuer, il s'en trouve qui ne font pas difficulté de trafiquer de leurs peaux avec d'autres sauvages qui les apportent au fort anglais.

Les habits d'hiver, les raquettes et les traîneaux étant achevés, on partit le 1er novembre, et l'on marcha au sud et au sud-ouest. On traversa plusieurs lacs gelés; le temps était ordinairement très-froid, mais des bouquets de bois au milieu desquels on campait, procuraient la facilité de faire du feu. Les daims et toute espèce de gibier avaient disparu, à l'exception de quelques perdrix; heureusement on s'était muni de provisions abondantes. On tendait les filets toutes les nuits quand on prolongeait une rivière, c'était quelquefois avec beaucoup de succèsr

On revit des daims le 13 décembre, et le 24 on arriva sur la rive septentrionale du grand lac Athapescô. Les jours étaient si courts, que le soleil, à sa plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres; toutefois cet inconvénient était compensé par la clarté de l'aurore boréale et des étoiles. Elles répandaient quelquefois un éclat si vif, même lorsque la lune ne luisait pas, que Hearne aurait pu lire les plus petits caractères. Les Indiens en profitaient pour chasser le castor,

mais cette lumière nocturne n'était pas suffisante pour courir le daim ou l'élan.

Hearne observe que plusieurs voyageurs qui on parcouru les hautes latitudes nord, n'ont pas fait mention du bruit que produisent les aurores boréales lorsqu'elles changent de couleur ou de position, et il ajoute qu'il a entendu ce bruit, qu'il compare à celui que fait un grand pavillon agité par le vent; il dit de plus qu'il l'a entendu non-seulement dans ces déserts, mais aussi pendant son séjour au fort. Cette remarque s'accorde avec celles que l'on trouve dans diverses relations. (1)

Après avoir employé quelques jours à chasser le castor, on se mit en route, et le 9 janvier 1772, on atteignit l'extrémité méridionale du lac Athapeskô. D'après les meilleurs renseignemens que Hearne put se procurer, il lui donne 120 lieues de long de l'est à l'ouest, et vingt de large du nord au sud. On le traversa dans l'endroit le plus étroit. Il est rempli d'îles, la plupart couvertes de très-beaux arbres, et dans lesquelles le gibier abonde, il est très-poissonneux.

Au-delà de ce lac, la scène s'embellit tout-à-

(1) Lorsque je voyageais dans le nord de l'Europe, j'ai souvent entendu ce bruit fort distinctement; il ressemblait à celui d'un rideau dont on remue l'étoffe. Ainsi je suis sur ce point d'accord avec Hearne. E.

coup ; au lieu d'un terrain rocailleux et inégal, on trouve une belle plaine dans laquelle on ne rencontre pas une seule pierre. Le bison, l'élan et le castor y étaient très-communs, et l'on découvrait assez souvent des traces de martres, de renards, de carcajous et d'autres animaux à fourrures recherchées ; les Indiens ne voulurent jamais se donner la peine de poursuivre ces animaux.

Peu de jours après que l'on fut parvenu à l'extrémité sud du lac Athapescô, Matonabbi vint proposer à Hearne de continuer à marcher à l'ouest, dans l'espérance de rencontrer des Indiens du pays ; ce dernier y consentit d'autant plus volontiers qu'il désirait d'acheter d'eux des peaux apprêtées pour faire une tente et des souliers.

« Le 11 janvier, ajoute-t-il, mes compagnons étant à la chasse, aperçurent des traces sur la neige ; les ayant suivies long-temps, ils arrivèrent à une petite cabane où ils trouvèrent une jeune femme seule. Elle entendait leur langue, ils s'empressèrent de la conduire à nos tentes. Elle nous raconta qu'elle était de la tribu des Indiens de l'ouest, ou Côte de Chien ; elle avait été faite prisonnière par ceux d'Athapescô dans l'été de 1770 ; arrivée avec eux l'été suivant, près du lieu où on l'avait rencontrée, elle s'enfuit dans l'intention de regagner son pays ; mais elle en était fort loin, et comme on l'avait amenée en pirogue

par des rivières et des lacs sinueux, elle n'avait pu retrouver son chemin; alors elle s'était construit une petite cabane pour se garantir des rigueurs de l'hiver, et elle y avait demeuré depuis le commencement des neiges.

« D'après le compte des lunes qui s'étaient écoulées depuis sa fuite, il nous parut que pendant sept mois elle avait vécu abandonnée à elle-même, et n'avait pas vu figure humaine. Elle avait subsisté, pendant tout ce temps, des perdrix, des lapins et des écureuils qu'elle prenait aux filets; elle avait aussi tué des castors et des porc-épics. Loin d'avoir souffert de la faim, elle avait encore des provisions. Elle se portait fort bien; elle me parut la plus belle Indienne que j'eusse vue jusqu'alors dans l'Amérique septentrionale; elle s'était fait des vêtemens avec les peaux des animaux qu'elle prenait, et n'avait pas négligé de les orner; ainsi le soin de sa toilette l'avait autant occupée que celui de sa conservation. Elle avait fait du feu en frappant deux cailloux l'un contre l'autre; mais cet expédient ne réussissait pas toujours, et souvent elle manqua de feu.

« Entraînés par la circonstance, séduits par les charmes et les talens de la belle Indienne, plusieurs de mes compagnons se prirent d'amour pour elle; avant la fin de la journée, elle comptait déjà dix adorateurs prêts à se battre pour elle.

Matonabbi qui avait déjà sept femmes, se serait mis sur les rangs, sans la honte qui lui en fit l'une d'elles, en lui disant qu'il avait déjà plus de maîtresses qu'il n'en pouvait satisfaire. Ce propos, quoique fondé, devint funeste à cette femme, car le grand Matonabbi qui avait la prétention de valoir dix hommes, se précipita sur elle et l'accabla tellement de coups, qu'elle mourut après avoir langui quelque temps. »

Le 16 on arriva sur les bords de la rivière Athapescô; dans cet endroit, elle avait deux milles de large; elle coule au nord-est vers le lac du même nom, dans lequel elle verse ses eaux. Ses rives étaient garnies de pins et de peupliers les plus beaux que Hearne eût aperçus jusqu'alors dans ces régions; ses bords très-élevés, consistant en terres argileuses, sont sujets à s'ébouler, et dans leur chute entraînent des arbres que le courant porte dans le lac.

On passa par différens lieux où les Indiens avaient dû séjourner pendant l'hiver, mais on ne découvrit aucune trace de leurs habitations. L'été précédent ils avaient mis le feu au bois; la mousse brûlait encore en plusieurs endroits. Comme on ne rencontrait personne, les compagnons de Hearne tinrent un conseil. En conséquence après avoir longé la rivière Athapescô pendant quarante milles au sud, on fit route au sud-est le 27 janvier.

L'abondance du gibier ne permettait de faire que de courtes journées ; souvent on s'arrêtait deux à trois jours pour consommer le produit de la chasse. Tantôt les bois étaient si fourrés qu'il fallait s'y ouvrir un chemin pour que les femmes pussent passer avec les traîneaux ; tantôt le feu y avait fait de si grandes lacunes, que l'on marchait long-temps avant de trouver des abris pour les tentes.

Du 15 février au 24, on suivit les bords d'une petite rivière qui fait communiquer le lac Athapescô avec le lac Clovey. Le 24 on rencontra une troupe d'Indiens qui venaient de l'est. Hearne calcula qu'ils avaient dû partir du fort anglais le 17 novembre précédent. Ils avaient une bonne provision de tabac dont Hearne et ses compagnons profitèrent avec plaisir, car ils en étaient privés depuis long-temps. Il les laissa se régaler seuls d'eau-de-vie ; ils étaient si nombreux, que chacun n'en eut qu'une petite quantité.

On commença le 1er mars à quitter les belles plaines d'Athapescô, et à se rapprocher des Monts-Pierreux, qui font la limite du pays des Indiens du nord. L'élan et le castor étaient encore nombreux, mais après le 29 février, on n'aperçut plus de bisons. Le 14 mars on joignit une troupe d'Indiens parmi lesquels se trouvait l'homme que Hearne avait chargé un an auparavant de porter

une lettre au fort. Il rapportait la réponse datée du 21 juin.

Les Indiens s'occupaient, lorsque les circonstances le leur permettaient, à rassembler des écorces de bouleau, et à préparer du bois pour construire des canots. Ils façonnaient aussi des pieux qu'ils comptaient transporter sur leurs terres stériles pour les employer dans la construction de leurs tentes d'hiver. Aucun de ces travaux n'occasionna le moindre retard dans la marche, ces peuples profitant de toutes les occasions pour travailler chemin faisant. Rencontrent-ils un arbre qui leur convient, ils l'abattent, en enlèvent l'écorce, ou bien font des pieux avec son bois; ils emportent ces morceaux seulement équarris, et le soir, arrivés au lieu où ils doivent passer la nuit, ou le matin avant d'en partir, ils donnent avec leurs couteaux, à ces morceaux de bois, la forme et la dimension qu'ils doivent avoir.

Vers la fin de mars on marcha au nord-est. Le dégel commençait à s'effectuer; du 28 au 31 le vent du sud se mit à souffler avec tant de force, qu'il devint impossible de traverser des lacs ou des plaines ouvertes. A midi la glace fondait, mais elle se formait de nouveau pendant la nuit.

Le 12 avril on vit plusieurs cygnes qui volaient au nord, c'étaient les premiers oiseaux de passage que l'on eût vus depuis l'ouverture du prin-

temps, à l'exception de quelques oiseaux de neige qui précédent l'arrivée de ceux-là, et qu'en conséquence les Indiens appellent les courriers du printemps. Les cygnes devancent ainsi tous les autres oiseaux aquatiques, et en général leur émigration est si précoce, qu'ils ne trouvent l'eau libre qu'au pied des chutes des rivières, où l'on en tue quelquefois une grande quantité.

Quoique le dégel eût fait des progrès rapides, et que le temps fût généralement très-doux, il tomba de la neige le 1er mai. Les voyageurs étaient alors sur une montagne découverte, de sorte qu'ils n'eurent d'autre moyen de se mettre à l'abri pendant la nuit que de se coucher sous leurs traîneaux et sous les morceaux de bois qu'ils transportaient. L'on éprouva ensuite du froid pendant quelques jours; mais comme la chaleur ne tarda pas à faire disparaître une grande partie des glaces, on commença le 12 à construire des canots, ils furent achevés le 18. Le reste du voyage fut pénible; la disette de vivres fut telle, que plusieurs Indiens moururent de faim; cependant il se termina sans accident pour Hearne, qui arriva au fort le 30 juin, après une absence de dix-huit mois et vingt-trois jours.

Ayant vécu si long-temps avec les Indiens du nord, Hearne a été à même de les bien observer. « Ils sont en général d'une taille moyenne, dit-il,

bien faits et robustes, mais un peu maigres; ils n'ont pas autant d'activité et de souplesse que ceux qui habitent la côte occidentale de la mer de Hudson. Leurs traits diffèrent essentiellement de ceux des tribus voisines; ils ont le front et les yeux petits, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, le visage assez plein, le menton grand; leur peau est douce et unie; quand ils tiennent leurs habits propres, ils ne répandent pas une odeur désagréable.

« Tous, de même que ceux du Cuivre et de la Côte de Chien, portent sur chaque joue trois ou quatre lignes parallèles qu'ils se font avec une alêne ou une aiguille qu'ils introduisent sous la peau et qu'ils frottent de charbon pilé.

« Ils sont excessivement intéressés; quand ils viennent au fort anglais ils se plaignent sans cesse de leur misère, afin d'obtenir, en don gratuit, des vivres, des hardes, des ustensiles et même des médicamens. On est si souvent trompé par les récits de ces gens, que le gouverneur, qui s'empresse d'ailleurs de secourir les Indiens vraiment pauvres, est obligé de fermer l'oreille à la plupart des demandes qu'on lui adresse, autrement tous les profits de la compagnie passeraient en charités, et insensiblement les tribus du nord, au lieu d'apporter des pelleteries pour obtenir en échange les objets dont elles ont besoin, finiraient par ne

faire autre chose que mendier, pratique dans laquelle elles n'excellent que trop. La flatterie est un autre moyen auquel ils ont recours aussi longtemps que leur intérêt le leur prescrit.

« La plupart mettent tout en œuvre pour tromper les Européens. Souvent ils se déguisent et changent de nom pour tâcher de se soustraire au paiement des dettes qu'ils ont contractées au fort; quant à celles qui sont laissées en recouvrement à un nouveau gouverneur, c'est autant de perdu; les Indiens ne manquant jamais d'affirmer et de faire attester par de nombreux témoins à leur dévotion, qu'ils les ont acquittées dans le temps, et qu'on a oublié de rayer leurs noms sur le livre. En gardant une certaine mesure, on peut rendre ces peuples utiles à eux-mêmes et à la compagnie; mais l'expérience m'a appris aussi que trop d'indulgence et de faiblesse avec eux, les rend paresseux et importuns à l'excès.

« Malgré ces mauvaises qualités, les Indiens du nord sont les plus traitables de ceux qui fréquentent les comptoirs de la compagnie. Buvant peu d'eau-de-vie, ils conservent leur raison; ils ne sont violens que dans leurs propos. La jalousie est commune aux deux sexes, cependant les femmes sont trop craintives pour oser manifester le moindre soupçon contre leurs maris.

« Les filles sont fiancées dès l'enfance, mais

jamais à un individu du même âge ; ce qui est très-raisonnable dans un pays où l'existence de toute une famille dépend de l'activité d'un seul homme. Les enfans, disent les Indiens, sont si susceptibles de changer, qu'il est impossible de prévoir ce qu'ils seront un jour. Un effet de ces mariages disproportionnés pour l'âge, est que souvent un homme de trente-cinq à quarante ans épouse une fille qui n'en a que dix ou douze, et quelquefois moins. Dès leur huitième ou leur neuvième année, les enfans indiens des deux sexes ne peuvent communiquer ni jouer ensemble ; et soit dans les tentes, soit au travail, ils sont surveillés avec une rigidité extrême. Les filles se tiennent auprès des femmes qui les emploient à racler des peaux, à raccommoder des souliers, et les instruisent en même temps des autres devoirs domestiques.

« Les Indiennes du nord sont en général moins fécondes que celles du sud ; quoique les unes et les autres se marient de bonne heure, elles n'engendrent que tard, ce qui peut être une conséquence de leurs mariages trop précoces.

« Le divorce est très-commun parmi les Indiens du nord, il est souvent occasionné par le libertinage, et plus fréquemment par l'incompatibilité d'humeur ou la mauvaise conduite. La cérémonie commence ordinairement par une volée de coups

de bâtons que le mari applique à la femme, et se termine par l'expulsion de celle-ci qu'il met à la porte en lui disant d'aller trouver son amant ou sa famille.

« Le pays habité par ces sauvages est si misérable, que faute de matières combustibles, ils sont souvent obligés de manger leurs alimens crus, surtout en été; l'habitude et la nécessité leur rendent ce régime tellement familier, qu'ils l'adoptent par choix principalement pour le poisson. Il m'est arrivé, nombre fois, de m'asseoir autour d'un daim qui venait d'être tué, et d'aider mes compagnons à le dévorer jusqu'aux os, et je puis assurer que la cervelle et quelques autres parties mangées ainsi crues, sont d'excellens morceaux; j'en dis autant du poisson à demi-cru, et aujourd'hui même je le préfère.

« L'extrême pauvreté des Indiens du nord ne permet qu'à un petit nombre d'acheter des chaudières de métal aux comptoirs européens, ce qui les oblige de s'en tenir à leur usage primitif de faire cuire leurs alimens dans de grands vases d'écorce de bouleau. Ils font rougir des pierres au feu, et les jettent dans l'eau, qui par ce moyen ne tarde pas à bouillir. En renouvelant ces pierres, ils entretiennent le degré de chaleur convenable dans l'eau. Cette méthode fort ingénieuse a néanmoins l'inconvénient de mêler du sable et du gra-

vier aux alimens, parce que souvent les pierres éclatent lorsqu'on les plonge dans l'eau.

Depuis l'introduction des armes à feu parmi eux, ils se servent peu de flèches ou de javelots, si ce n'est contre le daim lorsqu'il traverse les défilés étroits qu'ils ont frayés et où ils se tiennent en embuscade. Cette manière de chasser n'est praticable qu'en été et sur les terres stériles, où rien ne bornant la vue, on découvre de loin les troupeaux de daims, et où la nature du terrain permet de tendre des piéges.

Lorsque les Indiens aperçoivent un troupeau de daims, ils se placent sous le vent, puis cherchent un emplacement propre à cacher leurs tireurs. Ils enfoncent ensuite deux rangées de pieux à la distance de quinze à vingt pieds l'un de l'autre; ils sont surmontés chacun d'un petit pavillon, et la pointe en est recouverte de mousse. Alors les femmes et les enfans se partagent en deux bandes, dont chacune marche vers le même point; quand elles sont réunies, elles forment un croissant derrière le troupeau qu'elles chassent en avant. Les daims prenant les rangées de pieux pour deux haies de chasseurs, les traversent avec rapidité et vont donner dans l'embuscade des Indiens. Ceux-ci cachés derrière un retranchement de pierres et de mousse, se lèvent aussitôt; mais l'agilité des daims est telle, que peu de chasseurs ont le temps

de tirer plus de deux flèches, à moins que le nombre des animaux ne soit considérable, de sorte que le succès de cette chasse est extrêmement chanceux.

Les tentes des Indiens se partagent pour la facilité du transport en plusieurs portions, dont chacune comprend rarement plus de cinq peaux de daim. Ces tentes, ainsi que les chaudières, sont toujours portées par des chiens dressés à ce genre de service et d'un naturel très-docile. Ils pourraient même être attelés à un traîneau, si les Indiens se donnaient la peine d'en construire plus fréquemment. Les femmes placent sur le dos de ces animaux l'excédant de leur charge.

En hiver les Indiens lient ensemble les jambes des peaux de daim; dans cet état, elles ressemblent à de longs porte-manteaux. Dépouillées de leur poil à force d'être traînées sur la neige, elles deviennent lisses comme des outres, et servent au transport des effets, lorsque l'on traverse des cantons stériles; au premier bois que l'on rencontre on en fait des traîneaux véritables avec des planches de mélèze. Ils ont ordinairement neuf pieds de long sur quatorze pouces de large. Les planches dont ils sont formés, n'ont pas plus d'un quart de pouce d'épaisseur, et rarement leur largeur excède cinq à six pouces. Les Indiens ne sauraient leur donner de plus grandes dimen-

sions, puisque pour les façonner, ils n'ont que des couteaux ordinaires un peu relevés à la pointe. Ces planches sont liées les unes aux autres avec des bandes de parchemin de peau de daims, et traversées dans la partie supérieure par plusieurs barres de bois, qui renforcent le traîneau, et en même temps assujétissent le bagage que l'on y a attaché avec des bandes de cuir plus petites. Le devant du traîneau forme une saillie en demi-cercle, qui a pour objet de l'empêcher d'enfoncer dans la neige, et de rompre les buttes qui s'amassent le long des plaines et des terrains stériles; une bande de cuir dont on lie fortement deux extrémités, et dont les autres tiennent au traîneau, se passe autour des épaules de la personne chargée de le traîner.

La contrée habitée par ces Indiens est très-vaste; elle s'étend du 59me au 68me degré de latitude nord, et comprend plus de 500 milles de l'est à l'ouest, à partir des bords de la mer de Hudson; elle n'offre pour ainsi dire qu'une masse solide de rochers et de pierres; elle est très-élevée, surtout à l'ouest dans la partie boisée. Sa surface est généralement couverte d'une mousse épaisse entremêlée de quelques herbes, dessous cette enveloppe on ne rencontre pas de terre végétale en quantité suffisante pour la cultiver. Il croît dans les marais plusieurs plantes qui poussent

très-rapidement, mais en si petite quantité, qu'à peine peuvent-elles suffire à la nourriture des oies, des cygnes et des autres oiseaux de passage, lorsqu'ils y viennent au printemps et en automne.

Quoique la plupart des lacs et des rivières ne soient pas navigable, la grande quantité de poisson que l'on y pêche, en été comme en hiver, les rendent une ressource précieuse pour les sauvages. Quand le gibier leur manque, ils raclent de la surface des rochers une espèce de lichen qui, bouilli, prend une consistance gelatineuse. Cette substance est si agréable, qu'on l'aime beaucoup une fois qu'on en a goûté.

Les Indiens ne pêchent qu'à la ligne et au filet, et cette opération est toujours précédée de beaucoup de cérémonies superstitieuses qui causent une grande perte de temps. Quand ils ont achevé un filet qui est fait en lanières minces de peaux de daims, ils prennent un certain nombre de becs et de pieds d'oiseaux qu'ils lient à une même distance les uns des autres, en haut et en bas du filet; ils attachent ordinairement aux quatre coins des mâchoires et des orteils de loutres, et d'autres quadrupèdes. Les becs et les pieds d'oiseaux qu'ils emploient de préférence, sont ceux de l'oie rieuse, de la mouette, et d'autres espèces qui fréquentent les eaux; ils sont persuadés que sans cette garniture, leurs filets ne prendraient rien.

Ils font toujours griller le premier poisson qu'ils pêchent; ensuite ils en enlèvent la chair avec beaucoup de précaution, et en brûlent les arêtes à un feu lent. S'ils manquaient à cette pratique, disent-ils, le nouveau filet perdrait toute son efficacité.

Quand ils pêchent dans les rivières qui joignent deux lacs ensemble, au lieu de réunir plusieurs filets et de barrer le canal, pour intercepter le poisson à son passage, ils les écartent les uns des autres, craignant s'ils les attachaient ensemble, qu'ils ne conçussent mutuellement de la jalousie, ce qui empêcherait de prendre un seul poisson.

Leur manière de pêcher à la ligne est accompagnée de procédés non moins absurdes. Quand ils amorcent un hameçon, ils cachent sous l'appât, un charme dans la composition duquel il entre divers objets; ce sont du poil et de la graisse de castor, des dents de loutre, des intestins et du poil de rat musqué, des testicules d'écureuil, du lait caillé pris dans l'estomac des faons et des veaux, des cheveux d'hommes et de femmes, et une infinité d'autres choses. L'appât, lui-même qui est en peau de poisson, est à leurs yeux un véritable charme.

Chaque chef de famille, ou plutôt presque tous ces sauvages, notamment les hommes, portent

sur eux, en tout temps, quelques-uns de ces charmes.

Les daims ainsi que les poissons abondent dans beaucoup de parties de cette contrée, surtout au nord du 60me. degré de latitude; il en est de même des lièvres dans quelques cantons des terres stériles, où l'on trouve aussi des bœufs musqués; les bois de l'ouest fournissent pareillement des lapins et des perdrix. Cependant, avec tous ces moyens de subsistance, la moitié des naturels et peut-être la totalité, est exposée à périr de faim, faute en grande partie de prévoyance et d'économie.

Lorsque ces Indiens se rencontrent en voyage, ils s'avancent d'abord, de part et d'autre, d'une quarantaine de pas, puis s'arrêtent tout court, s'asseyent ou s'étendent par terre, sans proférer une parole. Quelques minutes après, l'un d'eux, ordinairement le plus âgé, rompt le silence, et s'informe à ceux de l'autre bande de ce qui leur est arrivé, et de ce qu'ils ont appris depuis qu'ils ne se sont vus. Ces questions achevées, le plus âgé de l'autre bande répond et raconte toutes les mauvaises nouvelles dont il est instruit. Dans ces occasions, les sauvages se plaignent toujours de la famine et de leur pauvreté. Pour peu que le récit intéresse quelques individus de l'autre troupe, ils se mettent aussitôt à soupirer et à san-

gloter, et finissent par jeter des cris affreux qui dégénèrent presque toujours en un hurlement général. Les jeunes filles se distinguent surtout dans cette circonstance. Ces transports de désespoir factice calmés, les deux bandes s'avancent par degrés et se mêlent ensemble, les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes. S'ils ont du tabac à fumer, les pipes font la ronde, et il s'établit une conversation générale. Les mauvaises nouvelles sont épuisées, restent les bonnes, dont les impressions sont toujours si douces, qu'en moins d'une demi-heure les traces de chagrin ont disparu pour faire place à la joie. Succèdent ensuite, lorsqu'ils ne sont pas dans le besoin, de petits présens de vivres, de poudre, de plomb et d'autres choses qu'ils s'offrent réciproquement quelquefois en pur don, mais plus souvent dans des vues intéressées.

Lorsqu'ils sont au fort anglais, ils sont très-sujets à dérober tout ce qui peut leur être de quelque utilité, notamment des objets en fer; mais il est rare qu'ils se volent les uns les autres. Cependant lorsqu'ils rencontrent une troupe d'Indiens pauvres et peu nombreux, ils leur enlèvent leurs pelleteries et leurs femmes, et font violence à celles-ci. Hearne, indigné de leur conduite dans ces occasions, la leur reprocha. Bien loin d'être touchés de ses remontrances, ils plaisantaient sur

sa sensibilité ; d'ailleurs leur dureté est telle que dans les temps de disette, les femmes ne sont comptées pour rien ; plusieurs meurent de faim, tandis que les hommes sont dans une espèce d'abondance; c'est un fait dont Hearne fut témoin.

Ces Indiens ont peu d'amusemens ; les principaux consistent à tirer au but avec des flèches, et dans un jeu qui ressemble au petit palet. Ils n'ont ni danses ni chants particuliers à leur pays ; ils tâchent dans ces divertissemens d'imiter les Indiens Côte de Chien ou ceux du sud. Quand ils dansent, c'est toujours la nuit ; cette danse ne consiste qu'à lever rapidement les pieds l'un après l'autre, et le plus haut possible, sans remuer le corps qui doit rester dans une immobilité parfaite ; les mains sont appuyées sur la poitrine, et la tête est penchée en avant. Ceux qui dansent sont nus, sauf un caleçon qui même s'enlève quelquefois ; leur nombre est rarement de plus de quatre, ils se tiennent près des chanteurs et des joueurs d'instrumens. Les premiers ne font que répéter continuellement ces mots : Hé, hé, hé, ho, ho, ho, etc., lesquels, traînés plus ou moins lentement et d'une voix plus ou moins élevée, produisent quelque chose de ressemblant à un accord, et produisent sur les danseurs l'effet désiré. Ce chant est accompagné d'un tambour, et quelquefois d'un instrument fait de la peau d'un bison

séchée, à laquelle ils donnent exactement la forme d'une outre, et où ils mettent des cailloux. Ils l'agitent, ce qui lui fait rendre un son à peu près semblable à celui d'un tambour, mais moins fort.

Les hommes seuls dansent nus; les femmes y mettent plus de décence; elles se placent en dehors des tentes à la vue des musiciens qui restent en dedans; elles se rangent sur une seule ligne, qu'elles rompent bientôt, puis la reforment sans que leurs pieds quittent la terre. Quand la musique s'arrête, elles plient un peu, et sans beaucoup de grâce, le corps et le genou, en prononçant d'un ton assez aigu le refrain, hé, hé, hé, ho, ho, ho.

Ces Indiens se livrent aussi dans l'intérieur de leurs tentes à un passe-temps très-simple; ils prennent un petit morceau de bois, un bouton, ou tout autre objet aussi peu volumineux; quelqu'un cherche à l'escamoter, les autres tâchent de deviner dans quelles mains il s'est arrêté; chacun se pourvoit d'une vingtaine de petits brins de bois; celui qui a deviné en reçoit un de l'autre. Quand un joueur est parvenu à les réunir tous, il a gagné. Le prix est ordinairement une charge de poudre et de plomb, une flèche, ou quelque chose de la même valeur.

Les femmes ne se mêlent jamais à ces jeux, ni à aucun des divertissemens des hommes; elles n'as-

sistent pas non plus aux fêtes. Tout le cours de leur vie n'offre qu'une suite continuelle de privations et de travaux. A peine ont-elles le temps de se livrer à quelque amusement; et au degré près d'activité et d'intelligence qu'exigent les devoirs domestiques, auxquels on les habitue dès l'enfance, leur esprit et leurs sens sont aussi engourdis et aussi froids que la zône sous laquelle elles habitent. Cependant quelques-unes sont très-vaines. Elles portent leurs cheveux dans toute leur longeur, et quoique sur cinquante, il n'y en ait pas une qui possède un peigne, elles parviennent néanmoins, à l'aide de leurs doigts et avec du temps, à les démêler complètement. Quand elles ont des poux, ce dont peu d'Indiens des deux sexes sont exempts, elles se rendent mutuellement le service de se les ôter, et elles les mangent.

Les maladies auxquelles ces Indiens sont sujets, sont une affection scorbutique et de la nature de la gale dans son plus haut degré d'intensité, la pulmonie et le flux de ventre. En général ils ne parviennent pas à une vieillesse bien avancée, ce qu'il faut attribuer sans doute aux peines qu'ils sont obligés de prendre, dès leur tendre jeunesse, pour se procurer leur subsistance et celle de leur famille. Dans leurs maladies ils ont recours à des jongleurs; quand elle est extérieure, ceux-ci, après

avoir toussé, craché et proféré beaucoup de mots inintelligibles, sucent la partie affectée, puis soufflent dessus, et finissent par chanter. Si la maladie est intérieure, les jongleurs soufflent dans l'anus ou dans les parties voisines, quels que soient l'âge ou le sexe du malade, et ne s'arrêtent que lorsque les yeux leur sortent presque de la tête. La quantité d'air qu'ils introduisent, cause quelquefois aux malades des mouvemens extraordinaires qu'il leur est difficile de comprimer, et le vent n'ayant d'autre issue que le canal par lequel il a été introduit, il en résulte souvent des scènes vraiment comiques entre le patient et le médecin.

Quand celui-ci est ami du malade, et qu'il regarde son mal comme très-grave, après avoir eu recours aux remèdes indiqués plus haut, il avale des haches, des ciseaux, des baïonnettes, des couteaux et autres objets semblables, dans l'espérance qu'une entreprise aussi désespérée éloignera la mort et procurera du soulagement. On élève, à cet effet, une petite cabane carrée, et tellement close, que le jour n'y pénètre pas. On étend au milieu le malade, qui est bientôt suivi du jongleur ou des jongleurs tout nus, car leur nombre monte quelquefois jusqu'à six. Aussitôt qu'ils sont entrés, la porte est fermée, ils s'agenouillent autour du malade, et après avoir sucé et soufflé à l'ordinaire, ils chantent et conversent comme

s'ils s'entretenaient avec des esprits familiers qu'ils prétendent leur apparaître sous la forme de différens quadrupèdes et d'oiseaux de proie; ensuite ils demandent une hache, une baïonnette ou tout autre instrument que tient un des assistans, et auquel est attaché un long cordon, afin de pouvoir être retiré lorsqu'il a été avalé. Tout se passant dans un lieu extrêmement obscur, il est facile au jongleur d'escamoter ce qu'il prétend avaler.

Lorsqu'il meurt un personnage notable parmi les Indiens, sa mort est généralement attribuée à quelque maléfice. Les soupçons portent principalement sur les Eskimaux, et c'est pourquoi ces Indiens du nord sont toujours en guerre avec ce malheureux peuple.

On n'enterre jamais les morts, ils sont abandonnés dans l'endroit où ils sont expirés, ainsi l'on peut supposer que leurs corps deviennent la proie des quadrupèdes carnassiers ou des oiseaux de proie; c'est la raison pour laquelle ces sauvages ne mangent jamais de corbeau, de renard ni de loup, à moins qu'une nécessité pressante ne les y contraigne.

A la mort d'un de leurs proches parens, ils se dépouillent de leurs vêtemens, et restent nus jusqu'à ce qu'on parvienne à les consoler. Le deuil d'un père, d'une mère, d'une femme, d'un fils

ou d'un frère, se porte pendant toute une année ; à l'exception des cheveux coupés, rien ne l'indique dans leur costume. Il consiste uniquement à jeter des cris presque continuels. Hors le temps de leur sommeil et de leurs repas, soit qu'ils marchent ou qu'ils restent en repos, ils poussent, par intervalles, un long hurlement, qui est souvent répété à l'unisson par toutes les personnes présentes. Leur douleur n'étant en général qu'une affaire d'étiquette ; quelques-uns ont une manière d'adoucir leurs sons, qui les rend plus harmonieux que leurs chants ordinaires.

D'après leurs traditions, ils croyent que le premier habitant de la terre, fut une femme, qui ayant vécu quelque temps seule occupée à chercher des fruits sauvages, son unique nourriture, rencontra un animal ressemblant à un chien, qui la suivit dans sa grotte, et s'attacha bientôt à elle. Ce chien avait la faculté de se transformer la nuit en un très-beau jeune homme, et quand le jour approchait, il reprenait sa première forme ; de sorte que la femme attribuait à un rêve tout ce qui s'était passé entre elle et lui pendant la durée de la transformation. Cependant elle ne tarda pas à reconnaître que ce n'était pas un songe, puisqu'elle devint enceinte, et accoucha d'une créature humaine. On a déjà vu des nations grossières qui attribuaient leur origine à un chien.

Peu de temps après cette époque, un homme d'une taille si prodigieuse, que sa tête touchait aux nues, vint niveler la terre, qui n'était encore qu'une masse informe. Cette opération achevée, il creusa avec sa canne les lacs, les étangs, les rivières, puis les remplit d'eau. Il prit ensuite le chien, et après l'avoir mis en pièces, il dispersa ses entrailles dans les lacs et les rivières, en leur commandant de devenir des poissons. Il ordonna aux morceaux de sa chair, qu'il sema sur la terre, de former autant d'espèces d'animaux; il coupa sa peau, et jetant en l'air toutes les parcelles, il leur enjoignit de produire différentes espèces d'oiseaux. Après quoi il donna pouvoir à la femme et à sa postérité de manger à discrétion; il retourna ensuite au lieu d'où il était venu, et n'a plus reparu depuis.

Ces Indiens n'ont aucun système religieux. Quoique leurs jongleurs ou sorciers conjurent, par des chants ou de longs discours, des êtres imaginaires dont ils prétendent être assistés dans la cure des maladies et divers animaux, ces pratiques ne se lient à aucune idée relative à une autre vie, et le respect de quelques-uns d'entre eux pour quelques bêtes carnassières, n'entraîne, s'il est enfreint, aucune suite fâcheuse dans ce monde ni dans l'autre.

Dépourvus ainsi de tout frein religieux, ces In-

diens, suivant l'expression de Matonabbi, ne sont conduits que par leur intérêt personnel et leurs passions, et sans espoir de récompense, ni crainte de punition dans une autre vie; ils cherchent à traverser celle-ci le plus heureusement possible. Dans cet état de choses, ils ne sont jamais heureux à demi, car le malheur des autres n'est rien pour eux. Si la prospérité les enivre, le moindre revers personnel ou domestique les accable. De même que les autres peuples non civilisés, ils supportent les peines physiques avec beaucoup de résignation.

La vieillesse est pour eux le plus grand des maux. Lorsqu'un Indien du nord ne peut plus travailler, il est négligé et méprisé même par ses propres enfans. Ils le servent le dernier, et lui donnent même tout ce qu'il y a de plus mauvais, et ne l'habillent qu'avec les peaux qu'ils ont rebutées, et qu'ils font coudre grossièrement. Parvenus au point d'éprouver le même sort, ils le supportent sans murmurer, sachant que le partage de la vieillesse, parmi eux, est d'être abandonné et de périr de misère. Cette coutume, si opposée aux sentimens de la nature, n'est malheureusement que trop établie chez ces sauvages, puisque la moitié, au moins, de leurs vieillards des deux sexes, meurt ainsi faute de soins.

Ces Indiens appellent l'aurore boréale *ed-thin*,

c'est-à-dire *les daims*. Lorsque ce météore est très-brillant, ils disent que les daims abondent dans cette partie de l'atmosphère; mais leur superstition n'est pas encore arrivée au point de leur faire espérer de goûter de ces animaux célestes.

Ils croient à l'existence de plusieurs espèces de fées, auxquelles ils donnent le nom de Nant-é-na, et qu'ils prétendent leur apparaître fréquemment. Elles habitent, suivant eux, la terre, l'eau et l'air, chacune suivant sa nature et ses fonctions. Ils leur attribuent tout ce qui leur arrive soit en bien, soit en mal; mais ils n'ont point d'idées arrêtées sur leur pouvoir, et c'est en général leurs jongleurs qui règlent ce qu'ils ont à craindre ou à espérer de chacune de ces fées. Il ne se passe presque pas de jour où le jongleur consulté n'explique un rêve, ou n'annonce quelque événement extraordinaire qui lui a été révélé en chassant, par une des fées dont il est favorisé.

La compagnie de la mer de Hudson, instruite du succès de l'entreprise de Hearne, lui écrivit une lettre de félicitation, et lui accorda une gratification. Ensuite le gouverneur étant mort en 1775, elle nomma Hearne pour lui succéder. Cependant la relation de son voyage restait ensevelie dans ses cartons et dans ceux des archives de la compagnie, et il n'en circulait que des extraits, lorsqu'un événement inattendu le tira de l'oubli où il

serait peut-être demeuré, en grande partie, et mit le monde à même d'en connaître les détails. Dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, un escadre française, commandée par La Pérouse, arriva en 1782 dans la mer de Hudson, s'empara du fort anglais, et détruisit ou emporta tout ce qui appartenait à la compagnie. Le manuscrit du voyage de Hearne, qui fut trouvé parmi les papiers de cette société, eût pu être considéré comme étant la propriété de celle-ci, puisque l'expédition avait été faite par ses ordres et à ses frais. Cependant, sur les instances de Hearne, La Pérouse lui rendit son manuscrit, à condition qu'il le publierait, dès qu'il serait de retour en Angleterre; il tint parole, et le fit paraître en 1790, il mourut en 1792.

PREMIER VOYAGE

DE MACKENZIE

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE (1789.)

Le voyage de Hearne avait appris que le continent de l'Amérique septentrionale était borné au nord par la mer, sous une latitude moins élevée qu'on ne l'avait supposé auparavant. Ce fait dont on communiqua la connaissance dans les instructions que l'on remit au capitaine Cook, lorsqu'il partit pour son troisième voyage autour du monde en 1776, donna lieu à quelques expéditions que l'on envoya dans la mer de Baffin, pour trouver un passage de ce golfe immense, à la mer vue par Hearne. Aucune de ces entreprises ne réussit. Enfin un simple particulier réussit à étendre le domaine de la géographie dans le nord de l'Amérique.

Alexandre Mackenzie conduit, jeune encore, par des entreprises mercantiles dans l'Amérique septentrionale, s'était attaché au service de la

compagnie du Nord-ouest, dont le siége est au Canada. Depuis huit ans il parcourait les vastes contrées qui sont au nord-ouest du lac supérieur.

« Doué d'un esprit curieux et hardi, et d'un tempérament robuste et propre à soutenir la fatigue; je ne pensais, dit-il, qu'à faire des découvertes. Accoutumé aux travaux pénibles qu'exige le commerce de ces régions reculées, je crus que je pourrais traverser le continent où je me trouvais; mes amis et mes associés pour la traite des pelleteries, instruits de mon projet d'aller au nord aussi loin que ce serait possible, m'encouragèrent à l'effectuer. . . . :

« En conséquence, le mercredi 3 juin 1789, je partis du fort Chipionyan, situé par 58° 40′ de latitude nord, et 110° 30′ de longitude à l'ouest de Greenwich; il est bâti sur la côte méridionale du lac des Montagnes. J'étais embarqué dans un canot d'écorce; j'avais pour conducteurs un Allemand et quatre Canadiens; deux étaient accompagnés de leurs femmes; un Indien portant le titre de chef anglais, me suivait dans un petit canot avec ses deux femmes; il avait autrefois accompagné Hearne dans son voyage au nord; deux autres jeunes Indiens, ses compagnons, étaient dans le second petit canot; ces sauvages devaient me servir d'interprètes et de chasseurs. Enfin, un quatrième canot portait une partie de nos provi-

sions et des marchandises de traite; il était commandé par M. Le Roux, un des commis de la compagnie du Nord-ouest. »

On fit route au nord dans le lac, et le lendemain on entra dans la rivière de l'Esclave qui en sort par l'extrémité nord-ouest. La navigation était souvent interrompue par des rochers; il fallait porter les canots quelquefois pendant des espaces considérables. Un canot des Indiens, entraîné par le courant contre les écueils, fut brisé. Le temps était mauvais, la pluie tombait abondamment, le vent soufflait avec violence. Les cousins incommodaient beaucoup. Le 9 on fut délivré de leurs morsures, en entrant dans le lac de l'Esclave. On s'aperçut en effet d'un grand changement dans la température. L'air était excessivement froid, et le lac encore couvert de glace, excepté dans quelques points près du rivage.

Le lac fut côtoyé jusqu'au 30 juin. On suivit sa rive orientale, en allant d'une île à l'autre, puis la septentrionale. La glace gêna beaucoup la navigation. Les élans, les rennes et les castors, abondent sur les bords de ce lac. Les Indiens assuraient qu'à peu de distance, il y a des plaines immenses où paissent des troupeaux innombrables de bisons. Les oiseaux sont très-communs dans les endroits marécageux. On tuait tous les jours une si grande quantité de gibier, que l'on

aurait pu en remplir les canots. On ne prenait pas beaucoup de poisson, et quelquefois les glaçons menaçaient d'emporter les filets. On rencontra quelques familles d'Indiens.

Un peu au-delà de l'entrée du lac, habitent les Indiens Couteau-Rouge ou du Cuivre, noms qu'ils doivent aux couteaux de ce métal dont ils font usage. Ils dirent que l'on n'en verrait pas d'autres tribus pour le moment, parce qu'elles viendraient sur les bords du lac, que lorsque les jeunes cygnes commenceraient à avoir des plumes.

« J'eus plusieurs entretiens, dit Mackenzie, avec ces Indiens Couteau-Rouge, mais je ne pus apprendre d'eux rien de bien important pour mon voyage. Ils ne connaissaient absolument que l'entrée de la rivière que je me proposais de descendre. Afin de perdre le moins de temps possible à faire le tour du lac, j'engageai un de ces Indiens à me servir de guide; en conséquence, je lui donnai les habillemens qu'il lui fallait pour l'expédition. J'achetai en même temps un grand canot neuf pour qu'il pût s'y embarquer avec les deux jeunes sauvages qui étaient à mon service. »

Mackenzie se sépara de Le Roux vers la fin de juin. L'on n'avait vu jusqu'alors que de hautes montagnes et des îles rocailleuses, où il ne croissait que des arbrisseaux et quelques arbres chétifs; elles étaient tapissées de mousse, et malgré

la maigreur du sol, produisaient différens arbustes, parmi lesquels on remarquait des groseilliers, des frambroisiers et des myrtils; il s'y trouvait aussi des fraisiers et des genevriers. Plus loin le rivage offrait un sol léger et sablonneux, couvert de très-grands arbres; il s'élève graduellement, et forme à une certaine distance un amphithéâtre bien boisé et couronné de rochers.

En traversant une île, Mackenzie fut extrêmement surpris de ce que tous les arbres y avaient été coupés, leurs troncs entièrement pourris indiquaient que cet événement avait eu lieu plusieurs années auparavant. Il apprit que beaucoup d'Indiens Esclaves qui habitaient autrefois les îles de cette partie du lac parce que la pêche y était abondante toute l'année, en avaient été chassés par les Knisteneaux qui sont continuellement en guerre avec eux. Le nom des Indiens Esclaves ne signifie pas que cette peuplade soit dans la servitude; il lui a été appliqué comme sobriquet injurieux et pour marquer qu'ils sont encore plus grossiers que les autres sauvages.

Ce fut le 1er juillet que Mackenzie entra dans un fleuve qui sort de la partie occidentale du lac de l'Esclave; comme il était le premier Européen qui en suivait le cours, ce fleuve a reçu avec raison, le nom de *Mackenzie*. Il est sinueux, rapide et rempli de rochers, d'îlots et de cataractes; il se

dirige d'abord à l'ouest, et ensuite au nord.

Le temps orageux incommodait les voyageurs; le matin l'atmosphère était voilée par les brouillards; plus tard le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient la nue, la pluie tombait. Les bords du fleuve étaient encore couverts de glaçons. On passa devant les embouchures de plusieurs rivières qui lui apportaient le tribut de leurs eaux; quelques-unes troublaient la limpidité des siennes, par la vase noire qu'elles y charriaient. On s'arrêtait le soir sur des îles où l'on reconnaissait des traces de campemens d'Indiens. Les sommets des montagnes qui s'élevaient de chaque côté étaient rocailleux et stériles, et se perdaient dans les nues; leurs flancs étaient bien boisés; on y distinguait de temps en temps des taches blanches qui brillaient au soleil, et que les Indiens nommaient *manitou asséniah*, ou pierres esprits; Mackenzie supposa que c'était du mica; plus tard il reconnut que c'était de la neige.

Dès le second jour, les Indiens se plaignaient de ce qu'il allait si loin; ils disaient que jamais ils n'avaient essuyé tant de fatigues que dans ce voyage. Ayant escaladé une haute montagne à la rive droite, il ne parvint au sommet qu'après une heure et demie de marche. A sa grande surprise, il y trouva un camp retranché. Les Indiens lui apprirent que les peuplades de ces cantons, étant

dépourvues d'armes, choisissent ces postes élevés qui les rendent inaccessibles à leurs ennemis; notamment aux Knisteneaux qu'elles redoutent le plus. La vue était bornée par des monts très-hauts et entre lesquels s'étendaient des lacs couverts de cygnes. On n'apercevait d'autres arbres que des pins et des bouleaux chétifs, tortus et clair-semés. Des essaims de cousins, seuls habitans de ces hauteurs, et dont le nombre croissait à chaque instant, forcèrent bientôt Mackenzie d'en descendre.

Le temps était très-froid; le 5 on avait en vue une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige; heureusement la longueur du jour mettait à même de naviguer long-temps; il ne restait alors que quatre heures au-dessous de l'horizon. Le soir on découvrit à la rive droite, plusieurs colonnes de fumée; à mesure qu'on en approchait, les sauvages coururent çà et là avec un air épouvanté; les uns s'enfuyaient dans les bois, d'autres se jetaient dans leurs canots. Les chasseurs qui débarquèrent les premiers, cherchèrent à rassurer ceux qui restaient, ils leur parlaient en chipiouyan; mais ces Indiens étaient si effrayés qu'ils ne comprirent pas, ou du moins feignirent de ne pas comprendre, ce qu'on leur disait. « Voyant toute la troupe descendue à terre, dit Mackenzie, ils nous firent signe de nous tenir à une certaine distance;

on s'empressa de les satisfaire, et on dressa les tentes assez loin d'eux.

« Cependant l'Indien chef anglais, et ses deux compatriotes, parvinrent à les tranquilliser; ils vinrent près de nous; l'accueil qu'ils reçurent acheva de dissiper leurs craintes, et ils rappelèrent leurs compagnons. On leur donna du tabac à fumer, il parut qu'ils n'en connaissaient pas l'usage, ils goûtèrent ensuite de l'eau-de-vie et de l'eau, probablement plutôt par crainte que par inclination. Nous leur fîmes bien plus de plaisir en leur distribuant des grains de verroterie, des couteaux, des haches, des pierres à fusil, des briquets, des alènes et d'autres bagatelles. Ils se familiarisèrent alors à un tel point, qu'ils ne voulaient plus sortir de nos tentes.

« Ils nous dirent que le fleuve où nous naviguions a un cours si étendu, qu'il nous fallait plusieurs hivers pour arriver à la mer; ils parlèrent aussi de monstres terribles que nous aurions à combattre, et de chutes qu'il était impossible de franchir. Ces récits absurdes produisirent un grand effet sur mes Indiens déjà fatigués de voyager; ils pensaient que nous devions nous en retourner à l'instant, sous le prétexte que le nombre des animaux diminuant à mesure que nous avançions dans le pays que nous devions traverser, nous finirions par mourir de faim, si même nous

ne périssions pas par quelque accident. J'eus beaucoup de peine à les faire changer d'opinion ; ensuite je les chargeai d'engager un des nouveaux sauvages à nous accompagner ; celui-ci y consentit moyennant une petite chaudière, une hache, un couteau et d'autres objets. Toutefois, à l'instant de partir, il montra tant de répugnance à s'embarquer, qu'il fallut presque l'y contraindre. Auparavant il coupa une boucle de ses cheveux, et l'ayant partagée en trois, il en noua une partie au toupet de sa femme, et il y souffla trois fois de toute sa force, en marmottant certaines paroles ; les autres portions des cheveux furent nouées de la même manière sur la tête de ses deux enfans.

« Ces sauvages, au nombre d'une trentaine, étaient des Indiens Esclaves et des Côtes-de-Chien ; maigres, petits, laids, malfaits, ils avaient les jambes grosses et couvertes d'escarres, parce qu'ils se tiennent constamment devant le feu. A travers l'enveloppe de crasse et de saleté qui les couvrait, je crus apercevoir qu'ils ont la peau plus blanche que les autres Indiens, habitant des climats moins froids.

« Ils dansèrent en s'accompagnant de la voix : tous, hommes et femmes, formèrent un grand cercle ; les premiers avaient à la main droite un couteau en os, ou un bâton qu'ils élevaient par-dessus leur tête, en le remuant continuellement ;

ils ne tenaient pas la main gauche si haut, et la faisaient aller sans cesse horizontalement en avant et en arrière. En même temps ils sautaient et prenaient diverses postures, en suivant la mesure; et toutes les fois qu'ils s'arrêtaient, ils avaient leurs talons tournés l'un vers l'autre et très-rapprochés. Ils hurlaient ou mugissaient à l'imitation des animaux; celui qui pouvait le faire le plus long-temps, passait pour le plus habile. Les femmes laissaient pendre leurs bras comme si elles n'eussent pas eu la force de les remuer.

« Quelques-uns de ces sauvages portent leurs cheveux très-longs et épars; les autres ont une longue tresse pendante par derrière, et le reste de la chevelure coupée si court que les oreilles sont entièrement découvertes. Les uns ont la barbe longue et touffue; la plupart s'épilent le menton. Les hommes ont sur chaque joue deux lignes tatouées, les uns en bleu, les autres en noir, de l'oreille au nez. La cloison des narines est percée d'un trou, dans lequel ils passent une plume d'oie ou un petit morceau de bois.

« Leurs vêtemens sont en peaux d'élan ou de renne préparées; l'hiver ils les portent avec le poil; ce sont des blouses qui leur descendent jusqu'à mi-cuisse; de même que les autres sauvages, ils les ornent de broderies en piquans de porc-épic et en poils d'élan, teints de diverses cou-

leurs. Ils se couvrent d'un manteau ample orné d'une frange. Leurs guêtres tiennent à leurs mocassons. Les fémmes sont vêtues comme les hommes.

« Ces sauvages portent des espèces de collerettes; ils ont au poignet et au-dessus du coude, des bracelets de bois, de corne, d'os; ils font usage de jarretières et de ceintures. Ils ornent leur tête d'un bandeau de cuir large d'un pouce et demi, brodé en piquans de porc-épic, et auquel tiennent tout à l'entour, des griffes d'ours et des serres d'oiseaux de proie, renversées, et auxquelles sont suspendues des glands de peau d'hermine. Leurs gants, quand ils ne s'en servent pas, pendent à leur cou.

« Leurs cabanes ressemblent à celles des autres peuplades de ces régions, leurs meubles consistent en quelques ustensiles de bois, d'écorce d'arbre ou de corne. Leurs armes sont l'arc, la flèche, la lance, le coutelas et la pique. Leurs lignes à pêcher sont en nerfs de rennes; les lacets à prendre des quadrupèdes sont en lanières de cuir d'élan ou de rennes. Leurs haches sont d'une pierre noire. Ils font du feu en battant un morceau de pyrite contre un caillou, et au lieu d'amadou, ils se servent de bois vermoulu. Tout cela se porte dans un petit sac.

« Ils tirent des Chipiouyans et des Couteaux-Rouges du fer dont ils font des couteaux. Leurs ca-

nots, en écorce de sapin, sont petits et légers. Ces Indiens nous apprirent que nous avions dépassé de nombreuses tribus qui habitent les montagnes à l'est du fleuve. Ils nous promirent en même temps de rester sur la rive, en nous attendant jusqu'à la fin de la saison. »

On se remit en route le 5 après midi. Bientôt on passa devant le confluent de la rivière du lac du Grand-Ours qui est très-profonde. Le 7 on débarqua dans un lieu où quatre feux étaient allumés. Tous les sauvages s'enfuirent, à l'exception d'un vieillard et d'une vieille femme. Le guide appelait inutilement les fuyards. Cependant le vieillard s'avança, en disant qu'étant déjà si âgé, il ne cherchait pas à éviter le danger qui le menaçait; puis il arracha ses cheveux et les distribua aux voyageurs, en implorant leur bienveillance pour lui et pour ses compagnons. Les discours du guide ayant dissipé enfin ses craintes, il alla chercher ses camarades qui étaient au nombre de dix-huit. On gagna leur amitié par de petits présens.

« Ces Indiens qui ressemblaient beaucoup à ceux que l'on avait quittés l'avant-veille, n'étaient pas moins hospitaliers, dit Mackenzie. Ils nous présentèrent du saumon bouilli. Ils nous apprirent que nous n'étions pas éloignés d'un saut du fleuve, et que nous y trouverions plusieurs de

leurs compagnons ; quatre d'entre eux s'embarquèrent chacun dans leur canot pour nous indiquer la route que nous devions suivre, afin de franchir cet écueil sans risque. Ils faisaient, comme les autres, beaucoup de contes sur les obstacles et les périls que nous rencontrerions.

« Arrivés, deux milles plus loin, dans un endroit où le fleuve était bordé de grands rochers blancs et escarpés, il semblait difficile de franchir ce passage. Nous descendîmes à terre afin d'examiner où était la chute dont on nous avait parlé ; nous n'en vîmes aucune, et cependant les Indiens persistaient à soutenir qu'il y en avait une très-dangereuse. Enfin, comme ils se hasardèrent à y passer dans leurs canots légers, nous les suivîmes de loin, et nous ne nous aperçûmes pas que le courant y fût plus rapide que partout ailleurs. Les sauvages nous dirent qu'il n'y avait pas d'autre chute. Le fleuve n'avait, en cet endroit, que 300 pas de largeur.

« Au confluent de deux ruisseaux arrivant chacun d'un côté opposé, nous avons trouvé six familles composées d'une quarantaine d'individus. Ces Indiens nous donnèrent une grande quantité de poissons qui étaient excellens. Nous leur fîmes quelques présens, et nous poursuivîmes notre route. Les hommes nous accompagnèrent dans quinze canots.

« Trois milles plus loin, nous avons débarqué près de cabanes habitées par une vingtaine d'Indiens, et situées sur le bord d'une grande rivière venant de l'est. Ils nous donnèrent des lièvres et des perdrix. En retour nous leur offrîmes des présens dont ils furent singulièrement flattés. Ils regrettaient beaucoup de n'avoir pas leurs pelleteries à échanger avec nous ; ils les avaient laissées avec leurs compagnons sur les bord du lac d'où sort la rivière. Ils nous promirent d'aller les chercher, et de les tenir prêts pour le moment où nous repasserions.

« Ces sauvages avaient avec eux un jeune homme qu'ils retenaient dans l'esclavage ; mes Indiens entendaient beaucoup mieux sa langue que celle des autres Indiens, que nous avions rencontrés jusque-là. Nous l'invitâmes à nous suivre ; sans doute la proposition lui déplut, car il se cacha, et on ne le revit plus. »

On rencontra encore d'autres familles d'Indiens qui toutes accueillirent les voyageurs. Le guide que l'on avait pris récemment, ne cessait de demander à s'en retourner. « Il m'assura, dit Mackenzie, qu'il ne craignait aucun mauvais traitement de notre part ; mais il redoutait les Eskimaux, qu'il appelait une nation perfide et méchante qui nous massacrerait tous. Il nous raconta que deux étés auparavant, ils avaient remonté le fleuve et

tué plusieurs Indiens de sa famille. Il devint si importun, qu'on le renvoya.

On prit un autre guide parmi des Indiens que l'on vit le 8. Ils étaient vêtus de peaux de lièvres. Cet animal fait leur nourriture ordinaire, ce qui leur a fait donner le nom d'Indiens-Lièvres. Le renne et le castor sont fort rares dans leur pays. Tous ces sauvages s'accordaient pour essayer d'épouvanter Mackenzie par le récit des dangers qui l'attendaient.

Un Indien-Lièvre qui avait remplacé le précédent, car tous ces Indiens partageaient les mêmes terreurs, adressa la parole à des sauvages que l'on vit le 9. Il prétendait qu'ils appartenaient à une nation méchante et cruelle, et que s'ils le pouvaient il battraient la troupe des voyageurs, leur arracheraient les cheveux et les maltraiteraient de toutes les manières. On put croire que cette assertion était vraie, car ces hommes, au nombre de quatre, attendirent les canots de pied ferme, et se mirent à parler d'un air très-irrité; mais leurs femmes et leurs enfans s'enfuirent dans les bois. Ils n'entendaient pas un seul mot du langage des chasseurs de Mackenzie; au contraire ils se comprirent mutuellement avec l'Indien-Lièvre; des présens les calmèrent, et les fugitifs revinrent. Ils paraissaient bien portans, et à tous égards étaient d'un extérieur plus agréable que tous les

sauvages que l'on avait vus. Ils dirent que les Eskimaux leur fournissaient leurs arcs. Ils offrirent des poissons d'un goût délicieux. L'un d'eux consentit à suivre la troupe. « Il nous parla, dit Mackenzie, avec beaucoup de dédain et d'ironie des derniers Indiens que nous avions rencontrés; ils ne valent pas mieux que de vieilles femmes, ajoutait-il, et ce sont d'abominables menteurs; ce qui s'accordait assez avec l'idée que nous en avions conçue. »

Le bruit des fusils chargés à poudre alarma beaucoup ces Indiens, et le guide ne voulut plus tenir sa promesse. On parvint à le rassurer; cependant il s'embarqua dans un canot particulier. Bientôt, s'ennuyant d'être seul, il entra dans celui de Mackenzie. Grâce à lui, on put se faire entendre d'une troupe d'Indiens qui, à l'approche des canots, hurlèrent comme des forcenés, et renvoyèrent les femmes et les enfans, ce qui est toujours chez ces peuples un signe d'hostilité. Ceux-ci préféraient à tous les autres présens, les grains de verroterie bleue. On les nomme les Digothi-Dinis, ou querelleurs. Malgré ce sobriquet, ils se montrent fort gais, et sont toujours prêts à danser et à sauter. Ils ne cherchèrent à rien dérober. Ils dirent à Mackenzie qu'il n'y avait que peu de chemin à faire pour aller par terre à la mer en passant à l'est, et moins encore

en allant par l'ouest ; ils ajoutèrent que la côte formait une pointe des deux côtés de l'embouchure du fleuve.

Ses rives s'abaissaient, et le pays devenait moins montagneux ; il y croissait des pins et des bouleaux ; on y vit même du lin sauvage. Le fleuve se partageait en plusieurs bras coupés par des îles boisées que la glace bordait encore ; le courant était beaucoup plus rapide qu'on ne s'y serait attendu d'après un pays aussi uni. Bientôt des montagnes couvertes de neige se firent voir dans l'ouest, elles s'étendaient à perte de vue dans le nord. Elles font partie de la chaîne que l'on avait déjà aperçue.

On était au 10 juillet, Mackenzie détermina la latitude du lieu où il se trouvait à 67° 47′. Le nouveau guide employait toute son éloquence pour l'empêcher de poursuivre sa route ; jamais il n'était allé si loin. « Ces discours et d'autres causes décourageaient tellement les chasseurs, que s'ils l'avaient pu, ils m'auraient abandonné, dit Mackensie. Je les tranquillisai un peu en leur assurant que je ne continuerais à descendre la rivière que pendant sept jours encore, et que si alors nous n'étions pas arrivés sur le bord de la mer, nous nous en retournerions. Il nous restait si peu de vivres, que c'était pour eux une preuve que je tiendrais ma promesse.

« Le 11 juillet je restai debout toute la nuit pour observer le soleil. A minuit j'éveillai un de mes gens pour lui montrer un spectacle qui n'avait jamais frappé ses yeux. En voyant le soleil, il crut qu'il était temps de s'embarquer, et il appela ses compagnons. Aucun d'eux ne pouvait croire que le disque de l'astre du jour ne fût pas descendu de sa hauteur ordinaire, et qu'il ne fût qu'un peu plus de minuit. »

Dans un endroit où l'on débarqua et où l'on compta plus de trente emplacemens de foyers, on trouva des ossemens de baleines, du cuir brûlé, des débris de canots. Plus loin, on rencontra des huttes d'Eskimaux creusées en terre, elles y sont enfoncées d'un pied; la moitié est jonchée de branches de saules qui servent probablement de lit; au milieu de l'autre moitié est un grand trou; c'est le seul endroit où l'on puisse se tenir debout. Il a environ quatre pieds carrés; il est revêtu de morceaux de bois. Des chevrons supportés sur des troncs de petits arbres, et couverts de branchages et d'herbe sèche, forment le toit. Il est percé d'un trou qui sert de passage au jour et à la fumée, et même quelquefois de porte. Partout on remarquait des vestiges de ces sauvages.

Les rives du fleuve se dégarnissaient; le temps était froid, pluvieux et désagréable, le découragement augmentait parmi les compagnons de

Mackenzie. Le 12 on était à 69° 1′ de latitude. Quoique le courant fût très-rapide, on supposa que l'on avait atteint un lac dont le guide avait parlé ; celui-ci ne savait par où l'on devait passer, entre les îles que l'on voyait. On découvrit bientôt le lac à l'ouest, il parut couvert de glace jusqu'à deux lieues de distance ; en avant l'on n'apercevait pas de terre, l'eau n'avait que cinq pieds de profondeur.

On débarqua sur une île ; Mackenzie ayant grimpé avec le chef anglais sur la partie la plus élevée, put déterminer que la glace s'étendait du sud-ouest à l'est. Dans le sud-ouest, à l'extrémité de l'horizon, une chaîne de montagnes se prolongeait dans le nord à vingt lieues au moins au-delà de la glace. A l'est il y avait beaucoup d'îles. Les perdrix blanches, les pluviers, les chouettes, les mouettes et d'autres oiseaux étaient très-communs. Les filets rapportèrent quelques poissons.

« Mes gens étaient très-affligés ; dit Mackenzie, parce qu'ils craignaient que nous ne fussions obligés de nous en retourner sans voir la mer. L'espoir d'y arriver leur avait fait supporter sans murmure les fatigues et les dangers du voyage. »

Dans la nuit du 12 au 13 on fut obligé de changer le bagage de place, parce que l'eau gagnait les tentes ; le vent avait soufflé avec beaucoup de force. L'observation méridienne donna

69° 14'. La longitude était de 135° à l'ouest. L'après-midi Mackenzie remonta sur la colline. La force du vent n'avait pas ébranlé la glace.

Le 14 un des chasseurs aperçut plusieurs gros poissons qu'il prit d'abord pour des glaçons flottans. On réveilla Mackenzie, il reconnut aussitôt que c'étaient des baleines. On s'embarqua pour aller à leur poursuite, « entreprise très-imprudente, observe le voyageur; nous fûmes heureux de ne pouvoir les joindre, car un coup de leur queue aurait mis nos frêles canots en pièces. Une brume épaisse nous arrêta, notre guide nous dit que c'était de cette espèce de poisson que les Eskimaux se nourrissaient principalement, et qu'on en voyait souvent d'aussi grands que nos canots. »

On côtoya l'île, sur laquelle on rencontra une demi-douzaine de vieilles huttes, elle a sept lieues de long de l'est à l'ouest, et tout au plus une demi-lieue de large. Elle fut nommée île de la Baleine.

Dans la matinée, Mackenzie fit planter à côté des tentes, un poteau sur lequel il inscrivit son nom, la latitude du lieu, le nombre de personnes qui l'accompagnaient, et la durée de son séjour dans l'île.

« M'étant réveillé le 15 à quatre heures du matin, dit-il, je vis avec étonnement que l'eau était montée jusqu'à notre bagage. Cependant le vent n'avait pas changé, et il ne soufflait pas plus fort ;

ainsi nous jugeâmes que c'était l'effet de la marée. Cette observation confirmait celle que l'on avait faite précédemment à l'autre extrémité de l'île, mais alors nous pensions que cet effet était produit par le vent. »

Mackenzie côtoya pendant quelques jours la terre aux environs de l'île des Baleines; nulle part il n'aperçut les Eskimaux, mais il rencontra en divers endroits leurs huttes, leurs ustensiles, des débris de leurs traîneaux et de leurs canots, faits en côtes de baleines. On vit quelques petits sapins sur les bords du fleuve et dans les îles, ce qui surprit beaucoup Mackenzie, puisque tout annonçait que dans ce canton la terre ne dégelait jamais à plus de cinq pieds de profondeur. Les oies sauvages étaient très-communes; on tua des rennes. Les groseilles et d'autres petits fruits abondaient dans les vallées et les plaines, surtout dans les lieux bien exposés.

Le 19 on s'aperçut que le dernier guide s'était évadé, ce qui ne surprit pas Mackenzie; mais il fut étonné de ce que ce sauvage n'eût pas emporté une peau d'élan qu'il lui avait donnée pour se couvrir; quoiqu'il fît très-froid, il s'en alla avec sa camisole. Il avait toujours été fort bien traité, et pourtant il craignait qu'on ne le retînt dans l'esclavage.

Cependant le temps devenait plus froid, les

brouillards étaient fréquens et épais, les provisions diminuaient; en conséquence Mackenzie, satisfait d'être arrivé jusqu'à la mer, commença le 21 son voyage pour remonter le fleuve et retourner au sud. Le soir on aborda le même endroit où l'on avait campé douze jours auparavant.

Des Indiens ne tardèrent pas à arriver, le frère du dernier guide ne le voyant pas, s'informa avec beaucoup de chaleur de ce qu'il était devenu. Les réponses qu'il reçut ne purent le satisfaire, tous ses compagnons partagèrent son inquiétude et eurent l'air d'adresser de vifs reproches à la troupe de Mackenzie. Cependant le frère du guide fut calmé par le don de l'arc et des flèches de celui qu'il avait l'air de tant regretter.

Les gens de Mackenzie se couchèrent; quant à lui il resta debout afin d'avoir l'œil sur ces sauvages, ce qui les surprit; mais leur étonnement fut bien plus vif lorsqu'ils le virent écrire. Ils essayèrent de dérober de la viande que l'on avait mise dans une chaudière. C'était la première fois qu'ils cherchaient à voler. Peut-être ce peuple pense-t-il que les alimens sont une propriété commune.

Mackenzie accompagna ces Indiens à leurs huttes qui étaient grandes, et construites en bois flotté sur le penchant du rivage; la terre était creusée dans l'intérieur de manière à ce que le

sol fût de niveau. Des poteaux de grandeur inégale portaient des poissons fendus qui séchaient; il y avait plusieurs feux allumés auprès pour que l'opération se fît plus vite; d'autres poissons étaient suspendus dehors les huttes à d'autres palissades; ces sauvages recueillent avec soin le frai de poisson et le font également sécher. Ils vendirent avec plaisir tout le poisson qu'on put emporter, il fut payé en grains de verroterie, marchandise qu'ils recherchent le plus.

Cette tribu est très-nombreuse, elle vit presque toujours en mésintelligence avec les Eskimaux, ce peuple profitant de toutes les occasions pour attaquer ceux qui ne sont pas en état de se défendre. Peu de temps auparavant, les Eskimaux avaient juré amitié à ces Indiens, et néanmoins, en ayant surpris quelques-uns, ils les massacrèrent. Les Indiens jurèrent alors de ne plus se fier à la parole des Eskimaux, et de rassembler toutes leurs forces afin de venger la mort de leurs frères.

Ces Indiens donnèrent à Mackenzie quelques renseignemens vagues sur le pays voisin. Ils parlèrent d'un lac à l'est où les Eskimaux se trouvaient en ce moment pour pêcher la baleine. A l'est et à l'ouest du point où ils l'avaient vu, l'eau dégèle, mais la glace le recouvre bientôt. Les Eskimaux leur avaient raconté que dix hivers auparavant, ils avaient aperçu à l'ouest un grand canot

rempli d'hommes blancs qui leur avaient donné du fer en échange de cuir. »

Tous les Indiens que l'on rencontrait montraient beaucoup de frayeur. La plupart s'enfuyaient et surtout cachaient leurs femmes. Leurs craintes n'étaient pas vaines, car les compagnons indiens de Mackenzie étaient toujours prêts à s'emparer de ce que possédaient ceux que l'on rencontrait, et ne leur offraient rien en dédommagement. Le 27 Mackenzie fut obligé d'interposer son autorité pour empêcher les siens d'emmener une femme qui était dans un campement où l'on s'arrêta. « Certes, dit-il, j'eus besoin en cette occasion de joindre à l'autorité beaucoup de vigilance. »

Parmi les Indiens de ce lieu, il y en avait plusieurs que l'on avait déjà vus en descendant le fleuve. On en aperçut aussi qui ne s'y trouvaient pas alors, et entre autres un Indien Côte-de-Chien, qui avait quitté son pays à la suite d'une querelle. Il raconta qu'au-delà des montagnes du sud-ouest, il y a une rivière qui porte ses eaux dans le lac des hommes blancs ou Belhoullaï-Tou, et qu'elle est bien plus considérable que celle dans laquelle Mackenzie naviguait. Les hommes qui vivent sur ses bords, sont grands et méchans, et d'un regard tuent les autres. Ils ont de très-grands canots. Ceux qui demeurent à l'embouchure de la

rivière, chassent une espèce de castor dont la fourrure est presque rouge, et sont fréquemment visités par des gens qui arrivent dans de grands canots. On ne peut pas aller par eau du pays des Indiens-Lièvres aux bords de cette rivière ; pour y parvenir, il faut traverser des montagnes. Ces récits incohérens ont pourtant un fond de vérité, et prouvent qu'il existe des communications entre les sauvages des différentes parties du continent.

D'autres Indiens que l'on rencontra le lendemain, et qui n'avaient pas plus de pelleteries que la première fois que l'on avait passé chez eux, dirent qu'ils n'étaient pas allés au-delà de ces montagnes dont il avait été question la veille, et qu'ils ne connaissaient la rivière que d'après le rapport de leurs amis ; mais on leur avait assuré que cette rivière coulait au sud. Ils ajoutèrent que l'on trouverait à peu de distance, des habitans des montagnes qui étaient descendus sur les bords du fleuve pour pêcher, et que sans doute ils connaissaient bien l'autre grande rivière.

« Je fis présent de quelques grains de verroterie à l'un de ces Indiens, ajoute Mackenzie, pour l'engager à esquisser sur le sable une image du pays voisin. Aussitôt il se mit à tracer cette singulière carte ; sans chercher à marquer exactement le cours des deux rivières, il plaça une très-

longue pointe de terre entre elles, et il les représenta toutes deux se jetant dans le grand lac, à l'extrémité duquel on voyait, suivant ce qu'il avait appris des Indiens d'une autre nation, une forteresse des hommes blancs. J'imaginai que ce devait être celle d'Ounalachka, que par conséquent la rivière de l'ouest devait être celle de Cook, et qu'enfin le grand lac ou plutôt la mer où nous avions vu l'île de la Baleine, communiquait avec le détroit de Norton.

« J'offris à ce sauvage de le récompenser généreusement s'il voulait traverser avec moi les montagnes, et me conduire au bord de la grande rivière. Il le refusa, en disant que les Indiens dont il m'avait déjà parlé, et qui pêchaient dans le voisinage étaient beaucoup plus en état que lui d'exécuter cette entreprise. »

On atterit dans la matinée près des cabanes des Indiens-Montagnards; Mackenzie, qui voulait se concilier leur bienveillance, afin qu'ils répondissent sans aucune réserve à ses questions, faillit à échouer dans son projet, parce qu'ils avaient saisi le canot de ses chasseurs et l'avaient brisé en le halant de force sur la plage. Du reste ces sauvages ne lui apprirent que ce qu'il savait déjà sur la rivière coulant à l'ouest, et racontèrent des fables encore plus ridicules sur les habitans de ses bords. Mais Mackenzie soupçonna que ces sau-

vages connaissaient beaucoup mieux le pays qu'ils ne disaient, ou bien que son interprète, qui était déjà las de voyager, lui cachait une partie de leurs réponses, de peur qu'elles ne lui fissent venir l'idée d'entreprendre une nouvelle excursion.

Le 24 août on rencontra dans le lac de l'Esclave, M. Le Roux, duquel on s'était séparé quelques mois auparavant. Enfin, le samedi 12 septembre, Mackenzie fut de retour au fort Chipiouyan, après un voyage qui avait duré cent deux jours.

Le résultat de cette excursion fit connaître que la mer bornait l'Amérique au nord, à une latitude qui ne différait pas beaucoup de celle que Hearne avait trouvée dans son expédition, dans la même direction. La présence d'un cétacé qui nageait dans la masse d'eau vue par Mackenzie, prouvait assez que ce ne pouvait être que la mer sur les bords de laquelle il était parvenu. Cependant des écrivains qui ne s'occupent que de critiquer amèrement les idées qui ne cadrent pas avec celles qu'ils ont adoptées, soutinrent avec aigreur que Mackenzie n'avait pas vu les rives de la mer Glaciale. Ils dirent qu'il aurait dû tremper son doigt dans l'eau pour goûter si elle était salée, et rapporter cette circonstance qui seule pouvait être décisive. Ils le taxèrent même d'avoir manqué au public, en ne lui communiquant pas ce résultat,

si vraiment il avait fait l'épreuve. L'assertion du critique devient ridicule à force de malveillance. Il a donc oublié que Mackenzie et ses compagnons furent obligés de changer leur bagage de place, à cause du mouvement de l'eau qui les avait gagnés, et qu'ensuite elle s'était retirée. Cette marée ne s'élevait, il est vrai, que de dix-huit pouces, mais n'est-ce pas la hauteur commune à laquelle elle monte dans les grands golfes ou mers méditerranées.

VOYAGE DE MACKENZIE,

DU FORT CHIPIOUYAN,

AUX COTES DU GRAND OCÉAN.

(1792—1793.)

Dans son premier voyage, Mackenzie avait manqué de beaucoup de livres et d'instrumens qui lui auraient été nécessaires pour en rendre le résultat plus utile à la géographie. En conséquence, il se hâta d'aller à Londres pour augmenter ses connaissances en astronomie et dans l'art nautique, et se procurer tous les objets dont il avait besoin. Cette fin accomplie, il repassa au Canada dans l'intention de chercher si l'on pouvait établir à travers le continent de l'Amérique septentrionale une route commerciale avec le Grand-Océan, ne doutant pas qu'il n'en dût résulter de grands avantages pour étendre la traite des pelleteries de l'est à l'ouest d'une mer à l'autre.

Ce fut comme dans le précédent voyage du fort Chipiouyan, que Mackenzie partit le 10 octobre

1792. Il se fit suivre de deux canots chargés de marchandises d'échanges, et cinglant à l'ouest sur le lac des Montagnes, il passa dans la partie qui porte le nom d'Athabasca, et le 12 entra dans la rivière de la Paix, ou Ondjigâh, qui se jette à son extrémité occidentale. Les eaux étant extrêmement basses, il ne trouva pas la rivière aussi rapide qu'il l'aurait supposée.

Le temps était sombre et froid, il tombait de la neige, ce qui rendait le voyage assez désagréable. Le 17 il parvint à des cataractes; l'une a vingt pieds de haut : on fut obligé de porter les canots. On continua ensuite à remonter le fleuve, en se dirigeant au sud-ouest. Quand le vent était favorable, on allait à la voile. Le pays était presque partout plat et couvert de bois, à l'exception d'un petit nombre d'endroits où l'on ne voit que de l'herbe.

On débarqua le 20 devant un fort que Finlay, compagnon de Mackenzie, avait fait construire près des bords de la rivière. Les Indiens étaient enchantés de pouvoir bientôt boire à leur fantaisie du rum, dont ils étaient privés depuis le commencement du mois de mai; car il est d'usage, dans cette partie de l'Amérique, de ne vendre ni donner du rum aux sauvages pendant l'été. Deux bandes entières arrivèrent le 21 et le 22; alors Mackenzie les rassembla au nombre de quarante-deux chasseurs, ou hommes en état de porter les

armes, et après les avoir harangués sur la conduite qu'ils devaient observer, il leur donna un baril contenant trente-six bouteilles de rum mélangé d'eau ; il y joignit un présent de tabac. Ces Indiens ont une passion extrême pour ces deux choses, et sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, ressemblent aux Knisteneaux, leurs anciens ennemis ; ils sont fort propres ; leurs femmes au contraire sont très-sales.

La gelée annonçait à Mackenzie qu'il devait se hâter de poursuivre sa route ; il se rembarqua donc le 23. Il faisait si froid qu'il craignait à chaque instant d'être arrêté par les glaces. Les bords de l'Ondjigâh sont partout très-hauts; des dépôts de vase ont formé çà et là des plages basses qui sont couvertes d'arbres.

Le 1er novembre on fit halte devant un lieu où des ouvriers avaient été envoyés à l'avance pour façonner le bois nécessaire à la construction d'une maison. L'emplacement était bien choisi pour y passer l'hiver, il est bien boisé d'un côté; la vue s'étend de l'autre sur de belles prairies ornées de bouquets d'arbres et dans lesquelles les bisons, les élans, les loups, les renards et les ours sont communs. Le 16 la rivière fut entièrement prise, et l'on put la passer sans aucun risque sur la glace.

Mackenzie devait passer l'hiver dans cet endroit. « Dépourvu, dit-il, de presque toutes les

ne quittèrent notre cantonnement que es premiers jours de janvier.

e fut du commencement de février au 16 , que l'on éprouva le froid le plus vif; ce jour-e vent souffla du sud-ouest, et soudain la pérature s'adoucit. Dès le 13 on avait aperçu oies qui sont toujours les avant-coureurs du temps. Le 5 avril on ne voyait plus de neige, 20 on était déjà tourmenté par les cousins, pendant, l'Ondjigâh était encore pris par les ces; mais les plaines étaient émaillées de fleurs, les arbres bourgeonnaient; le 25 la débâcle t lieu.

« Les Indiens-Castors et les Indiens-Monts-Rocailleux qui vinrent trafiquer au fort pendant hiver, n'étaient guère qu'au nombre de 150 hommes en état de porter les armes. Les premiers ont une grande passion pour les liqueurs fortes; dans leurs momens d'ivresse, ils donneraient volontiers tout ce qu'ils ont pour s'en procurer. Ils sont très-jaloux de leurs femmes; mais malgré leur vigilance et leur sévérité, il est rare qu'elles n'aient pas un amant; celui-ci, dans l'absence du mari, exige la même soumission et exerce la même rannie que lui. Bien différens des Chipiouyans, e Knisteneaux, ces sauvages ne veulent absolu- pas permettre que leurs femmes communi- avec les blancs.

« Ces Indiens-Castors sont excellens chasseurs; la fatigue qu'ils prennent à la poursuite du gibier, les rend en général très-maigres. Ils sont plus belliqueux que les Chipiouyans, dont cependant ils tirent leur origine. Ils ont beaucoup de probité et sont généreux; quand leurs moyens sont épuisés, ils deviennent d'insignes mendians.

« Quand l'un d'eux meurt, tout ce qu'il possédait est détruit ou enterré avec lui; on se procure du rum, les lamentations commencent Les proches parens du défunt se noircissent le visage, quelquefois se coupent les cheveux et se percent les bras avec des couteaux et des flèches. Les femmes non contentes de gémir, de crier, de se couper les cheveux, se font sauter, avec un instrument tranchant, l'ongle du petit doigt, relèvent la peau jusqu'à la première jointure et tranchent la phalange. Cependant cette preuve d'une affliction extrême n'a lieu qu'à la mort d'un fils chéri, d'un mari ou d'un père. Beaucoup de vieilles femmes ont si souvent répété cette bizarre et cruelle opération, qu'il ne leur reste pas un seul doigt entier. Elles vont pleurer plusieurs années de suite sur la tombe des parens qu'elles ont perdu. »

On ne peut s'empêcher d'observer que cette coutume de se couper la phalange d'un doigt, existe chez plusieurs sauvages des îles du Grand-

Océan, séparés de ceux de l'Amérique par une si grande étendue de mer.

« Les Indiens-Castors poussent à l'excès l'amour du jeu, ils jouènt quelquefois plusieurs jours et plusieurs nuits de suite; ni la crainte de se ruiner, ni les sollicitations de leurs femmes, ne peuvent les arracher à leur partie. Ils sont vifs, gais, agiles, leur œil noir est plein de finesse et d'expression. Les hommes s'arrachent la barbe, les femmes s'épilent toutes les parties du corps, excepté la tête. Leurs cheveux sont épais, noirs et lisses.

« Ils ont parmi eux plusieurs vieillards; l'un d'eux me dit qu'il se souvenait d'avoir vu soixante hivers; mais en général ils ignorent le temps qu'ils ont passé sur la terre. Un autre me donna une idée de son âge, en me disant que dans sa tendre jeunesse, les collines et les plaines que nous avions vis-à-vis de nous, et que des bosquets de peupliers ombrageaient de distance en distance, n'étaient couvertes que de mousse, et ne nourrissaient d'autre animal que le renne. Le pays, continua-t-il, a insensiblement changé de face. L'élan est venu de l'est, et a été suivi par le bison. Le renne s'est retiré du côté des montagnes, dont la chaîne se prolonge parallèlement avec le cours de la rivière. »

Mackenzie ayant terminé ses échanges avec les

Indiens, fit radouber ses canots, et s'en procura quatre neuf. Le 8 mai il en expédia pour le fort Chipiouyan, six chargés de pelleteries et de provisions. Il garda auprès de lui six canadiens, arrêta des chasseurs pour l'accompagner, et prépara tout pour son départ. Il nomma Fort-de-la-Fourche, le lieu où il avait passé l'hiver sur les bords de l'Ondjigâh; il détermina sa longitude occidentale à 117° 35′, et sa latitude nord à 56° 9′.

Le 9 mai il s'embarqua; le temps était clair et agréable, quoique l'air fût un peu piquant. La rive gauche du fleuve offrait un coup-d'œil magnifique. Le terrain s'élevait par degrés à une hauteur considérable. Chaque gradin présente de petits espaces doucement inclinés et entrecoupés de rochers perpendiculaires qui montent à perte de vue; diverses espèces d'arbres ornent ces montagnes sur lesquelles vivent toutes les sortes d'animaux naturels à ce pays. Partout où il y a eu des éboulemens, on voit des couches de bitume mêlée aux cailloux et à l'argile; et des sources d'eau salée coulent sur différens points. Des bosquets de peupliers varient la scène; de nombreux troupeaux de bisons et d'élans paissent dans les intervalles; ces derniers cherchent toujours les hauteurs et les sites escarpés.

Le rive droite est couverte jusqu'au bord de l'eau, d'aunes et de saules; à peu de distance le

terrain s'élève et n'offre que des sapins et des bouleaux. La rivière croissait beaucoup et devenait plus rapide, de sorte, que pour avancer, l'on se touait plus souvent que l'on ne faisait agir les rames.

On rencontra plusieurs Indiens-Monts-Rocailleux. Mackenzie essaya inutilement d'obtenir d'eux des renseignemens sur la chaîne dont ils portent le nom. Le 16 on se trouva près de l'embouchure d'une rivière qui venait du sud. Les Indiens la nomment rivière du Nerf. Les montagnes semblaient fermer toute issue, les rives étaient hautes et rocailleuses. Le lendemain on découvrit les Monts-Rocailleux avec leurs sommets couverts de neige. Bientôt des écueils rendirent la navigation dangereuse ; et des cataractes forcèrent d'alléger les canots qui éprouvèrent des dommages.

Les obstacles et les dangers que l'on rencontrait à chaque instant, décourageaient les compagnons de Mackenzie ; ils disaient tout bas que le seul parti à prendre était de s'en retourner ; il n'en persista pas moins dans son entreprise, mais les difficultés redoublèrent. L'état de la rivière ne permettait plus d'essayer de la remonter ; il ne restait donc d'autre parti à prendre que de transporter par terre le bagage et le canot. Mackay, un des compagnons de Mackenzie, fut envoyé à

la découverte avec deux Indiens. A leur retour ils racontèrent qu'ils étaient allés jusqu'à trois lieues pour atteindre le point où l'Ondjigâh redevenait navigable. Ils avaient traversé des bois épais, escaladé des montagnes, passé dans des vallées; ils s'accordaient à dire que, malgré les difficultés de la route, on ne devait pas balancer à la prendre. « Quelque pénible que fût ce récit, il n'alarma pas mes gens, dit Mackenzie; une chaudière de folle avoine et de sucre, et un bon coup de rum, leur eurent bientôt rendu ce courage qui fait tout braver.

« Le 22 dès la pointe du jour ils commencèrent à abattre les arbres sur la montagne, pour pratiquer un chemin. Le transport du bagage fut très-dangereux à cause de l'escarpement des rochers; si un des porteurs avait fait un faux pas, il serait infailliblement tombé dans l'eau. A deux heures après midi, le canot, les marchandises, les provisions, tout était au haut de la montagne.

« Quoique nous fussions très-haut, notre vue ne s'étendait pas très-loin, parce que nous étions entourés de montagnes encore plus élevées que celle sur laquelle nous nous trouvions; la neige couvrait leurs sommets. On parcourut trois milles le 23, la journée fut très-pénible; on traversa un pays fort inégal; tantôt nous étions sur des hauteurs, tantôt dans des défilés étroits et profonds.

Le pays fut d'abord couvert de grands arbres sous lesquels croissait un taillis touffu; cependant nous y ouvrîmes sans peine un chemin en suivant un sentier battu par les élans. Ensuite on vit beaucoup d'arbres renversés; quelques années auparavant, la forêt avait été ravagée par un incendie. La terre était couverte d'arbustes et de buissons, ce qui rendit le passage difficile et désagréable. Dans les bois, le terrain était léger et noirâtre; dans le pays incendié, il offrait un mélange de sable, d'argile et de petits cailloux. Les arbres étaient des sapins, des pins, des cyprès, des peupliers, des bouleaux, des saules, des aulnes; il y avait aussi des groseilliers, des framboisiers, et diverses espèces de ronces. »

Le 24 on arriva sur les bords de la rivière, à quelques centaines de pas au-dessus des chutes; le portage avait été de dix milles. L'Ondjigâh coulait avec une rapidité extrême entre deux rives rocailleuses, éloignées de trente-cinq pas au plus l'une de l'autre; quand il est haut, il passe par-dessus ces rochers, et alors son lit a au moins trois fois cette largeur. Le 25 Mackenzie planta en terre une longue perche à laquelle il attacha un couteau, une pierre à fusil, des grains de verroterie et quelques autres objet, comme une marque d'amitié qu'il offrait aux naturels. Pendant qu'il arrangeait ces présens, un de ses

chasseurs y joignit un petit morceau de bois vert dont il avait mâché le bout, de manière qu'il formait une brosse. Ensuite on s'embarqua. Des deux côtés s'élevaient des montagnes couvertes de neige. Le 26 on se trouvait à l'embouchure d'une rivière arrivant de la droite; c'était l'affluent le plus considérable de l'Ondjigâh que l'on eût vu depuis que l'on se trouvait dans les montagnes.

« Quoique le soleil eût lui toute la journée, dit Mackenzie, l'air était si froid, que nos gens qui travaillaient avec vigueur, n'osèrent pas ôter leur casaque de gros drap. Le voisinage des montagnes couvertes de neige et de glace, contribuait sans doute en partie à cette température rigoureuse; mais elle provenait surtout de la grande élévation du pays. La hauteur la plus considérable des monts qui nous environnaient, n'était pas de plus de 1500 pieds; généralement ils n'en avaient que la moitié; à leur pied, dans les endroits où la neige était fondue, les feuilles des arbres commençaient à pousser; un peu plus haut, tout se ressentait encore de l'hiver; vers le sommet, les arbres étaient très-rares. »

On se remit en route le 27 mai, et l'on continua de naviguer au milieu des montagnes. Mackenzie ayant quelques jours après écrit une longue lettre, dans laquelle il donnait des détails sur les fati-

gues et les dangers qu'il avait essuyés jusqu'alors, l'enveloppa dans de l'écorce d'arbre, puis la renferma dans un baril de rum que l'on venait de vider, et l'abandonna ainsi au cours de la rivière, espérant qu'elle finirait par arriver au fort Chipiouyan.

Bientôt les montagnes s'écartèrent, et la vue put se porter au loin; l'on espéra donc que l'on ne tarderait pas à les laisser en arrière; mais l'on aperçut qu'à peu de distance d'autres se prolongeaient du nord au sud.

Etant arrivé à un point où la rivière se partage en deux bras, l'un venant du nord-ouest et l'autre du sud-est, Mackenzie, s'il en avait cru ses propres idées, serait entré dans le premier, parce qu'il supposait qu'il conduisait plus près de la partie du Grand-Océan qu'il désirait voir; « mais un vieux Indien qui avait souvent fait la guerre dans ces contrées, dit-il, m'avait recommandé de ne pas prendre cet affluent, qui à peu de distance se partageait dans les montagnes. Il avait ajouté que d'ailleurs on ne rencontre pas de grande rivière de ce côté, tandis qu'en suivant le bras qui arrivait du sud-est, je trouverais un portage d'une journée de marche, et je parviendrais sur les bords d'une grande rivière, où les naturels habitent des îles et construisent des maisons.

« Les avis du vieillard me paraissaient si sages,

que je résolus de m'y conformer; j'ordonnai donc à mes gens d'entrer dans le bras oriental qui était moins large, mais paraissait plus rapide que l'autre. Cette double raison portait mes Canadiens, et surtout mes Indiens, qui étaient déjà très-las de voyager, à vouloir choisir ce dernier bras; leurs sollicitations pour m'y déterminer redoublèrent quand ils virent la difficulté que nous avions à refouler le courant dans la branche où nous entrions. Nous marchions lentement, ils étaient mécontens. Je parvins à les calmer, et à ranimer leurs espérances, mais je leur fis sentir en même temps que j'étais bien décidé à poursuivre ma route.»

Jamais Mackenzie n'avait vu autant de travaux de castors que dans une partie de ces cantons; en quelques endroits ces industrieux animaux avaient abattu de grands peupliers sur plusieurs acres d'étendue. On en aperçut aussi plusieurs; dans d'autres endroits, on avait rencontré fréquemment des ours.

Depuis que l'on naviguait au sud, on se trouvait renfermé entre des montagnes couvertes de forêts; la rivière n'avait pas plus de 100 pas de largeur. Le 9 juin on sentit tout-à-coup une odeur de fumée, et peu de temps après, on entendit dans les bois, comme un bruit de gens qui couraient en désordre. Cette rencontre inattendue occasiona une certaine inquiétude, parce que

l'on ignorait le nombre des naturels ; on se dirigea donc vers le point opposé. A peine on fut au milieu de la rivière, qu'on vit sur une hauteur deux Indiens qui brandissaient leurs lances, déployaient leurs arcs et leurs flèches, et accompagnaient de grands cris ces gestes menaçans.

L'interprète essaya de les rassurer et leur promit des présens ; au lieu de se fier à ce discours, ils répondirent que si l'on avançait davantage avant qu'ils fussent certains que les intentions des voyageurs étaient paisibles, ils les perçeraient de leurs flèches. On ne s'attendait certainement pas à autant d'assurance et de résolution de la part de ces Indiens. Comme on ne voulait pas les choquer, on s'arrêta, on s'expliqua mutuellement ; ils consentirent à laisser débarquer, toutefois en montrant encore beaucoup de défiance. Enfin, ils quittèrent leurs armes, Mackenzie s'approcha d'eux, et leur prit la main ; alors l'un deux tira un couteau caché dans sa manche, et le lui présenta en tremblant, en signe de soumission. Ils avaient entendu parler des hommes blancs, mais c'était la première fois qu'ils en voyaient.

Quand ils furent bien rassurés par les présens qu'on leur fit, Mackenzie essaya d'obtenir d'eux des renseignemens sur le pays. Il fut bien surpris d'entendre qu'ils ne connaissaient pas de rivière du côté de l'ouest ; ils arrivaient en ce moment des

bords d'une autre éloignée de onze jours de marche par terre; les Indiens qui vivaient sur ses rives et sur celles d'un lac contigu, leur fournissaient du fer en échange de peaux d'animaux. Ces Indiens entreprenaient des voyages d'une lune pour aller trafiquer dans le pays d'autres peuples qui habitaient des maisons, et ces derniers allaient de même jusque sur le bord de la mer ou du lac Puant, où ils commerçaient avec des hommes blancs qui arrivaient sur des canots gros comme des îles.

Mackenzie supposa que la crainte ou tout autre motif empêchait ces Indiens de lui communiquer ce qu'ils savaient; il leur promit donc que s'ils le conduisaient sur les bords de la rivière qu'il cherchait, il viendrait à son embouchure avec de gros canots pareils à ceux dont leurs voisins leur avaient parlé, et qu'il leur apporterait des marchandises et des armes qui les mettraient en état de se défendre contre leurs ennemis. Ils persistèrent à soutenir qu'ils ignoraient s'il y avait une rivière telle que celle dont il parlait. Ces Indiens, peu nombreux, avaient l'air de vivre dans des transes continuelles; ils racontaient que pour éviter les attaques auxquelles ils étaient sans cesse exposés, ils se tenaient presque toujours dans des lieux escarpés où ils périssaient souvent de froid et de misère.

Le lendemain Mackenzie renouvela ses sollicitations, et reçut les mêmes réponses que la veille. Cependant un des Indiens finit par parler d'une grande rivière coulant au sud, et dont une des sources se trouvait près de celles de la rivière que l'on remontait. « Il ne faut, disait-il, traverser que trois petits lacs et autant de portages, pour atteindre une petite rivière qui se jette dans la grande; mais celle-ci ne porte pas ses eaux jusqu'à la mer. Là les indigènes bâtissent des maisons, habitent des îles et forment un peuple nombreux et belliqueux. » A la prière de Mackenzie, il traça sur une écorce d'arbre, avec un charbon, la route à suivre pour arriver à la source de l'autre rivière; quant à ce qu'il avait dit de son embouchure, cette assertion fut attribuée à son ignorance.

Ces Indiens sont de petite stature, et maigres. Ils se percent la cloison du nez, et pourtant n'y portent pas d'ornement. Ils s'arrachent la barbe. Leurs cheveux flottent en désordre sur leurs épaules. Ils sont vêtus de longues robes de peaux qu'ils serrent avec une ceinture de cuir extrêmement dur; ils se couvrent les jambes de guêtres fort longues. L'habillement des femmes ne diffère de celui des hommes que par un tablier noué autour des hanches. Elles sont généralement plus robustes, proportionnellement plus grandes et beau-

coup moins propres que les hommes. Elles tracent sur leur visage une raie noire qui passe au-dessous des yeux et va d'une oreille à l'autre. Elles ont des ornemens en verroterie blanche, et des bracelets de corne et d'os. Les hommes ont des colliers de griffes d'ours.

Leurs arcs ont un de leurs bouts armé d'une pointe de fer, et dans l'occasion, ils s'en servent comme d'une pique; leurs flèches sont très-bien faites, aîlées et barbelées. Ils ont aussi des lances, des couteaux et des haches en fer. Leurs lignes et leurs filets sont en écorce de saule et d'ortie; les hameçons sont en os. Tous leurs vases sont en bois ou en écorce. Ils frottent les peaux de leurs vêtemens avec une terre brune qui les empêche de se roidir quand ils ont été mouillés.

Mackenzie vint à bout, à force de présens, d'engager un de ces Indiens à lui servir de guide jusque chez les premiers Indiens que l'on rencontrerait sur le bord des petits lacs dont la rivière devait sortir.

Le 10 juin on se rembarqua, le guide paraissait moins affecté de son départ que ses compatriotes; ceux-ci manifestaient de vives inquiétudes pour sa sûreté. Le lendemain l'interprète l'engageait à ne rien craindre de la part de Mackenzie, à lui être fidèle, et surtout à ne pas profiter de la nuit pour s'enfuir; ce sauvage lui répondit : « Com-

« ment est-il possible que je quitte la demeure du « Grand-Esprit? Quand il me dira qu'il n'a plus « besoin de moi, je retournerai auprès de mes « enfans. » « Cependant, observe Mackenzie, à mesure que nous avançâmes, il perdit, et certes avec raison, l'idée exaltée qu'il avait de moi. »

On voyageait au milieu des montagnes qui se croisaient dans plusieurs sens; elles étaient de forme arrondie, boisées dans la plus grande partie de leur hauteur et couronnées de neige. On quitta le bras principal de la rivière qui n'avait pas plus de dix pas de large; selon le guide, il ne remontait qu'à peu de distance, et n'était alimenté que par la fonte des neiges. En effet on les voyait remplir une vallée profonde dans laquelle elles s'élevaient presque autant que les montagnes.

Le bras dans lequel on entra était plus étroit que l'autre, le courant ne s'y faisait presque pas sentir. Les sinuosités étaient si multipliées, que l'on avait quelquefois de la peine à faire avancer le canot. Au bout d'un mille, on atteignit un petit lac dont l'embouchure était presque entièrement remplie par du bois flottant; des troupes nombreuses de cygnes, d'oies, de canards, couvraient sa surface; des castors couraient le long de ses bords. La crainte d'être entendu des Indiens empêcha de tirer des coups de fusil. Ce lac est par 54° 24′ de latitude nord, et 121° de longitude

ouest. Mackenzie le considère comme la source la plus haute et la plus méridionale de l'Ondjigah.

Les voyageurs débarquèrent à l'extrémité du lac, suivirent un sentier long de huit cent dix-sept pas en traversant une chaîne de collines peu élevées, et arrivèrent sur les bords d'un autre petit lac. L'on voit de chaque côté de ce col, large d'un quart de mille, des rochers escarpés et bordés de précipices affreux. A droite deux ruisseaux, tombant du haut des rochers, vont se perdre dans le premier lac; deux autres ruisseaux qui prennent leur source du côté opposé, se jettent dans le second. C'est le point le plus haut de ces montagnes, il en partage les eaux; sur leurs rives croissaient des saules et des broussailles, et le long du chemin, des sapins et des trembles. Les Indiens y avaient laissé de vieux canots, et des paniers suspendus à des arbres. Mackenzie y prit un filet, des hameçons et d'autres objets, et mit à la place des briquets, des alènes et des grains de verroterie.

En entrant dans le second lac, on suivit le courant jusqu'à un portage long de cent soixante-quinze pas; enfin on se rembarqua sur un troisième lac, duquel sortait une rivière étroite, peu profonde, et encombrée de bois flotté; bientôt elle devint plus forte, de nombreux ruisseaux dont l'eau était froide comme la glace, la gros-

sissaient ; on gagna ensuite par terre un quatrième petit lac, et l'on entra dans une autre rivière très-rapide. Le temps était nébuleux et gris ; les voyageurs obligés de se mettre fréquemment dans l'eau extrêment froide, en sortaient tout transis; le soir ils étaient presque engourdis. Le 13 le canot qui avait déjà touché plusieurs fois sur des cailloux, des écueils et des troncs d'arbres, et souffert de grands dommages, fut emporté par la rapidité du courant contre les rochers d'une cataracte qui le percèrent, et enlevèrent à l'exception d'une seule, toutes les barres qui le soutenaient.

« Sans cet accident, dit Mackenzie, le canot aurait infailliblement chaviré ; il s'ouvrit seulement, nous sautâmes dans l'eau ; c'était pour la seconde fois, et nous le tînmes ferme en le suivant, mouvement qui nous préserva d'être jetés contre les rochers ; enfin, après bien des efforts, nous atteignîmes des bancs de gravier et une petite anse. Nous pûmes nous y arrêter; il en était temps, car nos forces épuisées ne nous auraient pas permis de continuer à soutenir le canot, heureusement son poids le fit toucher sur des pierres. Les Indiens, au lieu de chercher à nous aider dans notre déplorable situation, s'assirent et donnèrent un libre cours à leurs larmes.

« Je restai dans l'eau jusqu'à ce que l'on eut

retiré du canot, les marchandises que nous avions sauvées. Nous reconnûmes que nous avions fait une bien grande perte; une partie de nos hardes et toutes nos balles de fusil avaient péri. Cependant nous nous estimions fort heureux d'avoir la vie sauve. Aucun de nous ne fut dangereusement blessé, quoiqu'un homme eut été jeté à terre par une branche d'arbre, qui après s'être courbée, s'était relevée avec violence. »

Tous les effets furent étendus sur le rivage pour qu'ils pussent sécher. Par bonheur l'eau n'avait pas pénétré la poudre, et aucun des instrumens de Mackenzie n'était perdu. Ses compagnons revenus de leur accès de frayeur, ne furent pas fâchés du naufrage, parce qu'ils espéraient qu'il allait mettre un terme à l'expédition. Mackenzie écouta tranquillement leurs réflexions, et quand un bon repas et quelques coups de rum eurent dissipé leur terreur; il leur parla ainsi : « Mes « amis, rendons grâces à la Providence qui nous « a conservé la vie, et montrons-nous reconnais« sans en déployant du courage. Il n'est pas im« possible de naviguer sur cette rivière; notre « naufrage ne vient que de ce que nous ne la « connaissions pas encore; cette épreuve nous « met à même de continuer notre voyage avec « bien plus de sécurité. Je n'ai jamais cherché à « vous tromper; avant de vous engager à m'ac-

« compagner, je vous ai exposé les fatigues et « les dangers que nous devions braver. Songez « à l'honneur de surmonter ces obstacles, et à « la honte dont vous vous couvririez si vous re-« broussiez chemin avant d'avoir atteint le but « que vous vous étiez proposé. Les Canadiens « sont constans dans leurs desseins, intrépides, « courageux; je compte que dans cette occasion, « je retrouverai en vous les vertus dont vos com-« patriotes se vantent. Nous avons perdu nos « balles de plomb; mais nous en pouvons faire « d'autres avec le métal qui nous reste. J'avoue « qu'il est difficile de bien réparer le canot; ce-« pendant je compte assez sur notre adresse et « sur nos efforts réunis, pour croire que nous le « mettrons en assez bon état pour qu'il nous porte « jusqu'à l'endroit où nous pourrons trouver de « l'écorce et en construire un autre. » « Ce discours produisit l'effet que je désirais. Mes gens déclarèrent un animement qu'ils me suivraient partout. »

Chacun fit part des ses idées sur le meilleur parti à prendre dans la conjoncture actuelle. Tous les Canadiens pensaient qu'il fallait abandonner le canot brisé, et charrier tout le bagage sur les bords d'une rivière qui, selon le guide, n'était qu'à une petite distance et entourée de bois où l'on trouverait beaucoup d'écorce. « Ce projet n'offrait pas, dit Mackenzie, la certitude de succès

dont j'avais besoin ; d'ailleurs, je soupçonnais les intentions du guide ; je le fis donc surveiller lorsqu'il alla reconnaître la rivière et la forêt où l'on devait prendre de l'écorce de bouleau ; deux Canadiens et un des chasseurs l'accompagnaient. Je rejoignis ensuite mes autres compagnons pour les aider à réparer le canot. »

Le guide revint le soir avec un médiocre rouleau d'écorce ; ce qu'il raconta de la rivière était excessivement décourageant ; il n'y avait vu qu'une suite de cataractes et d'écueils ; enfin, il devint si triste et si inquiet, qu'il n'y eut plus moyen de tirer de lui des renseignemens exacts sur le pays dans lequel on se trouvait ; il les donnait de la manière la plus incohérente, et y mêlait des fables absurdes.

Mackenzie observa sur les bords de la rivière plusieurs espèces d'arbres et de plantes qu'il n'avait pas encore vues au nord du 52me parallèle ; entre autres le genevrier de Virginie, l'érable et l'aralia. La rivière coulait avec la rapidité d'une flèche ; le ciel était sans nuage et le temps chaud ; de sorte que le radoub du canot fut entièrement terminé le 14.

Le guide prit tout-à-coup un air très-joyeux, ce que Mackenzie attribua, non sans raison, à la vue d'une colonne de fumée qui s'élevait vers le bas de la rivière. Il espérait que l'on rencontre-

rait d'autres sauvages, et qu'alors il serait débarrassé d'un emploi qu'il trouvait aussi désagréable que dangereux. Il déserta le 17; cet événement ne changea rien aux projets de Mackenzie. On avait déjà parcouru une partie du pays qu'il fallait traverser; malgré les précautions avec lesquelles on avait conduit le canot dans la rivière, il avait touché sur des roches qui l'avaient percé. Le radoub avait pris beaucoup de temps, parce que l'on manquait de beaucoup de choses nécessaires pour cette opération. Quand elle fut terminée, on le fit aller jusqu'au dessus des cataractes qui obstruaient la navigation. Là, on en ôta la cargaison, et il fût porté à une distance considérable à travers un terrain marécageux; les quatre hommes qui en étaient chargés, étaient obligés de s'arrêter au bout de cent pas, et d'autres les relayaient, parce que la quantité d'écorce et de résine employée pour le réparer, l'avait rendu fort lourd; d'ailleurs on enfonçait profondément dans la boue, et le terrain étant rempli de racines et de troncs d'arbres couchés, on courait à chaque instant le risque de tomber, et sous un si pesant fardeau, le moindre faux pas aurait pu devenir funeste. Le 18 au soir on était arrivé à l'extrémité du portage. Cependant, le lit de la rivière étant encombré de bois flottant, on fut obligé de charrier encore le canot, et l'on voyagea ainsi alter-

nativement par terre et par mer jusqu'au 17. Le soir on atteignit le bord de la grande rivière à l'ouest de la première chaîne des hautes montagnes qui marquaient son cours.

Cette rivière est le Tacoutché-Tessé ; Mackenzie supposa qu'elle est la même que le Colombia dont l'embouchure à la côte occidentale de l'Amérique avait été découverte l'année précédente, il se trompait ; ces fleuves se jettent dans la mer à trois degrés de latitude l'un de l'autre, et leurs lits sont séparés par celui d'un troisième fleuve qui a de même une bouche particulière.

Le temps était si brumeux que l'on ne pouvait pas voir d'une rive à l'autre, quoique le fleuve n'eut que deux cents pas de large. Les cabanes de castors y étaient très-nombreuses. A l'est ou à gauche, s'élevaient des montagnes dont il baignait le pied, et dont la neige couronnait le sommet. Plusieurs îles remplissaient son lit ; tout le pays était couvert de bois. Bientôt on parvint à un point où un affluent plus considérable que le bras dans lequel on se trouvait, venait du sud-est ; on allait toujours vers l'ouest. On apercevait fréquemment des colonnes de fumée ann
la présence des Indiens. Dans un endr
obligé, pour éviter un rapide, de por
qui craqua dans le trajet, et l'on
de temps à le réparer.

Le 19 on aperçut de la fumée sur le rivage; on se dirigea aussitôt de ce côté; mais avant que l'on eut pu y aborder, les sauvages eurent disparu. On jugea par les cabanes qu'il n'y avait pas plus de deux familles. Les deux Indiens furent aussitôt mis à leur poursuite, et les eurent bientôt atteints; ils ne comprirent pas leur langage, et firent de vains efforts pour les amener à une communication amicale; ils finirent par se retirer parce qu'on leur tira cinq flèches qu'ils évitèrent à la faveur des arbres. On trouva dans les sacs et dans les paniers qu'ils avaient laissés, des instrumens de pêche et de la terre rouge dont ils se barbouillent le visage. Mackenzie défendit à ses gens d'y rien prendre, et remplaça, par des choses utiles, les objets curieux qu'il en enleva.

En avançant on vit de nombreuses traces de cerfs rouges; on en tua quelques-uns. Le brouillard rendait la navigation dangereuse, puisque l'on risquait de rencontrer tout-à-coup une cataracte ou un écueil. Quelquefois on franchissait des passes extrêmement rapides.

Bientôt le pays prit un aspect différent; le fleuve avait trois cents pas de large, ses rives ne sont pas très-hautes; le terrain s'élève ensuite insensiblement jusqu'à une distance considérable; il est couvert de peupliers et de cyprès, sans aucunes broussailles; les pointes basses, inondées quel-

quefois par la rivière, offrent des trembles, des bouleaux, des saules et des sapins blancs.

On aborda le 20 devant une maison déserte, la première de cette espèce que Mackenzie eut vue à l'ouest de Michilimakinac. Elle avait trente pieds de long, sur vingt de large, avec des portes hautes de trois pieds et larges de dix-huit pouces. Elle était disposée pour loger trois familles; les lits étaient rangés de chaque côté de trois foyers. Elle était haute de cinq pieds et construite en madriers de sapin posés horizontalement les uns sur les autres et bien joints à chaque coin. Le toit posé sur des chevrons était en planches. Des ouvertures inutiles pratiquées dans les murs parurent avoir été faites pour décocher des flèches; d'ailleurs elle ne semblait propre à être habitée que pendant l'été. On y remarqua un long cylindre en bois, destiné à prendre du poisson, et si grand qu'il avait sans doute fallu enlever le toit pour le faire entrer. Tout annonçait que les propriétaires avait le dessein de revenir l'habiter. Elle répondait parfaitement à la description que le dernier guide avait faite des habitations de ces contrées.

Plus loin on en rencontra une autre à moitié ruinée. Ensuite on vit sur une pointe de terre, un tertre qui avait l'air d'un tombeau; il était oblong et revêtu d'écorce d'arbre. A côté s'élevait une longue perche à laquelle un morceau d'écorce

avait été attaché à la hauteur d'une douzaine de pieds.

Le canot était devenu si mauvais qu'il fallait absolument en construire un autre, en conséquence, on fit provision d'écorce; cependant on continua de naviguer avec le même. Le 21 on était par 52° 47′ de latitude nord. On trouva un petit canot halé à terre le long de la lisière d'un bois; bientôt on en vit un autre conduit par un sauvage qui sortait de l'embouchure d'une petite rivière. « En nous apercevant, dit Mackenzie, il poussa un grand cri pour appeler ses compagnons, qui à l'instant parurent sur le rivage, armés d'arcs, de flèches et de lances; ils étaient presque nus, et faisaient les gestes les plus menaçans. Sans doute nous leur inspirions beaucoup de crainte, toutefois ils semblaient décidés à nous attaquer si nous débarquions. Je fis arrêter la marche du canot, pour que le courant ne le portât pas trop près des naturels, car c'eût été une extrême folie d'approcher d'eux avant que leur première fureur fut calmée. Mes deux chasseurs qui entendaient leur langage, me dirent qu'ils menaçaient de nous tuer au moment où nous ferions mine d'aborder. L'effet suivit de près les paroles, car plusieurs flèches tombèrent très-près du canot, et d'autres passèrent par-dessus nos têtes.

« Le courant nous ayant entraînés au-dessous

du lieu où ils étaient, on descendit sur le bord de la petite rivière opposé à celui où se trouvaient ces sauvages. Nos interprètes avaient essayé vainement de les apaiser ; ils expédièrent un canot avec deux hommes, vers le bas de la rivière, probablement pour y répandre l'alarme, et y demander du secours. Décidé, en conséquence, à employer tous les moyens possibles pour les amener à une conférence amicale avant que l'arrivée de leurs voisins accrut leur audace, je m'avançai seul sur la plage ; mais en même temps je dis à un de mes chasseurs de se glisser dans les bois, et de veiller sur les mouvemens de ces sauvages. Pendant que je marchais vers eux, l'autre chasseur les assurait de mes intentions amicales. Deux d'entre eux ne tardèrent pas à venir vers moi en canot ; ils s'arrêtèrent à une centaine de pas. Je leur fis signe de débarquer, et je leur montrai en même temps des miroirs, de la verroterie, et d'autres bagatelles brillantes ; enfin ils s'approchèrent du rivage d'un air très-défiant, et sans vouloir débarquer. Je leur donnai des verroteries, ils voulurent s'en aller, je renouvelai mes sollicitations, ils débarquèrent. Mon second chasseur arriva, ils s'inquiétèrent ; mais bientôt ils se calmèrent, et je vis avec plaisir qu'ils se comprenaient fort bien. Ils observèrent d'un air d'étonnement et d'admiration tout ce que nous avions. Ils refusèrent d'aller

vers notre canot, et le mouvement de quelques-uns de mes gens qui venaient à nous, les fit partir.

« Je distinguai sans peine que leurs camarades les recevaient avec joie, et examinaient avec empressement les présens que je leur avais donnés. Ils tinrent conseil, et au bout d'un quart-d'heure nous envoyèrent inviter d'aller à eux. A notre arrivée, ils marquèrent de l'embarras et de l'inquiétude ; ce qui était probablement causé par l'extrême avidité avec laquelle mes gens pagayèrent pour traverser la rivière. Bientôt la familiarité s'établit entre nous, et lorsque je me fus assuré de leur confiance en leur distribuant de petits présens, et en donnant des morceaux de sucre à leurs enfans, je les questionnai.

« D'après les renseignemens qu'ils communiquèrent à nos chasseurs, la rivière a un cours très-étendu au sud; des hommes blancs bâtissent des maisons à son embouchure, ses eaux coulent avec une force toujours égale; des cataractes et des courans très-rapides en interceptent la navigation dans trois endroits. Indépendamment des difficultés et des dangers qu'elle offre, il faut combattre les divers habitans des contrées que l'on traverse, ils sont nombreux et méchans, ils ont des armes à feu et des ustensiles qu'ils reçoivent des blancs. Quand les sauvages apprirent que nous voulions aller jusqu'à la mer, ils cherchèrent

à nous en dissuader, en nous disant que nous serions certainement victimes de la barbarie des peuples que nous rencontrerions.

« Leurs discours, quoique contraires à la vérité, sur quelques points, était néanmoins assez alarmans pour m'inspirer des réflexions un peu tristes. Toutefois, je ne changeai rien à mes projets. Je parvins à engager deux des sauvages à m'accompagner afin d'obtenir, par leur moyen, un bon accueil chez leurs voisins, et nous partîmes avec eux le 22. L'un d'eux avait son petit canot pour pouvoir être envoyé au-devant des Indiens que l'on rencontrerait. »

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Les montagnes s'élevaient en amphithéâtre, on vit sur la première hauteur à vingt-cinq pieds, des sauvages qui s'étaient enfuis à l'approche de la troupe de Mackenzie. Ils faisaient des gestes menaçans. Les discours des deux guides les calmèrent; ils s'avancèrent, mais en conservant leurs armes; les femmes arrivèrent aussi. La distribution de quelques présens chassa toutes les inquiétudes.

Un peu plus loin on en rencontra d'autres qui ne resistèrent pas non plus aux bonnes façons que l'on eut pour eux. Ils invitèrent les voyageurs à les accompagner à leurs cabanes. On y trouva des Indiens de plusieurs nations. Les informations qu'ils fournirent à Mackenzie s'accordaient avec

celles qu'il avait déjà reçues. Ils ajoutèrent que l'embouchure du fleuve était très-éloignée dans le sud, qu'il faudrait employer beaucoup de temps pour parvenir à la mer par cette voie, tandis que pour y aller par terre, le trajet est bien moins long; la route n'est pas mauvaise, et l'on n'a pas de montagnes à franchir.

« Mes gens, observe Mackenzie, écoutèrent avec une grande attention les discours des Indiens; ils s'emblaient être d'avis qu'il y aurait de la folie à essayer de traverser le territoire des nations barbares qui habitent le bas de la rivière. Certes il est moins aisé d'exprimer que de concevoir mon embarras. Il ne me restait de provisions que pour trente jours, à la vérité sans y comprendre ce que nous pourrions nous procurer par nos chasseurs et par les sauvages, mais cela était si chanceux qu'il ne fallait pas y compter beaucoup; d'ailleurs nous n'avions pas des munitions bien abondantes. Ma situation était d'autant plus désagréable, que mes gens murmuraient. Je ne pouvais songer, sans effroi, à descendre une rivière si rapide; et en même temps je prévoyais avec quelle lenteur nous remonterions, en supposant même que les naturels ne missent aucun obstacle à notre marche. Il était d'autant plus probable qu'ils nous inquiéteraient, qu'il ne me restait presque plus de marchandises pour leur faire des

présens, et me concilier leur bienveillance. Toutes ces considérations me décidèrent à choisir la route de terre comme la plus sûre et la plus courte. Je proposai à deux de mes hôtes de me servir de guides ; l'un y consentit sans balancer.

« Je fis alors rassembler ceux de mes gens qui n'avaient pas été témoins de ma conférence avec les Indiens. D'abord je louai leur courage et leur persévérance ; je leur peignis les obstacles qui nous empêchaient de continuer à descendre la rivière, la longueur du temps nécessaire pour arriver à son embouchure, et le peu de provisions qui nous restaient. Ensuite je leur proposai d'aller à la mer par un chemin bien moins long. Connaissant par expérience la difficulté de retenir les guides, et prévoyant celles qui pourraient nous empêcher d'achever la route par terre ; je dis à mes gens que je ne l'entreprendrais pas à moins qu'ils ne me promissent que s'il nous était impossible d'en venir à bout, ils regagneraient les bords de la rivière pour reprendre notre navigation jusqu'à son embouchure dans la mer, quelque éloignée qu'elle pût être. Enfin, je déclarai de la manière la plus positive, que je persisterais dans mon dessein d'aller jusqu'à la mer, quand même je devrais faire la route seul.

« Ma proposition fut acceptée avec joie par tous mes compagnons. Ils m'assurèrent qu'ils

étaient fermement décidés à me suivre partout où je voudrais aller. Je leur dis aussitôt qu'il fallait se préparer à partir, et j'avertis en même temps notre guide de se tenir prêt. Les sauvages instruits que nous allions remonter la rivière, se dispersèrent en grande partie; je distribuai à ceux qui restaient, quelques présens utiles en leur démontrant les avantages qui résulteraient pour eux de mon voyage à la mer, si leur compatriote m'y conduisait par le chemin dont ils m'avaient parlé. Je chargeai Mackay de graver sur un arbre mon nom et la date de mon passage.

Le 23 juin on s'embarqua, et malgré le mauvais état du canot, on refoula le courant plus vite que l'on n'avait osé l'espérer. Le guide marchait le long du rivage avec plusieurs des compagnons de Mackenzie. L'on arriva le soir à des cabanes avec les habitans desquelles on avait eu précédemment des communications amicales; on fût encore très-bien accueilli, mais dans la nuit ils décampèrent; le guide qui avait fait passer par de très-mauvais chemins les hommes qui l'accompagnaient, avait fini par disparaître; on ne savait comment expliquer cette conduite qui semblait annoncer une terreur générale; on fit des dispositions pour se défendre; quelques Indiens que l'on aperçut, évitèrent les voyageurs; les gens de Mackenzie commencèrent à perdre cou-

rage; mais celui-ci ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

Enfin, le 25 à minuit on découvrit un vieillard qui sortait des bois. « Quand je mis la main sur lui, dit Mackenzie, il fut si épouvanté qu'il faillit à tomber en convulsion. Je le conduisis auprès du feu, je lui fis donner à manger, il en avait bien besoin, étant à jeûn depuis deux jours. Après qu'il se fut réchauffé et rassassié, je l'interrogeai sur la cause de la frayeur extraordinaire que nous avions inspirée à ses compatriotes, eux qui peu de jours auparavant, nous avaient témoigné de la confiance et de l'amitié. Il me répondit qu'après notre départ, des Indiens venus du haut de la rivière, avaient assuré que nous étions des ennemis; assertion que notre prompt retour sembla confirmer, puisqu'il n'était pas d'accord avec ce que nous avions annoncé. Il ajouta que tout son monde s'était tellement dispersé, qu'il faudrait beaucoup de temps pour rassembler les fuyards. Alors j'instruisis ce vieillard du motif de notre retour; de la désertion de notre guide, et de l'impossibilité où nous étions de continuer notre route, si nous ne pouvions pas nous en procurer un nouveau. Il me dit que s'il n'avait pas perdu la vue, il s'empresserait de nous montrer le chemin. Il me confirma l'exactitude des détails que les autres Indiens m'avaient donnés sur le pays, et sur la

route qui conduit à l'ouest. Je ne négligeai rien pour lui persuader que nous n'aurions que des sentimens de bienveillance et d'amitié pour ses compatriotes, en quelque lieu qu'il nous arrivât de les rencontrer. »

On quitta dans la matinée le lieu où l'on campait depuis deux jours, et l'on emmena le vieillard. Il paraissait peu disposé à suivre les voyageurs; la nécessité contraignit Mackenzie à le faire porter dans le canot. On aperçut des Indiens dans un canot, ils s'arrêtèrent, puis gagnèrent le rivage sans répondre aux discours du vieillard qui les engageait à ne pas avoir peur. On vit sur le bord de la rivière une maison, et à peu de distance on distingua l'empreinte toute fraîche des pas des naturels. La cabane était abandonnée; tous les meubles y avaient été laissés. Les compagnons de Mackenzie n'osant exhaler contre lui leur mauvaise humeur, se querellèrent entre eux. Au soleil couchant, le canot toucha sur un tronc d'arbre; l'eau y entrait si vite, qu'il fallut débarquer pour réparer le dommage. Un nouvel accident força d'aborder le 27 sur une petite île. Aussitôt on s'occupa de la construction d'un nouveau canot.

Tandis qu'on s'occupait de cette besogne, on fut agréablement surpris par le retour du guide, qui s'avançait avec un autre sauvage de ses amis.

Il raconta que depuis sa disparition il ne s'était occupé que de chercher sa famille qui avait été frappée de la terreur générale dont le vieillard nous avait appris la cause. « Il me dit aussi, ajoute Mackenzie, que dans l'espoir de nous voir, plusieurs Indiens de la tribu des Anaths, avaient remonté jusqu'aux cabanes dans lesquelles nous avions séjourné, et qu'ils étaient très-fâchés contre lui et ses amis, de ce qu'ils ne les avaient pas plutôt avertis de notre arrivée. Enfin il nous apprit que deux Indiens que nous avions vus la veille, revenaient de traiter avec ceux du bord de la mer, et qu'il leur avait parlé.

« Ces bonnnes nouvelles nous firent grand plaisir. Le vieillard aveugle parla très-favorablement de nous à ses compatriotes; tous les trois furent très-gais. Cependant je les surveillai pendant la nuit, de crainte qu'ils ne s'enfuissent. Le 1er juillet à minuit, j'arrêtai sur le bord de la rivière, le vieillard qui s'était traîné jusque-là sur les pieds et les mains. Je lui fis des reproches sur sa tentative de s'échapper; il convint qu'il avait tort, puisque nous n'avions eu pour lui que de bons procédés. Les deux jeunes gens le blamèrent aussi. Cependant ils décampèrent pendant la nuit tandis que je dormais. Mes gens que j'interrogeai me répondirent froidement qu'ils étaient allés rejoindre leurs parens chez lesquels ils devaient nous

attendre. Cette indifférence de la part de mes Canadiens me chagrina beaucoup. »

Le canot était achevé, Mackenzie s'embarqua avec tout son monde le 2 juillet. Le vieillard voulut rester dans l'île; on lui laissa des provisions et on lui dit adieu. L'incertitude de pouvoir se procurer des vivres, força Mackenzie de diminuer la ration de ses gens, et de les réduire à deux repas par jour; mesure cruelle pour un voyageur canadien. Un de ces repas était composé d'œufs de poisson séchés, pilés et bouillis dans de l'eau avec un peu de farine et de graisse. Ces substances, réduites à la consistance d'une bouillie un peu épaisse, formaient un mets nourrissant et assez agréable au goût. Les Indiens ramassent avec soin les œufs de poisson, les font sécher et les conservent dans des paniers d'écorce d'arbre.

En remontant la rivière, on vit des saumons qui sautaient par-dessus les rapides et les cataractes. Le 3 dans l'après-midi, on rencontra deux canots, dans l'un desquels était le guide. Il avait avec lui six Indiens; on ne le reconnut pas d'abord parce qu'il était vêtu d'une belle robe de castor peinte. Ayant dit à Mackenzie qu'il avait constamment l'intention de tenir sa parole, et qu'il venait conformément à sa promesse; celui-ci pour le récompenser de sa fidélité, lui fit présent d'un gilet, d'un pantalon et d'un mouchoir.

Deux de ces Indiens étaient de la tribu des Noscoud-Dinis; on devait passer dans le voisinage de leurs habitations. Comme on allait prendre le chemin de terre; on cacha le 4 dans des trous, des provisions, de la poudre et des marchandises. Cette opération se fit à l'insu des sauvages auxquelles il aurait été imprudent de la confier. Ils avaient été envoyés en avant avec deux des voyageurs. Ensuite on remonta le Tacoutchè-Tessé, un peu plus haut, jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière, où ceux qui étaient déjà partis, attendaient le reste de la troupe. On débarqua; le canot fut halé à terre et couvert de branchages pour le préserver du soleil. A midi l'on se mit en route vers l'ouest; chacun portant une partie du bagage et des provisions. On passa d'abord par un sentier montant, escarpé, bien battu, qui traversait un pays inégal, pierreux et couvert de bois; la pluie ne tarda pas à tomber, et l'on arriva le soir bien trempé à trois cabanes d'Indiens. Bientôt quatre autres sauvages y entrèrent, ils venaient de l'ouest. Le plus âgé portait une lance qui ressemblait à une hallebarde. Il l'avait achetée des Indiens du bord de la mer, qui l'avaient reçue en trafiquant avec les blancs. Il dit que lorsque l'on n'était pas trop chargé, il ne fallait pas plus de six jours pour se rendre chez la nation avec laquelle la sienne faisait des échanges, et que de chez la première

à la mer, il n'y avait pas tout-à-fait deux jours de marche.

Cet avis fit grand plaisir à Mackenzie. Les Indiens lui proposèrent d'envoyer en avant deux jeunes gens pour prévenir de sa marche les différentes tribus chez lesquelles on devait passer, afin qu'elles ne fussent pas surprises en le voyant, et qu'elles l'accueillissent avec bienveillance. Il s'empressa d'approuver la mesure, et pour bien disposer en sa faveur les deux messagers, il leur fit d'avance un léger présent.

Les Indiens chez lesquels on logea, possédaient plusieurs choses qui venaient d'Europe, et d'autres qui indiquaient leurs relations avec les habitans de la côte. Nous nous couchâmes, dit Mackenzie, avec autant de sécurité que si nous avions été accoutumés depuis long-temps à vivre avec eux. D'ailleurs nous étions si fatigués, que nos craintes, si nous en avions conçues, auraient cédé au besoin de prendre du repos.

Cette nouvelle manière de voyager causa de nouveaux embarras. Le guide s'excusa d'aller plus loin, en disant que deux autres jeunes gens le remplaceraient très-bien. Deux heures après il proposa de reprendre son emploi conjointement avec eux; on y consentit. Des Indiens que l'on rencontra sur les bords d'un petit lac, crurent que les chasseurs de Mackenzie appartenaient à

une tribu qui vit dans les montagnes, et qui est leur ennemie. L'un d'eux, qui avait un air très-rébarbatif, montra même une cicatrice d'un coup de poignard qu'il prétendait avoir reçue d'un des parens de ces Indiens. Crainte de malentendus, Mackenzie se hâta de s'éloigner. Enfin, pour comble de désagrément, ses deux nouveaux guides ne se faisaient comprendre que très-imparfaitement des ses chasseurs, ce qui augmentait la mauvaise humeur de ceux-ci.

Le chef d'une autre famille d'Indiens que les voyageurs rencontrèrent, leur montra une de ses femmes en leur disant qu'elle était née sur le bord de la mer; elle assura que l'on n'en était pas très-loin. Mackenzie fut frappé du respect que ces sauvages témoignaient pour les vieillards. Ils portaient tour-à-tour une femme que son grand âge empêchait de marcher et qui était presque aveugle. Combien cette conduite louable diffère de celle des Indiens du nord!

Ici encore un des guides se fit remplacer par un des enfans des Indiens qui voyageaient. « Je me crus très-heureux, dit Mackenzie, de ce que tous ces sauvages ne nous abandonnaient pas. » Bientôt on en trouva deux autres assis avec leurs familles. Sur la demande des guides, ils prirent leur place et quittèrent leurs femmes avec un air aussi indifférent que si elles leur eussent été tota-

lement étrangères. L'un d'eux avait demeuré parmi les Indiens du bord de la mer, et ne les avait quittés que depuis peu.

Le 7 on passa une rivière à gué, et ensuite des marécages où l'on eut de l'eau jusqu'aux genoux. On traversa un pays entrecoupé de petits lacs et de vallées ; le lendemain on arriva sur les bords de la plus grande rivière que l'on eût vue depuis que l'on avait quitté les canots ; elle s'ouvrait impétueusement une issue à travers et par-dessus de grands rochers qui s'opposaient à son cours. On longea ses rives en marchant vers le sud-ouest. Elle se rétrécissait ; on la passa le 9 sur un petit radeau ; on alla au sud, et l'on découvrit dans l'éloignement, par-dessus des monts intermédiaires et d'une grande élevation, les sommets d'une chaîne couverte de neige.

Bientôt on entra dans un beau pays, et l'on trouva deux cabanes de Slaoua-Couss-Dinis qui s'étaient établis temporairement sur les bords d'un lac, au pied d'une jolie chaîne de collines tapissées de verdure, afin de pêcher plus commodément. Ils avaient l'air plus propres, mieux portans et plus agréables que les autres Indiens que l'on avait vus jusqu'alors. Ils n'ont qu'une femme ; et ne la surchargent pas de travail. Leur nom signifie hommes poissons rouges. Ils n'étaient pas d'accord sur la distance à laquelle on se trouvait

de la mer. Deux d'entre eux remplacèrent les guides que l'on avait pris depuis quelques jours.

Mackenzie eut beaucoup de peine à garder ses nouveaux conducteurs, il ne pût les faire rester qu'en leur donnant diverses choses, et en leur en promettant davantage. Ses chasseurs également mécontens, se conduisaient de manière à augmenter les désagrémens qu'il éprouvait. Enfin, il pleuvait fréquemment, on voyageait dans une contrée pierreuse et stérile, remplie de lacs et de marais ; il fallait sans cesse les traverser, ainsi que les petites rivières qui coupaient le terrain ; on avait devant soi, dans l'ouest, des montagnes couvertes de neige.

Les voyageurs causèrent une frayeur horrible à une famille d'Indiens qu'ils rencontrèrent le 13. Les femmes et les enfans poussaient des cris lamentables, supposant que l'on venait les assassiner ; ils se rassurèrent à la fin, et les hommes qui s'étaient enfuis, revinrent. Leurs cabanes étaient situées par 52° 58′ de latitude nord. Un vieillard et ses deux fils devinrent les nouveaux guides de la troupe de Mackenzie. « N'ayant pas besoin du plus jeune, dit-il, et ne me souciant pas de le nourrir, je dis à son père de le laisser chez lui, afin qu'il pût aller à la pêche pour les femmes. Il me répondit qu'elles savaient pêcher elles-mêmes, et que je ne devais pas craindre que

ni lui ni ses enfans, touchâssent à mes provisions, parce qu'en voyage, ils étaient accoutumés à se sustenter avec des herbes et avec la seconde écorce des arbres; elle est glutineuse, pâteuse, et d'un goût assez doux. Ces Indiens la regardent plutôt comme une friandise que comme un mets ordinaire. »

On marcha dans un pays semblable au précédent jusqu'au 15, que l'on arriva chez les Niguia-Dinis; ils accueillirent les voyageurs de la manière la plus amicale, et marchèrent pendant un jour et demi avec eux. Les hommes sont vêtus de peaux préparées; ils ont les cheveux bien peignés; ils ont le teint plus clair, et sont plus propres que les autres Indiens de ces régions; leurs yeux sont d'un gris mêlé d'une teinte rouge, et cependant vifs et perçans. Les femmes ont les cheveux du toupet très-bien tressés, et ensuite noués avec ceux des faces qui flottent négligemment sur l'oreille; quelques-unes y mêlent des grains de verroterie; ce qui produit un fort joli effet.

Ces Niguia-Dinis avaient un air gracieux et prévenant; chacun d'eux, hommes, femmes, enfans, portait proportionnellement à ses forces, un paquet de pelleteries, ainsi que des peaux d'élans préparées; ils en font trafic avec les habitans de la côte; et ceux-ci, disaient-ils, les vendent aux hommes blancs qui viennent les chercher dans

de très-grands canots. Comme les femmes et les enfans ne marchaient pas très-vite, ils devaient, suivant leur calcul, mettre encore trois jours pour arriver sur le bord de la mer. On conçoit que harassés de fatigue comme l'étaient Mackenzie et ses compagnons, ils apprirent avec un vif plaisir qu'il ne leur fallait que si peu de temps pour atteindre leur but.

Le 17 on franchit une montagne couverte de neige, qui s'était éboulée des monts adjacens, car elle n'était pas assez haute pour en conserver toute l'année; le climat était extrêmement rude dans cette chaîne; on y fut surpris par la grêle, à laquelle succédèrent la neige et la pluie; le vent soufflait avec une violence extrême, il fallut se mettre à l'abri derrière un grand rocher. Heureusement on tua un jeune renne, ce qui mit les voyageurs à même de faire un bon repas.

Sur ces hauteurs, le sol était argileux, rouge et mêlé de gravier, il n'y croissait qu'une herbe courte; quelques parties des montagnes étaient tapissées de verdure, d'autres semblaient, à une certaine distance, avoir été la proie des flammes. Dans certains endroits, on ne découvrait pas un seul arbre. En avançant les voyageurs aperçurent, droit en face d'eux, une montagne dont la cime, chargée de neige, se perdait dans les nues. Quoiqu'ils poursuivissent leur route avec beaucoup de

célérité, les monts semblaient se reculer. Bientôt une plaine qui les en séparait, les fit paraître encore plus élevés. En continuant à descendre, ils arrivèrent près d'un précipice d'où leurs guides leur firent voir l'Annah-You-Tessé, fleuve vers lequel se dirigeaient leur pas. Un grand village était bâti sur ses bords. La suite des précipices, le long desquels on marchait, est couverte de pins, de sapins, de bouleaux et d'autres arbres. Ce canton abonde en bêtes fauves. A l'extrémité d'un bois touffu, on arriva près d'une maison. « Bientôt, dit Mackenzie, je vis du feu allumé dans de petites cabanes, et des Indiens occupés à faire cuire du poisson.

« J'entrai dans une de ces cabanes sans la moindre cérémonie, et après avoir serré la main à quelques Indiens, je m'assis. Ils ne parurent nullement surpris de me voir. Au bout de quelques momens, ils me firent signe d'aller dans une grande maison élevée sur des poteaux; on y montait par des degrés taillés dans un bloc de bois; trois feux étaient allumés dans l'intérieur, à égale distance l'un de l'autre; plusieurs Indiens se tenaient accroupis sur une large planche. Je leur pris la main, et ensuite je me plaçai auprès d'un homme auquel son air de dignité m'engagea de donner la préférence. Bientôt je reconnus un de mes guides qui était assis un peu au-dessus de

moi. Une natte étendue devant lui, me fit imaginer qu'il occupait la place d'honneur destinée aux étrangers. Peu de temps après, mes gens entrèrent et vinrent auprès de moi. Aussitôt l'Indien, à côté de qui j'étais, alla chercher sur une planche des saumons rôtis; il fit déployer une natte devant moi et Mackay, et nous servit à chacun un saumon entier; il en donna la moitié d'un à chacun de mes gens.

« La planche sur laquelle il avait pris les saumons, cachait les lits où s'étaient déjà retirés les femmes et les enfans. Les signes du maître de la maison semblaient nous inviter à coucher sous son toit; cependant, comme je ne le comprenais pas assez clairement, et que je craignais de blesser les usages; je crus qu'il était prudent de dire à mes gens d'allumer du feu dehors, pour nous placer à côté et y passer la nuit. Dès que l'Indien connut notre intention, il le fit lui-même allumer et poser des planches tout à l'entour pour nous coucher. A peine nous étions assis, on nous apporta un grand plat d'œufs de saumon pilés et délayés dans de l'eau, ce qui les faisait ressembler à de la crême. On nous servit ensuite d'autres mets; le repas fini, nous nous endormîmes.

« En nous réveillant le lendemain matin à cinq heures, nous vîmes que les Indiens avaient

déjà allumé du feu pour nous. Notre hôte et d'autres Indiens nous servirent un déjeûner copieux ; il consistait en saumon rôti, et en groseilles, framboises et autres petits fruits d'un goût excellent ; ils y joignirent des œufs de poissons secs. Le saumon abonde tellement dans l'Annah-You-Tessé, que les Indiens sont sûrs de ne jamais manquer de cet excellent poisson. Pour le prendre plus facilement, ils ont barré le fleuve ; ils pêchent soit à la ligne, soit aux filets au-dessus et au-dessous de cette digue. Elle occupe à peu près les deux tiers de la largeur, et s'élève de quatre pieds au-dessus de l'eau ; elle est construite en troncs d'arbres, qui forment un encaissement rempli de gravier. L'eau du fleuve est un peu trouble, ce qui provient sans doute des roches calcaires qu'il traverse dans son cours, et plus encore des affluens qu'il reçoit.

« Ces Indiens ne mangent jamais de viande, ils portent le scrupule à cet égard si loin, qu'un de leurs chiens ayant avalé un morceau d'os que nous avions jeté, son maître le battit jusqu'à ce qu'il l'eût rendu. Quelques momens après, un de mes gens lança dans la rivière un os de renne ; un Indien s'y plongea aussitôt, rapporta l'os, le mit au feu, et s'empressa de laver ses mains qu'il regardait comme souillées.

« Comme nous étions encore à quelque dis-

tance de la mer, je priai notre hôte de nous procurer des canots et des hommes pour nous conduire. Les prétextes qu'il allégua pour se dispenser de me rendre ce service, me firent comprendre que le vrai motif qui l'en empêchait, était la crainte d'y voir embarquer la viande du renne que nous avions avec nous. Il croyait que les poissons dès qu'ils sentiraient l'odeur de cette chair, abandonneraient le fleuve, et qu'alors il serait, avec sa famille, réduit à mourir de faim. Je m'empressai de dissiper ses craintes; et je lui demandai ce que je devais faire de la provision qui nous restait. Il me dit de la donner à un Indien qu'il me montra, et dont la tribu mangeait de la viande.

« Alors je le priai de me fournir des saumons frais et crus pour notre voyage. Il m'en apporta deux grillés, en me disant que le courant était très-rapide, et qu'en conséquence nous arriverions promptement au prochain village, où nous ne manquerions pas de vivres; enfin, il nous invita à partir au plutôt. J'étais loin, je l'avoue, de m'attendre à une pareille conduite de la part d'un homme qui nous avait accueilli d'un manière si amicale. Ignorant complètement la langue, nous ne pûmes découvrir la cause de ce changement.

« Ces Indiens ressemblent aux Atnahs et aux Nagaïlers, ils sont plus robustes, et ont meilleure

mine que ceux de l'intérieur du pays. Ils parlent un idiome absolument différent; ils sont d'un caractère doux et paisible, ils ne font jamais d'excursions hostiles sur le territoire de leurs voisins. Ils sont vêtus d'une simple robe nouée sur les épaules; par derrière elle leur tombe jusqu'aux talons, et par devant jusqu'aux genoux seulement; le bas en est garni d'une large frange. Elle est faite d'écorce d'arbre préparée d'une manière qui lui donne la finesse du chanvre. On entrelace quelquefois dans ce tissu de petites bandes de peau de loutre de mer, ce qui fait ressembler la robe à une fourrure. Quelquefois aussi le bord de cette robe a une espèce de broderie en fils rouges et jaunes, qui fait un très-joli effet. Quand les hommes ont chaud, ils se dépouillent de cette robe et restent entièrement nus.

« Les femmes portent de plus une frange longue de deux pieds et large d'un pied, qu'elles nouent autour de la ceinture et qui tombe par devant; lorsqu'elles s'asseyent, elles la retiennent entre les genoux; elles coupent leurs cheveux assez courts; les hommes ont les cheveux tressés; ils les frottent avec de l'huile et de la terre rouge. Ils se servent, en guise de peigne, d'un morceau de bois pointu qui est attaché à une des tresses; ils y ont recours dès qu'ils sentent la moindre démangeaison.

« Je fis cadeau à notre hôte de plusieurs objets en quincaillerie, et je distribuai aussi des présens aux Indiens qui avaient eu des attentions pour mes compagnons et pour moi. Un de mes guides se donna beaucoup de soins pour nous procurer des canots. Il ne négligea rien non plus pour inspirer aux Indiens une bonne opinion de nous. Ensuite il décampa sans me rien dire; j'en fus très-fâché, parce que j'aurais voulu qu'il emportât des marques de ma gratitude. Les cabanes de ces Indiens hospitaliers sont situées par 52° 28′ de latitude nord. »

Les voyageurs s'embarquèrent dans deux canots conduits par sept Indiens. Le fleuve avait partout la rapidité d'un torrent. Les habitans de toutes les maisons devant lesquelles on passait, invitaient Mackenzie à s'y arrêter; il ne pouvait pas toujours satisfaire les vœux de ces hommes hospitaliers. Lorsqu'il entrait chez l'un d'eux, on le régalait de saumon, de fruits, d'œufs de poissons. Quand on rencontrait des digues, les guides faisaient descendre les voyageurs à terre, puis se précipitaient dans le courant de la cascade, si adroitement, qu'il ne pénétrait pas une goutte d'eau dans les canots. On rencontra beaucoup d'Indiens qui naviguaient sur le fleuve. Les Canadiens convinrent que ces hommes l'emportaient sur eux dans l'art de conduire les embarcations.

Mackenzie fut d'abord effrayé du tumulte qui s'éleva dans le premier village qu'il rencontra ; car ayant, de l'avis de ses guides, mis pied à terre à une certaine distance, il entendit les habitans crier confusément, et à mesure qu'on avançait, il les vit courir d'une maison à l'autre et saisir leurs armes d'un air effaré. Il attribua tout ce vacarme à l'arrivée soudaine de sa troupe, les guides n'ayant pas eu le temps de prévenir les habitans du village. Toutefois, il n'avait qu'un parti à prendre, c'était de marcher hardiment à eux. Cette résolution produisit le meilleur effet. Les Indiens posèrent leurs armes, et allèrent au-devant des voyageurs. Mackenzie, suivant l'usage, prit la main de ceux qui étaient le plus près de lui. Tout-à-coup un vieillard perce la foule et le serre dans ses bras ; un second en fait autant, il est suivi d'un troisième. Bref les voyageurs furent très-bien accueillis, et conduits dans une grande maison du village, puis régalés de saumon et d'écorce de hemlock-spruce, trempée dans de l'huile de saumon. Mackenzie trouva que ce mets n'était pas mauvais. Un fils du chef détacha sa robe de dessus ses épaules, et la mit sur celles du voyageur. Celui-ci lui donna une couverture de laine et divers objets de quincaillerie qui lui firent grand plaisir. On offrit aussi à son père plusieurs choses, entre autres des ciseaux dont on lui montra qu'il

pouvait se servir pour couper sa barbe qui était fort longue; il les employa aussitôt à cet usage. Cependant on se trouvait fort embarrassé avec ces hommes si obligeans, car on n'avait personne qui comprît leur langage; on était réduit à se faire entendre par signes.

De même que les Indiens que l'on avait vus précédemment, ceux-ci ne voulurent pas céder des saumons crus, quoiqu'il y en eût des milliers suspendus à des cordes pour sécher. Les Indiens ne voulurent pas même permettre aux voyageurs d'approcher du lieu où ils les nettoyaient et les arrangeaient pour les manger.

Le village consistait en quatre maisons élevées au-dessus du sol, et en sept autres bâties à ras de terre. Il y a en outre un grand nombre d'appentis pour curer et préparer le poisson. Les maisons élevées sur des poteaux, ont de 100 à 120 pieds de long et 40 de large. Quatre ou cinq foyers bâtis vers le centre, servent soit à se chauffer, soit à faire cuire le poisson. L'intérieur est divisé, de chaque côté, par des planches en compartimens qui servent de chambres à coucher. Des perches qui vont d'une extrémité à l'autre, supportent des saumons rôtis. Ces maisons sont couvertes en planches ou en écorce d'arbre; des ouvertures pratiquées de chaque côté de ce toit, donnent passage à la fumée. A l'extrémité de la maison qui fait face à

la rivière, se trouve une galerie étroite et découverte, à laquelle on monte par un escalier dont les marches sont taillées dans un bloc de bois; et à chaque bout de la galerie, il y a des trous qui servent de lieux d'aisance.

Ce genre de construction ressemble à celui dont on a lu la description dans les voyages des navigateurs qui ont visité la côte voisine, ce qui indique une identité de mœurs entre les habitans de cette partie et ceux de l'intérieur à l'ouest des montagnes. On verra aussi un autre trait de ressemblance dans les hiéroglyphes et les figures d'animaux qui étaient peints sur les parois intérieures de bâtimens en planches, voisins de la maison du chef; ces peintures étaient faites avec tant de goût et de correction, que Mackenzie n'en fut pas moins surpris, que de l'exactitude avec laquelle étaient jointes les planches qui formaient ces bâtimens; elles semblaient n'être que d'une seule pièce. Il lui fut impossible de savoir au juste à quoi ils servaient, il crut entrevoir que deux fois l'année, c'est-à-dire au printemps et en automne, les Indiens y font des sacrifices et des cérémonies religieuses. Il fut confirmé dans cette opinion par la vue d'un autre édifice très-grand, et dont les poteaux étaient sculptés en figures humaines.

Mackenzie eut occasion dans ce village d'exercer la médecine, ainsi que cela arrive souvent aux

voyageurs qui sont au milieu des peuples sauvages. Il vit aussi les jongleurs exercer leur art sur un pauvre homme affligé de deux ulcères. Ils le martyrisaient de la façon la plus cruelle, et il supportait, avec une constance admirable, les tourmens qu'ils lui faisaient endurer.

Le chef tira d'un de ses coffres un habit de drap bleu avec des boutons de cuivre, et un habillement en toile de coton à fleur, il l'avait fait garnir d'une frange de peau tannée. Ces Indiens font grand cas du cuivre; ils en ont une quantité considérable; ils en arment leurs lances et leurs flèches, et en font aussi des colliers, des pendans d'oreille et des anneaux qu'ils portent au poignet, au-dessus du coude et à la jambe. Ils tirent un parti avantageux de ce métal dans leur trafic avec les Indiens de l'intérieur. Ils ont également beaucoup de fer; ils en fabriquent des dagues et des poignards; quelques-uns de ces derniers ont des manches très-bien façonnés, dont le bout est garni d'une pièce de monnaie d'argent espagnole.

Mackenzie ayant voulu prendre la hauteur du soleil avec ses instrumens, on le pria de ne pas le faire. Il ignorait le motif de la crainte des Indiens qui lui fut très-favorable, parce qu'elle fit hâter son départ. Il avait prié plusieurs fois le chef de lui faire fournir des canots et des hommes

pour le conduire avec sa troupe à la mer, et celui-ci n'avait pas eu l'air de faire grande attention à sa demande. A midi on vint l'avertir que tout était prêt pour son départ, et que le fils du chef voulait l'accompagner. Il apprit en même temps que les Indiens avaient redouté la funeste influence de ses instrumens mathématiques, non pour eux-mêmes; mais pour les saumons auxquels ils avaient craint qu'ils ne fissent abandonner cette partie du fleuve.

Les voyageurs continuèrent à recevoir des Indiens qu'ils rencontrèrent un accueil très-amical. Mackenzie observa pour la première fois, chez une femme, ce bizarre ornement d'une espèce de moule en cuivre, passé dans une incision faite à la lèvre inférieure. Le 19 juillet il aperçut la partie inférieure du fleuve, et le bras de mer dans lequel il verse ses eaux. Le lendemain il y arriva. C'était le moment de la marée basse, et la mer, en se retirant, avait laissé une vaste étendue de terrain couverte de goëmon. Les montagnes voisines étaient cachées par le brouillard, le vent d'ouest soufflait avec force, il était absolument contraire à la navigation du canot; il devint si impétueux et la houle si grosse, que l'on débarqua sur une île à l'embouchure d'un autre fleuve également abondant en saumons. On voyait de tous côtés des marsouins et des loutres de mer.

Le temps était si nébuleux, que Mackenzie ne put prendre la hauteur méridienne du soleil comme il l'aurait désiré. Il en fut d'autant plus fâché, que ses provisions tiraient à leur fin, et que l'on ne devait pas s'attendre à en trouver chez les indigènes. En avançant il aborda près d'une pointe que Vancouvre à nommée Pointe Menzies.

On rencontra près de terre trois canots portant quinze hommes qui ne montrèrent ni crainte ni défiance, en voyant approcher Mackenzie et sa troupe; ils entrèrent même en conversation avec le jeune chef qui l'accompagnait, et lui demandèrent qui étaient ces étrangers. Ils examinèrent avec un air d'indifférence et de dédain les diverses choses que les voyageurs avaient. « L'un d'eux prit même un ton insolent, en me faisant entendre, dit Mackenzie, qu'il était venu récemment dans la baie un grand canot avec des hommes comme moi, et que l'un d'eux avait tiré des coups de fusil sur lui et sur ses amis, qu'un autre l'avait frappé sur le dos avec le plat de son épée. A ses manières je jugeai qu'il méritait le traitement dont il se plaignait.

« Il montra plusieurs objets qui venaient d'Europe. Je désirais vivement d'être débarrassé de lui, et j'espérais qu'il poursuivrait sa route qui était opposée à la nôtre; mais quand je voulus le quitter, il revira de bord pour me suivre, et

parvint même à attirer le jeune chef dans son canot. »

A six milles plus à l'ouest, on rencontra un autre canot conduit par deux jeunes Indiens, et expédié par ceux dont on vient de parler, pour avertir leurs compatriotes de venir les joindre. Les importunités du sauvage devenaient de plus en plus fatigantes; il voulait avoir tout ce qui se trouvait dans le canot de Mackenzie, notamment ses instrumens, et en même temps il ne cessait de parler des coups de fusil qui lui avaient été tirés.

En approchant de terre, qui est l'île King de Vancouver, on découvrit un autre canal qui conduisait au sud-ouest. Le sauvage fit entendre que le chef blanc qu'il nommait Macoubah, était venu jusque-là avec son grand canot. On vit sur la côte des ruines de hangars et de maisons, mais c'étaient celles de constructions élevées par les Indiens. On avait à peine mis pied à terre, que dix canots remplis de monde arrivèrent. « Ils nous annoncèrent, dit Mackenzie, que nous étions attendus dans leur village où il y avait une grande réunion. Leur conduite et leur air me firent soupçonner qu'ils méditaient quelque entreprise hostile. Je recommandai à mes gens de bien se tenir sur leurs gardes, et se bien défendre si l'on nous attaquait. Les Indiens nouvellement débarqués,

étaient extrêmement importuns; cependant, après avoir fait tout ce qu'ils purent pour nous provoquer, ils s'en allèrent. Bientôt nous nous aperçûmes qu'il nous manquait différentes choses. Les autres nous pressaient de nous rendre à leur village, nous persistâmes à refuser. Alors, voyant l'inutilité de leurs efforts, et l'approche du coucher du soleil, ils nous quittèrent.

« Quelques instans après, arriva un canot portant sept Indiens robustes et de fort bonne mine. Ils me montrèrent une peau de loutre de mer et une peau de chèvre d'une blancheur extrême; ils me demandèrent, pour la première, mon couteau de chasse; on conçoit que dans les conjonctures où je me trouvais, je ne pouvais m'en défaire; je voulus donner à la place une yard et demie de drap commun; ces Indiens secouèrent la tête, en prononçant très-distinctement: no, no (non, non en anglais). Ils nous confirmèrent que Macoubah était venu dans cette baie, laissant son vaisseau derrière une pointe de terre dans le canal voisin. Ils ajoutèrent que de là il alla dans leur village avec des canots qu'ils représentaient en imitant notre manière de ramer.

« Les autres Indiens revinrent avec un phoque qu'ils refusèrent de vendre; ils avaient aussi un poisson dont je ne connaissais pas l'espèce. Enfin, tout ce monde s'en alla; nous allumâmes du

feu, nous fîmes un souper fort léger, et nous nous endormîmes; deux d'entre nous veillèrent.

« Notre repos ne fut pas troublé. Dans la matinée un sauvage arriva avec de la chair de phoque bouillie, et la tête d'un petit saumon. Il demanda un mouchoir en échange, et finit par se contenter de quelques grains de verroterie. Quelque temps après, des Indiens s'approchèrent dans deux canots; le jeune chef qui nous avait quitté la veille, était avec eux; ils apportaient de petites peaux de loutres et des morceaux de chair de phoque crue; les peaux étaient vieilles et ne valaient rien. Mes gens qui avaient faim donnèrent un prix extravagant de la viande de phoque. Mackay obtint, en échange d'un verre convexe, une très-belle peau de loutre; les Indiens l'avaient vu en faire usage pour allumer un morceau de bois vermoulu, c'était pour eux un objet du plus grand prix.

« Le jeune chef dépeignit avec des couleurs si fortes le nombre et la méchanceté de ces Indiens, que mes gens me pressèrent de m'en retourner. Deux canots bien équippés ne tardèrent pas à s'avancer vers nous. Le jeune chef qui avait entendu les discours de ces Indiens, insista de nouveau pour nous faire partir, prétendant qu'ils ne manqueraient pas de nous percer de leurs flèches et de leurs lances. En nous peignant le

danger que nous courions, il s'agitait tellement qu'il en écumait. Quoique je ne fusse pas sans quelque appréhension, je dissimulai, parce que mes compagnons étaient frappés de terreur. Je permis néanmoins d'embarquer le bagage.

« Les deux canots abordèrent, et bientôt cinq hommes avec leurs femmes et leurs enfans en débarquèrent. Ils regardèrent avec beaucoup d'étonnement et d'admiration les instrumens astronomiques qui me servaient à faire mes observations. Je trouvai que nous étions à 52° 21' de latitude nord et à 128° 21' de longitude ouest (1). Ce lieu forme un côté du canal de la Cascade de Vancouver. Je délayai un peu de vermillon avec de la graisse fondue, et j'écrivis en gros caractère sur un rocher : « Alexandre Mackenzie est venu du Canada ici par terre le 22 juillet 1793. »

« Les Indiens qui venaient de débarquer étaient d'une nation différente de ceux que nous avions déjà vus. Notre jeune guide n'entendait pas leur langue. Cependant il s'embarqua dans leur canot quand ils partirent ; mais je le fis revenir avec nous.

« Les côtes de la baie sont rocailleuses, elles s'élèvent à 300 pieds et en quelques endroits à

(1) Voyez tome II, page 208 du présent ouvrage.

plus de 700 pieds au-dessus de la mer. Dans les endroits où le roc est couvert d'un peu de terre, croissent des pins, des sapins, des bouleaux et d'autres arbres; des ruisseaux d'une eau limpide et froide comme la glace, sortent des flancs des rochers.

« J'avais déterminé avec précision la position géographique du point auquel j'étais parvenu; je regardai ce résultat comme l'événement le plus heureux de mon voyage pénible; j'avais atteint le but de cette course longue et dangereuse, je fis sans regret mes dispositions pour retourner. Tout le monde s'étant embarqué à dix heures du soir, nous prîmes la même route par laquelle nous étions venus. Quoique la marée descendît avec rapidité, nous la refoulions assez vite, parce que nous longions les rochers qui bordent la baie, et que mes compagnons auxquels il tardait d'être loin des habitans de cette côte, pagayaient avec vigueur. »

Dans la matinée du lendemain, la mer basse ayant forcé de débarquer près du village des Indiens qui avaient prêté un canot plus grand que celui avec lequel on avait descendu la rivière, ce bateau fut halé à terre dans un endroit où la marée ne put pas l'atteindre; ensuite Mackenzie suivit le guide au village. Tout-à-coup deux Indiens, armés de poignards, accoururent vers lui avec un

air furieux. Aussitôt il les coucha en joue, ce qui les arrêta ; mais d'autres sauvages s'avancèrent, et il reconnut dans la foule celui qui l'avait déjà tant importuné. On s'approcha de lui, et l'un de ses hommes passant derrière lui, le saisit dans ses bras ; il parvint à s'en débarrasser : « Dans le même moment, dit-il, un de mes gens sortit d'un bois voisin ; les sauvages s'enfuirent à l'instant dans leurs maisons. En dix minutes mes compagnons m'eurent rejoint, mais comme ils arrivèrent l'un après l'autre, nous aurions pu être tous massacrés successivement ; heureusement pour nous, ils ne surent pas profiter de leur avantage. »

Les Indiens avaient dans la mêlée enlevé à Mackenzie son chapeau et son manteau. Il parvint par sa bonne contenance à se les faire rendre, ainsi que d'autres objets qui lui avaient été volés précédemment, et de plus se fit donner du poisson pour son voyage et des perches pour touer ce canot. Il paya ces objets ainsi que le loyer du canot, puis s'embarqua dans celui du père de son guide ; mais ce jeune homme était si épouvanté de tout ce qui venait de se passer, qu'il ne voulut pas rester plus long-temps avec les voyageurs.

On trouva le courant de l'Annah-you-Tessé si rapide et si difficile à refouler, que les compagnons de Mackenzie témoignèrent le désir de faire

la route par terre; lui-même l'aurait bien voulu, mais un de ses chasseurs Indiens était si faible, qu'il ne pouvait marcher. Du reste toute la troupe était plus ou moins malade des rhumes que l'air de la côte lui avait occasionés. Comme les Canadiens craignaient les projets des Indiens, ils persistèrent dans leur dessein de traverser les montagnes à pied, et se mirent à jeter dans le fleuve tous leurs effets, à l'exception de leurs couvertures. Mackenzie, tranquillement assis sur une pierre, les regardait faire, espérant que leur moment d'extravagance passé, ils écouteraient la voix de la raison. Cependant les voyant déterminés à exécuter leurs projets, il leur représenta la difficulté de franchir des montagnes couvertes de neiges éternelles, ajoutant qu'ils n'avaient que pour deux jours de vivres et qu'ils risquaient de mourir de froid et de faim. Enfin une partie de son monde se rembarqua, les autres marcherent le long du fleuve. Quelquefois il devenait nécessaire de prendre cette mesure, parce que le canot touchait.

Le jeune chef était revenu avec les voyageurs, il les avait quittés de nouveau; l'on craignit qu'il n'eût couru chez son père faire des rapports défavorables; la troupe conduite par des Indiens qui se proposèrent de lui servir de guide, s'enfonça dans une forêt; ils l'y laissèrent; le chasseur malade retardait la marche; enfin l'on arriva au vil-

lage du père du jeune chef, on y retrouva celui-ci, et après quelques explications, l'on y fut accueilli aussi amicalement que la première fois.

Mackenzie fit un présent au jeune homme et à son père, puis muni d'une provision de poisson, il partit; le vieillard et d'autres Indiens l'accompagnèrent jusqu'à la derrière maison du village. Le 26 on atteignit le premier dans lequel on était entré en descendant l'Annah-you-Tessé, et l'on n'eut de même qu'à s'y louer de la réception que firent les Indiens. Cette peuplade, comme on l'a vu précédemment, montre une aversion extrême pour la chair des animaux terrestres, elle se nourrit uniquement de poisson. Leur taille est moyenne; ils ne diffèrent pas beaucoup des autres habitans de ces régions à l'ouest des montagnes, si ce n'est que la partie supérieure de leur tête se termine en forme de coin, cette particularité singulière est due à l'habitude de placer la tête des enfans au berceau entre deux planchettes revêtues de cuir.

Tirant toute leur subsistance de la mer et des rivières, ces Indiens s'adonnent, comme les peuples à demeures fixes, à des travaux que les chasseurs abandonnent aux femmes. Ils se baignent souvent, et les enfans sont continuellement dans l'eau. Ils ont des lignes et des filets de façons et de grandeurs différentes, qui sont fabriqués avec de l'écorce d'arbre. Le fil qu'ils savent en tirer ne

peut, à la vue, se distinguer de celui que l'on prépare avec le chanvre; ils font leurs hameçons avec des morceaux d'os ou de bois. Pour prendre les gros poissons, les phoques et les loutres de mer, ils se servent de harpons. Leurs haches sont en fer avec des manches de bois. Ils en ont aussi en os et en corne. Leurs canots ordinaires ne portent que sept à huit personnes; les plus grands en peuvent contenir une cinquantaine. Leurs armes, que probablement ils n'employent pas souvent, sont l'arc, la flèche, la lance et la dague: celle-ci est de fabrique européenne.

Leurs meubles sont des coffres, des boîtes, des vases de bois et d'écorce. Les femmes fendent et nettoyent les poissons avec de grandes coquilles de moule.

Ils brûlent leurs morts; ils montrent leur deuil en coupant leurs cheveux et se barbouillant le visage en noir. Mackenzie n'aperçut chez eux aucun monument consacré à la mémoire des morts.

D'après le grand nombre de leurs canots, de leurs boîtes et de leurs coffres, enfin d'après la construction légère de leurs maisons, Mackenzie conjectura qu'ils n'habitent sur les bords de l'Annah-you-Tessé qu'en été, c'est-à-dire, pendant les trois mois que dure la pêche du saumon. Il supposa que pendant le reste de l'année, ils demeurent dans des villages sur la côte de la mer,

et qu'ils y laissent les malades, les infirmes et les vieillards. On peut croire aussi qu'ils y transportent les cendres de ceux qui meurent dans leurs habitations d'été.

Mackenzie observa que personne ne pouvait, sans la permission du chef, pêcher du saumon sur la digue : le pêcheur n'a dans le poisson qu'il prend que la portion qu'on veut bien lui laisser. Ceux qui désirent bâtir des maisons, sont obligés d'obtenir l'agrément du chef. On obéit ponctuellement à tous ses ordres.

Ces Indiens paraissent être naturellement bons. Ils ont quelquefois des mouvemens de vivacité et même de colère, qui passent bien vite. Mackenzie pense qu'on les amenerait sans peine à cultiver le terrain qui entoure leur village.

Quand il en partit, tous les hommes l'accompagnèrent à un mille de distance, et se séparèrent de sa troupe avec des marques de regret. On continua la route par terre, et l'on éprouva des fatigues incroyables à franchir les montagnes. Le premier jour la troupe fut tellement épuisée de lassitude, que la force de se traîner jusqu'au bois voisin pour y ramasser du bois, manquait presque à chacun. Mais dès que l'on fut assis autour d'un bon feu, on se consola de tout ce que l'on avait souffert, en songeant que l'on retournait vers ses foyers que l'on ne tarderait pas à revoir.

L'on sentait déjà un grand changement dans la température. Dans le village que l'on avait quitté à midi, l'air était doux et agréable; tout autour on voyait une verdure brillante et des fruits dans leur maturité. Sur la montagne, au contraire, la neige n'avait pas achevé de fondre, l'herbe commençait à peine de pousser; les buissons ne faisaient que fleurir.

En allant à l'ouest, Mackenzie avait caché, dans plusieurs endroits, des provisions de réserve, elles furent retrouvées intactes. Le 4 août il arriva dans le lieu, où un mois auparavant, il avait laissé son canot près d'une petite rivière. Les sauvages étaient renfermés dans leurs cabanes; on les appela; ils en sortirent comme des furieux, tenant leurs armes à la main, et menaçant d'exterminer quiconque oserait approcher de leurs habitations. On prit le parti de rester où l'on était, jusqu'à ce que la fureur de ces sauvages fût apaisée et leur défiance évanouie. « Un des chasseurs alla les trouver pour les rassurer sur mes intentions, dit Mackenzie, alors nous apprîmes que ce n'étaient pas ceux que nous avions vus à notre premier passage, quoiqu'ils appartinssent à la même tribu. Les autres étaient allés s'établir pour quelque temps sur une île dans le haut de la rivière; ils leur expédièrent un messager pour les informer de notre arrivée. Le canot et tout ce que nous avions dé-

posé en cet endroit, était en très-bon état, il n'y manquait rien. Le lendemain nous vîmes arriver les Indiens que l'on avait envoyé chercher; pour les récompenser du soin qu'ils avaient pris de nos effets, je leur fis présent des choses que je crus pouvoir leur être le plus agréable.

« Je fis ensuite partir cinq hommes dans notre canot pour aller à la recherche des objets que nous avions enfouis en terre à quelque distance plus bas. Bientôt ils les rapportèrent; à l'exception de quelques balles de marchandises qui avaient été mouillées, tout était intact.

« Plusieurs Indiens accourrent du haut et du bas de la rivière; tous vêtus de robes de castor. J'achetai quinze de ces robes; ceux qui me les vendirent, préférèrent les couteaux à tout autre objet d'échange. Une chose très-singulière, c'est que ces mêmes sauvages qui n'avaient touché à aucun des effets déposés chez eux, quoiqu'ils eussent pu les enlever tous sans craindre d'être découverts, nous volèrent divers petits objets que notre confiance en leur probité nous empêcha de serrer. Voulant éviter toute querelle avec les Indiens, surtout au moment où nous étions sur le point d'achever notre voyage, je dis fort tranquillement à ceux qui étaient près de nous, que leurs compatriotes qui venaient de s'en aller ne savaient pas tout le mal qui résulterait pour

eux du vol de nos effets. Puis j'ajoutai gravement que le saumon qui était et leur mets favori et leur principal moyen de subsistance, venait de la mer appartenant aux blancs, et que comme nous pouvions l'arrêter à l'entrée de la rivière, nous étions les maîtres de les faire mourir de faim, eux et leurs enfans; qu'ainsi, pour éviter notre vengeance, il fallait qu'ils nous rendissent tout ce qu'ils avaient pris. Cette ruse eut son effet. Des messagers furent expédiés pour aller chercher les effets volés. Les Indiens en rapportèrent une partie le lendemain, en nous demandant pardon, et recommandant leurs enfans à notre commisération. »

Les Indiens du Tacoutché-Tessé sont en général d'une taille moyenne; ils sont propres et bien vêtus et ne connaissent pas les armes à feu; ils se servent d'arcs et de flèches; ils prennent les grands animaux au lacet. Quoique leurs forêts soient peuplées de bêtes fauves, et que leurs lacs et leurs rivières abondent en poisson, ils ont de la peine à se procurer les moyens de vivre. On ne les voit guère que par petites peuplades de deux à trois familles. Ils ne reconnaissent aucune espèce de gouvernement régulier, et paraissent même ne pas s'entendre assez bien entre eux pour se défendre contre un ennemi qui vient les attaquer.

Leur langue se parle depuis les bords de la

partie supérieure du Tacoutché-Tessé jusqu'à la mer d'Hudson. Toutes les tribus qui peuplent ce vaste espace, sont issues de la nation Chipiouyane.

Le 6 les voyageurs s'embarquèrent sur la petite rivière; puis entrèrent dans le Tacoutché-Tessé qu'ils remontèrent; le 16 on traversa le pays élevé qui sépare la source de ce fleuve de celle de l'Ondjigâh; en descendant ce dernier, on aperçut un ballot près de l'embouchure d'une petite rivière; c'étaient quatre peaux de castor dont un sauvage avait fait cadeau à Mackenzie, et que celui-ci lui avait laissées, en le priant de les garder jusqu'à son retour. Cet Indien, obligé sans doute de s'éloigner, les avait déposées là pour qu'on les y trouvât. Mackenzie, pour le récompenser de son honnêteté, mit à la place du paquet le triple de la valeur des peaux.

On faisait en un seul jour, en descendant l'Ondjigâh, autant de chemin qu'on en avait fait en sept en le remontant. On ne rencontrait pas d'Indiens. Le trajet du portage des montagnes ne fut pas moins pénible que la première fois. Les provisions ne manquèrent pas. Le 24 août l'on aborda au petit fort d'où l'on était parti le 9 mai. Un mois après Mackenzie fut de retour au fort Chipiouyan, après avoir heureusement terminé un voyage qui avait aggrandi le domaine de la géographie.

VOYAGE DE ROSS,

DANS LA MER DE BAFFIN, 1818.

Les voyages de Hearne et de Mackenzie avaient fait connaître qu'aucune mer intérieure n'existait comme on l'avait supposé gratuitement dans l'Amérique septentrionale, entre la mer d'Hudson et la côte occidentale du continent. Il restait encore à constater si, comme quelques géographes le pensaient, il existe un passage par mer au nord de l'Amérique. La guerre qui pendant si lòngtemps avait désolé l'Europe, empêchait de s'occuper d'entreprises de découvertes; elles furent reprises quand les hostilités eurent cessé.

Depuis quelque temps les rapports des marins les plus intelligens qui font la pêche de la baleine sur les côtes du Grœnland et dans le détroit de Davis, s'accordaient à dire que les parages qu'ils fréquentaient étaient beaucoup moins encombrés par les glaces qu'ils ne l'avaient été précédemment; on supposa donc en 1818 qu'il était survenu dans

ces mers boréales quelque changement favorable à la navigation, et le gouvernement britannique jugea que l'on ne pourrait trouver un moment plus favorable pour les reconnaître, et tâcher de résoudre la question agitée depuis si long-temps : s'il existe un passage qui conduise de l'Océan atlantique septentrional au Grand-Océan, par le détroit de Béhring.

La Grande-Bretagne fit un double armement. Deux vaisseaux devaient s'avancer directement au nord par les mers du Spitzberg, et tâcher de passer sous le pôle arctique, pour gagner ensuite le détroit de Béhring; deux autres furent chargés en même temps de passer le détroit de Davis, d'entrer dans la mer de Baffin, et y chercher au nord-ouest un passage dans le Grand-Océan. La première expédition échoua complètement; les deux vaisseaux souffrirent tellement des glaces à la hauteur du Spitzberg, qu'ils furent obligés de passer un mois dans cette île désolée pour s'y radouber et se mettre en état de revenir en Angleterre. A peine arrivés, l'un des deux était si endommagé qu'on le vendit. Nous allons nous occuper de la seconde expédition, parce qu'elle ajouta aux connaissances géographiques.

Les deux vaisseaux qui la composaient étaient l'*Isabelle*, commandé par le capitaine Ross, et l'*Alexandre* par le lieutenant Parry. Ils furent

approvisionnés de tout ce qui était nécessaire pour assurer le succès de l'entreprise, dont on ne doutait nullement. D'après les renseignemens que l'on avait reçus, l'on prétendait qu'il existe dans la partie septentrionale du détroit de Davis, en été, et peut-être même durant une partie de l'hiver, un courant violent qui vient du nord, entraînant d'immenses glaçons pendant le printemps et des montagnes de glaces pendant l'été. Puisque ce courant est considérable, disait-on, il paraît impossible qu'il soit occasioné entièrement par des embouchures de fleuve, ou par la fonte des neiges. Il y a donc lieu de supposer qu'il vient d'une mer ouverte, et dans ce cas la baie de Baffin, au lieu d'être complètement entourée de terres, comme on la représente généralement, doit avoir nécessairement une communication avec l'Océan arctique. On était tellement persuadé de cette idée, que sur une carte qui accompagnait une *Histoire chronologique des voyages au pôle arctique*, on laissa un vide total au nord du détroit de Davis, dont le nom occupait tout l'espace jusqu'au 76me parallèle nord, et le lecteur étonné chercha vainement le nom de Baffin dans cette partie de l'Océan. Le livre et la carte étaient l'ouvrage de M. Barrow, secrétaire de l'amirauté qui avait été le grand promoteur des expéditions au nord.

On avait pris pour interprète à bord de l'*Isabelle*, l'eskimau Sackehouse, qui deux ans auparavant, était venu en Angleterre sur un navire baleinier. On a dit que, converti par les missionnaires du Grœnland, il avait quitté ce pays pour mieux s'instruire en Europe dans la religion qu'il avait embrassée, et ensuite retourner parmi les siens, afin d'y travailler plus efficacement à leur salut. D'autres ont raconté que s'étant pris de querelle avec la mère d'une jeune personne qu'il devait épouser, et ne pouvant obtenir son consentement à ce mariage, le dépit qu'il en conçut lui inspira le projet de s'éloigner du Grœnland. Il y était pourtant retourné en 1817; mais ayant trouvé que sa sœur, la seule parente qu'il y eût, était morte pendant sa courte absence, il revint en Angletere. Comme il parlait passablement l'anglais, qu'il avait appris à lire et à écrire, possédait les élémens du dessin, et montrait un degré d'intelligence surprenant, l'amirauté le fit venir de Leith à Londres, et lui proposa d'accompagner l'expédition qui se préparait. Il y consentit sur-le-champ, mais à condition qu'il reviendrait en Angleterre.

Le 12 avril 1818 l'*Isabelle* et l'*Alexandre* firent voile de Gravesend sur la Tamise; après une courte relâche aux îles Shetland, il en partirent le 3 mai;

26 on aperçut pour la première fois, une de ces

énormes montagnes de glace qui couvrent ces mers boréales; le 29 on en vit un plus grand nombre, il tomba de la neige et du grésil sans discontinuer; on n'était pourtant que sous le 62me degré de latitude. Bientôt les baleines devinrent plus fréquentes. Le 3 juin on eut connaissance des côtes du Grœnland, que trois jours auparavant l'on avait découvertes assez indistinctement du haut des mâts. Quel horrible aspect que celui de cette terre! ce ne sont que des cîmes de montagnes si aiguës et si escarpées, que la neige n'y pouvait séjourner; leurs têtes étaient enveloppées d'un brouillard épais; les vallées étroites qui les séparaient, étaient remplies de glaces. L'observation fit connaître que les cartes plaçaient cette côte trois degrès trop à l'est.

On naviguait entre la glace et la terre en s'avançant au nord; bientôt les glaçons devinrent si nombreux et tellement serrés, qu'il fut impossible de pénétrer à travers leur masse. On se rapprocha donc de terre, et l'on amarra les vaisseaux à une grande montagne de glace fixée à quatre milles de petites îles voisines de la côte du Grœnland.

Bientôt les Eskimaux arrivèrent en canot, apportant des peaux de phoque, des œufs et des oiseaux, qu'ils cherchèrent à échanger contre des vêtemens, du fer, du tabac à fumer, du rum. On apprit d'eux qu'aucun navire pêcheur n'avait en-

core pu, cette année, aller plus au nord à cause des glaces; on supposa qu'ils ne parlaient ainsi, que pour retenir plus long-temps les vaisseaux dans ces parages, afin de profiter de leur séjour.

Ces hommes ressemblaient au portrait tracé par les voyageurs qui en avaient parlé. Ils sont de taille médiocre, mais vigoureux et bien proportionnés; ils ont la tête large, les lèvres épaisses, la bouche grande, le nez applati, les yeux petits, noirs et enfoncés, le teint olivâtre foncé, les cheveux noirs et roides, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable. Les uns avaient beaucoup de barbe, d'autres semblaient s'être épilé le menton. Leur voix est basse et sourde. Leurs vêtemens étaient en peau de phoque. Leurs canots consistent en un chassis de bois autour duquel est attaché une peau de phoque; ils ressemblent à une navette de tisserand; au milieu est un trou dans lequel l'homme s'assied et qu'il recouvre de sa blouse; elle est serrée autour de son corps, et par ce moyen l'eau ne peut entrer, même par la mer la plus houleuse. On conduit ces canots avec des pagaies qui se tiennent par le milieu; ils sont si légers, que lorsque l'on se trouve en danger d'être enfermé entre les glaçons, l'on sort de son canot, on saute sur la glace et l'on emporte son embarcation sur le dos. Ils pro-

curent encore l'avantage, étant à fleur d'eau, de pouvoir s'approcher aisément des oiseaux marins et des phoques sans en être aperçu.

On était à 68° de latitude. Les Eskimaux racontèrent que la montagne de glace à laquelle les vaisseaux s'étaient cramponnés, n'avait pas bougé de place depuis l'année précédente. Un de ses côtés offrait à quelques pieds au-dessus de la surface de l'eau, un lit de sable mêlé de fragmens de rochers.

Le 10 juin on remit à la voile pour éviter les glaçons. Le lendemain on aperçut quatre navires baleiniers de Hull, qui revenaient des environs de l'île de Disco, située deux degrés plus au nord; à l'ouest, ils avaient trouvé la mer ouverte; au nord, au contraire, la glace les avait forcés à reculer par trois fois, ce qui leur faisait croire que l'hiver avait été très-rigoureux dans ces mers.

Après avoir navigué deux jours à travers les glaçons, on entra le 13 dans une mer libre. Le 14 on se trouvait devant l'établissement danois de Hvalœ; l'inspecteur vint à bord de *l'Isabelle*, et confirma ce que l'on avait supposé sur la rigueur extrême de l'hiver. Le 15 on fut en vue de Disco; on longea ensuite la côte au milieu des glaçons, qui firent quelquefois courir des dangers. On reçut la visite de plusieurs Eskimaux et de leurs femmes, le capitaine Ross les régala;

il y en eut qui se mirent à danser avec les matelots au son du violon.

Le 7 juillet on reconnut à 74° 7′ de latitude, les îles des Femmes, découvertes et nommées par Baffin, et l'on se convainquit de l'exactitude avec laquelle il avait déterminé leur position.

Le 16 *l'Isabelle* fut tellement serrée entre deux montagnes de glace, qu'elles la soulevèrent entièrement de plusieurs pieds hors de l'eau. Ce ne fut pas sans peine que ce bâtiment fut remis à flot au bout de deux heures; grâces à la solidité de sa construction, il n'éprouva aucun dommage. Le 17, on essaya pour la première fois une scie à glace, en coupant un isthme long de 72 pieds et épais de 4, ce qui facilita le passage dans une mer moins embarrassée. Quelquefois on était obligé de haler les bâtimens le long des îles de glace; tout l'équipage débarqué faisait ordinairement cette manœuvre au son du violon. Un jour, l'homme qui en jouait disparut tout-à-coup; il était tombé par une fente dans la mer; heureusement, il était ainsi que les autres attaché au grelin, et on l'en retira sans autre accident que d'être bien mouillé, il n'avait pas lâché son violon.

On arriva le 24 à un endroit entre lequel et le cap Dudley-Digges de Baffin, la terre n'avait encore été aperçue par aucun navigateur; c'était entre 75 et 76 degrés de latitude. On reconnut

bientôt que la côte, en s'éloignant, forme une grande baie ; elle était remplie de baleines et de quantités innombrables de goelands et de macareux. Les bâtimens étaient entourés de glaces, ils se mirent en mouvement le 5 août pour pénétrer par une petite ouverture qui venait de se former ; le canal se rétrécit bientôt, on eut recours à la scie : un passage paraissant s'ouvrir d'un autre côté, on s'y dirigea ; on ne put pénétrer bien avant, et le 6, il ne resta d'autre espoir que celui de forcer une issue au nord, où les glaçons semblaient moins nombreux. Tous les efforts furent inutiles ; des glaçons énormes s'arrêtèrent contre un des bords de *l'Isabelle*, tandis que d'autres flottaient rapidement le long du bord opposé, en décrivant un mouvement circulaire. La pression augmenta graduellement à un tel point, que des arcs-boutans placés au travers de la cale commençaient à plier, et que les flancs du vaisseau fléchissaient. En ce moment critique, lorsqu'il semblait impossible qu'il résistât plus long-temps, il fut soulevé à plusieurs pieds, tandis que la glace se brisait avec fracas sur ses côtés. *L'Alexandre*, entraîné aussi par les glaçons, fut poussé avec violence contre *l'Isabelle*. Malgré tous les efforts pour prévenir le choc, les deux gaillards d'arrière se heurtèrent ; heureusement, un canot suspendu en travers amortit le coup et

fut brisé en mille pièces. Bientôt après, les glaçons s'ouvrirent et les vaisseaux purent passer.

Le 8 on faisait voile par un vent modéré, lorsque se trouvant par 75° 55′ de latitude nord, et 65° 32′ de longitude ouest, on fut surpris d'apercevoir sur la glace le long de la côte, des hommes qui semblaient appeler les bâtimens. On crut d'abord que c'étaient des matelots appartenant à un navire naufragé, on arbora le pavillon. On se dirigea vers la côte, et l'on reconnut des Eskimaux montés sur des traîneaux que des chiens traînaient. Sackehouse débarqua, et lorsqu'il fut à la portée de la voix, il les héla dans sa propre langue; ils lui répondirent quelques mots, mais ils ne paraissaient d'une et d'autre part ne pas se comprendre.

« Ces hommes, dit le narrateur, restèrent quelque temps à nous regarder en silence; mais les vaisseaux ayant viré de bord, ils poussèrent tous ensemble un grand cri qu'ils accompagnèrent de gestes bizarres, et s'éloignèrent dans leurs traîneaux avec une rapidité incroyable. Il s'arrêtèrent à une distance de deux milles. Alors il expédiai dans un canot des matelots qui déposèrent sur la glace des couteaux et des vêtemens. Les sauvages n'eurent pas l'air d'y faire attention. Un autre canot y porta un chien autour du cou duquel on avait attaché des cordons de verroterie bleue. »

Les vaisseaux s'éloignèrent ensuite, et allèrent examiner le haut d'une baie éloignée de quatre milles, et revinrent au bout de dix heures d'absence. Le chien dormait à la même place où on l'avait laissé, et les présens étaient intacts. Le lendemain dans la matinée, on découvrit huit traîneaux qui s'avançaient vers le rivage. Lorsqu'ils en furent à un demi-mille, les hommes en sortirent et gravirent sur un monticule de glace, comme pour faire une reconnaissance. Puis, quatre d'entre eux marchèrent vers un poteau planté la veille sur la glace, à mi-chemin entre les vaisseaux et la côte, et auquel on avait attaché un drapeau où l'on avait peint le soleil et la lune au-dessus d'une main tenant une branche de bruyère. Comme ils avaient l'air de n'oser avancer, Sackehouse, prenant un petit drapeau blanc et quelques présens, alla vers eux jusque sur les bords d'une grande crevasse, enfonça son drapeau dans la glace, ôta son chapeau, et fit signe aux sauvages de venir à lui. Quelques-uns s'y hasardèrent en poussant un cri prolongé auquel il répondit. Après bien des gestes et des paroles, on finit par s'entendre des deux côtés. Ces hommes parlaient un dialogue du grœnlandais. « Approchez, leur cria-t-il. » — « Va-t-en, » répondirent-ils, » en manifestant des craintes qu'il ne voulût leur faire du mal.

Le plus hardi s'avançant jusque sur le bord de la crevasse, tira de sa botte un couteau, en répétant à Sackehouse de s'en aller, sinon qu'il le tuerait. Il leur répondit qu'il était un homme comme eux et leur ami, et leur jeta de la verroterie et une chemise de toile à carreaux. Ils regardèrent ces objets d'un air de défiance, et dirent encore à Sackehouse de s'en aller et de ne pas les tuer. Il leur jeta un couteau, en les invitant à le prendre. Ils le ramassèrent, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez en criant heiyou. Sackehouse en fit autant. Ils demandèrent ce que c'était que la chemise, en la montrant du doigt; apprenant que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau elle était faite. Sackehouse leur répliqua qu'il y entrait du poil d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu : alors ils la prirent dans leurs mains en témoignant une grande surprise.

« Quels sont ces grands animaux, dirent-ils en indiquant les vaisseaux; viennent-ils du soleil ou de la lune? Donnent-ils de la lumière le jour et la nuit? » — « Ce sont de grandes maisons en bois, reprit Sackehouse. » — « Non, s'écrièrent-ils, ce sont des créatures vivantes, nous les avons vus agiter leurs ailes. » Ils lui demandèrent d'où il venait : « D'un pays fort éloigné de ce côté, » répondit-il en montrant le sud; ils répliquèrent

que c'était impossible, puisque dans cette direction il n'y avait que de la glace. Interrogés à leur tour sur ce qu'ils étaient, ils racontèrent qu'ils demeuraient vers le nord, qu'il y avait beaucoup d'eau dans cette direction, et qu'ils étaient venus sur cette côte pour pêcher des narvals.

Sackehouse revint au vaisseau demander une planche pour traverser la crevasse, deux matelots l'y portèrent. Les sauvages alarmés, le prièrent de ne pas laisser ces hommes y passer. Quand il fut près d'eux, ils le conjurèrent instamment de ne pas les toucher, parce qu'il les ferait mourir. Après qu'il se fut efforcé de leur persuader qu'il était un homme comme eux, le plus hardi le prit par la main, puis se tira le nez et poussa un cri qui fut répété par ses compatriotes et par Sackehouse. Celui-ci leur distribua des vêtemens et des grains de verroterie, et ensuite échangea un couteau contre un des leurs.

Le capitaine qui observait de loin avec son télescope tout ce qui se passait sur la glace, ne put résister au désir d'assister à l'entrevue. Accompagné de M. Parry et d'un matelot qui portait des présens, il arriva près de Sackehouse. Les naturels parurent inquiets; Sackehouse les rassura; et tous les Anglais s'étant tiré le nez en criant heï-you, l'amitié s'établit mutuellement; elle fut cimentée par des présens de couteaux et de miroirs.

Ces derniers objets excitèrent, on s'en doute bien, une admiration et une surprise extrême, qui furent suivies de cris de joie et de grands éclats de rire. Chacun en fit autant; les chiens au nombre de cinquante se mirent à aboyer; c'était un vacarme à ne pas s'entendre.

Les naturels firent don à leur tour de leurs propres couteaux et de dents de narval et de morse, et d'après l'invitation de Sackehouse, se découvrirent la tête en signe de politesse; on ne pouvait rien désirer de plus. Enfin ils consentirent à venir à bord, mais trois d'entre eux, ils étaient huit, restèrent à la garde des traîneaux et des chiens.

En approchant des vaisseaux, ils les saluèrent l'un après l'autre, et leur parlèrent ainsi : « Qui êtes-vous? que voulez-vous? d'où venez-vous? est-ce du soleil ou de la lune? » Discours qu'ils terminaient en se tirant le nez. On conçoit que tout ce qu'ils aperçurent excita leur admiration. Ils ne pouvaient croire que les mâts fussent de bois; ils supposaient que les voiles étaient en peaux. Ils ne revinrent pas de surprise en voyant un matelot grimper jusqu'au haut du grand mât. Ils regardèrent avec un air de mépris un petit chien basset qu'ils jugèrent sans doute trop faible pour tirer un traîneau. Ils furent au contraire saisis de terreur à la vue d'un cochon qui se mit à grogner, et l'un d'eux voulut sortir du vaisseau.

Leur étonnement fut au comble quand ils reconnurent leur figure dans un miroir; ils examinèrent aussitôt s'il n'y avait par derrière quelqu'un qui imitait leurs gestes. On leur montra des estampes, ils essayèrent de mettre la main sur les hommes qu'elles représentaient; on leur servit du biscuit et de la viande salée, ils y goûtèrent et les rejetèrent aussitôt. Un officier fit devant eux quelques tours de bateleur qui les mirent mal à leur aise. Quand ils s'en allèrent, on les combla de présens.

Le mouvement des glaçons obligea les vaisseaux de changer de position; le 13 on put s'amarrer sans danger près de la glace qui bordait la côte. On ne tarda pas à revoir des Eskimaux différens de ceux avec lesquels on avait eu des rapports. Ceux-ci avaient raconté la bonne réception qu'ils avaient reçue, de sorte que leurs compagnons ne témoignèrent pas la moindre crainte : on leur fit des présens; ils vinrent à bord. Le plus âgé se nommait Meigak; il avait avec lui Kaveigak, son fils aîné; le plus jeune était resté à la garde des traîneaux.

On apprit de Meigak diverses particularités sur sa famille et sur son pays. Il avait une femme, une fille et trois fils. Pendant l'été ses compatriotes quittent Pitovak, leur pays, qui est situé au nord, pour venir pêcher des phoques et des narvals à

Akoloïnsik, près du cap Sichilik, où ils se trouvaient alors; ils en repartaient lorsque le soleil les abandonnait. Quand Meigak sortit du vaisseau, il montra de dessus le pont sa maison qui était en face, à trois milles de distance; on la distinguait avec le télescope. Il nomma Inmalik le cap que l'on avait au nord à six milles, et ajouta que de l'autre côté, il y avait une mer libre.

Meigak revint le lendemain avec ses deux fils et trois autres Eskimaux. Ils avaient fait une espèce de ballon avec une peau de phoque qu'ils avaient cousue et remplie d'air pour qu'elle leur servît de bouée : ils se le lancèrent d'abord les uns aux autres, et ensuite aux Anglais, qui prirent volontiers part à ce jeu, au grand contentement de ces sauvages.

Dès qu'ils furent à bord, ils se mirent à demander et à dérober tout ce qu'ils voyaient, mettant la main sur les petits morceaux de bois et sur les clous qu'ils trouvaient. On les mena dans la chambre et on leur fit des questions; pendant la conversation, l'un d'eux qui avait un sac plein de macareux, en prit un qu'il mangea tout cru; on leur demanda si c'était leur usage; ils répondirent qu'ils en usaient ainsi lorsqu'ils ne pouvaient faire cuire la viande.

On alla sur le pont et on les pria de danser, deux d'entre eux se mirent à faire des contorsions

extraordinaires, et à prendre des attitudes bizarres et même indécentes, gestes qu'ils accompagnaient de grimaces horribles. Cet exercice se termina par des cris et des éclats de rire, et les deux danseurs se rapprochant l'un de l'autre, s'agitèrent jusqu'à ce que leurs nez se fussent touchés. Tandis que les uns amusaient ainsi l'équipage, les autres profitèrent de cette distraction pour enlever tout ce qui était à leur portée; il fallut finir par les fouiller lorsqu'ils sortirent des vaisseaux.

Le capitaine Ross nomma Highland arctique, le pays avec les habitans duquel il venait d'avoir des rapports. Il est situé dans l'angle nord-est de la mer de Baffin, entre 76 et 77° 40′ de latitude nord, et entre 60° et 72° de longitude ouest. Il occupe ainsi une étendue de cent vingt milles de côtes dans la direction du sud-est au nord-ouest. Sa largeur est peu considérable. Cette contrée est bornée à l'est par des montagnes qui empêchent les naturels de s'avancer de ce côté; elle est hérissée de montagnes séparées par des ravins remplis de neige; la côte est bordée par des glaces qui se prolongent au sud. On aperçoit au pied des rochers, sur le bord de la mer, des traces chétives d'une verdure jaunâtre. Il ne croît dans l'intérieur que des mousses, des lichens, des graminées dures et rares, et des bruyères. Les Eskimaux font sécher la mousse et l'emploient comme

mèche pour brûler avec de l'huile de phoque ou de narval. Les tiges de bruyères liées ensemble, leur servent de manches de fouets pour conduire leurs chiens.

Ils ne connaissent de quadrupèdes sauvages que le lièvre et le renard noir qu'ils prennent au piége; l'ours blanc qu'ils chassent dans l'eau; l'onimok, grand animal cornu qu'ils ne peuvent atteindre, et l'amarok, bête féroce, qui est probablement le carcajou.

Ces Eskimaux ressemblent aux Grœnlandais, seulement ils ont le visage plus large; tous avaient la barbe longue, mais peu fournie. Leurs casaques sont en peau de phoque, ornées de peaux de renard noir, et doublées de peaux de macareux ou d'autres oiseaux aquatiques; elles ont un capuchon. Elles ne descendent pas très-bas; leurs pantalons en peau d'ours ou de chien, ne remontent que jusqu'au haut des cuisses, de sorte que lorsque ces hommes se baissent, le bas de leur dos reste à découvert. Leurs bottes sont en peau de phoque avec des semelles de peau de morse. En hiver ils s'enveloppent d'un manteau de peau d'ours. Ils ont le visage couvert de crasse et d'huile.

D'après la description qu'ils firent de leurs maisons, elles ressemblent à celles des Grœnlandais. Ils se nourrissent de la chair de tous les animaux de leur pays et préférablement de celle de

narval et de phoque ; ils ne mangent du chien qu'en hiver, lorsque les autres alimens leur manquent. Pour chasser les phoques, ils saisissent le moment où ils sont endormis, ou bien se couchent près des trous qui se trouvent dans la glace, et font du bruit pour les attirer à la surface de l'eau ; l'animal trompé par leurs vêtemens et leurs cris s'approche sans défiance ; ils le tuent. Ils montrèrent aux Anglais comment ils faisaient cette chasse ; Sackehouse qui s'y connaissait le mieux, convint qu'ils l'emportaient sur les Grœnlandais.

Tollovak est leur chef ou pisarsouak, c'est-à-dire l'homme de la tribu le plus habile à la chasse ou à la pêche. Ils en parlèrent comme d'un homme très-fort, très-bon, et très-aimé. Ils vivent en familles ; le chef de chacune exerce une autorité illimitée sur les siens. Ils n'ont pas d'idée de ce que c'est que la guerre, ils n'ont des armes que pour la chasse des animaux.

De même que les Grœnlandais, ils ont des anghekoks ou sorciers, ils donnèrent ce nom à l'officier qui fit des tours d'adresse ; ils le regardaient d'un mauvais œil. L'un d'eux était anghekok ; celui-ci, interrogé en particulier sur l'idée qu'ils avaient d'un état futur, répondit qu'un homme avait autrefois enseigné qu'après la mort on allait dans la lune ; il ajouta que le vulgaire ne

savait pas ces choses-là, et que les anghekoks n'y croyaient plus.

Un peuple qui ne voit pas le soleil pendant trois mois de l'hiver, qui le voit constamment pendant trois mois de l'été, et qui pendant le reste de l'année, voit les jours croître ou décroître d'une heure à vingt-quatre dans trois mois, ne peut avoir l'idée d'une journée. Pour exprimer le lendemain, ils disent quand nous aurons mangé et dormi. Ils ne savent compter que jusqu'à dix; mais ce qui est singulier, c'est que, vivant près de la mer, dont ils tirent presque toute leur nourriture, leurs vêtemens, l'huile qui est leur combustible, les côtes de baleine qui leur servent de matériaux pour construire leurs habitations et leurs traîneaux, enfin, les défenses de narval dont ils font leurs armes, ils ne connaissent pas la navigation, et n'aient pas de canots; ils ignorent jusqu'aux noms par lesquels leurs voisins désignent ces embarcations.

Ils ne sont cependant pas dépourvus d'industrie; ils construisent des traîneaux, ils savent se faire des armes, ils se bâtissent des huttes de pierre, creusées de trois pieds en terre, et élevées d'autant au-dessus du sol, et dont les ouvertures sont soigneusement bouchées avec de la terre.

Ce qui surprit le plus fut de leur voir à chacun un couteau grossièrement fait. Ils en tirent le fer

de deux grands rochers voisins du cap Sichilik; ils en détachent avec beaucoup de peine des fragmens qu'ils forgent à froid et aplatissent entre deux pierres. Les détails qu'ils donnèrent sur ces rochers firent connaître qu'ils étaient d'origine météorique.

Ces Eskimaux croient qu'ils descendent d'une nation qui venait du nord. Sackehouse, en les voyant, s'écria : Voilà nos pères. Il paraît que ce peuple sera originairement venu d'Amérique, puis sera allé de proche en proche jusque dans le Grœnland méridional; l'identité de langage vient à l'appui de cette supposition, car c'est un dialecte du grœnlandais. Il s'est écoulé un temps si considérable depuis qu'ils se sont fixés sur cette partie de la côte, qu'ils se croient les seuls hommes qui existent dans le monde, et ils n'ont pas d'idée d'un autre pays que le leur. Privés de tout ce qui, selon nous, constitue le bonheur de la vie, ils sont néanmoins heureux en comparaison même des peuples mieux partagés qu'eux sous beaucoup de rapports; leur bonheur provient de la douceur de leur caractère, de l'harmonie qui règne entre eux, et du soin avec lequel ils semblent éviter de se quereller les uns les autres.

La mer était beaucoup moins encombrée de glaces le long des côtes de ce pays qu'on ne l'avait trouvée sur une étendue de plusieurs degrés plus

au sud. Elle était surtout entièrement libre au nord du cap Dudley-Digges, et les Eskimaux dirent qu'elle l'était constamment pendant l'été. Cependant les deux vaisseaux qui remirent à la voile le 16 août, en trouvèrent dans les baies qui découpent la côte. Après avoir doubléle cap Sichilik, situé par 75° 57′ de latitude, on remarqua que celle qui couvrait les rochers était d'un rouge foncé. On alla en prendre, elle fut examinée au microscope, et on s'aperçut que cette couleur était produite par des poussières séminales de mousses ou de lichens. Un phénomène semblable a été observé sur les neiges des Alpes.

En passant devant le cap Dudley-Digges, on le reconnut à la description que Baffin en avait faite. A six milles, au nord de ce promontoire, un superbe glacier s'étendait sur un espace considérable, jusqu'à un mille dans la mer. On distinguait au nord des huttes d'Eskimaux. La baie de Wolstenholme, celles de Smith et de Jones étaient obstruées par les glaces; les brouillards contrariaient beaucoup la navigation, et obligeaient de se tenir à une grande distance de la côte. Ensuite on se dirigea vers le sud-ouest pour éviter les glaçons. Ils étaient de forme irrégulière, d'une couleur verdâtre, et semblaient être amoncelés les uns sur les autres depuis des siècles.

Dans la nuit du 24 au 25 août, le soleil dis-

parut tout-à-fait au-dessous de l'horizon, pour la première fois depuis le 7 juin. Le 25 on remarqua que la côte commençait à tourner au sud; on avait reconnu, sans y pénétrer, l'entrée de quelques-uns des détroits vus et nommés par Baffin. On n'examina ni celui de Smith ni celui de Jones, mais partout où l'on put vérifier les indications de ce navigateur, on fut frappé de l'exactitude de ses observations.

Le 30 août on se trouvait en face du détroit de Sir James Lancaster. On savait que Baffin n'y était pas entré; chacun conçut l'espérance d'y trouver le passage si ardemment désiré. La mer était libre de glaces, on était favorisé par le vent. La largeur de ce détroit était d'une cinquantaine de milles : on y navigua jusqu'à une distance de trente milles de l'entrée. Alors on vint annoncer au capitaine qui dînait, que l'on voyait la terre dans l'est; il monta sur le pont et la reconnut distinctement à vingt milles de distance, ainsi que des glaces : c'était le 31 août à trois heures après-midi; aussitôt on vira de bord, quoique la sonde rapportât encore 750 brasses de profondeur. Fermement persuadé que le détroit était fermé par les terres, Ross abandonna la recherche du passage, et perdit, de cette manière, la plus belle occasion d'illustrer son nom. Plusieurs de ses officiers ne partageaient pas son opinion, mais ils durent obéir aux ordres de leur chef.

En continuant à longer la côte au sud, on rencontra le 11 une montagne de glace stationnaire, sur laquelle on parvint à grimper après beaucoup de tentatives inutiles. Elle avait deux mille toises de longueur, quinze cents de largeur, et s'élevait de cinquante-un pieds au-dessus de la mer. Un gros ours blanc se trouvait sur une de ses extrémités; on se prépara sur-le-champ à l'attaquer, mais les fusils avaient pris de l'humidité, il fallut quelques instans pour les mettre en état. Lorsqu'il vit qu'on avançait vers lui, il prit la fuite; on espérait qu'on finirait par l'atteindre, lorsqu'au grand étonnement des chasseurs il sauta dans la mer.

Le 12 les vaisseaux se dirigèrent vers l'est, et reconnurent qu'il n'existe pas d'île entre les côtes orientale et occidentale du détroit de Davis sous le parallèle de 70° 40′. On revint ensuite vers la côte de l'Amérique, que l'on suivit jusqu'à 63° de latitude, vis-à-vis le détroit de Cumberland. Le 2 octobre on fit route à l'est vers le cap Farewell, pointe méridionale du Grœnland. Les deux vaisseaux furent séparés par une tempête. Le 30 octobre l'*Alexandre* arriva dans la rade de Bressay, aux îles Shetland; peu d'heures après, l'*Isabelle* l'y rejoignit. Après quelques jours de relâche, ils partirent pour l'Angleterre, où ils arrivèrent heureusement.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

